This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

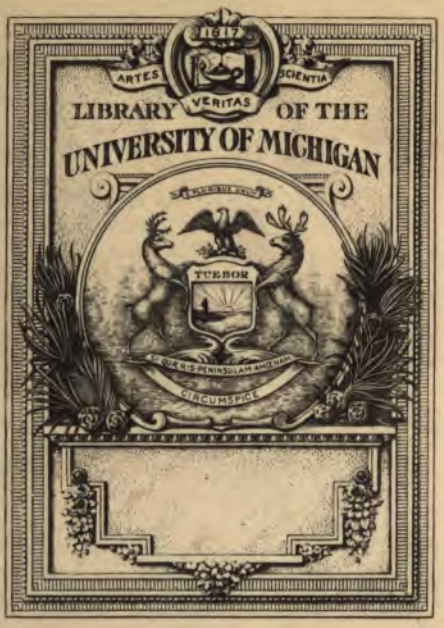
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BU



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
121
.A2
T37
v.12

Année 1803.

Nivose.

18 rolicère Barré et Radet, missing [illegible]

le 28. Fanchon — Bouilly et Vain.

Pluviose, rien d'imprimé

Ventose.

le 6. J. B. Rousseau — Ernest et Bourgueil.

Germinal.

le 3. les 2. Prisonniers — Deschamps et Desprez.

Floréal. rien d'imprimé

Prairial.

Le 17. Colombine Philosophe — Radet

Messidor.

le 4. Clemence Isaure — Gouffé et Duval.

17. Cassandre Aveugle — Chazet et Moreau.

Thermidor rien d'imprimé

Fructidor.

le 21. l'aveugle supposé — Lepitre.

Vendemiaire An 12.

Vendemiaire rien d'imprimé.

Brumaire.

le 23. Urbain et Josephine — Rabeteau.

Frimaire.

le 8. Le Poëte satirique — Desprez.

11. Cassandre Agamemnon — B. R. W. et Gouffé

28 — La Revue de l'an [illegible] Chazet

Theatre du Vaudeville.

FANCHON LA VIELLEUSE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 nivôse an XI.

PAR MM. J. N. BOUILLY ET JOSEPH PAIN.

C'est à deux que l'amour dispense
Tous les biens qu'un seul peut avoir;
Il ne met pas de différence
Entre donner et recevoir.

FANCHON, acte II, scène XI.

Prix, 1 liv. 10 sous.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. — 1803.

1803

Aucun genre de bienfaits n'était étranger à Fanchon la Vielleuse, que tout Paris avait surnommée *la Ninon du boulevard.* La nature l'avait créée avec complaisance : en lui prodiguant tous les charmes de la beauté, elle avait formé son cœur à part; elle s'était plue à le douer de toutes les qualités, à lui donner cette bonté inaltérable qui commande l'intérêt et l'amitié.

Avec quel plaisir nous avons saisi l'idée de mettre en scène une pareille femme! Les erreurs qu'on lui reproche ne nous ont point arrêtés. Avec notre respect pour les mœurs, nous ne pouvions être immoraux, et, laissant à la chronique tout le mal qu'elle prêtait à Fanchon, nous avons recueilli le bien plus réel que nous ont dit de la Vielleuse une foule de vieillards aimables et d'hommes d'un rang distingué, qui chérissent et honorent sa mémoire.

Nous ne remercîrons aucun acteur en particulier; il faudrait les nommer tous, et leur offrir à chacun nos éloges et notre reconnaissance.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FANCHON, mélange de simplicité, de bon ton, d'enjouement et de sensibilité.	Mme Belmont.
M. DE FRANCARVILLE. Il doit laisser apercevoir l'homme de qualité sous les dehors d'un jeune peintre emporté par une passion à laquelle il fera les plus grands sacrifices.	M. Henry.
SAINTE-LUCE, capitaine de chevaux légers, vif, étourdi, brave, généreux, caractère français.	M. Julien.
L'ABBÉ DE LATTAIGNANT, chansonnier, convive aimable, rondeur, gaîté, tenue de cour.	M. Duchaume.
Mad. DE GERVILLIERS, sévère, mais affectueuse.	Mme Duchaume.
VINCENT, délicat, honnête, le meilleur des hommes.	M. Lenoble.
FLORINE, bonne fille, prête à aimer à la première occasion.	Mme Blosseville.
DUCOUTIS, vieux tapissier, homme important.	MM. Carpentier. Fichet.
ADÈLE, naïve à l'excès.	Melle Arsène.
BERTRAND, épicier entêté, mais bon homme.	M. Chapelle.
ANDRÉ, excellent garçon, vrai montagnard.	M. Hippolyte.
AUGUSTIN.	M. Buisson.
CHAMPAGNE.	M. Duhan.
UN EXEMPT.	M. Édouard.
RECORS, LAQUAIS.	

La scène est au Marais, dans un hôtel qui appartient à Fanchon.

FANCHON LA VIELLEUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement décoré. Deux portes latérales, au fond une troisième. Fauteuils, table à thé, etc. *Une vielle sur un fauteuil, un triangle suspendu par un ruban.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DUCOUTIS, AUGUSTIN. *(Ils apportent un canapé.)*

DUCOUTIS.

LA.... la.... doucement donc !... m'entendez-vous ?... un peu moins près... Ça n'est pas plus tapissier. *(Ils vont chercher chacun un coussin. Ducoutis commence les couplets en en tenant un dans ses bras.)*

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Tout Paris connaît ma boutique,
J'ai trente garçons occupés ;
Grâce à dieu, chez moi l'on fabrique,
De père en fils, des canapés,
Etoffe légère,
Coussins très-moëlleux :
Moi j'ai pour les faire
Un talent merveilleux.

AUGUSTIN, DUCOUTIS.

Etoffe légère,
Gros coussins moëlleux ;
Il a / Moi j'ai } pour les faire
Un talent merveilleux.

DUCOUTIS.

J'en fabrique pour la paresse
Qui vient y lire des romans,
Pour mainte petite maîtresse,
Pour la femme à grands sentimens.

AUGUSTIN, DUCOUTIS.

Etoffe légère, etc.

DUCOUTIS.

J'en ai fait pour plus d'un chanoine
Qui, fredonnant en faux bourdon
Quelques versets de Saint-Antoine,
Vient digérer sur l'édredon.

AUGUSTIN, DUCOUTIS.

Etoffe légère, etc.

DUCOUTIS.

Ce n'est pas pour me vanter, mais cet ameublement est d'un stile, je dis.... Je veux m'en faire présent d'un pareil le jour de mon mariage avec la petite Adèle.

AUGUSTIN.

Ma cousine ! Comment, monsieur Ducoutis, vous y songez donc toujours ?

DUCOUTIS.

Plus que jamais, petit cousin : le papa Bertrand m'a donné sa parole.

AUGUSTIN.

Mon oncle vous aurait promis...

DUCOUTIS.

Et vous savez si le cher épicier a de la tête.

AUGUSTIN.

Autant que de brusquerie : aussi ma mère a-t-elle voulu que ma cousine demeurât chez elle rue Saint-Laurent, faubourg Saint-Martin. Mon oncle a eu de la peine à s'y déterminer.

DUCOUTIS.

Il ne l'eût pas fait s'il m'eût consulté. Je n'aime pas ces quartiers isolés : c'est là que les grands seigneurs ont leurs petites maisons, et font rôder leurs gens.. Tout cela ne vaut rien pour une jeune fille... Mais achevons de poser ces fauteuils.. artistement. *(Ils arrangent les fauteuils)*

AUGUSTIN.

Fanchon... une vielleuse... dans un pareil hôtel !

DUCOUTIS.

Il lui appartient.

AUGUSTIN.

Des meubles d'un prix !

DUCOUTIS.

Elle me paie au comptant.

(Ils continuent à ranger.)

AUGUSTIN, *après un silence.*

Et vous dites donc que mon oncle Bertrand vous a promis la main d'Adèle ?

DUCOUTIS.

Sous huit jours.

AUGUSTIN.

Cela ne sera pas.

DUCOUTIS.

Comment ?

AUGUSTIN.

On ne vous aime pas.

DUCOUTIS.

Qui vous l'a dit ?

AUGUSTIN.

On vous déteste.

DUCOUTIS.

J'aurais un rival ?

AUGUSTIN.

De vingt ans.

DUCOUTIS.

Que l'on préfère ?

AUGUSTIN.

Vous l'avez dit.

DUCOUTIS.

Petit cousin !

AUGUSTIN.

Et qui épousera.

DUCOUTIS.

Petit cousin !.. Où est la draperie amaranthe de la chambre à coucher ?

AUGUSTIN.

Je l'ai oubliée à la boutique... Oh ! vous ne l'aurez pas.

DUCOUTIS.

Dans l'encoignure à côté des lits de sangle.

AUGUSTIN,

J'y vais... Non, jamais Adèle...

DUCOUTIS.

Sous une couverture de coton.

AUGUSTIN.

Je sens que mon amour...

DUCOUTIS.

Prenez garde aux feux dorés.

AUGUSTIN, *sortant.*

Oh ! vous aurez beau faire...

DUCOUTIS.

Allez, monsieur.

SCÈNE II.

FLORINE, CHAMPAGNE, DUCOUTIS.

DUCOUTIS.

Petit taquin ! je le savais bien qu'ils s'aimaient ; mais nous nous verrons !... oh ! nous verrons.

FLORINE.

Qu'avez-vous donc, monsieur Ducoutis ?

DUCOUTIS.

Rien, mademoiselle Florine. (*A part, allant arranger.*) Quelle santé !

CHAMPAGNE.

Mademoiselle, voudrait-elle me mettre au fait du service que j'ai à faire ? entré de ce matin, j'ignore ce qui peut plaire à madame.

FLORINE.

D'abord, de ne jamais prononcer ce mot-là.

CHAMPAGNE.

Comment ! le nom de madame ?

FLORINE.

Précisément.

AIR : *Il est toujours le même.*

Cette Fanchon, qu'ici tout le monde aime,
Se ressouvient de son obscurité :
Point de ton, de fierté ;
Par un orgueil extrême
Son cœur n'est point gâté :
Riche sans vanité,
Elle est toujours la même.

DUCOUTIS, *toujours arrangeant.*

Cependant, si l'on en croit la chronique, elle n'est plus ce qu'elle était au village.

FLORINE.

Même air.

Oui, sur Fanchon, jeune, riche et jolie,
La calomnie
A versé ses poisons.
De ces affreux soupçons
L'injustice est extrême :
Je connais ses penchans ;
Malgré tous les méchans,
Elle est toujours la même.

CHAMPAGNE.

Enfin, mademoiselle Florine, le reste de mes instructions, je vous prie.

FLORINE.

Le voici, monsieur Champagne : d'abord vous ne serez insolent avec personne.

CHAMPAGNE.

Moi !

FLORINE.

Comme le sont tous les laquais.

DUCOUTIS.

Immense vérité.

FLORINE.

Vous introduirez, sans les faire attendre, dans l'appartement de Fanchon, plusieurs gens mal vêtus qui viennent souvent ici le matin...

DUCOUTIS.

Déguisemens amoureux.

FLORINE, *fixant Ducoutis.*

Pour recevoir des secours et des consolations.

DUCOUTIS.

C'est différent.

FLORINE.

Vous serez honnête homme...

DUCOUTIS.

Si cela se peut.

FLORINE.

Et vous contenterez de vos gages.

CHAMPAGNE.

De combien sont-ils ?

FLORINE.

Cent écus.

CHAMPAGNE.

Est-ce là tout ?

FLORINE.

Enfin, *(Minaudant.)* comme il est d'usage que le valet fasse la cour à la soubrette, je vous le permets ; mais je vous préviens que je ne puis vous donner d'espérance.

DUCOUTIS.

Mademoiselle est prise.

FLORINE.

Cela se pourrait. Surtout, Champagne, de l'intelligence et de la promptitude dans vos courses, de la vivacité dans votre service, de la propreté dans vos habits, ne dormez pas trop tard, buvez modérément, point de questions indiscrètes, de réponses équivoques, de la franchise, de l'étourderie si vous voulez, et toujours le visage gai d'un laquais de bonne maison. Allez. *(Champagne sort.)*

SCÈNE III.

FLORINE, DUCOUTIS.

DUCOUTIS, *à part.*

Comme elle s'en donne !

FLORINE, *avec volubilité.*

Vous, monsieur Ducoutis, dans ce boudoir, retendre le tapis, remonter la draperie de la croisée, nettoyer la glace, ne pas trop vous y regarder. Le magot qui est sur la cheminée ne joue plus....

DUCOUTIS.

Ah ! bon dieu !

FLORINE.

En raccommoder le ressort, visiter le vase aux fleurs, aligner les gravures, brosser, secouer, frotter, essuyer, ranger, en un mot, mettre tout en ordre. Allez.

DUCOUTIS.

Je suis sourd. *(Il entre dans le boudoir.)*

SCÈNE IV.

FLORINE, *seule.*

Edouard va bientôt descendre : l'aimable peintre !... Fanchon l'aime... oh ! oui, elle l'aime ! qui ne l'aimerait pas ? depuis trois mois que ma maîtresse lui a loué un appartement dans son hôtel, je ne dors plus, je rêve toujours, je suis timide, je deviens muette... en vérité, je ne me connais plus.. Ah ! le voici !

SCÈNE V.

EDOUARD, FLORINE.

ÉDOUARD, *une petite boîte à la main.*

Bonjour, ma chère Florine.

FLORINE.

Toute à vous, M. Edouard.

ÉDOUARD.

Votre maitresse est-elle visible ?

FLORINE.

Elle n'a pas encore sonné.

ÉDOUARD.

Air du vaudeville d'Arlequin Joseph.

De sommeiller encor, ma chère,
Lui devrait-il être permis ?
Quoi! le retour de la lumière
Ne la rend pas à ses amis!
La voir et l'admirer sans cesse
Est un bien par nous enviè...
Doit-on donner à la paresse
Le tems qu'on vole à l'amitié ?

FLORINE

Moi je n'ai jamais été paresseuse. Mais que tenez-vous donc là ?

ÉDOUARD.

C'est un essai de mes faibles talens.

FLORINE.

Un portrait ?

ÉDOUARD.

Que je vous prie de remettre à Fanchon : elle m'a promis de le faire voir... pour me procurer de l'ouvrage. Fanchon a la bonté de s'intéresser à moi.

FLORINE.

Peut-on le voir ?

ÉDOUARD, *lui remettant la boîte.*

C'est peu de chose.

FLORINE, *l'ouvrant.*

Mais c'est vous.

ÉDOUARD.

J'aurais voulu présenter à votre maîtresse un objet plus agréable.

FLORINE.

Ce serait difficile.

ÉDOUARD.

Mais c'est de tous mes ouvrages celui où je crois avoir mis le plus d'expression.

AIR : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

A mes traits, pour donner plus d'ame,
J'ai voulu me peindre au moment
Où je regardais une femme
Avec l'ivresse d'un amant:
Ai-je saisi mon caractère?
Ah! dites-moi si mon portrait
Ressemble à l'homme qui veut plaire.

FLORINE.

Il ressemble à l'homme qui plaît.

Vous êtes frappant; je vous réponds que ce portrait vous en fera faire bien d'autres.

ÉDOUARD.

Vous croyez?

FLORINE.

Fanchon n'est pas la seule qui s'intéresse à vous, M. Edouard; moi-même... je puis vous procurer de l'occupation, hier encore je parlais de vous à madame Dumont, une jeune parfumeuse de mes parentes, qui vient de se marier, et voudrait donner son portrait à son mari. Combien prenez-vous?

ÉDOUARD.

C'est selon.

FLORINE.

Comment?

ÉDOUARD.

Je ne prends jamais rien aux personnes que j'aime ; quand vous voudrez, je ferai votre portrait.

FLORINE.

Voulez-vous que nous prenions séance ?

ÉDOUARD.

Non pas dans ce moment ; j'ai là haut chez moi une personne qui m'attend : nous nous reverrons, Florine... Surtout n'oubliez pas de donner cette boîte au plutôt à Fanchon : dites-lui qu'elle parle souvent de moi.

FLORINE, *à part.*

Elle ne fait que cela.

ÉDOUARD.

Que je compte sur son zèle, sur sa protection...

FLORINE.

Je n'en doute pas.

ÉDOUARD.

Qu'elle peut améliorer mon sort...

FLORINE, *à part.*

Qu'elle est heureuse!

ÉDOUARD.

Enfin que d'elle seule dépend ma destinée. Adieu, Florine.

FLORINE.

Adieu, monsieur.

SCÈNE VI.

FLORINE, *seule.*

« D'elle seule dépend ma destinée ! » Ils s'aiment, rien n'est plus clair. Et moi qui suis forcée de remettre ce portrait!... (*En lui adressant la parole.*) Ingrat ! cruel ! vous me donnez là une jolie commission! (*On sonne plusieurs fois jusqu'à la fin du couplet.*)

Air du Secret.

Le sot rôle de confidente
M'est donc réservé dans ce jour !
Je vais, rivale obéissante,
Moi-même trahir mon amour.
Quels chagrins par fois sont les nôtres !
Combien je maudis mon emploi !
Faut-il, hélas ! remettre à d'autres
Ce qu'on voudrait garder pour soi !

SCÈNE VII.

FANCHON, FLORINE.

FANCHON.

Florine, Florine : hé bien ! tu ne m'entends pas ?

FLORINE.

Pardon ; j'étais occupée.

FLORINE.

M. Edouard est-il venu ?

FLORINE.

Il sort d'ici.

FANCHON.

Comment, sans me parler !

FLORINE.

Vous n'étiez pas visible.

FANCHON.

Il fallait m'avertir.

FLORINE.

Je ne savais pas...

FANCHON.

Vous faites tout de travers ; vous devenez d'une maladresse...

FLORINE.

Et vous, Fanchon, d'une vivacité...

FANCHON.

Pardon, ma bonne, ma chère Florine ; tu ne peux douter de mon attachement pour toi.

FLORINE.

Ah ! je vous reconnais !

FANCHON.

Il ne t'a point parlé ?

FLORINE.

De vous... sans discontinuer.

FANCHON.

Et il ne t'a rien remis ?

FLORINE.

Pardonnez-moi.

FANCHON.

Donnez donc... vous êtes aujourd'hui d'une distraction...

(*Florine lui remet le portrait.*)

Oh ! comme il est ressemblant !

FLORINE, *regardant par-dessus son épaule.*

Je le crois encore mieux.

FANCHON.

Tu as bien raison... Que vois-je ! un papier écrit !...

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

« O doux avenir pour moi !
« Mon image est avec toi,
« Ma belle et tendre amie.
« Ah ! sur ton cœur pose-la,
« Et l'original sera
« Jaloux de la copie. »

FLORINE.

Vous lisez aujourd'hui à merveille.

FANCHON.

Ah ! si toutes les écritures ressemblaient à celle-ci !..

Air du vaudeville de Claudine.

Edouard me rend plus savante ;
Sa plume vaut ses pinceaux :
De ce billet qui m'enchante
J'assemble aisément les mots.
On hésite, l'on épelle
L'écrit d'un indifférent :
Celui d'un amant fidèle
On le lit tout couramment.

FLORINE.

Qui croirait qu'il y a un an vous ne saviez pas lire ? et pourtant reçue chez les grands comme vous l'êtes....

FANCHON.

J'imite bien leurs manières, leur langage ; mais l'instruction ne s'imite pas.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Voici une lettre pour madame.

FANCHON, *prenant la lettre.*

Je ne suis point madame.

FLORINE, *à Champagne.*

Je vous l'ai déjà dit.

CHAMPAGNE.

Pardon ; j'oubliais.... On attend la réponse de madame.

FANCHON.

Encore !... C'est de l'abbé de l'Attaignant ; je reconnais son écriture..... *(Lisant.)*

« Ce vendredi, 15 juin 1766.

AIR : *La femme de mon procureur.*

« Ennuyé du maudit sermon
« D'un Jésuite voix aigre,
« Sans façon,

« Chez vous, Fanchon,
« Pour avoir l'ame allègre,
« Je dînerai,
« Et j'oublierai
« Que c'est aujourd'hui maigre. »

Ce gros abbé, je ne saurais trop bien le recevoir; il me fait tous les couplets que je chante aux boulevards. *(A Champagne.)* Dites que je l'attends.

CHAMPAGNE. *(Florine fait signe à Champagne.)*

Il suffit.

FANCHON.

Vincent est-il de retour ?

CHAMPAGNE.

Non, madame.

FANCHON.

Toujours madame ! Vous me l'enverrez dès qu'il sera rentré.

CHAMPAGNE.

Oui, ma.... oui, Fan.... *(Avec effort.)* Oui.

(Il sort.)

FLORINE.

Mais le voici.

FANCHON, *à Florine.*

Laissez-nous.

FLORINE, *sortant.*

Ils ont toujours des secrets à se communiquer.

SCÈNE IX.

FANCHON, VINCENT *en grande livrée.*

FANCHON.

Hé bien, mon cher Vincent, avez-vous passé à la diligence de Chambéry ?

VINCENT.

Votre frère André n'est point encore arrivé.

FANCHON.

Depuis le tems que vous lui avez écrit de venir.... Cela m'inquiète : mais vous paraissez bien fatigué.

VINCENT.

J'ai fait ce matin des courses au-dessus de mes forces.

FANCHON, *allant chercher un siège, forçant Vincent à s'asseoir, et restant debout près de lui.*

Mettez-vous là.

VINCENT.

Que de bontés !

FANCHON.

Pourquoi aussi ne pas prendre de tems en tems une voiture ?

VINCENT.

Cela diminuerait d'autant les sommes que vous me chargez de distribuer. Qui croirait qu'une simple vielleuse, que cette Fanchon que l'on dit si légère secoure en secret tant d'infortunés !

FANCHON.

Quel usage plus délicieux puis-je faire de tout cet or qu'on prodigue à mes faibles talens ! Vous le savez, bon Vincent, le hasard m'a mise à la mode : dans ces brillantes soirées, où tout Paris vient étaler son luxe au boulevard, c'est à qui m'entourera, me fera répéter sur ma vielle des chansons dont la gaîté fait tout le mérite. Il n'est pas de grand seigneur, pas de financier opulent qui ne s'arrête pour les entendre, pas de femme de la cour qui ne desire en être l'objet. Chaque soir je rentre chargée de présens, dont la valeur m'étonne toujours. En vérité, ma fortune me paraît un songe ; mais l'emploi que vous m'aidez à en faire en épure la source, et c'est alors que j'en reconnais toute la réalité.

VINCENT.

Et moi je suis le distributeur de vos bienfaits. Vous ne pouviez me confier une mission plus d'accord avec mon cœur. Vingt-cinq ans maître d'hôtel d'un baron étranger fixé à Paris, j'avais amassé quelque argent, légitimement gagné, et m'étais retiré du service après avoir placé mes économies chez des gens que je croyais honnêtes : je perdis tout. On vous

parla de moi; vous me donnâtes un logement dans cet hôtel que vous veniez d'acheter ; vous me prîtes à votre service, et vous fîtes de moi un messager de bienfaisance.

AIR : *La fuite en Egypte jadis.*

Aux malheureux j'ai fait du bien ;
A ce bonheur on s'accoutume :
Le sort m'en ôta le moyen,
Et remplit mes jours d'amertume.

FANCHON.

Donnez encore aux indigens,
Et calmez leurs inquiétudes ;
Continuez toujours..... je sens
Que l'on tient à ses habitudes.

Hé bien, avons-nous fait une bonne matinée ?

VINCENT.

J'ai su pénétrer chez la veuve de cet officier...

FANCHON.

Hé bien ?

VINCENT.

Je lui ai présenté les vingt-cinq louis dont vous m'aviez chargé; et, à l'aide de cette livrée de madame de Gervilliers, que vous me faites souvent porter, et que la veuve a reconnue, elle a accepté, en bénissant cette dame qu'elle croit sa bienfaitrice.

FANCHON.

Bien ! très-bien !

VINCENT.

Mais je crains de ne pouvoir me servir long-tems de cet habit.

FANCHON.

Pourquoi ?

VINCENT.

Madame de Gervilliers, instruite sans doute qu'on répandait des bienfaits sous son nom, m'a déjà fait suivre plusieurs fois; ce matin même encore, et malgré les détours que j'ai cherché à prendre, je crains qu'un de ses gens ne m'ait vu entrer dans votre hôtel.

FANCHON.

Nous chercherons la livrée de quelque maison respectable.

VINCENT.

J'ai bien eu une autre alerte! en passant tout à l'heure dans la rue des Lombards, n'ai-je pas été reconnu par Bertrand, cet épicier dont vous avez empêché la banqueroute, et qui ignore encore la main qui l'a secouru !

FANCHON.

Tout de bon ?

VINCENT.

Il est sorti de sa boutique, a couru après moi, m'a accablé de questions, de caresses et de reproches de ma discrétion. J'ai tenu ferme, et l'ai laissé, grâce à cet habit, dans la persuasion que la personne qui lui a sauvé la fortune et l'honneur est d'une grande maison : mais j'ai eu un mal à m'arracher de ses mains....

Air du vaudeville des Jumeaux de Bergame.

Fuir des créanciers d'ordinaire
Est un travail pour bien des gens :
Avec soin j'évite au contraire
Ceux qui reçurent vos présens.
Fanchon, ne soyez plus si bonne :
Car dans Paris, dès qu'on me voit,
Je n'ose plus fixer personne ;
Chacun peut me montrer au doigt.

FANCHON.

Je suis plus heureuse que vous, moi ; je puis me montrer sans crainte d'être soupçonnée : aussi je me livre souvent en secret au plaisir de voir ceux..... Je passe presque tous les jours devant la boutique de ce Bertrand, je lui joue sur ma vielle quelques airs qu'il croit payer généreusement en m'offrant la petite pièce de monnaie. Je la reçois avec ivresse, et je me dis : c'est à moi qu'appartient ce calme qui règne sur tous ses traits, ce sourire qui erre sur ses lèvres ; j'en suis la cause : ce magasin bien garni, cette activité, cet air d'abondance, tout cela est mon ouvrage..... Oh ! cela fait un bien !... mais je n'y ai jamais vu sa fille ; on m'a dit qu'il en a une fort jolie même.

VINCENT.

Elle est chez une tante rue Saint-Laurent, faubourg Saint-Martin.

FANCHON.

D'où savez-vous cela ?

VINCENT.

De Ducoutis, votre tapissier : il vise la jeune personne.

FANCHON.

Lui ! ah ! ah !.... Voici monsieur Edouard.

SCENE X.

FANCHON, VINCENT, EDOUARD.

EDOUARD.

Bonjour, aimable et bonne.... Monsieur Vincent, je vous salue.

VINCENT.

Votre serviteur, mon voisin.

FANCHON.

Vous vous êtes déjà donné la peine de venir.... Oh ! j'ai bien grondé Florine.

EDOUARD.

Pourquoi ? elle n'a fait que respecter votre sommeil.

FANCHON.

Je ne dormais pas du tout, je vous assure.

ÉDOUARD.

D'ailleurs, j'avais rendez-vous avec le bijoutier. *(A Vincent.)* Mon voisin me pardonnera-t-il les cinq parties de dames que je lui ai gagnées hier au soir ?

VINCENT.

Je ne me ressouviens que de votre complaisance : à votre âge passer deux heures entières avec un vieillard !....

EDOUARD, *lui serrant la main.*

Dites un ami, monsieur Vincent.

VINCENT.

Vous me gagnez toujours : un jeune homme au jeu de dames doit être plus fort que moi.

FANCHON.

Florine m'a remis....

ÉDOUARD.

Nous en parlerons.

VINCENT.

Je remonte chez moi. Fanchon n'a plus rien à m'ordonner ?

FANCHON.

Pardonnez-moi ; de vous bien reposer, de songer combien vous m'êtes utile... Vincent, les hommes comme vous sont rares.

VINCENT, *à demi-voix, à Edouard.*

Si le voisin avait ce soir quelques momens à perdre.....

ÉDOUARD.

La petite partie de dames, n'est-ce pas ?

VINCENT.

Mais à condition que vous ne me soufflerez pas si souvent.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FANCHON, EDOUARD.

EDOUARD.

On vous a donc remis mon portrait ?

FANCHON.

Il est d'une ressemblance !

EDOUARD.

Vous m'avez promis de le faire voir.

FANCHON.

Oui.... je le.... (*Vivement.*) Vous arrivez de chez mon bijoutier ?

EDOUARD, *lui remettant un portrait.*

Il finissait de monter votre portrait que vous m'avez fait

fait faire... Vous l'avez beaucoup pressé, m'a-t-il dit... ce serait une indiscrétion de vous demander s'il est destiné ?

FANCHON.

Il ne m'appartient plus.

EDOUARD, *troublé.*

Ah ! vous l'avez déjà donné...

FANCHON.

Il faut bien vous mettre dans la confidence.

AIR : *Par hasard ce bon La Fontaine.*

C'est à mon maître en l'art de plaire
Que je destine ce portrait,
A l'ami délicat, sincère,
A l'amant sensible et discret,
A celui dont l'amour extrême
Fait naître un sentiment si doux...
Enfin, c'est à celui que j'aime...
Vous voyez bien qu'il est pour vous.

(*Elle le lui remet.*)

EDOUARD.

Le voilà donc réalisé cet espoir d'être aimé pour moi-même!... Oh ! persuadez-moi bien que tant de bonheur n'est point une illusion.

FANCHON.

Oui, parmi ceux qu'attirent auprès de moi le hasard, la mode, et plus encore peut-être la curiosité, personne n'avait trouvé le chemin de mon cœur : vous, Edouard, qui n'avez d'autre recommandation que vos qualités aimables, vous seul m'avez inspiré un sentiment que j'ai toujours redouté, mais que je cesse de craindre, puisque c'est vous qui me le faites connaître.

ÉDOUARD.

Comment se peut-il que dans l'opulence, entourée d'hommages, recherchée par tout ce que Paris et la cour ont de plus brillant, vous m'ayez distingué, moi qui n'ai pour ressources que mes pinceaux, (*Avec intention.*) car enfin je ne suis qu'un peintre ?

FANCHON.

Et moi donc que suis-je, s'il vous plaît ? Fanchon... la vielleuse ; pas davantage... Fanchon la vielleuse.

ROMANCE.

Musique de Doche.

PREMIER COUPLET.

Aux montagnes de la Savoie
Je naquis de pauvres parens.
Voilà qu'à Paris on m'envoie,
Car nous étions beaucoup d'enfans.
Je n'apportais, hélas! en France
Que mes chansons, quinze ans, ma vielle et l'espérance.

SECOND COUPLET.

En pleurant, dans chaque village
Fanchon allait tendant la main...

EDOUARD.

Pauvre petite! ah! quel dommage!
Que n'étais-je sur ton chemin
Lorsque tu n'apportais en France
Que tes chansons, quinze ans, ta vielle et l'espérance!

FANCHON.

TROISIÈME COUPLET.

Quinze ans, et sans ressource aucune...
Que l'on éveille de soupçons!
Cependant j'ai fait ma fortune,
Et n'ai donné que mes chansons.
Fillette sage, apporte en France
Tes chansons, tes quinze ans, ta vielle et l'espérance.

EDOUARD, *avec chaleur.*

Charmante créature!

FANCHON.

Ce riche hôtel, ces meubles somptueux, ce luxe auquel on s'habitue sans le vouloir, tout cela n'a pas changé Fanchon, la fortune est venue frapper à ma porte; je lui ai permis d'entrer, de m'accabler de ses bienfaits, mais à condition que jamais elle ne gâterait mon cœur.

EDOUARD.

En vous comblant de ses dons, elle a cessé d'être aveugle : qui mieux que vous mérite l'opulence? Fanchon, vous savez être riche.

FANCHON.

Je ne m'en défends point, j'ai un grand plaisir à donner... que dis-je? je ne donne pas, je partage : en distribuant à

tant d'êtres intéressans ce que le hasard me prodigue, je ne fais, selon moi, que leur rendre mes comptes.

ÉDOUARD.

Oh! je sais les visites que vous faites faire par le bon Vincent.

FANCHON.

Qui vous a dit...

ÉDOUARD.

Vous secourez des négocians, des pères de famille, des artistes mêmes.

FANCHON, *avec intention.*

Des artistes?... pas autant que je le voudrais; il en est à qui l'on n'ose offrir... Vous avouerez pourtant que dans les arts l'on éprouve par fois des retards, des momens de gêne, et ne pensez-vous pas qu'alors une amie n'ait le droit...

ÉDOUARD.

Je vous comprends, et vous remercie; je n'ai besoin de rien, je vous assure.

FANCHON.

Cependant des modèles à payer, mille dépenses nécessaires... et vous êtes orphelin, m'avez-vous dit, sans appui.

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Il est vrai; mais avec du travail et de l'économie...

FANCHON.

Au moins, Edouard, puisque vous ne voulez rien recevoir de Fanchon, vous lui permettrez d'en user de même avec vous.

ÉDOUARD.

Comment?

FANCHON.

J'espère que vous ne me parlerez jamais du loyer de l'appartement que vous occupez dans ma maison; vous ne pouvez me refuser.

ÉDOUARD.

Hé bien, j'accepte.

Air nouveau de Doche.

Avec vous sous le même toit
Heureux le mortel qui respire,
A chaque instant du jour vous voit,
Et vous adore et vous admire!

Oui, je sens que je donnerais
Tous les trésors de l'opulence
Pour que le hasard n'eût jamais
Entre nous permis de distance.

FANCHON.

Que parlez-vous de distance ?

EDOUARD, *à part.*

Je m'oublie.

FANCHON.

Je vous l'ai déjà dit, je ne suis que Fanchon la vielleuse.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE, *accourant.*

FLORINE.

Hé bien ! hé bien ! vous n'avez pas entendu ?...

FANCHON.

Quoi donc, mademoiselle ?

FLORINE.

A votre porte un équipage brillant, une bouquetière qui crie, un cocher qui jure, un maître qui rit aux éclats, en un mot, une visite de M. de Sainte-Luce.

FANCHON.

L'étourdi ! je reconnais bien là un capitaine de chevaux légers.

EDOUARD.

Je me retire.

FANCHON.

Non, restez ; je veux vous présenter à M. de Sainte-Luce.

(On entend rire dans la coulisse.)

FLORINE.

Le voici.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, SAINTE-LUCE *en petit uniforme, une rose à la main, suivi d'un laquais portant une brassée de fleurs.*

SAINTE-LUCE, *au laquais.*

Jetez des fleurs partout. *(A Fanchon.)* Bonjour, ma toute belle. *(Au laquais.)* Ici des lilas, des tubéreuses. *(A Fanchon.)* Chaque jour plus jolie. *(Au laquais)* Là le jasmin, et des roses surtout... oh ! des roses de tous côtés. *(A Fanchon.)* Comment cela va-t-il ?

FANCHON

A merveille, Sainte-Luce : mais, dites-moi, où avez-vous moissonné toutes ces fleurs ?

SAINTE-LUCE.

Ce n'est pas moi ; c'est mon cocher. *(Au laquais.)* Allez m'attendre à ma voiture. *(Le laquais sort.)* J'arrive ici dans mon vis-à-vis attelé de mes deux chevaux anglais... Les charmantes bêtes!.. mais vives!...ah ! j'en suis fou. Ne voilà-t-il pas qu'en entrant dans votre cour, rêvant à une aventure que je vais vous conter, je sens ma voiture qui s'arrête : je regarde.. la plus jolie petite bouquetière... un ange !

EDOUARD.

Je la connais.

SAINTE-LUCE, *fixant Edouard.*

Ah ! ah !

FANCHON.

Hé bien ?

SAINTE-LUCE.

Elle pleurait... c'était bien les plus belles larmes.. une maudite roue de ma voiture...

FANCHON, *vivement.*

L'aurait blessée ?

SAINTE-LUCE.

Non pas, mais a culbuté tout le magasin parfumé de la bouquetière. Vous sentez bien que je descends, que je con-

ole la belle affligée, et que je lui fais payer trois fois le prix de ses fleurs. Mon laquais s'en empare; et, nouveau messager de Flore, je viens offrir à Vénus la dépouille de ses jardins.

(Pendant ce récit, Florine a rangé les fleurs, en lâchant d'entendre.)

AIR : *Mon père était pot.*

Au milieu du désordre affreux
Que le choc a fait naître,
Cette rose frappe mes yeux;
Je crois vous reconnaître;
Je veux vous sauver.
Pour vous préserver
De ce péril extrême,
Je sais vous saisir,
Et j'ai le plaisir
De vous rendre à vous-même.

FANCHON.

Toujours quelque aimable folie... Florine, ma toilette.

FLORINE.

J'y vais.

FANCHON.

Et quelle est donc, Sainte-Luce, cette autre aventure?

SAINTE-LUCE.

Oh! c'est du pathétique... Attention.

FANCHON, *à Florine qui écoute.*

Eh bien, mademoiselle, allez-vous.

FLORINE, *sortant.*

On ne peut rien entendre.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* FLORINE.

SAINTE-LUCE.

Nous avons fait cette nuit, le commandeur, le président, le gros prieur et moi, un souper divin à ma petite maison du faubourg Saint-Martin. *(D'un ton marqué à Fanchon.)* Où,

par parenthèse, vous n'avez jamais voulu venir. Nous avons été tout aussi réservés qu'à l'ordinaire, et nous nous retirions sagement ce matin entre six et sept...

FANCHON.

C'est très-édifiant.

SAINTE-LUCE.

En traversant une rue isolée, j'entends des cris; je vois une jeune personne entraînée par des valets vers une voiture : je fais arrêter la mienne; je tombe avec mes gens sur ces misérables; je m'empare de la belle : elle s'évanouit. Qu'en faire? Dix-sept ans à peu près, jolie.... comme vous.... L'heure me pressait, il fallait me trouver au lever de mon oncle le ministre à huit heures précises... Ma petite maison à deux pas, la femme de mon concierge honnête et discrète, je lui dépose ma belle évanouie, et gagne avec toute la vîtesse de mes chevaux le faubourg Saint-Honoré.

EDOUARD.

Vous ignorez le nom de la jeune personne?

FANCHON.

Et vous l'avez laissée...

SAINTE-LUCE.

Toujours sans connaissance. Après avoir salué mon oncle, et lui avoir persuadé que j'avais bien dormi, je me disposais à retourner au faubourg Saint-Martin pour m'informer de mon inconnue, et la rendre à ses parens si elle l'exigeait... on m'annonce monsieur de Forcebrune.

EDOUARD.

Je l'ai vu souvent.

SAINTE-LUCE.

Ah! monsieur le connaît.

EDOUARD.

Le roué le plus déterminé de la cour.

SAINTE-LUCE.

C'était le ravisseur de la petite. Il m'avait reconnu : il me tient quelques propos; je le badine : il se fâche, et.... *(Tirant sa montre.)* dans une demi-heure au bois de Vincennes..

EDOUARD.

Et monsieur de Sainte-Luce y va seul ?

SAINTE-LUCE.

Mon épée m'attend dans ma voiture.

FANCHON.

Et la jeune personne seule.... dans une petite maison....

SAINTE-LUCE.

Parbleu !.. que voulez-vous que j'en fasse ?

FANCHON.

Ne pourrais-je la recevoir chez moi ?

SAINTE-LUCE.

C'est dit. *(Il tire ses tablettes, et écrit au crayon.)* Un mot à mon concierge, et il vous la remettra.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE, CHAMPAGNE.

(Florine et Champagne apportent une toilette ; Fanchon s'assied devant ; Florine lui arrange les cheveux.)

FANCHON, *à Champagne.*

Montez chez monsieur Vincent, et dites-lui que je veux lui parler.

SAINTE-LUCE, *à Fanchon.*

Avant tout, faites-moi donner à déjeûner, je vous prie ; je ne me bats jamais à jeun.

CHAMPAGNE ET FLORINE, *à part.*

Se battre !

SAINTE-LUCE.

Un rien ; je suis pressé...

FANCHON.

(*A Champagne.*) Allez. (*A Sainte-Luce.*) A propos, capitaine, je vous présente monsieur Edouard, ce peintre aimable...

SAINTE-LUCE.

Dont vous m'avez parlé. (*A part.*) Il est fort bien ce jeune homme. (*Haut, à Edouard.*) Enchanté, monsieur, de vous connaître.

EDOUARD.

Croyez, monsieur, que je suis pénétré.... *(A Fanchon.)*
Quel dommage de cacher ces beaux cheveux !

SAINTE-LUCE.

Désespérant, d'honneur.... et pour coiffure un simple petit fichu...

EDOUARD.

Qui lui sied à merveille.

SAINTE-LUCE.

Vous appelez cela...

FANCHON.

En marmotte, monsieur.

(Champagne apporte une bouteille et du pain sur une assiette, avance un guéridon, et sort.)

EDOUARD.

Air nouveau de Doche.

Des brillans atours qu'il invente
Le luxe couvre la beauté ;
Mais Fanchon, pour être charmante,
Doit garder sa simplicité.
Des dons que lui fit la nature
L'art encor n'a rien outragé :
Combien de femmes pour parure
Voudraient avoir son négligé !

SAINTE-LUCE, *à part, se versant rasade.*

Comment donc!.. il a de l'esprit.

(Fanchon ôte la robe qui la couvrait, et paraît en corset couvert d'un petit fichu qu'elle arrange au miroir.)

Je bois à la plus jolie.

EDOUARD, *à Fanchon.*

Remerciez donc.

SAINTE-LUCE, *regardant Fanchon.*

A celle qui chaque matin a ma première pensée.

EDOUARD, *bas à Fanchon.*

Nous nous ressemblons.

FANCHON, *souriant.*

Est-ce que vous pensez, capitaine ?

SAINTE-LUCE *achevant de boire.*

Quelquefois ; jamais chez vous.

EDOUARD.

Je le crois : le cœur y a tant d'occupation, que l'esprit n'a plus rien à faire.

SAINTE-LUCE.

(A part.) Ce jeune homme a des expressions.... *(Haut.)* Mais l'heure m'appelle au bois de Vincennes..... jamais je n'arrive le dernier.

EDOUARD.

Monsieur n'a pas de second ?

SAINTE-LUCE.

Non : pourquoi ?

EDOUARD.

Je vous ai déjà dit que je connaissais votre adversaire : il n'ira pas seul.

SAINTE-LUCE.

Dois-je pour cela me faire accompagner ?

EDOUARD.

Monsieur de Sainte-Luce, la bravoure n'exclut pas la prudence.

SAINTE-LUCE.

Vous avez raison : mais il est trop tard maintenant : où trouver quelqu'un ?.. *(A part.)* Eh ! mais.. pourquoi pas ?... *(Haut.)* Monsieur voudrait-il me faire l'honneur d'être mon second ?

EDOUARD.

Je vais prendre mon épée.

FLORINE, *à part.*

Son épée !

FANCHON.

Édouard, y songez-vous ?

EDOUARD.

Je suis trop flatté du choix de monsieur, pour ne pas y répondre.

FLORINE.

C'est que les seconds se battent quelquefois.

FANCHON, *à Edouard, avec émotion.*

Quoi! sérieusement...

SAINTE-LUCE.

Je vous le ramènerai.

EDOUARD, *avec dignité.*

J'espère aussi vous ramener, monsieur.

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Aimable Fanchon, calmez-vous;
Dissipez de vaines alarmes.

SAINTE-LUCE

La beauté s'intéresse à nous,
Le sort doit protéger nos armes.
(*Fixant Ed.*) Marchons... oui, je serai vainqueur;
Tout en vous me prévient d'avance.

ÉDOUARD, *d'un ton marqué.*

Nous pourrons au champ de l'honneur
Faire plus ample connaissance.

ENSEMBLE, en sortant et se donnant la main.

Nous pourrons, etc.

SCENE XVI.

FANCHON, FLORINE.

FLORINE.

Ce capitaine avait bien affaire de passer par ici.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, VINCENT *en habit gris.*

VINCENT.

Champagne m'a dit que vous vouliez...

FANCHON, *d'une voix altérée.*

Vous prier, mon cher Vincent, d'aller (*Lisant l'adresse du billet du chevalier.*) rue Saint-Laurent, n°. 3, à la petite maison de monsieur de Sainte-Luce.

VINCENT, *avec retenue.*

Moi à sa petite maison !

FANCHON, *bas.*

Il faut sauver l'honneur d'une jeune demoiselle.

VINCENT.

J'y vais.

FLORINE, *à part.*

D'une jeune demoiselle !

FANCHON, *lui donnant le billet.*

Vous remettrez ce billet à la femme du concierge; vous ramènerez la jeune personne ici dans cet appartement.

FLORINE, *à part.*

Quel est ce mystère ?

FANCHON.

Et vous l'y garderez vous-même jusqu'à ce que je sois revenue du boulevard du Temple. Prenez une voiture : faites diligence; il s'agit d'une bonne action.

VINCENT.

Reposez-vous sur moi. *(Il sort.)*

SCÈNE XVIII.

FANCHON, FLORINE.

FLORINE.

Ce cher monsieur Édouard, s'il allait être victime !

FANCHON, *émue.*

Ma vielle.

FLORINE.

Je vois d'ici deux maudites épées nues...

FANCHON, *plus émue.*

Ma vielle, vous dis-je !

FLORINE, *apportant et passant en bandoulière la vielle.*

Fanchon ne sera pas au boulevard si gaie qu'à l'ordinaire.

FANCHON, *de même.*

Pourquoi cela, mademoiselle ?

FLORINE.

C'est que... il faut si peu de chose pour tuer un honnête homme.

FANCHON, *de même.*

Mes gants.

FLORINE, *allant les chercher sur la toilette.*

Les voici. Vous êtes bien heureuse d'être aussi calme.

FANCHON, *mettant ses gants avec trouble et gaucherie.*

Pourquoi ne le serais-je pas?

FLORINE, *à part.*

J'étouffe.

FANCHON, *à part.*

Je n'en puis plus.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE, BERTRAND, AUGUSTIN, DUCOUTIS.

CHAMPAGNE, *un peu avant eux.*

On demande monsieur Ducoutis, on desire monsieur Ducoutis.

DUCOUTIS, *sortant du cabinet un plumeau à la main.*

Que me veut-on? Eh! c'est le papa Bertrand, mon futur beau-père.

FANCHON, *à part.*

L'épicier de la rue des Lombards... saurait-il que c'est moi... qui suis venue à son secours?

BERTRAND, *entrant.*

AIR: *Lubin a la préférence.*

Un forfait qui m'épouvante
S'est commis ce matin
Au faubourg Saint-Martin.
De ma fille, ton amante,
Apprends le malheureux destin.

AUGUSTIN.

Oser enlever Adèle!

FANCHON, *à part.*

Serait-ce la demoiselle?

DUCOUTIS.

Ciel! qu'avez-vous dit?
J'en perds l'esprit.

BERTRAND.

Comme toi j'en suis interdit.

AUGUSTIN.

Allons, réunissons-nous;
Vers le ravisseur courons tous.

DUCOUTIS.

Cher beau-père,
C'est votre affaire.

BERTRAND.

Viens : prépare-toi.

DUCOUTIS.

Allez sans moi.

AUGUSTIN.

Je la suivrai,
La défendrai.

DUCOUTIS.

Moi je l'épouserai.

BERTRAND.

J'allais chez toi t'annoncer cette affreuse nouvelle que ma sœur elle-même m'a apportée, quand j'ai rencontré mon neveu Augustin, qui m'a dit que tu travaillais ici.

FANCHON.

Croyez que je prends infiniment de part.... mais peut être...

BERTRAND.

Ah! ma bonne dame, sans cet évènement que j'allais être heureux! j'étais sur le point de découvrir enfin la personne qui l'an passé me sauva la vie et l'honneur...

FANCHON.

La vie et l'honneur!

BERTRAND.

En me prêtant une somme considérable.

FANCHON, *à part.*

Il ne me connaît pas.

BERTRAND.

Peut-on se cacher ainsi quand on est si généreux ! je donnerais pour savoir son nom... Mais maintenant je ne puis songer qu'à ma fille.

AUGUSTIN.

Il n'y a pas un instant à perdre : venez, mon oncle, venez.

FANCHON, *les arrêtant.*

Je vous le dis encore, rien n'est désespéré.

BERTRAND.

Comment ?

FINALE.

FANCHON.

Vous retrouverez Adèle,
Pour vous j'emploierai mon zèle:
(*D'un ton marqué.*) Peut-être un homme d'honneur
Punit-il son ravisseur.

BERTRAND, AUGUSTIN, DUCOUTIS.

Sur notre reconnaissance,
Madame, comptez d'avance.

BERTRAND. J'aurais encor le bonheur De la presser sur mon cœur !

AUGUSTIN. Que ne puis-je avoir l'honneur De punir son ravisseur !

DUCOUTIS. Ah ! si j'avais plus de cœur, Malheur à son ravisseur !

ENSEMBLE.

FANCHON, FLORINE. Livrez-vous à l'espérance ; Bientôt vous la reverrez, Bientôt vous l'embrasserez.

LES TROIS AUTRES. Cherchons, faisons diligence ; Bientôt nous la reverrons : Oui, oui, nous la retrouverons.

(Ils sortent. Fanchon sort après eux. Florine entre dans la chambre à coucher, après avoir répondu à plusieurs ordres que Fanchon lui a donnés par signes.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORINE, *seule.*

Une heure vient de sonner, et point de nouvelles! Monsieur Edouard ne me sort pas de la tête. Se serait-il battu ?... Oui, il se sera battu.... L'aurait-on blessé ?.... Et je ne suis pas là pour le secourir !.... Ces maudits duels ! Si j'en avais le pouvoir, moi, voici la loi que je rendrais :

Air du vaudeville de l'Avare.

Faisons ici défense expresse,
De par l'hymen et les amours,
Pour d'autres que pour sa maîtresse
A l'amant d'exposer ses jours :
Considérant qu'il n'est pas sage
De braver ainsi le trépas,
Voulons que pour d'autres combats
Il réserve tout son courage.

Mais j'entends quelqu'un.... serait-ce monsieur Edouard ?.. Non.. oh! non; c'est Vincent.... avec la jeune personne..... Qui est-elle ?.... je le saurai.

SCÈNE II.

VINCENT, ADÈLE, FLORINE.

VINCENT.

Entrez, mademoiselle ; n'ayez aucune crainte.

FLORINE, *à part.*

Le joli petit minois!

ADÈLE.

Où me conduisez-vous?

FLORINE.

Vous êtes ici chez la belle Fanchon.

ADÈLE.

Fanchon..... cette vielleuse dont j'ai si souvent entendu parler?....

VINCENT.

Et que vous apprendrez à connaître.

FLORINE.

Peut-on savoir qui est mademoiselle, d'où vient mademoiselle, ce que veut mademoiselle?

ADÈLE.

J'aurais peine à vous répondre : je ne suis pas encore remise du trouble où m'a jetée un évènement....

FLORINE.

Il est arrivé un évènement à mademoiselle?

ADÈLE.

Oui : arrachée tout à coup des bras de ma chère tante.....

VINCENT, *l'entraînant vers la gauche.*

Venez, venez avec moi.

FLORINE.

Où la conduisez-vous?

VINCENT.

Où j'en ai reçu l'ordre.

FLORINE.

Comment! je ne saurai pas qui est mademoiselle?

VINCENT.

Pardonnez-moi; je vais vous en instruire.

Air du vaudeville au Caire.

Sur tout ce que je vous dirai
Soyez discrète, je vous prie;
Et d'abord je vo usapprendrai
Que mademoiselle est jolie :
Elle a, je crois, quinze ou seize ans,
Paraît modeste, vertueuse,
Et n'a pas, comme tant de gens,
Le défaut d'être curieuse.

(Il entre avec Adèle dans la chambre, et ferme la porte à double tour.)

SCÈNE III.

FLORINE, *seule.*

Le sévère personnage ! cette jeune demoiselle... m'y voilà ! ce Bertrand qui vient ici tout désolé... l'espoir que Fanchon lui donne de retrouver cette Adèle... c'est la fille de ce Bertrand ! (*A la porte.*) Ah ! vous prétendez vous cacher de moi, monsieur Vincent !... je suis fine et soubrette.

SCÈNE IV.

FLORINE, L'ABBÉ DE LATTAIGNANT.

LATTAIGNANT. (*Il a entendu les derniers mots de Florine.*)

Bonjour, fine et soubrette.

FLORINE.

Eh ! c'est monsieur l'abbé de Lattaignant.

LATTAIGNANT.

Moi-même, mon enfant.

FLORINE.

Toujours frais et bien portant....

LATTAIGNANT

C'est mon habitude.

FLORINE.

Célèbre chansonnier...

LATTAIGNANT.

De la gaité qu'on prend pour du talent.

FLORINE.

Et par-dessus tout excellent buveur.

LATTAIGNANT.

Je suis chanoine de Reims. Et ta maitresse ? encore au boulevard du Temple ?

FLORINE.

Elle ne tardera sûrement pas à revenir.

LATTAIGNANT.

On m'attend à dîner ?

FLORINE.

Vous êtes venu de bonne heure.

LATTAIGNANT.

Je voulais savoir la carte et le nombre des convives.

FLORINE.

Peu de monde.

LATTAIGNANT.

Tant mieux !

Air du vaudeville de Monet.

Je déteste la manie
De donner de grands repas ;
On dîne en cérémonie,
On symétrise les plats,
On y rit
Sans esprit :
Mangeant froid, parlant de même,
On perd par ce faux système
Les bons mots et l'appétit.

Petite table réveille
Les élus qui sont admis ;
On est près de la bouteille,
On est près de ses amis.
Le dessert
Que l'on sert
Aiguise encor la saillie :
C'est alors que la folie
Vient apporter son couvert.

FLORINE.

Voilà bien monsieur l'abbé de Lattaignant ! Vous arrivez fort à propos pour nous égayer ; nous sommes aujourd'hui d'une tristesse...

LATTAIGNANT.

Ici de la tristesse... c'est du nouveau.

FLORINE.

Des aventures de tout genre, un enlèvement, des fleurs

renversées, un duel, un portrait à remettre, un beau jeune homme qui sert de second, une bouquetière désolée, un mystère que l'on dévoile... un roman tout entier.

LATTAIGNANT.

Que diable me dis-tu là ?

FLORINE.

Enfin une jeune personne enfermée là dans cet appartement.

LATTAIGNANT.

Une jeune personne ?

FLORINE.

Jolie sans le savoir.

LATTAIGNANT.

C'est fort.

FLORINE.

L'innocence même.

LATTAIGNANT.

Peut-on la voir ?

FLORINE.

Elle est sous clef.

LATTAIGNANT.

Bah ! peut-être qu'à travers la serrure... *(Il y regarde.)*

FLORINE.

Peut-on être curieux comme cela ! Que voyez-vous ?

LATTAIGNANT.

Je ne vois qu'un homme... eh ! c'est Vincent.

FLORINE.

Il s'est enfermé avec elle.

LATTAIGNANT.

Ils parlent.

FLORINE.

Entendez-vous ?

LATTAIGNANT.

Rien... Ah ! j'aperçois l'innocence... elle a l'air gauche.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, FANCHON.

LATTAIGNANT, *toujours à la serrure.*

De jolis yeux; vrai bouton de rose... Mais pourquoi se trouve-t-elle seule avec Vincent?

FANCHON, *après avoir fait un signe à Florine, et frappant sur l'épaule de Lattaignant.*

C'est mon secret, monsieur l'abbé.

LATTAIGNANT.

C'est vous, belle vielleuse.

FANCHON, *à Florine qui la débarrasse de sa vielle, et se jetant sur le canapé.*

Personne n'est revenu du bois de Vincennes?

FLORINE.

Hélas! non.

FANCHON.

Mon frère n'est pas arrivé?

FLORINE.

Pas encore.

FANCHON.

Je ne conçois rien à ce retard.

FLORINE.

La jeune personne est là.

FANCHON.

Vous l'avez vue?

FLORINE.

Certainement, et je n'ai pas eu de peine à deviner...

FANCHON.

Laissez-nous. (*Florine sort après avoir mis la vielle sur un fauteuil.*)

SCENE VI.

FANCHON, LATTAIGNANT.

LATTAIGNANT.

Qu'avez-vous donc ?

FANCHON, *avec abattement et s'essuyant la figure.*

Il fait une chaleur !...

LATTAIGNANT.

Vous paraissez troublée.

FANCHON.

Ce n'est rien, mon cher abbé.

LATTAIGNANT.

Rien !.... Vous qui n'êtes jamais triste.... que du chagrin des autres.... Serait-ce donc cette jeune inconnue.... J'y suis.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est un désespoir d'amourette ;
D'un père l'on fuit la rigueur :
Vous voulez sauver la fillette
Du repentir, du déshonneur.
Votre zèle à la fois seconde
Les droits du père et des amours,
Vous rendrez heureux tout le monde ;
Fanchon, ce sont là de vos tours.

FANCHON.

Hé bien, monsieur l'abbé, m'apportez-vous les couplets pour la nouvelle maréchale de Villancourt ?

LATTAIGNANT.

Fille d'un financier..... la petite a fait un beau rêve.

FANCHON.

Elle vient ce soir au boulevard faire briller sa livrée, ses nouveaux équipages.

LATTAIGNANT.

Je n'ai plus que six couplets à faire.

FANCHON.

Achevez-les avant dîner, je vous en prie.

LATTAIGNANT.

Aurons-nous monsieur de Sainte-Luce?

FANCHON, *avec trouble.*

Je le crois.

LATTAIGNANT.

Et le jeune peintre?

FANCHON, *émue.*

Edouard?

LATTAIGNANT.

Je l'aime beaucoup, et vous ne le haïssez pas. Sera-t-il des nôtres?

FANCHON, *de même.*

Je l'espère.

LATTAIGNANT.

Comme vous êtes émue!

FANCHON.

Mes couplets, l'abbé.

LATTAIGNANT.

Fanchon! Fanchon qu'avez-vous fait de notre gaîté?

FANCHON.

Mes couplets, je vous en prie. Tenez, passez dans ce boudoir.

LATTAIGNANT.

AIR: *On se chagrine trop vite.*

Ce boudoir est mon parnasse;
Ma muse sera Fanchon:
Que n'ai-je l'esprit, la grâce
De ce nouvel Apollon!
Déjà ma verve s'anime:
Mais, dans un doux abandon,
Mon cœur en cherchant la rime
Craint d'y laisser la raison.

(L'abbé entre dans le boudoir: Fanchon l'enferme, et va frapper à la porte vis-à-vis.)

SCENE VII.

FANCHON, VINCENT, ADÈLE.

FANCHON.

C'est moi, Vincent ; ouvrez.

VINCENT.

Approchez, mademoiselle.

ADÈLE.

Madame...

FANCHON.

Avant tout, dites-moi si vous êtes la fille de M. Bertrand, épicier rue des Lombards.

ADÈLE.

Oui, madame.

FANCHON.

Votre évènement m'a beaucoup intéressée. Vous m'avez été recommandée par M. de Sainte-Luce, votre libérateur.

ADÈLE.

Je voudrais bien le voir.

FANCHON, *à part.*

Et moi aussi.

ADÈLE.

Où est-il donc, madame ?

FANCHON.

En ce moment il se bat avec votre ravisseur.

ADÈLE.

O ciel ! que de bontés !

VINCENT, *à Fanchon.*

Elle est bien naïve.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE, *accourant.*

FLORINE.

Grande nouvelle! M. Edouard... il ne lui est rien arrivé!

FANCHON.

Qui a pu vous instruire?

FLORINE.

Je viens de le voir descendre de voiture.

VINCENT.

Vous parlez de M. Edouard...

FLORINE.

Les voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, SAINTE-LUCE, EDOUARD.

(Ils entrent en se tenant par la main.)

SAINTE-LUCE.

Air du pas redoublé.

Fanchon, vous me voyez vainqueur:
Oui, grâce à sa prudence,
J'ai terrassé le ravisseur,
Et vengé l'innocence.
Mon cœur n'est touché qu'à demi
De cet instant de gloire;
Car j'ai fait un nouvel ami
Plus cher que ma victoire.

FANCHON, *regardant Edouard.*

Vous n'imaginez pas, messieurs, le plaisir que j'ai à vous revoir.

SAINTE-LUCE, *bas, à Edouard.*

Cela vous regarde, colonel.

EDOUARD.

(*Bas, à Sainte-Luce.*) Silence. (*Haut, à Fanchon.*) Nous devinions vos inquiétudes, et nous les partagions.

SAINTE-LUCE, *apercevant Adèle.*

Je ne me trompe pas... c'est la jeune personne de ce matin... Voici la dame dont je viens d'être le preux chevalier.

ADÈLE.

C'est monsieur qui serait...

SAINTE-LUCE.

Oui, parbleu! moi-même qui vous ai sauvée ce matin des entreprises de M. de Forcebrune, que je viens de blesser.

ADÈLE.

Monsieur est bien honnête.

SAINTE-LUCE.

Ah! je suis honnête! (*Ils rient aux éclats.*) Délicieux, d'honneur!

SCENE X.

LES MÊMES, LATTAIGNANT.

LATTAIGNANT, *frappant à la porte du boudoir.*

Ouvrez donc! ouvrez donc!

SAINTE-LUCE.

Quel est ce tapage?

EDOUARD.

C'est la voix de M. de Lattaignant.

FANCHON.

A qui j'ai fait faire des couplets avant dîner, et pour cause. (*Lattaignant frappe.*) Venez, beau prisonnier. (*Elle lui ouvre.*)

LATTAIGNANT, *fredonnant.*

L'amour, ainsi q'la nature,
N' connaît pas ces distanc'-là.

(*A Fanchon.*) Voici vos couplets. (*Il lui remet un papier*

plié.) Révérence très-humble à M. de Sainte-Luce. (*A Edouard.*) Bonjour, mon petit Raphaël.

SAINTE-LUCE.

Quand je vois cette face-là le matin, je suis sûr de rire toute la journée.

EDOUARD.

C'est Momus en petit collet.

FANCHON.

C'est dommage que la mélancolie le maigrisse.

LATTAIGNANT.

Chacun s'arrondit à sa manière. (*A Florine, désignant Adèle.*) Florine, n'est-ce pas là...

FLORINE.

L'innocence, M. l'abbé.

LATTAIGNANT.

Oui; je la reconnais.

Air du curé de Pompone.

(*A Fanchon.*) Vous nous avez séparément
Enfermés l'un et l'autre :
Quelle crainte dans ce moment,
Fanchon était la vôtre?
Mademoiselle a l'air rêveur,
Et je sens qu'avec elle,
Vrai,... j'aurais partagé de bon cœur
Ma gaîté naturelle.

TOUS, *excepté Fanchon et Adèle.*

Il aurait partagé de bon cœur
Sa gaîté naturelle.

ADÈLE.

Monsieur est bien bon.

FANCHON.

Quelle ingénuité! je vais vous faire conduire chez monsieur votre père.

ADÈLE.

Oh! non, madame.

FANCHON.

Et pourquoi?

ADÈLE.

AIR : *Je crains de lui parler la nuit.*

Mon père veut me marier
A Ducoutis le tapissier;
Moi pour cette alliance
J'ai de la répugnance :
Je n'aime qu'Augustin,
Et je ne veux donner ma main
Qu'à mon petit cousin.

LATTAIGNANT.

Ah! vous aimez le petit cousin!

ADÈLE.

Il y aura six ans à la Saint-Remi, monsieur.

SAINTE-LUCE.

Six ans à la Saint-Remi!... vous l'épouserez. (*A Fanchon.*) Il faut la garder ici.

FANCHON.

Mais, Sainte-Luce, songez donc que je ne puis...

SAINTE-LUCE.

Non, c'est un parti pris, je ne l'aurai point sauvée pour la voir sacrifiée.

EDOUARD.

Faites attention que le père.....

SAINTE-LUCE.

Je lui ferai entendre raison. Il n'y a qu'à l'envoyer chercher.

FLORINE.

M. Vincent pourrait s'en charger.

VINCENT.

Qui? moi chez l'épicier Bertrand!... Fanchon sait bien que ce n'est pas possible. Je vais dire à Champagne d'y aller.

ADÈLE, *à Vincent.*

Mon père aura peut-être reconduit ma tante chez elle... Monsieur... c'est rue Saint-Laurent, à côté du pâtissier, au second sur le derrière.

(*Vincent sort.*)

SAINTE-LUCE.

L'heure du dîner approche. Ma toilette à faire, une visite

indispensable... Mon hôtel est près d'ici, je suis à vous dans un instant.

EDOUARD.

J'espère que nous passerons ensemble le reste de la journée ?

SAINTE-LUCE.

Elle a commencé pour moi sous de trop heureux auspices.

LATTAIGNANT.

Moi, pendant ce tems-là, je vais remettre dans le quartier une douzaine de couplets de fête.

(Il tire de sa poche un gros portefeuille à serrure.)

SAINTE-LUCE.

L'abbé, ous en tenez magasin.

LATTAIGNANT.

AIR : *La boulangère a des écus.*

J'ai des vers de fête innocens
Que l'à-propos aiguise,
Bien des Josephs, quelques Laurents;
Je fais une Denise;
En sortant de céans
Je rends
A l'hôtel de Soubise,
Deux Jeans,
A l'hôtel de Soubise.

SAINTE-LUCE.

Au revoir, ma toute belle. Ah ça, je vous dépose ma charmante héroïne ; vous la garderez ici.

FANCHON.

Je vous promets d'attendre le père.

SAINTE-LUCE.

Je tiens sérieusement à la marier au petit cousin.

EDOUARD.

Quelle folie !

SAINTE-LUCE.

Que voulez-vous, j'aime à faire des heureux.

(Il sort avec Lattaignant.)

FANCHON, *cherchant un prétexte.*

Mademoiselle, votre nom ?

ADÈLE.

Adèle, madame.

FANCHON.

Vous n'avez peut-être rien pris de la matinée..... si, en attendant le dîner...

ADÈLE.

Ce n'est pas de refus, madame.

FANCHON.

Florine, conduisez mademoiselle.

FLORINE.

Venez, venez : je meurs d'envie de causer avec vous.

SCENE XI.

FANCHON, EDOUARD.

FANCHON.

Enfin, nous voilà seuls, et je puis me livrer à toute ma joie!.. que vous m'avez inquiétée!

EDOUARD.

Croyez-vous que j'aie moins souffert? Quand on vous connaît il est permis d'aimer la vie.

FANCHON.

Une autre fois soyez donc moins prompt à l'exposer.

EDOUARD.

Pouvais-je m'en dispenser ?... D'ailleurs, garçon, sans famille, tenant si peu à la société..

FANCHON.

Edouard, écoutez un projet de Fanchon : j'ai résolu de retourner en Savoie.

EDOUARD.

Vous quitteriez Paris ?

FANCHON.

Je veux revoir mes montagnes ; je veux y conduire un peintre aimable, plein de talens, à qui, en échange de toute ma fortune, je ne demanderais qu'un seul tableau.

EDOUARD.

Comment ?

FANCHON.

AIR : *Dans ce salon où du Poussin.*

Au bas d'un fertile coteau,
Dont je garde la souvenance,
Je ferais peindre le hameau
Qui vit les jeux de mon enfance.
Il faudrait être mon époux
Pour faire avec moi ce voyage:
J'avais jeté les yeux sur vous...
Mais peignez-vous le paysage?

EDOUARD.

Je vous comprends, femme charmante, et ne puis revenir de ma surprise. Quoi! Fanchon, vous pourriez renoncer à ces hommages dont vous êtes environnée...

FANCHON.

Un seul m'a fixée pour jamais.

EDOUARD.

A cette opulence que vous augmentez chaque jour ?

FANCHON.

J'en ai trop pour moi ; assez pour deux.

EDOUARD.

Vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans mon ame.

FANCHON.

Expliquez-vous, Edouard.

EDOUARD.

Il est des circonstances...

FANCHON.

N'êtes-vous pas libre? comme Fanchon, né de parens obscurs ? quelle pourrait être entre nous la distance?

EDOUARD.

La distance... celle de la fortune.

Air du vaudeville du Tableau en Litige.

Du partage de la richesse
Exclus par un sort inhumain,
Comment, avec délicatesse,
Puis-je aspirer à votre main ?

Souvent trop devoir importune:
Par l'hymen près d'être lié,
De l'amour et de la fortune
Chacun doit fournir la moitié.

FANCHON.

Même air.

N'imitez pas l'amant vulgaire
Qui rougirait de partager :
De l'objet que le cœur préfère
Les dons peuvent-ils outrager?
C'est à deux que l'amour dispense
Tous les biens qu'un seul peut avoir;
Il ne met pas de différence
Entre donner et recevoir.

EDOUARD.

Il y a dans tout ce que vous dites une grâce, une expression !... Ah ! si comme vous, je possédais...

FANCHON.

Qui vous a dit que vous ne possédiez rien ? *(S'élançant à un secrétaire, et apportant un papier.)* Vous avez acquis dans les environs de Chambéry, précisément auprès de la cabane de mon père, une retraite agréable et commode.

EDOUARD.

Qui... moi !

FANCHON.

En voici le contrat ; il n'y manque plus que votre signature.

EDOUARD.

Qu'entends-je !

FANCHON.

Vous serez au milieu d'un peuple pauvre, mais laborieux ; vous en serez l'ami, le dieu tutélaire : car, je vous en préviens, vous aurez beaucoup d'or à répandre; vous trouverez pour vos pinceaux des sîtes charmans, des villageoises fraîches et piquantes... dans mon pays il y en a de fort jolies. Je me suis aperçue que vous n'aimiez ni le tumulte ni le grand monde ; votre terre offre la solitude la plus aimable : vous pourrez y promener les plus douces rêveries. Enfin si, par délicatesse, vous aviez refusé de venir chez Fanchon, c'est maintenant chez vous qu'elle vous demande un asile, et la permission d'y passer le reste de sa vie.

EDOUARD.

Tant de générosité confond toutes mes idées... Amour! reconnaissance!... je ne puis vous résister. Femme charmante! je t'adorais... et ne t'aimais pas encore assez.

FANCHON.

Vous seul, depuis long-tems, êtes le but de mes actions: vous venger du sort, qui, en vous oubliant, me prodiguait ses dons, était ma pensée chérie. Edouard était toujours là...

EDOUARD, *avec égarement.*

Oui, oui, toujours avec toi! tu l'emportes sur la voix des préjugés... Il est tems de me faire connaître; apprends donc que je suis...

SCENE XII.

FANCHON, Mad. DE GERVILLIERS, *introduite par Vincent, et suivie de deux laquais avec la livrée que portait Vincent au premier acte. L'un d'eux porte un sac de velours cramoisi à glands d'or.* VINCENT.

VINCENT, *annonçant.*

Madame de Gervilliers!

Mad. DE GERVILLIERS.

Ici mon neveu!

EDOUARD, *sortant précipitamment par le fond.*

Ciel!

FANCHON, *stupéfaite.*

Son neveu!

VINCENT.

Son neveu!

Mad. DE GERVILLIERS.

Dans cette maison! *(A Fanchon, d'un ton sec.)* Ma bonne, allez dire à votre maîtresse que c'est madame de Gervilliers, qui veut la voir.

FANCHON, *toujours immobile.*

A peine je respire.

Mad. DE GERVILLIERS, *de même.*

M'entendez-vous, mademoiselle?

FANCHON.

Madame... serait la tante d'Édouard ?

Mad. DE GERVILLIERS.

Édouard, dites-vous ? C'est le colonel de Francarville.

FANCHON, *à part.*

Il m'a trompée.

Mad. DE GERVILLIERS. *avec aigreur.*

Hé bien! verrai-je cette Fanchon ?

VINCENT.

Vous lui parlez, madame.

Mad. DE GERVILLIERS.

Ce serait là... *(A part.)* elle est fort bien. *Aux laquais.* Qu'on m'attende à ma voiture. *Ils sortent.* *(Haut à Fanchon, avec mépris.)* J'ai à me plaindre de vous... beaucoup plus que je ne pensais.

FANCHON.

De moi, madame ?

Mad. DE GERVILLIERS.

Vous avez la témérité de vous servir de ma livrée pour répandre des dons qui ne viennent que de votre main.

VINCENT.

Je vous le disais bien qu'on m'avait fait suivre jusqu'ici... Madame m'a fait tout avouer, Fanchon ; il n'est plus tems de feindre.

Mad. DE GERVILLIERS.

Que répondrez-vous à cela ?

FANCHON.

AIR : *Par une liqueur enivrante.*

De votre bonté généreuse
Le pauvre ressent les effets ;
Il me fallait pour être heureuse,
Madame, imiter vos bienfaits.
Aux malheureux dans l'indigence
J'offris des secours : mais Fanchon
Crut doubler leur reconnaissance
En leur prononçant votre nom.

Mad. DE GERVILLIERS.

Pas mal : est-ce qu'elle aurait de l'esprit?

VINCENT.

Eh ! pourquoi pas ?

Mad. DE GERVILLIERS, *avec mépris.*

Se donner des tons de bienfaisance !

VINCENT, *à part.*

Le sang me bout dans les veines.

Mad. DE GERVILLIERS.

Une Fanchon compromettre un nom illustre par ses aumônes indiscrètes ! oser prétendre à l'estime !

FANCHON, *avec force et dignité.*

Madame de Gervilliers oublie qu'elle est chez moi.

Mad. DE GERVILLIERS, *baissant le ton.*

Comment donc !

VINCENT, *avec colère.*

Il est vrai, madame, que Fanchon a beaucoup de torts envers vous... infiniment de torts.

Air du vaudeville de Oui et Non.

Pour tous ceux que vous oubliez
La bonté de son cœur réclame :
Bientôt leurs pleurs sont essuyés,
Le tout en votre nom, madame.
Par des bienfaits entretenir
L'éclat d'un nom recommandable,
En tous lieux vous faire bénir...
Oh ! c'est un crime abominable !

Mad. DE GERVILLIERS.

Mais je crois que ce bon homme...

VINCENT.

Est très-choqué, madame, de vous voir ainsi maltraiter celle à qui vous ne devez que des éloges.

FANCHON, *avec douceur.*

Vincent, calmez-vous

VINCENT.

Non, c'est que je ne souffrirai pas...

FANCHON.

Laissez-nous, je vous prie.

VINCENT, *à part.*

Elle est trop bonne... je le lui ai toujours dit. *(Haut, après une fausse sortie.)* Oui vous êtes trop bonne. .

(Il sort.)

SCENE XIII.

FANCHON, Mad. DE GERVILLIERS.

Mad. DE GERVILLIERS.

Allons, allons, je veux bien oublier la hardiesse que vous avez eue,... à condition que jamais vous ne vous servirez de ma livrée... Mais ce que je ne puis vous pardonner, c'est d'attirer ici mon neveu, le colonel de Francarville.

AIR : *J'ai parfois entendu parler.*

Vous voulez de votre beauté
Sur son cœur exercer l'empire;
D'un pareil amant le délire
Doit flatter votre vanité.
Oubliant l'honneur de sa race,
Il le dément à vos genoux...
Peut-être poussez-vous l'audace
Jusqu'à voir en lui votre époux.

FANCHON.

Moi l'épouse d'Édouard!...

Mad. DE GERVILLIERS.

Toujours un Édouard!

FANCHON.

C'est le nom qu'a pris votre neveu, madame, pour s'introduire chez moi. Il s'est donné pour un peintre sans fortune, sans parens.

Mad. DE GERVILLIERS.

Depuis trois mois il nous écrit de son régiment... Non, je ne puis croire ce que vous dites; vous ne pouviez méconnaître le colonel, et ce détour...

Mad. DE GERVILLIERS.

(A part.) Elle est charmante! *(Haut.)* Je ne puis rester plus long-tems avec vous... Sans adieu, ma belle enfant.

FANCHON.

Madame, je vous salue.

Mad. DE GERVILLIERS.

Je veux que vous veniez me voir.

FANCHON.

J'aurai cet honneur.

Mad. DE GERVILLIERS.

Le matin, entendez-vous. Nous causerons : j'éprouve à vous entendre un plaisir.... On n'est pas plus intéressante!

(Elle sort.)

SCENE XIV.

FANCHON, *seule.*

Edouard le colonel de Francarville! je ne puis encore revenir de mon étonnement.... quitter sa famille, se déguiser trois mois entiers!... Oh! que d'amour!... et il faut renoncer à lui!... Allons, courage.

AIR : *J'ai quitté la montagne.*

Fanchon, va par la ville,
Pour tromper tes chagrins
Gaiment d'un vaudeville
Répéter les refrains;
Que ton pauvre cœur oublie
Les maux de ce jour;
Conserve au moins ta folie,
Si tu perds l'amour.
D'une destinée inhumaine
C'est par trop souffrir,
Prends ta vielle, et bannis la peine
En chantant le plaisir.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ADÈLE, FLORINE AUGUSTIN.

ADÈLE, *à Florine, en entrant doucement*

Quand je vous disais que c'était lui, mademoiselle.

AUGUSTIN.

Ma chère Adèle, il y a bien long-tems que je ne vous ai vue.

ADÈLE.

Pas depuis dimanche au soir à neuf heures.

FLORINE, *à part.*

On compte déjà les momens.

FANCHON.

Je me félicite de contribuer à vous réunir, et j'espère... Mais voici Sainte-Luce et l'abbé.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, SAINTE-LUCE *en grande tenue.*, LATTAIGNANT.

SAINTE-LUCE.

Vous voyez que nous avons fait diligence.

LATTAIGNANT.

Mes couplets sont distribués... Le couvert est-il mis ?

ADÈLE, *désignant Sainte-Luce.*

Augustin, voilà celui qui m'a sauvée.

AUGUSTIN, *à Sainte-Luce.*

Ah ! monsieur, que d'obligations ! Vous voyez en moi...

SAINTE-LUCE.

Le petit cousin, j'en suis sûr.

ADÈLE.

Oui, monsieur.

LATTAIGNANT.

Il est fort bien le jeune homme.

SAINTE-LUCE.

Vous vous aimez, n'est-ce pas ?

ADÈLE.

C'est si naturel!

SAINTE-LUCE.

Air du vaudeville de l'abbé Pellegrin.

Il est naturel d'enflammer
Un cœur sensible qui soupire ;
Il est naturel de s'aimer,
Il est naturel de le dire ;
Brûler du desir d'être heureux
Est naturel, je vous assure :
Je veux vous marier tous deux ;
C'est encor plus dans la nature.

FLORINE, *bas, à Fanchon.*

Je ne vois point M. Edouard.

FANCHON, *vivement.*

Taisez-vous.

AUGUSTIN.

Nous marier ! Monsieur ne connaît pas l'entêtement de mon oncle Bertrand, les prétentions de mon rival Ducoutis.

SAINTE-LUCE.

Monsieur ne sait pas que j'ai entrepris des choses plus difficiles.

SCENE XVII.

LES PRÉCEDENS, BERTRAND, DUCOUTIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Entrez, messieurs, entrez.

BERTRAND.

Ma fille ! ma chère Adèle ! (*Il l'embrasse.*) (*Champagne sort.*)

DUCOUTIS, *essouflé.*

Pardon à toute l'honorable société. (*Fixant Adèle.*) La voilà !... la voilà !...

AUGUSTIN.

Mon oncle, vous voyez le libérateur d'Adèle.

BERTRAND, *saluant Sainte-Luce.*

Je ne puis trouver d'expressions...

SAINTE-LUCE.

C'est bien.

DUCOUTIS, *saluant aussi.*

Pour vous peindre, monsieur...

SAINTE-LUCE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

FANCHON.

Ducoutis, mon tapissier.

LATTAIGNANT.

La plaisante figure !

SAINTE-LUCE.

Quoi ! c'est là le rival...

LATTAIGNANT, *à Ducoutis.*

Vous voulez épouser la petite ?

DUCOUTIS.

Tout est d'accord, monsieur.

LATTAIGNANT.

Tout ? je parie que non.

Air du Petit Vaudeville.

Vous soupirez pour la belle;
Son père a fait choix de vous:
Peut-être avez-vous pour elle
Préparé quelques bijoux.
(*Le toisant.*) C'est vraiment d'un bon augure;
Mais tout n'est pas fait encor:
Son âge et votre figure
Ne seront jamais d'accord.

BERTRAND.

Chansons que tout cela.

SAINTE-LUCE, *frappant sur l'épaule de Ducoutis.*

Monsieur... (*A Florine.*) Comment le nommez-vous ?

FLORINE.

Ducoutis.

SAINTE-LUCE.

M. Ducoutis... vous ne savez pas une chose ?

DUCOUTIS.

Cela se peut, monsieur.

SAINTE-LUCE.

J'ai disposé de la main d'Adèle.

DUCOUTIS.

Monsieur me fait l'honneur de me dire...

SAINTE-LUCE.

Je la marie au petit cousin, c'est décidé.

BERTRAND.

Comment, c'est décidé !

SAINTE-LUCE, *le serrant d'un côté.*

Ecoutez, mon cher... M. Bertrand.

LATTAIGNANT, *le serrant de l'autre.*

Là... là... papa ; nous allons parler raison.

BERTRAND.

C'est que je ne me laisse pas mener.

DUCOUTIS.

Ni moi non plus, et certainement...

LATTAIGNANT.

Paix.

SAINTE-LUCE.

D'abord le jeune homme convient à votre fille.

LATTAIGNANT.

Vrai, il lui convient.

BERTRAND.

C'est un étourdi.

SAINTE-LUCE.

Tant mieux.

DUCOUTIS.

Un mauvais sujet.

ADÈLE.

Peut-on dire cela!

BERTRAND.

Qui n'a pas le sou.

SAINTE-LUCE.

Je me charge de son avancement.

FANCHON, *à Bertrand.*

Songez que la protection de M. de Sainte-Luce....

DUCOUTIS.

Hé! que me fait à moi monsieur de Sainte-Luce.

FLORINE, *bas, à Ducoutis.*

Capitaine de chevaux légers, et très-mauvaise tête, je vous en avertis.

BERTRAND.

Je perds à la fin patience... Allons, ma fille, suivez-moi.

SAINTE-LUCE.

Non pas; elle reste ici.

BERTRAND.

Est-ce que je ne suis pas son père!

SAINE-LUCE.

C'est possible : mais moi je suis son libérateur, et je me serais battu pour la prétendue de monsieur Ducoutis! Je ne peux pas d'honneur; je serais perdu, déshonoré.

LATTAIGNANT.

Nous autres gens de qualité, voyez-vous, nous avons des principes.

FANCHON.

Capitaine, c'est pousser trop loin la plaisanterie.

SAINTE-LUCE.

Je ne plaisante pas du tout: je place le jeune homme, je dote la demoiselle, je fais la noce à ma terre de Sainte-Luce, et, en dépit de ce diable d'homme, j'assure le bonheur de ses enfans, et celui de ses vieux jours.

LATTAIGNANT.

Moi, je fais l'épithalame, et j'obtiens les dispenses.

BERTRAND.

Ma fille, je vous ordonne de me suivre.

ADÈLE.

Jamais je n'épouserai Ducoutis.

LATTAIGNANT, *à Bertrand.*

Vous l'entendez.

SAINTE-LUCE.

Non, vous ne la sacrifierez pas... dussé-je me battre une seconde fois.

DUCOUTIS.

Retirons-nous, beau-père.

BERTRAND.

Hé bien, je vais porter ma plainte : je suis connu à l'hôtel de M. le lieutenant de police.

LATTAIGNANT.

Monsieur est de ses amis ?

BERTRAND.

Je suis son épicier.

DUCOUTIS.

Et moi son tapissier, rien que cela.

SAINTE-LUCE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur l'épicier.

BERTRAND.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Je vais élever la voix.
Dans peu nous verrons, j'espère,
Si l'on peut ainsi d'un père
Méconnaître tous les droits.
(*A Sainte-Luce et à Lattaignant.*)
Contre vous deux je réclame,
(*A Fanchon.*)
Contre vous aussi, madame;
C'est vous surtout que je blâme,
Tout retombera sur vous.
(*A Ducoutis.*)
Viens : a justice, mon gendre,
Dans un moment va te rendre
Le plus heureux des époux.

(*Bertrand sort.*)

DUCOUTIS, *suivant Bertrand, et menaçant de loin.*
Fin de l'air.

On nous prêtera main forte;
Dans ces lieux sous bonne escorte
Je reviendrai son époux,
De près nous nous verrons tous.
(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

FANCHON, SAINTE-LUCE, LATTAIGNANT, FLORINE, ADÈLE, AUGUSTIN.

FANCHON.

Je crains bien, Sainte-Luce, que votre étourderie ne soit la cause d'une affaire dont je pourrais être victime.

SAINTE-LUCE.

Ne craignez rien.

LATTAIGNANT.

N'avez-vous pas pour chevaliers un capitaine de chevaux légers et un conseiller de Reims ?

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, M. DE FRANCARVILLE, *en grand uniforme.*

M. DE FRANCARVILLE.

Quel bruit ai-je entendu!

FANCHON, *à part.*

Ciel!

FLORINE.

Je ne me trompe pas : c'est monsieur Edouard.

LATTAIGNANT.

Quoi! notre jeune peintre serait...

SAINTE-LUCE.

Le colonel de Francarville.

LATTAIGNANT.

J'en ai souvent entendu parler.

FLORINE, *à part.*

Ah! mon dieu!

SAINTE-LUCE.

Il paraît que monsieur de Francarville ne garde plus l'incognito ?

M. DE FRANCARVILLE.

Le hasard ma forcé de quitter un déguisement.

FANCHON, *d'une voix altérée.*

Que vous n'avez gardé que trop long-tems.

M. DE FRANCARVILLE, *bas.*

Fanchon, il faut que je vous parle.

SAINTE-LUCE.

Savez-vous bien, ma toute belle, que votre voix est altérée.

FANCHON.

Vous vous trompez.

LATTAIGNANT.

Elle a juré de n'être plus gaie.

FANCHON, *avec un sourire forcé.*

Pourquoi donc l'abbé... Oh! je veux l'être. (*A part.*) J'étouffe!

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, ANDRÉ, *costume de savoyard, guêtres couvertes de poussière, un bâton à la main, petit sac sur le dos*, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *poussant André.*

Entrez : entrez ; elle n'est pas fière, allez.

FANCHON, *jetant un cri.*

(*En apercevant André, et s'élançant dans ses bras.*)

Mon frère !

TOUS.

Son frère !

ANDRÉ.

Chest-i vous ?... chest-i toi ?

FANCHON.

André, mon bon André, que j'ai de plaisir à te voir.... embrassons-nous encore.

ANDRÉ.

Qui croiriont q'chest-là ste p'tit' Fanchon.. M'est avis q't'es encore pus belle q'tu n'étais au pays; mais ch' tégal, t'as toujoux la figure d'famille.

FANCHON.

Et le cœur aussi, va. Comment se porte mon père?

ANDRÉ.

Au mieux, diou marchi, aimant à boire l'petit coup...

LATTAIGNANT.

Brave homme.

ANDRÉ.

Marchant sans bâton, contant la p'tit' histoire, et parlant toujoux d'toi.

FANCHON.

Toujours de moi... Mais par quelle voiture es-tu donc venu ?

ANDRÉ, *frappant de son bâton la semelle de sa chaussure.*

La voichi:

FANCHON.

Est-ce que tu n'aurais pas reçu...

ANDRÉ.

Ch' dix louis q'vous m'avez envoya ? Oh ! q'chi fait. J'étions au moment d'prendre la diligence d'Chambéry,

Air nouveau de Doche.

V'là q'not' cousin', la sœur à Jean,
M'dit qu'al' accouche encor' d'un' fille:
« André, sois l'parrein d'mon enfant, »
D'grand cœur j'acceptons à l'instant,
C'est la plus pauvre d'la famille;
Moi j'li baillons tout mon argent,

M'disant, j'pouvons ben donner l'gôtre,
Ma sœur Fanchon en a tant d'autre!
J'prenons not' sac et le cœur gai,
A pied j'fesons tout le voyage,
D'son argent qui fait bon usage
N'pouviont jamais êt' fatigué.

FANCHON.

Bien, frère, très-bien... Il faut te débarrasser de tout cela... Attends...

FRANCARVILLE, *à part.*

Bonne, toujours bonne.

(*Fanchon veut ôter à André son sac; Florine vient l'aider avec empressement.*)

ANDRÉ.

Laisse donc, sœur, laisse donc. (*A Florine qu'il salue avec respect.*) Madame, je n'souffrirons jamais... (*Bas, à Fanchon.*) Quoiq'chest q'chette grande dame-là?

FANCHON, *souriant.*

Tu le sauras.

LATTAIGNANT.

Il la prend pour une dame.

SAINTE-LUCE.

Ah ça, ma chère Fanchon....

FANCHON, *à André.*

Et tu dis que mon père pense toujours à moi?...

LATTAIGNANT, *à Sainte-Luce.*

Elle ne nous voit plus.

FANCHON.

Que malgré son grand âge il jouit d'une bonne santé? A-t-il, comme autre fois, la chansonnette à la bouche? s'accompagne-t-il du triangle? fait-il encore danser les jeunes filles avec sa vielle, au bas de la grande roche?... Sainte-Luce, l'abbé.... monsieur le colonel, excusez-moi, je suis dans mes montagnes.

ANDRÉ.

L'cher homme est toujour d'même, dieu marchi.

FANCHON.

Tu es bien sûre qu'il ne lui manque rien?

ANDRÉ.

Est-ce qu'ch'est possible avec toi, sœur? surtout depuis q'tu nous as établis dans c'château q't'as acheté près d'Chambéry.

(*Mouvement de Francarville.*)

SAINTE-LUCE.

Ah!... ah!... vous avez terminé pour cette terre en Savoie?

LATTAIGNANT.

Vous avez fait là une bonne affaire.

FANCHON, *regardant le comte.*

AIR : *C'est du bien que l'on en dit.*

Ah! sur quoi désormais compter!
Je croyais l'affaire meillenre.
J'avais le projet d'augmenter
Le charme de cette demeure.
J'y voulais réunir un bien
D'un prix trop élevé sans doute:
Mais je n'en ai plus le moyen...
J'y renonce, quoiqu'il m'en coûte.

ANDRÉ.

Quoi! chest que tu dis donc, sœur?... Un autre bien! La terre est considérable : des bois, des vergers, des prairies.... c'est à ne plus finir.

SAINTE-LUCE.

Ne devez-vous pas y faire un voyage?

FANCHON, *avec intention.*

Ce matin encore... j'en avais le dessein.

FRANCARVILLE, *d'un ton marqué.*

Et vous y renoncez?

ANDRÉ.

Non pas. All' nous ja fait écrire qu'all' devait chi marier.

LATTAIGNANT.

Se marier!

ANDRÈ.

Chi bien qu'all' m'a fait venir tout exprès du pays pour l'y conduire avec el' futur. Oh! comme chera rechu de notre vieux père, de nos parens jé amis! Où che qu'il est donc le cher homme, que je l'embrache : je comptais le trouva ichi.

FANCHON, *fixant Francarville.*

Il n'y est plus.

ANDRÉ.

Est-che que l'aurait chanja ?

FRANCARVILLE.

Il n'a changé que d'habit.

SAINTE-LUCE, *bas, à Lattaignant.*

L'épouserait-il ?

LATTAIGNANT.

Ma foi...

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE, *une serviette sur le bras.*

CHAMPAGNE.

Fan... Fanchon est servie.

LATTAIGNANT.

Bonne nouvelle!

FANCHON, *prenant la main d'André.*

Vien, frère.

ANDRÉ.

Allons donc me mettre à table comme cha avec chès grands mechieux!

FRANCARVILLE.

N'êtes-vous pas le frère de Fanchon?

ANDRÉ, *bas à Fanchon.*

Il a l'air bonne perchonne ch'li-là.

LATTAIGNANT, *à André.*

Tu ne mets pas d'eau dans ton vin ?

ANDRÉ.

Non pas.

LATTAIGNANT, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est ce qu'il nous faut.

AIR : *Aimable gaîté du vieux tems.*

Toujours de trinquer avec nous,
Les francs buveurs sont dignes ;
Buvons, et que l'hiver jaloux
Ne gèle point nos vignes.
D'André, tour à tour,
Chantons le retour,
Et fesons à plein verre
Sauter le bouchon
Du vin de Fanchon
En l'honneur de son frère.

FANCHON.

D'André tour à tour
Chantons le retour,
Ah ! dans ce jour,
Prospère,
Pour tromper mes maux
Le ciel à propos
Me ramène mon frère.

TOUS.

D'André, tour à tour, etc.

(*Francarville présente la main à Fanchon, elle la lui donne avec dignité, et passe un bras autour du cou de son frère.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ, FLORINE, *portant un cabaret couvert de porcelaine.*

ANDRÉ.

Attendais, attendais, que che vous donne un coup de main.

FLORINE, *d'un ton prévenant.*

Merci, monsieur André : obligez-moi seulement d'avancer ici cette table. (*Elle désigne la table à thé; André l'enlève avec effort, et la porte,*) Eh ! non roulez-la.

ANDRÉ.

Quoique cha che roule? (*Il la roule près de Florine, qui dépose dessus le cabaret.*) Je ne revenons pas de ch'qu'on m'a dit.

FLORINE.

Quoi donc !

ANDRÉ.

Que vous j'êtes la femme de chambre de Fanchon ; ne vous fâchez pas... foi d'homme, j'ons cru que vous j'étiez une grande dame.

FLORINE, *minaudant.*

Vous trouvez donc qu'on a une certaine tournure?

ANDRÉ.

Vous me plaisez, ou le diable m'emporte.

FLORINE, *à part.*

Je lui plais (*L'examinant.*) C'est un beau garçon. (*Haut*) Est-ce pour me dire cela que vous avez quitté la table, monsieur André ?

ANDRÉ.

Non pas. Quand j'nons pus faim, moi je m'ennuie, et puis j'nons pas l'habitude, voyez-vous, de diner trois fois d'chuite.

FLORINE.

Ah!... vous voulez parler des trois services.

ANDRÉ.

AIR : *Une petite fillette.*

J'avions ben manja, bu d'même...
C'n'était que c'premier dîner.
V'là qu'on en sert un deuxième,
Sus l'quel je n'peux plus donner.
Mais c'qu'achève de m'étonner,
C'est q'v'là qu'il en vient un troisième,
Du train dont i prenont l'essor,
Ce soir, à table, ils s'ront encor:
Un bon dîner n'fait jamais d'tort;
Mais dîner trois fois c'est trop fort. (*Bis.*)
Trois fois, oui, trois fois, c'est trop fort.

Et puis c'monchieux l'colonel qui regardait ma chœur, au lieu de manja, et puis c'monchieux le capitaine qui riait de c'que disait c'te p'tit' innocente à son amoureux; et ce gros abbé donc qui n'quittait l'verre que pour me chouteni que j'li donnions des coups de pieds dans les jambes... tout cela mademoiselle, fait que... obligez-moi d'un plaisir.

FLORINE, *empressée.*

Que puis-je pour vous?

ANDRÉ.

De demanda à Fanchon de mi faire l'honneur de manja avec vous j'autres.

FLORINE, *à part.*

Il n'est pas fier celui-là : (*Haut.*) j'en parlerai à ma maîtresse.

Air de la ronde d'Anacréon.

Souvent c'est l'ennui qu'on évite
En venant manger avec nous.
A ce projet je vous invite;
André, nous y gagnerons tous.
Chacun dégagé du service
Rit et folâtre sans façon.
La gaité descend à l'office
Quand l'étiquette est au sallon.

Mais votre sœur ne consentira jamais...

ANDRÉ.

Oh qu'chi fait : savez-vous ben mamejelle... vot' nom.

FLORINE, *avec prétention.*

Florine.

ANDRÉ.

Mamejelle Florine, que vous j'êtes ben appétissante.

FLORINE, *en minaudant.*

En vérité ?

ANDRÉ.

Quand Fanchon viendra au pays, vous serez du voyage n'est-ce pas ?

FLORINE.

Je l'espère bien.

ANDRÉ.

AIR : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

C'est moi qui veux vous apprendre
Comm' c'est qu'on danse cheux nous.
Pieds en l'air, le regard tendre,
On s'taquine des genoux.
On s'éloigne, on se rassemble,
On attrap, quenq' bon hasard... (*Figurant un baiser.*)
Oui ; nous danserons ensemble
Le petit pas savoyard.

(*L'orchestre répète les quatre premiers vers pendant qu'ils dansent.*)

Ch'est cha.

FLORINE.

Elle est jolie cette danse ; je crois que je la saurai bientôt.

ANDRÉ.

Quand je pense que chette grande maijon, que tous ces beaux meubles appartiennent à ma chœur. (*Regardant dans la chambre à coucher.*) Quoi que ch'est donc encore de chet autre cousta ?

FLORINE.

La chambre à coucher, M. André.

ANDRÉ.

Oh ! que c'hest magnifique... caran de diou, quoi que je vois !... ch'est ben lui... (*Otant son chapeau*) Ch'est notre vioux père.

FLORINE.

Fanchon le fit peindre l'année dernière par un peintre de Chambéry.

ANDRÉ.

Est-che que je n'y étions pas... on dirait qu'i me parle. qu'i me sourit. (*S'avançant par degrés et parlant au portrait.*) Quoi que vous demanda ? — des nouvelles de Fanchon ? bonne fille, bonne cheœur, toujoux la même. — Quand est-che qu'all' viendra nous voir... (*A Florine.*) Attendez mamejelle ; il faut que j'aille causer avec mon père. (*Il entre.*)

SCENE II.

FLORINE *seule.*

Il a l'air d'un bon enfant... Ah ! si je n'étais pas si malheureuse dans mes inclinations.

SCENE III.

FLORINE, DUCOUTIS.

DUCOUTIS.

Je vous trouve à propos, mademoiselle Florine.

FLORINE.

Qu'y a-t-il donc, M. Ducoutis ?

DUCOUTIS.

Le motif qui m'amène est de la plus sérieuse importance.

FLORINE.

Venez-vous encore nous étourdir de vos prétentions sur la jeune Adèle ?

DUCOUTIS.

Il faut que je lui parle.

FLORINE.

Elle dîne avec ma maîtresse.

DUCOUTIS.

Il faut aussi que je parle à votre maîtresse.

FLORINE, *souriant.*

Je vais l'avertir.

DUCOUTIS, *courant après elle.*

N'oubliez pas d'amener l'ingrate, la perfide Adèle.

FLORINE.

Ah ! bon dieu ! vous me faites frémir !

DUCOUTIS, *avec majesté.*

Allez, mademoiselle Florine, allez.

SCÈNE IV.

DUCOUTIS, *seul.*

Instruisons Fanchon des ordres que l'on obtient contre elle ; parlons-lui vertement ; elle me rendra Adèle... mais, en même tems, n'oublions pas que cette maison m'est très-lucrative. Attention Ducoutis, ayez à la fois sous les yeux Fanchon et Adèle, Adèle et Fanchon.

AIR : *La Comédie est un Miroir.*

L'une fait peu de cas de nons ;
L'autre à mon talent daigne croire
L'une jette mes billets doux,
Et l'autre acquitte mon mémoire.
Or n exposons pas dans ce jour,
En offensant une pratique,
Pour l'intérêt de mon amour,
Les intérêts de ma botique.

(Après une pause.) Mais on ne vient point... se moquerait-on de moi... passe encore si c'était chez un grand seigneur : mais moi, Ducoutis, maître tapissier depuis vingt-six ans, faire ainsi le pied de grue chez une savoyarde ! *(Il va écouter à la porte du fond.)*

SCENE V.

DUCOUTIS, ANDRÉ, *sortant de la chambre à coucher.*

ANDRÉ, *à part.*

Que veut chet aut... écouter comme cha !

DUCOUTIS, *sans voir André, et toujours à la porte.*

On rit... peut-être à mes dépens... Cette Fanchon est d'une inconséquence...

ANDRÉ, *de même.*

Il parle de ma chœur.

DUCOUTIS, *de même.*

Parce que c'est riche, ça se croit une femme comme il faut.

ANDRÉ, *de même.*

Oh ! le poucha !

DUCOUTIS, *de même.*

Ça oublie la bassesse de son origine... ça se donne des airs...

ANDRÉ, *allant à lui.*

Quoi que vous dites de Fanchon ?

DUCOUTIS, *d'un ton dédaigneux.*

Que veux-tu, mon ami; *(A part.)* c'est un commissionnaire.

ANDRÉ, *le prenant au collet, et le poussant du côté du canapé.*

Quoi que vous dites de Fanchon ?

DUCOUTIS.

Hé bien donc ! est-ce qu'il est ivre, ce drôle-là.

(André l'étend sur le canapé et le gourme.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FANCHON, FLORINE, ADÈLE, AUGUSTIN.

FLORINE.

Quel tapage!

FANCHON, *les séparant.*

André, que fais-tu donc là?

DUCOUTIS, *réparant son désordre.*

Oser porter la main sur moi! misérable!

ANDRÉ, *menaçant.*

Tu vas recommencha...

FANCHON.

André... mon frère...

DUCOUTIS.

Votre frère.. Pourquoi monsieur, ne se nommait-il pas avant de frapper... c'est qu'il vous a un poignet...

ANDRÉ.

Dire des sottises de Fanchon, de ma bonne sœur.. non.. c'est que...

FANCHON.

Des sottises de moi, M. Ducoutis?

DUCOUTIS.

Il ne s'agit pas de cela, madame; certainement je sens pour vous un intérêt, une estime... je venais vous prévenir, ainsi que mademoiselle Adèle et vous, (*A Augustin.*) monsieur le mauvais sujet, qu'au moment où je parle, on prend contre vous des mesures très-sévères; entendez-vous, très-sévères.

FANCHON, *avec intention.*

Monsieur Bertrand solliciterait contre moi!

DUCOUTIS.

Depuis une heure on verbalise : j'ai moi-même signé la plainte, ce qui m'a beaucoup affecté... L'affaire devient mau-

vaise... Il n'est donc qu'un moyen de parer à tous ces malheurs : remettez-moi la jeune Adèle, et je me charge de tout.

FANCHON.

Excepté de lui plaire.

ADÈLE.

Ça ne lui est pas possible, madame.

DUCOUTIS.

Ah! vous le prenez sur ce ton... Je ne réponds plus de rien : le beau père a du crédit... je ne suis pas sans connaissances, et avant la fin jour...

ANDRÉ.

Je crois qu'il te menace.

DUCOUTIS, *à Adèle.*

Et vous, petite rebelle... fille ingrate et dénaturée!....

ANDRÉ.

Va-t-en... que si je prends un meuble....

DUCOUTIS.

Adieu, madame. *(A la porte.)* Vous apprendrez à vous moquer de mes avis. *(Il sort.)*

ANDRÉ.

Ah! tu raijonnes encore...

(Il saisit son bâton, et court après Ducoutis.)

FANCHON.

Augustin, séparez-les, je vous prie.

(Augustin court après eux.)

SCÈNE VII.

FANCHON, FLORINE, ADÈLE.

ADÈLE.

Le vilain personnage!

FLORINE.

Vous avez bien raison de n'en point vouloir, et, sans contredit, si j'étais à votre place, je dirais à mon père....

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FRANCARVILLE.

FRANCARVILLE.

Enfin, j'ai pu m'échapper. *(A Fanchon.)* J'ai bien des choses à vous dire.

FLORINE.

Qu'il est bien en uniforme !

FANCHON.

Florine, laissez-nous.

FLORINE, *à part.*

Comme il a l'air agité !

(*Florine entre avec Adèle dans la chambre à coucher.*)

SCENE IX.

FANCHON, FRANCARVILLE.

FANCHON.

Monsieur le colonel a donc laissé nos amis à table ?

FRANCARVILLE.

Je ne pouvais résister plus long-tems au desir de m'entretenir avec vous, de me faire pardonner un déguisement dont l'amour fut le motif, dont l'amour doit être l'excuse.

FANCHON.

Monsieur de Francarville n'aura point de reproches à essuyer de Fanchon.

FRANCARVILLE.

Ah ! quittez ce langage... Cette froideur me tue.

AIR : *Je dois pourtant en convenir.*

Vous ne prononcez plus Edouard :
Ah ! quelle rigueur est la vôtre !
J'ai deux noms : l'un vient du hasard ;
C'est l'amour qui m'a donné l'autre.
Edouard attendait le bonheur,
Francarville ne peut y croire...
Qu'Edouard soit le nom de ton cœur,
L'autre celui de ta mémoire.

FANCHON.

J'aimais Edouard, et jure de ne point l'oublier : mais je dois renoncer au colonel de Francarville.

FRANCARVILLE.

Ma tante aurait exigé cette fatale promesse!... Non ; elle vous a vue, vous lui avez parlé ; elle doit approuver mon amour. Qui pourrait résister à cette grâce qui séduit, à ce maintien qui impose!... Et ce contrat peut-il s'effacer de mon souvenir... où est-il ? que je le signe comme ton ami, ton époux, comme le plus heureux de tous les hommes.

FANCHON.

Qu'entends-je ! vous mon époux ! Rejeton d'une famille illustre, vous devez en soutenir l'éclat.

AIR : *J'ai pour toujours à ma Sophie.*

A contracter cette alliance,
Si par amour je consentais,
Et l'orgueil et la médisance
Oublieraient-ils ce que j'étais?
Le monde vous ferait un crime
De n'écouter que votre ardeur.
Edouard, achetez son estime....
Et payez-la de mon bonheur.

FRANCARVILLE.

Que me font les préjugés lorsqu'il s'agit d'être heureux! te voir, t'adorer, est pour moi un besoin aussi indispensable que l'air que je respire. Fanchon, obéis à ton cœur ; au nom de l'amour, ne me prive pas de ma félicité, dont tu es depuis long-tems l'unique dépositaire.

FANCHON.

Que ne puis-je, aux dépens de ma vie, assurer le bonheur de la vôtre! il me serait plus facile de la sacrifier que de consentir à une union impossible... Oui, colonel, impossible. Voyez Fanchon, au milieu de votre famille, exposée aux demi-mots injurieux, à mille regards humilians, souffrant des reproches qu'on vous fait, craignant qu'ils ne vous conduisent par dégrés à l'indifférence, et peut-être n'éveillent chez vous un repentir. Voyez-moi en public, n'osant me donner le titre de votre épouse, sans voir le sourire amer de tous

ces grands qui vous entourent, sans entendre ces félicitations équivoques et mordantes, dont l'art leur est si familier. Oh! que je souffrirais ! non, non : si je suis assez sage pour ne point m'élever jusqu'à eux, je suis trop fière pour supporter leurs dédains...

FRANCARVILLE.

Plus tu parles, plus tu me fais sentir la perte que je ferais. Est-il une famille qui ne fût heureuse de te posséder?

FANCHON.

N'espérez pas, en flattant ma vanité, me faire oublier la distance qui nous sépare.

FRANCARVILLE.

Hé bien! quittons Paris : mes pinceaux sont prêts; je brûle de peindre *le hameau qui vit les jeux de votre enfance*, de commencer ce tableau pour lequel vous avez fait choix d'Edouard.

FANCHON, *émue.*

Ah! que me rappelez-vous!

FRANCARVILLE.

AIR : *Hélas ! Jeannette.*

Edouard t'implore,
Cède à ton amant
Qui t'adore ;
Tu peux encore
Finir son tourment.
De ma naissance
Veux-tu me punir :
Ta résistance
Me fait trop souffrir.

FANCHON.

Que je vous donne
Ma main et ma foi.

FRANCARVILLE, *se jetant à ses pieds.*

L'amour l'ordonne,
Tu dois être à moi.

ENSEMBLE.

FANCHON.

Il faut éteindre
L'amour dans mon cœur

FRANCARVILLE.

Cesse de craindre.
Qui touche au bonheur

Tant à plaindre. N'est à plaindre ;
Cessez de peindre Comment éteindre
Ce parfait bonheur. L'amour dans ton cœur !
L'honneur m'engage Au mariage
An'y plus penser : Pourquoi renoncer ?
Que de courage (*Bis.*) L'amour t'engage :
Pour y renoncer ! Peux-tu balancer ?

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LATTAIGNANT, SAINTE-LUCE.

SAINTE-LUCE.

Ne vous dérangez pas ; c'est nous.

LATTAIGNANT.

Capitaine, si nous retournions à table.

FANCHON.

Restez, je vous prie ; vous ne pouviez venir plus à propos

SAINTE-LUCE.

Colonel, vous aimez donc beaucoup cet ange là ?

FRANCARVILLE.

Plus que ma vie : je n'en fais plus mystère, je veux être son époux, je lui offre mon nom, mon rang, ma fortune, et la cruelle me refuse !

SAINTE-LUCE.

J'ai toujours dit que Fanchon n'était point une femme ordinaire : je sens que je deviendrais meilleur avec vous, d'honneur. Vous devriez vous charger du soin de ma perfection.... Si vous voulez, je vous choisis pour mon mentor.

AIR : *Dans sa vieillesse l'homme sage.*

Ainsi jadis à Télémaque
Minerve prêtant son appui,
Pour en faire un grand roi d'Ithaque,
Parcourut le monde avec lui.
De l'auguste et grave déesse,
Prenez le maintien sérieux ;
Mais surtout cachez ces beaux yeux
Qui font oublier la sagesse.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE, *apportant le café*, ANDRÉ.

FANCHON, *présentant le café, que verse Florine.*

Hé bien, mon frère, ce Ducoutis?

ANDRÉ.

Qu'il est ben loin ch'il court toujoux : je me suis amuja à cauja avec ce monchieux qui reste là-bas à ta porte.

FANCHON.

Mon portier.

ANDRÉ.

Bonne perchonne... c'est un homme....

FLORINE, *portant une tasse à André.*

Voici pour vous, monsieur André.

ANDRÉ, *goutant au café, tandis que Florine va chercher le sucrier.*

Ah caran! que ch'est mauvais!

FLORINE.

Attendez donc; vous n'êtes pas sucré.

ANDRÉ, *lui remettant la tasse.*

Laichez donc... laichez donc... remporta votre drogue.

LATTAIGNANT.

Florine, une seconde tasse.

ANDRÉ, *à part.*

Bois... bois... que che n'est pas moi que te ferai tort.

SAINTE-LUCE.

Deux tasses, l'abbé!

LATTAIGNANT.

J'aime le café à la fureur.

Air du vaudeville de Lasthénie.

A ceux que l'âge refroidit
Il rend la chaleur et la vie.
A l'hymen qui s'en applaudit,
Par fois il cause une insomnie:
Tous les feux d'un autre univers
Sont dans sa liqueur salutaire;
Il est la source des bons vers:
C'est l'hypocrène de Voltaire.

SAINTE-LUCE.

Comment donc, l'abbé... vous seriez poëte, si vous vouliez.

LATTAIGNANT.

Les couplets de fête me gâtent.

FRANCARVILLE, *bas, à Fanchon.*

Dussé-je vous déplaire, il faut que je vous parle encore.

FANCHON, *avec intention.*

A propos, l'abbé, si nous essayons vos couplets... pour la nouvelle maréchale de Villancourt.

LATTAIGNANT.

Excellente idée!

SAINTE-LUCE.

Je ne vous le conseille pas.

LATTAIGNANT.

Pourquoi?

SAINTE-LUCE.

Non; elle n'a pas aujourd'hui son enjouement ordinaire.

FANCHON, *arrachant ses regards de dessus Francarville.*

Quelle plaisanterie! Essayons-les toujours. Florine, ma vielle; frère, prends mon triangle. *(Elle le désigne.)* C'est celui que mon père m'a donné en le quittant.

ANDRÉ, *le prenant.*

Me voichi tout prêt. Allons, chœur, une scène de note pays.

FANCHON, *assise, et prenant sa vielle.*

Que n'y suis-je encore!

FRANCARVILLE, *bas, à Fanchon.*

Il ne tient qu'à vous.

FANCHON, *tirant un long papier de son sein.*

Ah ! bon dieu ! que de couplets !

LATTAIGNANT, *sérieusement.*

Vingt-deux. J'étais en train.

(Tableau Fanchon assise au milieu ; Sainte-Luce tenant le papier devant elle ; Francarville appuyé sur le dos du fauteuil ; André sonnant du triangle ; les autres diversement grouppés.)

FANCHON.

PREMIER COUPLET.

Air de Doche.

Lise épouse l'beau Germance.
L'jeune époux a de la naissance,
La belle Lis' n'en a pas ;
Mais elle a beaucoup d'appas.
En vain l'orgueil en murmure,
L'mari se moque d'tout ça,
L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

TOUS. (*Francarville avec chaleur, Fanchon avec embarras.*)

L'amour, ainsi qu'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

FRANCARVILLE.

L'abbé, c'est votre meilleure chanson.

LATTAIGNANT.

Je ne suis pas fâché de l'à-propos.

SAINTE-LUCE, *à Fanchon.*

Allez donc !

FANCHON, *avec contrainte.*

SECOND COUPLET.

Jupin, grand épouseux d'belles,
S'mariait à des mortelles ;
Pour contracter c'bel hymen
Ell' n'avaient pas d'parchemin.
A sa gentille future
C'dieu n'demandait pas tout ça...
L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

TOUS, *de même.*

L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

FRANCARVILLE, *avec force.*

Il en est cependant qui s'obstinent à les connaître, ces distances, à leur obéir... et qui prétendent savoir aimer.

FANCHON.

TROISIÈME COUPLET.

Quand Vénus sortit de l'onde,
Elle vint tout' nue au monde,
Et n'était pas d'qualité;
Mais elle avait d'la beauté.
Chacun voyant sa figure
S'dit : noblesse n'vaut pas ça..:
L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

TOUS.

L'amour, ainsi q'la nature,
N'connaît pas ces distanc'-là.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, FLORINE *accourant*, ADÈLE, VINCENT; *peu après*, AUGUSTIN.

FLORINE.

Ah! bon dieu! quel vacarme! un exempt, des recors...

VINCENT.

Dans la cour, jusque dans l'escalier la maison est investie de toutes parts.

FANCHON, *quittant sa vielle.*

Que signifie tout cela?

AUGUSTIN, *accourant.*

Ah! madame!.. on vous a calomniée... ne vous effrayez pas.

FRANCARVILLE.

Expliquez-vous.

AUGUSTIN.

On vient ici nous enlever Adèle.

SAINTE-LUCE, *tirant son épée.*

On ne l'aura plus.

LATTAIGNANT.

Capitaine, de la prudence.

(On entend au fond du théâtre un bruit qui augmente par degré.)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, DUCOUTIS, UN EXEMPT, RECORS.

DUCOUTIS, *à la porte du fond.*

Par ici, messieurs, par ici.

BERTRAND, *avec colère.*

La voilà cette Fanchon qui a séduit ma fille.

FANCHON.

Quelle horreur!

ADÈLE.

Mon cher père...

SAINTE-LUCE, *l'arrêtant par le bras.*

Ne bougez pas.

L'EXEMPT, *à Fanchon, avec insolence.*

Allons, mademoiselle, il faut me suivre en prison.

FRANCARVILLE.

En prijon!

ANDRE, *saisissant une table.*

En prison!

L'EXEMPT.

Toute résistance serait vaine. *(Aux recors.)* Qu'on saisisse cette femme.

FRANCARVILLE, *tirant son épée, et s'élançant devant Fanchon.*

Le premier qui s'avance est mort...

ANDRÉ, *tenant la table en l'air.*

J'en extermine quatre pour ma part.. quatre....

(Lattaignant arrête André prêt à lancer la table ; Fanchon retient Francarville, Ducoutis se sauve derrière Bertrand ; l'Exempt et les recors restent stupéfaits. Moment de silence. Tableau)

BERTRAND.

Oser se révolter ainsi contre la justice !

L'EXEMPT.

Vos noms, messieurs, s'il vous plaît.

FRANCARVILLE.

Le colonel de Francarville.

SAINTE-LUCE.

Monsieur de Sainte-Luce, capitaine de chevaux lègers.

LATTAIGNANT.

De Lattaignant, conseiller, député de Reims.

L'EXEMPT, *après un mouvement.*

Ce n'est pas ce que vous me disiez, Ducoutis.

BERTRAND

Tout cela, monsieur l'Exempt, ne doit point vous arrêter. Emparez-vous de cette femme dangereuse qui se fait un jeu de troubler les familles.

VINCENT, *avec force, et s'avançant.*

C'est une imposture !

BERTRAND.

Bah ! bah ! autre fripon. *(Fixant Vincent.)* Eh ! mais... je ne me trompe pas.

VINCENT.

Vous avez pu solliciter contre Fanchon l'ordre de l'arrêter !

FANCHON, *faisant signe.*

Vincent !

BERTRAND.

Oui : c'est vous qui m'êtes échappé ce matin, c'est vous qui l'an dernier m'apportâtes cinq cents louis au moment où j'étais forcé de faillir, et cela sans vouloir me nommer la personne généreuse...

VINCENT.

Oui : c'est moi qui fus envoyé par cette personne généreuse à qui vous devez l'honneur, le rétablissement de votre commerce.

BERTRAND.

Oh ! pour cette fois, je ne vous quitte pas que je ne la connaisse.

FANCHON.

Vincent !...

BERTRAND.

Il y a trop long-tems que je la cherche. Qui est-elle ? Nommez-la moi ; je vous en prie ?

VINCENT, *la désignant.*

C'est Fanchon.

TOUS, *excepté Fanchon et Vincent.*

Ciel !

VINCENT.

Qui : c'est cette femme bienfaisante qui, dites-vous, *se fait un jeu de troubler les familles.*

BERTRAND, *aux pieds de Fanchon.*

Ah ! madame !

FANCHON.

Relevez-vous.

ANDRÉ.

Oh ! que chela fait dou plaigir.

SAINTE-LUCE.

Je la reconnais bien là.

LATTAIGNANT, *lui baisant la main.*

Ma digne amie !

FRANCAVILLE, *avec égarement.*

Et vous voulez que je renonce à vous !

BERTRAND.

Monsieur l'Exempt, vous pouvez vous retirer.

L'EXEMPT.

Il suffit. (*Il sort avec les recors.*)

BERTRAND.

Excusez les soupçons, la faiblesse d'un père... Qui m'eût dit que c'est à cette vielleuse, que j'ai vue si souvent s'arrêter devant ma boutique, que je dois un service aussi grand.

SAINTE-LUCE.

Ajoutez-y celui d'avoir, par respect pour les mœurs, reçu chez elle votre fille, qu'il m'avait été impossible de vous remettre.

BERTRAND.

Comment pourrai-je jamais reconnaître...

FANCHON.

En unissant ces jeunes gens, et en acceptant, pour la dot de mademoiselle, les douze mille francs dont je sais que depuis long-tems vous desirez vous acquitter.

ADÈLE.

Que de bontés!

BERTRAND.

Certainement je ne puis rien refuser à madame.

SAINTE-LUCE.

Je savais bien que nous épouserions le petit cousin.

DUCOUTIS.

C'est dur.

BERTRAND.

Que veux-tu, Ducoutis... le respect, la reconnaissance.... J'observerai, néanmoins, que mon neveu...

SAINTE-LUCE.

Je vous ai déjà dit que je prenais soin de son avancement; oui, je fais la noce à ma terre, et je me charge de tout.

DUCOUTIS.

Au moins, monsieur le capitaine, je fournirai l'ameublement.

AUGUSTIN.

Vous voilà donc la bienfaitrice de toute la famille.

FANCHON, *avec intention.*

Faire des heureux est mon unique ressource.

FRANCARVILLE.

Et je serais le seul oublié! Livrez-moi le contrat de cette terre en Savoie... je veux y apposer ma signature.

FANCHON.

Edouard, quel nom allez-vous signer?

FRANCARVILLE.

Celui de ton époux.... Allons.... allons à tes montagnes chéries.

FANCHON.

O mon pays!

FRANCARVILLE.

Y répandre ton or et le mien, y prouver par des bienfaits...

FANCHON.

Avenir délicieux !

FRANCARVILLE.

Que l'amour et le bonheur habitent ce château dont tu m'as fait propriétaire ; que dans nos bras entrelacés ton vieux père nous bénisse...

FANCHON, *avec égarement.*

Monsieur le colonel... cher Edouard... Allons à mes montages. *(Elle tombe dans ses bras.)*

VAUDEVILLE.

Air nouveau.

FLORINE.

Au boulevard du Temple,
Le jeudi l'on contemple
Tous les gens du bon ton :
Pourquoi la mode a-t-elle
Fait choix de ce lieu ?... C'est, dit-on,
Pour entendre la vielle,
La vielle de Fanchon.

TOUS.

Pour entendre, etc.

FRANCARVILLE.

La robe et la finance,
De la vielle en silence,
Ecoutent le doux son.
Mais la vielleuse est belle,
Et tant que dure la chanson,
L'oreille est pour la vielle,
Et le cœur pour Fanchon.

TOUS.

L'oreille, etc.

LATTAIGNANT.

Dans son noble délire
A la savante lyre
Phébus donne le ton :
A la gaîté fidèle
Momus vient tourner le bouton,
Le bouton de la vielle
De l'aimable Fanchon.

TOUS.

Le bouton, etc.

BERTRAND.

Est-on dans la tristesse,
Est-on dans la détresse...
On s'adresse à Fanchon ;
Le malheur fuit près d'elle,
Et trouve dans cette Maison
Les refrains de la vielle,
Les bienfaits de Fanchon.

TOUS.

Les refrains, etc.

ANDRÉ.

Savoyarde qui n'ose,
Mais voudrait et queq'chose
D'ma sœur, doit prend' leçon
Pour porter la dentelle
Et d'venir dame du grand ton,
N'faut qu'un p'tit tour de vielle,
Et la voix de Fanchon.

TOUS.

N'faut qu'un, etc.

FANCHON.

Une main généreuse
Donnait à la vielleuse
Le prix de sa chanson,
Pour mieux payer son zèle
Par des bravos à l'unisson,
Accompagnez la vielle,
La vielle de Fanchon.

TOUS.

Accompagnez, etc.

FIN.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il est nécessaire pour l'ensemble de cette comédie que les acteurs des départemeus ne changent aucun des airs adoptés au Vaudeville.

On trouvera chez Louis, marchand de musique rue du Roule, n°. 6, les parties séparées d'orchestre et le chant. Prix 15 liv., au lieu de 36 que coûterait la copie.

On pourra se procurer le chant séparément.

Pièces faites en société par les mêmes auteurs et représentées sur le théâtre du Vaudeville.

Florian, en un acte. 1 l. 4 s.
Berquin, ou l'Ami des Enfans. 1 l. 4 s.
Téniers, en un acte. 1 l. 4 s.

Par M. Bouilly seul.

L'Abbé de l'Epée, en cinq actes. 1 l. 10 s.
Les deux Journées, opéra en trois actes. 1 l. 4 s.
Réné Descartes, en deux actes. 1 l. 4 s.
Pierre-le-Grand, opéra en trois actes. 1 l. 4 s.
Une Folie, opéra en trois actes. 1 l. 4 s.
Eléonore, ou l'Amour Conjugal, opéra en deux actes. 1 l. 4 s.
Zoé, ou la Pauvre Petite, opéra en un acte. 1 l. 4 s.
Mort de Turenne, fait historique, en trois actres, (en société avec M. Cuvelier.) 1 l. 4 s.

Le même libraire tient un assortiment complet de pièces de théâtre.

Lenard, Joseph Ernest Bourguignon

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU OU LE RETOUR A LA PIÉTÉ FILIALE,

Comédie en un acte et en prose, mêlée de Vaudeville.

PAR MM. J. ERNEST ET F. BOURGUIGNON.

Représentée pour la première fois, sur le Théatre du Vaudeville, le 6 Ventôse an XI.

1^r 4

A PARIS,
Chez MARTINET, Libraire et marchand de Nouveautés, rue du Coq-Honoré, N.° 124.

AN XI. — 1803.
Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

PERSONNAGES.

J. B. Rousseau,	*MM.*	*Vertpré.*
Piron,		*Duchaume.*
Chaulieu,		*Chapelle.*
Tapin,		*Hipolyte.*
Alphonse, (secrétaire de Tapin.)		*Sevestre.*
Gervais, indigent.		*Laporte.*
Eugénie,	*Mlle.*	*Desmares.*

La Scène est à Paris, chez M. Tapin.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *d'Arlequin afficheur.*

Par son génie et ses malheurs,
De Rousseau la mémoire est chère,
Il vient expier ses erreurs
Et sécher les larmes d'un père.
Banni de son pays, hélas!
Quand vers vous son cœur le ramène,
Qu'un nouvel exil n'aille pas
Le bannir de la scène.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

Le Théâtre représente un Salon richement meublé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE, seul.

Bon, monsieur Tapin n'est pas encore levé. Voilà donc le jour où je dois revoir mon Eugénie. C'est pourtant monsieur Tapin qui, toujours bienfaisant malgré sa bizarrerie, envoie sa pupille que j'adore, pour soulager le vieux Gervais pendant sa maladie. Avoir d'aussi bonnes qualités et des travers aussi ridicules !... Ne recevoir que des dîneurs du caveau qui, pour la plupart, se jouent de sa bonhommie ! se croire homme de lettres !.... Mais chut ! ne blâmons pas cette manie du bel esprit ; je lui devrai mon bonheur. C'est par elle que, secrétaire du tuteur, je me suis fait amant de la pupille .... Qu'elle tarde à revenir !.... En vérité, je serais presque jaloux de ce vieux Gervais qui me la retient.... Que dis-je ? Ah ! ma fidèle Eugénie ! Ce n'est point ce tems-là que je regrette. Continue d'oublier ton amant pour le respectable Gervais : mon cœur n'en murmure pas.

AIR : *J'ai pour toujours à ma Sophie.*

Porte à la vertu malheureuse
Des soins si touchans et si doux ;
De cette inconstance pieuse
L'amour peut-il être jaloux ?
Le seul sentiment qui balance
Quelquefois ta constante ardeur,
C'est celui de la bienfaisance :
Mon seul rival, c'est le malheur.

J'entends monsieur Tapin.

SCÈNE II.

ALPHONSE, TAPIN.

TAPIN.

SALUT à monsieur mon secrétaire.

ALPHONSE.

Depuis que vous avez daigné m'honorer du titre plus précieux d'ami, je fais peu de cas de celui de secrétaire, sous lequel je ne vous suis guère utile.

TAPIN.

Comment ? qu'est-ce que cela veut dire ?.... tu veux absolument me persuader que je n'ai pas besoin de secrétaire.... Et ma correspondance !....

ALPHONSE (souriant.)

Je n'ai pas fait une lettre pour vous, depuis plus de huit jours.

TAPIN.

Je sais bien pourquoi, c'est qu'on ne m'a pas écrit cette semaine. Est-ce une raison pour me passer d'un meuble qu'ont tous les hommes d'esprit, et qui m'est indispensable ?

AIR : *Dans cette maison, à quinze ans.*

Un secrétaire intelligent
Est plus utile qu'on ne pense ;
C'est la mode, chacun en prend,
Il nous donne un air d'importance.

Robin, militaire ou traitant,
A chacun il est nécessaire,
Et plus d'un écrivain savant
N'écrirait pas aussi souvent;
S'il n'avait un secrétaire.

Il faut faire comme tout le monde.

ALPHONSE.

Il y a de si bons modèles.

TAPIN.

Et puis, me voilà lancé dans le monde littéraire.

ALPHONSE.

Ce n'est pas toujours le meilleur.

TAPIN.

Je ne fréquente plus que les auteurs.

ALPHONSE.

C'est pour vous une assez dispendieuse compagnie.

TAPIN.

Ils m'engagent aussi à faire des vers.

ALPHONSE.

Pour vous lancer des brocards.

TAPIN (d'une voix triomphante.)

Ils me font juger leurs ouvrages.

ALPHONSE.

Pour rire de vos conseils.

TAPIN.

Ils m'écrivent chaque jour....

ALPHONSE.

Pour vous demander à dîner.

TAPIN.

Je suis trop honoré de les recevoir chez moi, de leur offrir ma table.

AIR: *de l'Asthénie.*

J'invite à maint repas gaillard,
Ces apôtres de la folie;
Par du Champagne et du Pomard,
Je fais pétiller la saillie.

A ces dîners joyeux et fins,
Nous suivons différens usages :
Ils jugent l'esprit de mes vins,
Et moi celui de leurs ouvrages.

ALPHONSE.

Et comme ils trouvent beaucoup d'esprit à votre vin, ils ne le laissent pas vieillir dans la cave.

TAPIN.

J'ai, j'ose le dire, des preuves de leur amitié, de leur confiance, de leur estime....

ALPONSE (riant.)

Et de leur sobriété; mais n'êtes-vous que leur juge?...

TAPIN (avec emphase.)

Patience, patience; un petit manuscrit qui est dans les mains de monsieur Piron, vous prouvera que Tapin ne se borne pas à donner des conseils. (*Tirant sa montre.*) Voici l'heure où j'attendais Eugénie.

ALPHONSE (ému.)

Elle devrait déjà être ici.

TAPIN.

Il ne faut pas rougir pour nous dire cela.

ALPHONSE (avec joie.)

Mais la voilà.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS; EUGÉNIE.

EUGÉNIE (s'approchant d'Alphonse.)

Ah! bon jour.... (*Appercevant Tapin.*) mon cher tuteur.

TAPIN.

Comme la voilà émue à mon aspect!... Va, ma chère enfant, pendant ton absence, mon cœur et celui de mon secrétaire éprouvaient un vide....

EUGÉNIE (regardant Alphonse.)

Pour moi, j'avais toujours devant les yeux l'image....

TAPIN (l'interrompant.)

Je sais que je ne sors pas un instant de ta mémoire.

EUGÉNIE (avec finesse.)

AIR : *du grand deuil.*

Bientôt je sens, à ma tristesse,
Lorsque je vous quitte un instant,
Que je m'arrache, en vous fuyant,
Au seul objet qui m'intéresse.
Un attrait puissant et bien doux
A revenir tous bas m'engage;
Et quand je m'éloigne de vous,
Mon cœur n'est jamais du voyage.

TAPIN.

Vois donc, mon cher Alphonse; je la trouve encore plus jolie, depuis son séjour chez ce vieux Gervais.

ALPHONSE.

C'est qu'aux yeux de l'homme sensible, rien n'embellit comme une bonne action.

EUGÉNIE.

Je n'ai fait qu'obéir aux ordres de mon tuteur.

TAPIN (riant.)

Eh bien! cela m'embellit aussi, moi; mais parle-moi donc de notre bon Gervais; le voilà sur pied.

EUGÉNIE.

Graces à vos secours, mais....

TAPIN.

Mais quoi?.....

EUGÉNIE.

Il a fait quelques dettes, et dans ce moment il est sur le point d'être saisi.

TAPIN.

Saisi!.... ho! nous verrons; je serai là, moi.

ALPHONSE.

Jamais on exerça si gaiement la bienfaisance.

TAPIN.

Voilà la bonne manière, Piron l'a dit. C'est lui ravir tous ses charmes, que de la faire en pleurant.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Un don qui n'a rien coûté,
Doit-il attrister personne ?
Pour qui reçoit ou qui donne,
C'est un sujet de gaieté.
Avec sa trop fade lyre,
Le dramaturge, en délire,
Gâte un bienfait qu'on admire,
En voulant le célébrer ;
Mais nous, que la joie inspire,
Nos bienfaits toujours font rire,
Lorsque les siens font pleurer.

Mais revenons à notre ami.

EUGÉNIE.

Apprenez que la principale cause de sa maladie est l'ingratitude d'un fils qui, sans doute, faisait des vers ; car Gervais parait avoir une espèce d'aversion pour tout ce qui s'appelle poëte.

TAPIN.

Il doit donc bien me haïr, moi....

ALPHONSE.

Il doit vous en aimer davantage.

TAPIN.

Il aurait grand tort de m'aimer, car je suis aussi homme de lettres.

EUGÉNIE.

Sans doute.

TAPIN (échauffé.)

Piron, Chaulieu, Lafare, ne cessent de me le répéter

quand ils viennent dîner chez moi.... Allons, nous ne nous réunissons pas aujourd'hui au Caveau, je reçois ici la troupe joyeuse. Gervais sera des nôtres; tu peux lui annoncer que je l'attends, et que Tapin fort de l'amabilité de ses confrères, va le réconcilier avec le bel esprit.

EUGÉNIE.

Ce sera difficile, mais je cours lui annoncer d'aussi agréables nouvelles.

TAPIN (à Alphonse.)

Tu ne suis pas Eugénie?....

ALPHONSE.

Je n'attendais qu'un mot de votre bouche.

(*Il lui donne la main.*)

TAPIN.

Allez, mes amis. J'attends Piron qui m'a demandé hier un entretien. Il a, dit-il, quelque chose d'important à me communiquer; c'est, j'imagine, quelques nouvelles drôleries qu'il veut me soumettre, une tirade de sa Métro.....

ALPHONSE.

De sa Métromanie.

TAPIN.

C'est cela.... Oh!.... il n'oserait rien donner au public sans me consulter. Eugénie, tu ne tarderas pas à revenir.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

TAPIN (seul.)

Ces pauvres enfans!.... que de choses ils vont se dire! J'admirais leur embarras, ils brûlaient de hasarder quelques confidences sur leur amour; mais malgré leur

timidité, je n'en ai pas moins songé très-sérieusement à cette inclination. Alphonse est, j'en conviens, peu riche; mais il est sage, intelligent, et ma pupille.... Parbleu, je suis bien aise de l'avoir ici pour faire mes honneurs. On a beau dire, j'ai éprouvé que dans nos repas de garçons, malgré notre esprit, malgré toutes nos saillies et nos chansons, l'ennui assoupissait bientôt mes convives, lorsqu'il n'y avait pas là deux beaux yeux pour les réveiller; aussi dit toujours mon ami Chaulieu :

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Rien n'anime un festin aimable
Comme une belle faite au tour;
Près d'Hébé les Dieux sont à table,
Ivres de nectar et d'amour.
Mais malgré leur céleste ivresse,
D'Apollon malgré le concert,
Bientôt ces Dieux sans leur Déesse
S'endormiraient tous au dessert.

SCENE V.

TAPIN, PIRON.

TAPIN.

EH! le voilà, ce cher Piron!

PIRON.

Bonjour, le plus aimable des hôtes, le plus gaillard des vivans, le.....

TAPIN.

N'achevez pas, de peur d'effaroucher ma modestie. Vous m'avez fait demander un entretien secret.

PIRON.

Nous sommes seuls? (*A part.*) Je veux qu'il me donne un asyle pour mon cher Rousseau.... Que je crains d'essuyer un refus!

TAPIN (revenant.)

Je vois ce que c'est... quelque nouvelle production que vous venez me lire....

PIRON.

Vous êtes trop mon ami pour cela.

TAPIN.

Vous me connoissez... indulgent à l'excès pour les autres! Est-ce un petit Vaudeville?.. hein... Vous n'en faites plus?

PIRON.

Depuis que tout le monde en fait.

TAPIN.

C'est affreux, tout le monde a donc de l'esprit aujourd'hui.

PIRON.

Non, mais chacun veut en avoir, et voilà l'abus.

AIR : *du Panorama.*

Je compare le Vaudeville
A ce jeune et malin enfant,
Il a besoin d'un maître habile
Qui le corrige en l'amusant.
Mais que par-tout avec faiblesse,
Cet enfant ne soit pas flatté,
Quand tout le monde le carresse
Il devient un enfant gâté.

Mais revenons au sujet qui m'amène. Vous êtes un brave homme, monsieur Tapin.

TAPIN.

Trop honnête.

PIRON.

J'ai mis vingt fois votre cœur à l'épreuve, vingt fois je l'ai trouvé plus noble et plus généreux.

TAPIN.

Ah! c'en est trop! (*A part.*) Il veut m'emprunter de l'argent.

PIRON

Enfin, vous êtes un mortel comme on n'en voit plus.

TAPIN (allant à son secretaire.)

Et vous avez besoin de.....

PIRON.

De vous.... Cela est vrai, et je vais m'expliquer plus clairement. Je réclame un service important, et ne vais pas le chercher parmi des rimeurs, des beaux esprits, c'est à vous que je m'adresse.

TAPIN.

Je ne suis donc pas un bel esprit.

PIRON.

Vous êtes mieux que cela, c'est une vengeance de pauvres diables ou de vauriens.

AIR : *des deux chasseurs.*

Ce n'est pas là que je m'adresse,
Quand d'être utile j'ai l'espoir,
Le vrai poëte en sa détresse,
D'obliger n'a pas le pouvoir.
Le faux poëte que je blâme,
Souvent par un double travers,
Met trop de morale en ses vers,
Et n'en a pas assez dans l'ame.

TAPIN.

Au fait.

PIRON.

Le voici. Un homme, dont je m'honore d'être l'ami, a long-tems été déchiré par l'envie; enfin ses persécuteurs sont parvenus à le faire exiler; des motifs puissans l'entraînent dans sa Patrie, il vient d'arriver secrètement, et je vous l'amène. Vous avez une maison charmante; il y sera on ne peut plus agréablement à l'abri du danger, d'ailleurs je vais travailler à faire cesser sa trop longue proscription.

TAPIN (hésitant.)

Mais il est..... proscrit..... Il court des dangers....

PIRON.

Il faut le sauver.

TAPIN.

Je ne le connais pas....

PIRON.

Vous seriez le seul....

TAPIN.

Son nom ?.....

PIRON.

La renommée le publie, et moi, je dois le taire. Hé ! s'il fallait savoir le nom de tous ceux qu'on oblige, avec une ame comme la vôtre, on passerait sa vie à voir des extraits de baptême.

TAPIN.

Je puis m'exposer.....

PIRON.

Vous hésitez.... Apprenez que c'est un poëte fameux.

TAPIN.

Un poëte fameux que je ne connais pas !....

PIRON.

Il brûle de vous voir.

TAPIN.

Il brûle de me voir !... Ah ! si je ne craignais....

PIRON.

Il vous lira ses vers.....

TAPIN.

Il me lira ses vers !.... Mais....

PIRON.

Mieux que cela, il vous les fera juger....

TAPIN.

Il me les fera juger ! ah ! qu'il vienne, mon cher Piron! Cet homme-là mérite qu'on le loge, qu'on le respecte.

PIRON.

Vous voyez bien qu'il ne fallait que s'entendre. Voilà une bonne journée pour tous les deux, mon cher Tapin. Justement, ma verve s'était refroidie, voilà de quoi la ranimer.

TAPIN.

A propos, avez-vous jeté les yeux sur cette centaine de vers impromptus ?

PIRON.

Comment ?.....

TAPIN.

Oui... mon coup d'essai, cette petite épitre aux Muses, que je vous glissai l'autre fois.

PIRON.

Ah !.... Vous êtes-vous bien porté depuis, mon cher Tapin ?

TAPIN.

Plaisante question ! Sans doute, à merveille.

PIRON (lui serrant la main.)

C'est ce que vous avez fait de mieux.... Ah ! cependant il y avait un vers bien heureux, et qui m'a fait plaisir....

TAPIN (avec joie.)

Oui.... ah ! lequel donc ?

PIRON (bas.)

C'est le dernier.

TAPIN.

Ah ! méchant !.... Mais quelqu'un vient nous interrompre : c'est Eugénie.

PIRON.

Et par conséquent Alphonse, car ces deux jeunes gens se quittent rarement.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS, ALPHONSE, EUGÉNIE.

TAPIN (à Piron qui veut sortir.)

Voila un nouveau convive qu'ils m'amènent, restez encore un peu, je vous prie. Bonjour, mon cher Gervais....

GERVAIS.

Qu'il me tardait de vous exprimer ma reconnaissance!

TAPIN,

Laissons cela.

GERVAIS.

C'est par votre générosité et les soins de cet Ange tutélaire, que j'existe encore.

ALPHONSE.

Qui ne serait pas ranimé par d'aussi beaux yeux ?

PIRON.

Au contraire.

AIR : *du vaudeville de Florian.*

Jolis minois et regards fins,
Quinze ans de beauté, d'innocence,
Mais ce sont là des médecins
Bien plus dangereux qu'on ne pense.
Il faut pour les convalescens ;
Le régime et la tempérance,
Et ces yeux sont trop agaçans,
Ces charmes trop appétissans,
Pour inviter à l'abstinence.

TAPIN.

Mon cher Piron, je vous ai prié de me donner une minute pour un objet important.

PIRON.

Parlez.

TAPIN.

Il s'agit de me réconcilier avec le bon homme Gervais qui m'a juré une guerre éternelle.

GERVAIS.

Moi, une guerre éternelle?....

TAPIN.

Sans doute, n'êtes-vous pas l'ennemi déclaré des beaux esprits et des Muses ?

GERVAIS.

J'ignorais que vous fussiez poëte.

TAPIN.

Demandez à Piron.

PIRON.

Il est bien pis que cela, morbleu ; et s'il y a une postérité, c'est pour lui qu'elle est faite..... Mais pourquoi donc en voulez vous à mes confrères ?

TAPIN.

Oui..... Pourquoi ?..... Voyons.....

GERVAIS.

Ah ! Monsieur Piron, il est un poëte, vraiment digne de ce nom, et qui fait aujourd'hui le malheur de ma vie.

TAPIN.

Cette discussion m'enchante (*A Piron.*) Allons, vengez-vous, vengez-moi, une bonne répartie.

PIRON.

Volontiers.

AIR : *Jai vu partout dans mes voyages.*

Le poëte par son génie,
Embrasse tout dans l'Univers ;
A ses fiers accens tout se plie,
Sans crainte il fronde les travers.
Par son art utile et sublime,
Au bonheur le monde est rendu !
Il prépare des fers au crime,
Une couronne à la vertu.

TAPIN.

Eh bien ! ne vous avons-nous pas prouvé.....

GERVAIS (ému.)

Prouvez-moi donc que mon coupable fils..... j'en ai trop dit !....

PIRON.

Vous êtes ému... Comment ?... Votre fils était poëte....

GERVAIS.

Dès qu'il fut poëte, il ne fut plus mon fils !....

PIRON.

Qui mieux que moi peut concevoir vos chagrins ? N'ai-je pas aussi de par le monde des *Fils Ingrats ?* Ils me vaudront à coup sûr plus de sarcasmes que le vôtre ne vous coûta de larmes.

GERVAIS.

Que ne vous ressemblait-il ?

AIR : *Un jour, il est agriculteur.*

Si les favoris d'Apollon
Voulaient vous prendre pour modèle,
S'ils avaient le cœur de Piron,
Je serais leur ami fidèle :
Quand des ingrats et des méchants
Ont dégradé la poësie :
Vous seul pourrez, par vos talens,
Faire aimer la *Métromanie.*

TAPIN (près du secrétaire.)

Mais vous, l'ennemi juré de la littérature : quel est donc ce volume que vous avez déposé, en entrant, sur cette table ?

EUGENIE.

Ah ! pour celui-là, il ne le quitte jamais.

TAPIN.

Je suis curieux de voir cet auteur privilégié. (*Il ouvre.*) *Œuvres de J.-B. Rousseau.*

PIRON.

J.-B. Rousseau !.... Voilà qui est singulier.

GERVAIS.

Combien je l'ai relu de fois !....

TAPIN.

Ah !.... Il a du goût.... Vous l'aimez donc ?

PIRON.

C'est donc le seul auteur que vous estimiez ?

GERVAIS.

Je ne puis l'estimer.... Mais je l'aime.

PIRON (à part.)

Il y a là-dessous quelque chose de vraiment original !.... J'en dirai deux mots à Rousseau. (*Bas à Tapin.*) Je cours chercher mon ami.

TAPIN.

Allez, allez, mon cher Piron, soyez sûr qu'il sera bien reçu. (*Piron sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté PIRON.

TAPIN (à Eugénie.)

PIRON m'amène un de ses confrères vertueux et persécuté, auquel j'ai promis de donner un asyle. C'est un bel esprit, je m'en remets à Eugénie du soin de le recevoir convenablement : pendant ce tems-là, je vais passer un habit plus décent, et composer le plan de ma conversation.

EUGÉNIE.

Je n'épargnerai rien pour qu'il soit content de ses hôtes.

TAPIN (à Gervais.)

Sans adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

GERVAIS, ALPHONSE, EUGÉNIE.

ALPHONSE.

ENCORE un poëte qui nous tombe des nues.

GERVAIS.

Encore un ingrat de plus.

EUGÉNIE (bas à Alphonse.)

Dis-lui donc un mot de notre mariage.

ALPHONSE (bas à Eugénie.)

Parle-lui la première.... Je crains.....

EUGENIE

Et moi aussi.

ALPHONSE.

Peut-on te refuser quelque chose ?

EUGÉNIE.

Monsieur Gervais, vous êtes bien triste.

GERVAIS.

Pardonnez.... un souvenir....

EUGENIE.

C'est ce qui fait que nous n'osons pas vous rappeler....

GERVAIS.

La promesse que j'ai faite de vous être utile. Ah ! je ne l'ai point oubliée, et c'est le seul plaisir qui puisse me distraire de mes chagrins.

EUGENIE.

Vous avez tant d'empire sur mon tuteur. Il vous aime, vous estime .... Un mot de votre bouche, sur le mariage projeté....

GERVAIS.

Comptez sur moi, je le rejoins à l'instant, et je cours aider de tout mon pouvoir cette union qui doit commencer votre bonheur. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ALPHONSE, EUGENIE.

ALPHONSE.

Bon ! il va parler pour nous.

EUGENIE.

Que sa mélancolie m'intéresse !....

ALPHONSE.

Mais sais-tu encore quelques détails sur ce fils, l'objet de ses regrets et de sa tristesse ?

EUGENIE.

J'ai seulement appris que ce jeune insensé, enivré par ses premiers succès au théâtre, le repoussa de ses bras, et dédaigna la maison paternelle. Depuis, délaissé, cherchant sa retraite, ce père malheureux à quitté un nom qui lui rappelait tant d'ingratitude; aussi, je ne l'ai jamais connu que sous celui de Gervais.

ALPHONSE.

Que je le plains!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, PIRON, ROUSSEAU.

EUGENIE (à Alphonse.)

VOILA sans doute ce poëte que nous attendons.

PIRON.

Mademoiselle, parmettez-moi de vous présenter l'ami dont j'ai parlé au brave Tapin.

EUGENIE.

Je suis instruite de tout. En me prévenant de l'arrivée de monsieur, il m'a chargé de vous recevoir le mieux qu'il me sera possible, et de le remplacer auprès de vous.

PIRON.

Je t'assure que le brave homme lui-même n'est pas aussi aimable que son substitut.

ROUSSEAU.

Mademoiselle, je doute encore si je dois accepter la proposition de Piron, car enfin j'ai peu de droits à la bienveillance de monsieur Tapin.

EUGENIE.

L'amitié de monsieur Piron, votre malheur, voilà des titres suffisans.

PIRON (à Rousseau.)

Eh bien! que dis-tu de cette petite figure hospitalière?

ROUSSEAU.

Fort bien.

PIRON.

Ah! mon ami, contemple, admire, et remercie-moi; te voilà dans le séjour des grâces.

ROUSSEAU.

Depuis mon exil, je n'ai pas éprouvé de soulagement aussi doux.

AIR: *du Troubadour béarnois.*

Partout je n'ai rencontré
Que noirceur et calomnie;
Quand on fut tant déchiré,
Par le crime et par l'envie,
Que l'aspect de la vertu,
Ranime un cœur abattu!

(*Les deux derniers vers se reprennent en chœur.*)

(*Avec inquiétude.*)

Mais ce jeune homme....

ALPHONSE

Soyez tranquille, monsieur, j'espère aussi me rendre digne de votre confiance.

EUGENIE.

Permettez-moi, messieurs, de vous quitter un instant, nous allons tout préparer pour recevoir convenablement notre nouvel hôte. (*Ils sortent.*)

SCENE XI.

ROUSSEAU, PIRON.

PIRON.

Eh bien! mon ami, te voilà enfin de retour dans ta patrie.....

ROUSSEAU.

Je le sens à la douce émotion de mon cœur.

PIRON.

Je te reconnais bien là ; sans attendre que j'eusse fait parler les lois en ta faveur, tu as voulu rentrer dans la France, un desir impatient t'a fait braver les risques d'un voyage secret.

ROUSSEAU.

Un desir !.... Un besoin, mon ami, un besoin.... Tu sais combien je fus coupable.

AIR : *du vaudeville de Monsieur Guillaume.*

Un souvenir et m'agite et m'oppresse,
C'est celui d'une grande erreur ;
Plus j'approche de la vieillesse,
Plus je sens qu'il pèse à mon cœur.
Réparons tout, avant que je succombe,
Réparons le plus grand des torts ;
C'est trop d'emporter dans la tombe,
La faute et le remords.

PIRON.

Eh ! mon ami, que de motifs d'excuses !.... Ton extrême jeunesse, le repentir d'un bon cœur.... Allons, ne vas-tu pas tomber encore dans tes rêveries ?

ROUSSEAU (préoccupé.)

Dis-moi.... Qui est ce vieillard que nous avons rencontré en entrant ? Sa vue....

PIRON (avec chaleur.)

C'est le bon homme Gervais, dont je te parlais, qui lit tes œuvres avec tant d'enthousiasme... Mais de quoi diable vas-tu t'occuper ?.... Déride enfin ce front sauvage, il n'est pas permis de s'attrister avec Piron. Eh ! parbleu, que faut-il donc pour te ranimer ? Moi, l'apôtre de la folie, je t'amène chez un bon vivant où se rendent journellement Racine, Lafare, Chaulieu.....

ROUSSEAU.

Chaulieu !.....

PIRON.

Lui-même qui va m'aider à faire révoquer l'arrêt de ton bannissement. Qu'elle honte pour notre siècle !..... Le grand Jean-Baptiste Rousseau exilé !....

ROUSSEAU. (toujours rêveur.)

Comment me laver de l'affront dont on a voulu ternir ma mémoire?....

PIRON.

Et par quelle perfidie tes ennemis ont-ils pû te charger de ces couplets odieux, la cause de ton exil?

ROUSSEAU.

AIR : *Le magistrat irreprochable*

J'ai bravé la coupable envie
De ces Zoïles affamés,
Du poignard de l'hypocrisie,
Tous contre moi se sont armés.
Enfin lassé de ma constance,
Et s'irritant de mon mépris,
Pour mieux assouvir leur vengeance,
Ils m'ont imputé leurs écrits.

PIRON.

Il faut tout dire, mon ami, les couplets étaient bien tournés.

AIR : *jetez les yeux sur cette lettre.*

Quand on vit se joindre à la rime
L'essor d'un talent mâle et beau;
Quand on vit un élan sublime,
On dit : l'ouvrage est de Rousseau.
Mais quand les yeux y remarquèrent
Du vice l'odieux pinceau,
Ah ! tous les bons cœurs s'écrièrent :
L'ouvrage n'est plus de Rousseau.

Quoi qu'il en soit, il te reste encore des amis puissans...

ROUSSEAU.

Oui, mais connais tout mon malheur; l'auteur de la *Henriade* a su les prévenir contre moi.

PIRON.

Eh quoi ! lui ! qui te nommait son guide, son ami ?....

ROUSSEAU.

Et voilà la source de notre désunion ; je fus trop franc envers lui.

PIRON.

Puisse la postérité ignorer vos trop longs débats !

AIR : *du vaudeville des Visitandines.*

De cette affligeante querelle,
Oui, ses yeux devraient s'éloigner ;
Je sens qu'une paix éternelle
Entre vous aurait dû régner.
Quoi ! des injures littéraires
Ont pu désunir vos grands cœurs ;
Ah ! les fils chéris des neuf sœurs
Ne devraient-ils pas être frères ?

Allons, je te quitte un instant, et je ne m'endormirai pas. (*Il sort*).

SCENE XII.

ROUSSEAU seul. (*Il se promène quelque tems, rêveur.*)

Ici la haine, la calomnie, m'ont poursuivi et diffamé. Loin d'ici, je pourrais en paix finir ma vie, dans le faste des cours....Et je reviens en France m'exposer à des nouveaux périls. Oh ! amour de mon pays ! que tu as d'empire sur mon ame, et combien tu es digne de mes chants !

AIR : *nouveau de Weich.*

Doux sentiment, brûlant désir,
Tu me subjugues, tu m'entraînes,
Et vers des lieux que je dois fuir,
Oui, malgré moi, tu me ramènes.
Français, votre injuste rigueur,
Votre haine, votre furie,
N'ont pu balancer dans mon cœur
Le tendre amour de la patrie.

Non, rien ne peut résister à ce penchant invincible.

(*S'animant par degré.*)

Le sauvage, dans nos climats,
Pleure ses arides contrées ;
Un palais pour lui ne vaut pas
Ses cavernes hyperborées.
Et moi, dédaignant la grandeur,
Pour ces lieux où l'on me décrie,
Je crois retrouver le bonheur
Quand je retrouve une patrie.

Que dis-je ! un proscrit a-t-il encore une patrie ? la France ne m'a-t-elle pas rejeté de son sein ?.... N'importe !.... Elle ma vu naître : cette idée seule m'occupe.

Contemplez ce pieux enfant
De retour auprès de sa mère,
Il oublie, en la caressant,
Qu'autrefois elle fut sévère.
Je suis indulgent comme lui,
La France est ma mère chérie,
Et je ne dois voir aujourd'hui
Que les bienfaits de ma patrie.

Oh ! Rousseau, voilà qui peut te fournir l'idée d'une belle ode ; je suis transporté, ma verve s'échauffe. Ecrivons, écrivons. (*Il s'assied.*)

SCENE XIII.

ROUSSEAU, CHAULIEU.

CHAULIEU.

Eh ! bonjour, mon cher Rousseau !....

ROUSSEAU.

Que vois-je ? Chaulieu !....

CHAULIEU.

Quel plaisir de pouvoir s'embrasser après une si longue absence !

ROUSSEAU, CHAULIEU

Air : *de Comment faire.*

ROUSSEAU.

Ah ! quand je retrouve un ami,
Ma vie est moins infortunée ;
Oui, l'amitié peut aujourd'hui
Sécher les larmes d'une année.

CHAULIEU.

Enfin je retrouve un ami,
Quelle occasion fortunée !
Je sens que je vais, aujourd'hui,
Rajeunir au moins d'une année.

CHAULIEU (seul.)

Il n'est pas d'éternel malheur,
Le retour efface l'absence ;
Plus on s'éloigne du bonheur,
Moins on doit perdre l'espérance.

ENSEMBLE.

Ah ! quand je retrouve, etc.
Enfin je retrouve, etc.

ENSEMBLE.

ROUSSEAU.

Le disciple d'Epicure a donc su mon retour.

CHAULIEU.

Par le secrétaire de Momus, notre ami Piron, que je quitte à l'instant. Cette bonne nouvelle m'a donné des jambes, et j'ai couru sans m'appercevoir de mes 70 ans.

ROUSSEAU.

Piron m'a logé, Chaulieu me visite ; je n'ai donc pas tout perdu.

CHAULIEU.

J'admire l'heureux destin qui t'a procuré cet asyle ; c'est ici que tu pourras voir tes meilleurs amis. Je vais travailler avec eux à te rendre à la société, et je veux qu'en dépit de l'envie la société te rende au bonheur.

ROUSSEAU.

Au bonheur !.... Tu y crois donc toujours ?....

CHAULIEU.

Aujourd'hui plus que jamais.

ROUSSEAU.

Je vois bien que tu as oublié l'idée de mes stances....

AIR : *Grace, esprit, sentiment, beauté.*

L'homme est malheureux en naissant ;
Dès qu'il respire, il pleure, il crie :
Jeune, l'amour fait son tourment,
Et dans l'âge mûr, c'est l'envie.
Une triste caducité
Lui fait cent fois haïr son être ;
Il meurt enfin peu regretté,
C'était bien la peine de naître.

CHAULIEU.

Sais-tu ce que j'oppose à tes stances ? la vie entière de Chaulieu....

ROUSSEAU.

Tu te flattes d'avoir connu le vrai bonheur.

CHAULIEU.

Même air.

Enfant, je le dus chaque jour
Aux tendres baisers d'une mère ;
Jeune, aux doux baisers de l'amour,
Puis à ton amitié sincère.
Vieux, j'ai conservé ma gaieté,
Et quand je finirai mon être,
Je serai par toi regretté,
Oui, c'était la peine de naître.

ROUSSEAU (avec effusion.)

Mon ami ! ....

CHAULIEU.

Oui, je le suis ainsi que Lafare, Piron, Saint-Evrémont.

ROUSSEAU.

Qu'il me tarde de les serrer dans mes bras !

CHAULIEU.

C'est cela, mon ami, alors tu verras qu'il est des jouissances de tout âge.

AIR : *du Vaudeville de l'abbé Pellegrin.*

Des plaisirs que ravit le tems,
Sachons prolonger l'existence,
Et retrouvons dans nos vieux ans
Un peu de notre adolescence.
Entre l'amour et l'amitié
Le sage doit finir sa vie :
Heureux, il doit être envié,
Sans jamais connaître l'envie.

ROUSSEAU.

Vieux, on peut savourer les douceurs de l'amitié, mais l'amour.....

CHAULIEU.

Eh bien ! l'amour nous rajeunit....

ROUSSEAU.

Dis plutôt que nous le vieillissons.

CHAULIEU.

AIR : *Ne fais pas un crime à mon cœur.*

L'amant fortuné du plaisir,
Le disciple de la folie,
Comme Anacréon, sans vieillir,
Arrive au terme de la vie.
Il est sans desirs superflus
Comme le chantre de la Grèce ;
Chaque jour, la main de Vénus
Ote une ride à sa vieillesse.

ROUSSEAU.

Chaulieu est toujours le même....

CHAULIEU.

Pourquoi changer quand on est bien : c'est ainsi qu'il faut être, mon cher Rousseau. Du plaisir, jamais de mélancolie, de la gaieté pour narguer le sort, et un peu de cette soif du bonheur qui fait toute ma philosophie.

ROUSSEAU.

C'est un beau rêve.

CHAULIEU.

Qu'importe, si l'on ne se réveille pas ?... Tiens, laisse-moi faire, je veux t'endoctriner.

AIR : *du Vaudeville de Oui ou Non.*

Bientôt je veux t'avoir ôté
Cette humeur et ces goûts austères :
On dit que j'ai trop de gaieté,
Nous la partagerons en frères.
Oui, de ta sauvage raison,
Je te guérirai, je t'assure....
Car plus d'une fois chez Platon
J'ai recruté pour Epicure.

Mais j'oublie auprès de toi, que j'ai promis à Piron de le rejoindre. Nous allons nous occuper de ton affaire, visiter les hommes en place, les gens en crédit....

ROUSSEAU (avec dignité.)

De grace, mes amis, ne vous humiliez pas pour moi.

(*Chaulieu sort.*)

SCENE XIV.

ROUSSEAU seul.

ENFIN, profitons d'un moment de loisir, pour rassembler mes idées. (*Il s'assied.*)

SCÈNE XV.

ROUSSEAU (*occupé à écrire.*) TAPIN (*s'avançant doucement.*)

TAPIN.

AH ! ah ! .... il écrit, approchons. (*Rousseau lève la tête, ils se regardent tous deux avec surprise : Rousseau continue d'écrire.*) On n'est pas plus honnête.

ROUSSEAU (à part.)

C'est sans doute un de ces beaux esprits, qui se rendent journellement dans cette maison : continuons.

TAPIN (le fixant.)

Il a un certain air de grand homme qui me déconcerte.... monsieur !....

ROUSSEAU (se retournant.)

Monsieur !....

TAPIN.

Je ne vous dérange pas au moins.

ROUSSEAU (sèchement.)

Vous le voyez....

TAPIN (à part.)

Il n'est pas d'une humeur fort liante.... Faisons le jaser pourtant.... (*Haut.*) En qualité de confrères....

ROUSSEAU.

Comment ?

TAPIN.

Oui, tout le monde s'en mêle aujourd'hui.... je suis aussi homme de lettres....

ROUSSEAU.

Vous avez bien raison, tout le monde s'en mêle.

TAPIN.

Il est trop vrai : voilà ce qui me désole. Ce beau titre d'homme de lettres....

ROUSSEAU (même ton.)

Quand tout le monde le prend, il n'appartient plus à personne.

TAPIN.

Ne m'en parlez pas, je sais moi-même combien il est facile de l'acquérir.

ROUSSEAU (à part)

Il ne me laissera pas tranquille.

TAPIN.

Moi, c'est différent, j'ai quelque goût et quelqu'usage.

ROUSSEAU (à part.)

« Monsieur l'auteur, que Dieu confonde,
» Vous êtes un maudit bavard. »

TAPIN.

Piron et autres se sont parfois bien trouvés de mes conseils que j'ose vous offrir....

ROUSSEAU (de même, à part.)

» Jamais on n'ennuya son monde
« Avec tant d'esprit et tant d'art. »

TAPIN (écoutant.)

L'esprit et l'art.... Ah! pour mon esprit....

ROUSSEAU (impatienté.)

Eh! monsieur, laissons-là l'esprit....

(*Il achève son sonnet, qu'il fredonne sur l'air suivant :*)

AIR *de Tarare.*

Qu'un sot afflige nos oreilles,
Passe, encor ce n'est pas merveilles :
Le don d'ennuyer est son lot ;
Mais Dieu préserve mon ouie
D'un homme d'esprit qui m'ennuie,
J'aimerais cent fois mieux un sot.

TAPIN (à part.)

Pour qui me prend-ildonc? (*Haut.*) De l'épigramme, mais je connais ça; c'est dommage que le grand Rousseau l'ai faite avant que vous fussiez né....

ROUSSEAU.

En vérité !....

TAPIN.

Oui, monsieur, voilà nos beaux esprits du jour ; ils ne savent briller qu'aux dépends des autres.

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

Nos candidats de la gloire
Ont tous fort bonne mémoire ;
C'est en sachant par cœur
Tous les traits saillans de chaque auteur,
Qu'ils ont le droit de se croire
Dans le temple de mémoire.

Mais le premier conseil que je vous donne, c'est de faire désormais vos larcins sur un poëte moins célèbre que le grand Rousseau.

ROUSSEAU.

Le grand Rousseau !.... Le célèbre Rousseau !.... Toujours de l'exagération....

TAPIN.

Est-ce que vous n'êtes pas pénétré d'admiration et d'enthousiasme pour cet homme inimitable ?

ROUSSEAU.

L'enthousiasme et l'engouement sont les faiblesses du fou. Le sage examine et réfléchit.

TAPIN.

Ah ! vous ne sauriez trop vous en rapporter à ce poëte divin !

ROUSSEAU.

Au contraire, monsieur, je dois mettre ma gloire à me défier de Rousseau.... plus que de tout autre.

TAPIN.

Je vous souhaiterais de vivre aussi long-tems que lui.

ROUSSEAU.

Et moi, je m'en flatte.

TAPIN.

Peu de personnes en diraient autant.

ROUSSEAU.

Je suis de ce petit nombre-là.

TAPIN.

Quel amour-propre ! vous m'impatientez.

ROUSSEAU.

Cela peut être : mais quand j'ouvre Horace, ou le grand Malherbe, Rousseau n'est encore à mes yeux qu'un écolier.

TAPIN.

Rousseau, un écolier ! ah ! c'est trop fort !.... Quel blasphême !.... Savez-vous que nous autres poëtes, nous nous tenons tous par la main... Attaquer un grand homme, c'est comme si l'on m'attaquait, moi.

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait.... Mais quelle chaleur !.... (*Avec douceur.*) Monsieur, vous êtes trop bon, vous défendez Rousseau....

TAPIN.

Oui, je le défends.... Je le défendrai toujours....

ROUSSEAU.

Votre emportement me plaît et m'enchante. (*A part.*) Eh bien ! je me trahis....

TAPIN.

De l'ironie, monsieur, ces plaisanteries-là ne m'amusent pas.... Vous me manquez.... Rousseau, un écolier !.. Je ne reviens pas de mon étonnement....

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIE

(*accourant au bruit.*)

EUGENIE.

Eh bien ! Qu'est-ce donc ?.... Comment, monsieur, je vous trouve déjà en querelle avec votre hôte !....

ROUSSEAU.

Mon hôte !.... Qu'entends-je ?.... Comment, monsieur, vous seriez cet homme sensible et généreux ?.. (*A part.*) Et moi qui le prenais pour un bel esprit.

EUGENIE.

L'un empêche-t-il l'autre ?

ROUSSEAU (à Tapin.)

Monsieur, pardonnez une méprise....

TAPIN.

Vous n'avez point de torts envers moi, ce n'est qu'envers Rousseau.

ROUSSEAU.

Pour ceux-là, ils ne m'embarrassent pas.... Et vous ne les pardonnerez vous-même, quand je serai connu de vous.

TAPIN (avec chaleur.)

Non, monsieur. Je n'ai jamais vu Rousseau; mais tous ses amis sont les miens, ils me parlent chaque jour de ce grand homme; et aujourd'hui qu'il est calomnié, proscrit et malheureux, je sens qu'il m'intéresse davantage.

ROUSSEAU (transporté.)

Brave homme!.. Que je vous dois de reconnaissance!...

TAPIN (étonné.)

Eh bien! que signifient ces transports?

ROUSSEAU (à part.)

Il n'est pas tems de me découvrir.

TAPIN (à Eugénie.)

Je le crois un peu.... (*Il se frappe le front.*)

EUGENIE.

On dit que tous les poëtes le sont.

TAPIN (à Eugénie.)

Je te laisse avec lui. (*Haut.*) Monsieur, excusez-si je vous quitte.... Je vais voir si tous nos convives sont arrivés.... J'espère que vous en serez content....

ROUSSEAU.

Que je ne vous dérange en rien..... Nous sommes réconciliés?....

TAPIN.

Moi, monsieur.... Point de rancune. (*A part.*) Il est vraiment original. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

ROUSSEAU, EUGÉNIE.

ROUSSEAU.

Quel mélange de vivacité et de bonhommie!....

EUGENIE.

Ah ! monsieur !.... Personne n'est plus bienfaisant que mon tuteur, sa maison est un asyle aux malheureux, et sur-tout aux poëtes....

ROUSSEAU.

Oui, il paraît les affectionner particulièrement.

EUGÉNIE.

Et cependant sa bienfaisance est telle, qu'il reçoit chez lui un homme qui les déteste.

ROUSSEAU.

Un homme qui les déteste ! Quel peut être cet étranger personnage ?

EUGENIE.

Le vieux Gervais.

ROUSSEAU (rêveur.)

Gervais ?....

EUGENIE.

Lui-même : il était malade, il allait être saisi : monsieur Tapin m'envoya le soigner, et se rendre sa caution. Mais j'ai tort de vous entretenir de ces détails....

ROUSSEAU.

Non, non, ils m'intéressent. Piron m'a parlé de ce vieillard.... Vous dites donc qu'il n'aime pas les poëtes ?....

EUGENIE.

Il nous défend même de les aimer.

ROUSSEAU.

Mais savez-vous quels motifs ?....

EUGÉNIE.

Ils firent son malheur. L'orgueil, dit-il, étouffe dans leur ame les plus tendres affections de la nature.

ROUSSEAU (à part.)

L'orgueil !..... Funeste vérité !.....

EUGÉNIE.

Il était poëte aussi, me disait-il encore l'autre jour, ce fils coupable qui m'a repoussé de ses bras....

ROUSSEAU.

Que dites-vous? il eut un fils ingrat! (*A part.*) Je ne suis donc pas le seul dont la vanité ait arraché des larmes à un père..... (*Haut.*) Achevez, je vous en en prie; ce que vous m'avez dit m'inspire le plus vif intérêt.

EUGÉNIE.

Souvent il gémit dans la solitude, il appelle son fils.... Mais ce qui vous étonnera, c'est que, malgré cette haine invétérée de Gervais contre les poëtes, il en est un qu'il n'ouvre jamais, sans la plus profonde émotion.... Et même, quoique bien pauvre, il en a acheté un exemplaire....

ROUSSEAU.

Vous m'étonnez.

EUGÉNIE.

Je partage votre surprise. Ce matin encore, je l'ai trouvé ce livre à la main : il le baisait avec transport, il l'arrosait de ses larmes.

ROUSSEAU.

Quel peut être cet ouvrage?....

EUGÉNIE.

En voici un volume : je suis bien sûre qu'il porte l'autre avec lui.

ROUSSEAU.

De grâce, voyons. (*Il ouvre.*) *Œuvres de Jean-Baptiste Rousseau.* (*A part.*) Oh! Dieu!.... Quelle est ma surprise!.... Ce vieillard!....

EUGENIE.

Vous connaissez ce poëte?

ROUSSEAU.

Oui je le connais.

EUGÉNIE.

J'ai aussi parcouru cet ouvrage.

ROUSSEAU (se remettant.)

Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

EUGENIE.

Je lis rarement, je m'y connais fort peu.

ROUSSEAU.

N'importe ! je serais charmé, de savoir l'impression qu'il a produite sur vous.

EUGÉNIE.

Je vous assure que Rousseau suffit pour me réconcilier avec les poëtes que Gervais m'ordonnait de haïr.

AIR : *Dès mon enfance, cet auteur.*

J'admire ce sublime auteur,
Je ressens des traits pleins de flamme,
Quand vers l'Éternel créateur,
Son génie élève mon ame.
Pour un talent si grand, si beau,
J'éprouve une estime secrète,
Si l'on peut aimer un poëte....
Ah ! celui que j'aime est Rousseau.

ROUSSEAU.

Ah ! que j'aime à vous entendre !.... Mais, hélas ! si vous saviez combien Rousseau est indigne de ces doux sentimens....

EUGÉNIE.

C'est ce que me disait Gervais l'autre jour.

ROUSSEAU (très-vivement.)

Comment ? Gervais vous a dit que Rousseau....

EUGÉNIE.

Fut aussi coupable dans sa vie privée, qu'admirable dans sa poësie. Mais voilà ce que je lui ai répondu.

Même air.

On reproche plus d'une erreur
A sa pétulante jeunesse ;
Mais je lui sais trop de grandeur
Pour l'accuser d'une bassesse.

Des vertus je vois le tableau
Dans sa brûlante poésie,
En le jugeant par son génie,
Je réponds du cœur de Rousseau.

Dans un mouvement d'impatience que je ne puis concevoir, il m'a ordonné de ne jamais prononcer devant lui le nom de Rousseau.

ROUSSEAU.

Qu'entends-je ! d'où peut naître tant de prévention ?...

EUGÉNIE.

J'entends du bruit, c'est lui sans doute.

ROUSSEAU.

Je brûle de l'entretenir un instant.

EUGÉNIE.

Je me retire.... (*Fausse sortie.*) Sur-tout, si vous voulez lui plaire, ne lui parlez pas de Rousseau.

(*Elle sort du côté opposé à Gervais.*)

ROUSSEAU.

Malheureux que je suis !....

SCÈNE XVIII.

ROUSSEAU, GERVAIS (dans le fond.)

ROUSSEAU (sur l'avant-scène.)

Je ne sais quel trouble m'agite à l'aspect de ce vieillard.

GERVAIS (son livre à la main.)

Rousseau !.... Génie vaste !.... Cœur rétréci !

ROUSSEAU (le considérant.)

Oh ! Ciel !.... Il tient encore mes œuvres.

GERVAIS (baisant son livre.)

Fils cruel !....

ROUSSEAU (très ému.)

Qu'entends-je? son fils !.... il m'appelle son fils !

GERVAIS (s'approche, et apperçoit Rousseau.)

Ah ! Monsieur est sans doute un de nos convives ?

ROUSSEAU (dans la plus grande agitation.)

Oui, monsieur.... (*A part.*) C'est lui, c'est lui-même, mes doutes sont éclaircis, mes yeux et mon cœur le reconnaissent.

GERVAIS.

Monsieur, que je ne vous dérange pas.... Je croyais trouver ici Eugénie.

ROUSSEAU (à part.)

Vingt ans d'absence et de malheur..... Mes traits lui semblent nouveaux. Profitons de cette heureuse occasion pour sonder son ame, et obtenir ce pardon que j'ai tant desiré. (*Il fait quelques pas.*) Comment m'y prendre? (*Haut à Gervais.*) Vous sembliez lire avec beaucoup d'intérêt.....

GERVAIS (mettant le livre dans sa poche.)

Rousseau...., un poëte célèbre.....

ROUSSEAU.

Par ses malheurs !.... Mais.....

GERVAIS.

Par son ingratitude !....

ROUSSEAU (à part.)

Ah ! comment le fléchir ?..... (*haut.*) Vous en voulez donc beaucoup à ce pauvre Rousseau ?

GERVAIS.

Si vous le connaissiez.....

ROUSSEAU.

Si vous saviez vous-même les sentimens qu'il éprouve....

GERVAIS. (animé.)

Qu'entends-je monsieur ! Vous connaitriez mon fils ?....

(~~Les deux jeunes gens paraissent dans le fond de la scène.~~)

ROUSSEAU.

Rousseau, votre fils!

GERVAIS. (toujours animé.)

Je me suis trahi. (*Haut.*) Non, il ne l'est plus : ne ne m'a-t-il pas méconnu, ne l'ai-je pas maudit?

ROUSSEAU (à part.)

Ah! Dieu!..... Il me déchire. (*haut.*) Que vous êtes cruellement vengé!.....

GERVAIS.

De nouveaux malheurs lui seraient-ils survenus?.....

ROUSSEAU,

Le plus grand de tous.

GERVAIS.

Vous m'effrayez!.....

ROUSSEAU (d'un ton pressant.)

Son père le maudit.

GERVAIS.

C'est lui qui a renié son père.

ROUSSEAU.

Son infortune, ses remords.....

GERVAIS. (attendri malgré lui.)

Ne me parlez plus de Rousseau.....

ROUSSEAU.

Dieu! Il paraît attendri : Poursuivons.

AIR : *De la piété filiale.*

Ah! malgré vous tous vos sens sont émus,
Pourquoi donc ces tendres allarmes?
Pourquoi vos yeux sont-ils mouillés de larmes,
Si ce fils ne vous intéresse plus?
De l'ingrat qui vous désespère,
Oubliez vous donc les mépris?

GERVAIS.

Non, non; mais si l'ingrat n'est plus mon fils,
Ne suis-je pas son père?

ROUSSEAU.

Ah ! bonheur ! Suivons l'effet de cette heureuse émotion. (*Avec chaleur.*) Si vous aviez vu ce Rousseau pendant son exil, si vous aviez été témoin de son désespoir !.....

GERVAIS.

Serait-il vrai ?

ROUSSEAU.

Au milieu de tant d'orages, le souvenir de son père !...

GERVAIS.

Ne me trompez-vous pas ?

ROUSSEAU.

Honteux, brûlant de retrouver l'auteur de ses jours, ce fils que vous croyez éloigné.....

ALPHONSE.

Eh bien !.... Mon fils !.... Ce cher fils !....

ROUSSEAU (avec effusion.)

Dans cette ville.... non loin d'ici.... il a craint qu'un juste ressentiment..... Mais non..... l'indulgence est dans vos yeux ; elle est dans votre cœur.... (*D'une voix forte.*) et Rousseau peut sans crainte se montrer à son père.

GERVAIS (le considérant.)

Sans doute. Mais vous êtes ému, vous pleurez.

ROUSSEAU (avec l'expression la plus tendre.)

J'implore le pardon de Rousseau.

GERVAIS.

Que ne vient-il dans mes bras ?

ROUSSEAU.

Vous le voyez à vos pieds.

(Ce, les deux Jeunes gens paraissent dans le fond de la scène)

DUO *d'Eléonore.*

GERVAIS.

Est-ce bien toi, toi que je serre
Et dans mes bras et sur mon cœur ?
Oui, son retour va finir mon malheur.

ROUSSEAU

O doux momens ! O jour prospère !
Je vois mon père,
Et son aspect va finir mon malheur.

GERVAIS.

Oh ! mon cher fils !

ALPHONSE et EUGÉNIE.

Son fils !....

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, TAPIN, PIRON, CHAULIEU (*dans le fond.*)

PIRON.

Que vois-je ? Gervais dans les bras de Rousseau !

TAPIN, ALPHONSE, EUGÉNIE.

Rousseau !

GERVAIS.

Tu ne rougiras donc plus de m'appeler ton père ?

PIRON, CHAULIEU, EUGENIE.

Son père !....

PIRON.

En voici bien une autre.

ROUSSEAU.

Ah ! que me dites-vous ! Mes amis, soyez témoins de mon bonheur ; je retrouve mon père, le voilà, je le reconnais, je l'embrasse avec orgueil.

CHAULIEU.

O doux épanchemens !....

TAPIN.

Rousseau !.... Tapin a logé le grand Rousseau ! La postérité le saura. Mais sérieusement, le vieux Gervais.....

ROUSSEAU (vivement.)

Est mon père, oui, mon père, je ne saurais trop le répéter.... (*A Piron*) Mon ami, je te dois ce bonheur.

PIRON.

Ah ! pour la découverte de ton père, je veux bien mourir si je m'en doutais. Mais voici, mon cher, qui vaut peut-être un faible remerciement.

(*Il lui remet des lettres de rappel.*)

ROUSSEAU.

Des lettres de rappel !.... Ah ! mon ami!

PIRON.

Laisse donc, c'est moi qui suis le plus heureux.

RONSSEAN.

Que m'as-tu donné là, mon ami ? (*lisant*) « Le parlement ayant égard au repentir du sieur Rousseau suppliant. » — Rousseau suppliant ! Y penses-tu ? « Considérant etc. lui pardonne les couplets injurieux qui lui sont imputés. » — Lui pardonne !... (*Il fait une pause.*) Mes amis, je suis toujours exilé.

CHAULIEU.

Comment ? tu refuses !

TAPIN.

Je l'approuve, On ne pardonne qu'à un coupable.

ROUSSEAU.

Je serais encore chargé de ces couplets odieux que la calomnie a fait courir sous mon nom ! Ah ! ma fierté s'indigne d'une grâce qui me suppose criminel.

AIR : *Dorilas contre moi des femmes.*

L'air protecteur de l'indulgence,
Révolte le cœur ulcéré :
Rousseau doit plutôt fuir la France,
Que d'y languir déshonoré.
Pour ce forfait abominable,
Lui pardonner complaisamment !....
C'est un crime, s'il est coupable,
Un affront, s'il est innocent.

ALPHONSE.

Quelle ame sublime !.....

GERVAIS.

Voilà mes bienfaiteurs.

ROUSSEAU (à Tapin.)

Vous avez fait assez pour mon père, homme généreux. C'est à moi seul aujourd'hui, qu'est confié le soin de son bonheur. Bonne Eugénie ! Comment vous payer les consolations que vous lui avez prodiguées ?

TAPIN (les unissant.)

C'est moi qui me charge de ce soin.

ALPHONSE ET EUGÉNIE.

Que de reconnaissance !

TAPIN (à Rousseau.)

Vous nous restez quelque tems ?

ROUSSEAU.

Mes amis, ne désespérez pas de la justice des lois. Si l'instant qui doit proclamer l'innocence est trop souvent tardif, le triomphe n'en est pas moins certain, et cela étant, je dois l'attendre avec résignation au milieu de mes amis, et dans les bras de mon père.

VAUDEVILLE.

Air *nouveau.*

ROUSSEAU.

Enfin, le calme, dans mon cœur,
Renaît après plus d'un orage ;
Je sens un rayon de bonheur,
Ranimer la fin de mon âge.
On peut oublier qu'un seul jour,
La fortune vous fut contraire,
Lorsqu'elle vous garde au retour
Un pays, des amis, un père.

CHAULIEU.

Nous serons nés pour le bonheur,
Quoiqu'en dise le sage austère,
Si de l'amour la douce ardeur
Vient embellir notre carrière.
Anacréon eût des desirs,
Jusques à son heure dernière ;
Jeune, il fut le fils des plaisirs ;
Vieux, il était encor leur père.

TAPIN.

De ces auteurs, qu'on dit fameux,
Je puis bien partager la gloire ;
Car chez moi, pour écrire mieux,
Ils viennent souvent rire et boire.
Pour qu'ils fassent de bons écrits,
Comme il faut qu'on les désaltère,
En leur versant mon vin, je dis :
Des gens d'esprit je suis le père.

ALPHONSE.

En tous lieux et dans tous les cœurs,
L'hymen et l'amour sont en guerre ;
Mais chez nous le droit des vainqueurs
Echût à l'enfant de Cithère.
C'est pourquoi le Dieu des amours,
En dépouillant l'hymen, son frère,
A bien des pères de nos jours,
N'a laissé que le nom de père.

PIRON.

Un auteur pille chez autrui,
L'œuvre qu'il dit avoir fait naître ;
Un époux bien content de lui,
Dans son fils croit se reconnaître :
De la paternité jaloux,
Chacun d'eux est un plagiaire,
Puisque ni l'auteur ni l'époux,
N'a travaillé pour être père.

EUGÉNIE (au public.)

Notre ouvrage est un faible enfant,
Qui dans le monde veut paraître ;
Son père se cache, tremblant....
Je puis vous le faire connaître :
Mais de ce fils, en l'adoptant,
Vous devez tenir la lisière,
Car si vous maltraitez l'enfant,
Vous ne connaîtrez pas le père.

FIN.

Pièces de Théâtre qui se trouvent chez MARTINET, *Libraire, rue du Coq, n° 15.*

Les Consolateurs, comédie en un acte et en vers, par Charles Maurice. 1 fr.

Une Soirée de Deux Prisonniers, ou Voltaire et Richelieu, comédie en un acte, mêlée de vaudev. par MM. D*** et D***. 1 fr. 20 c.

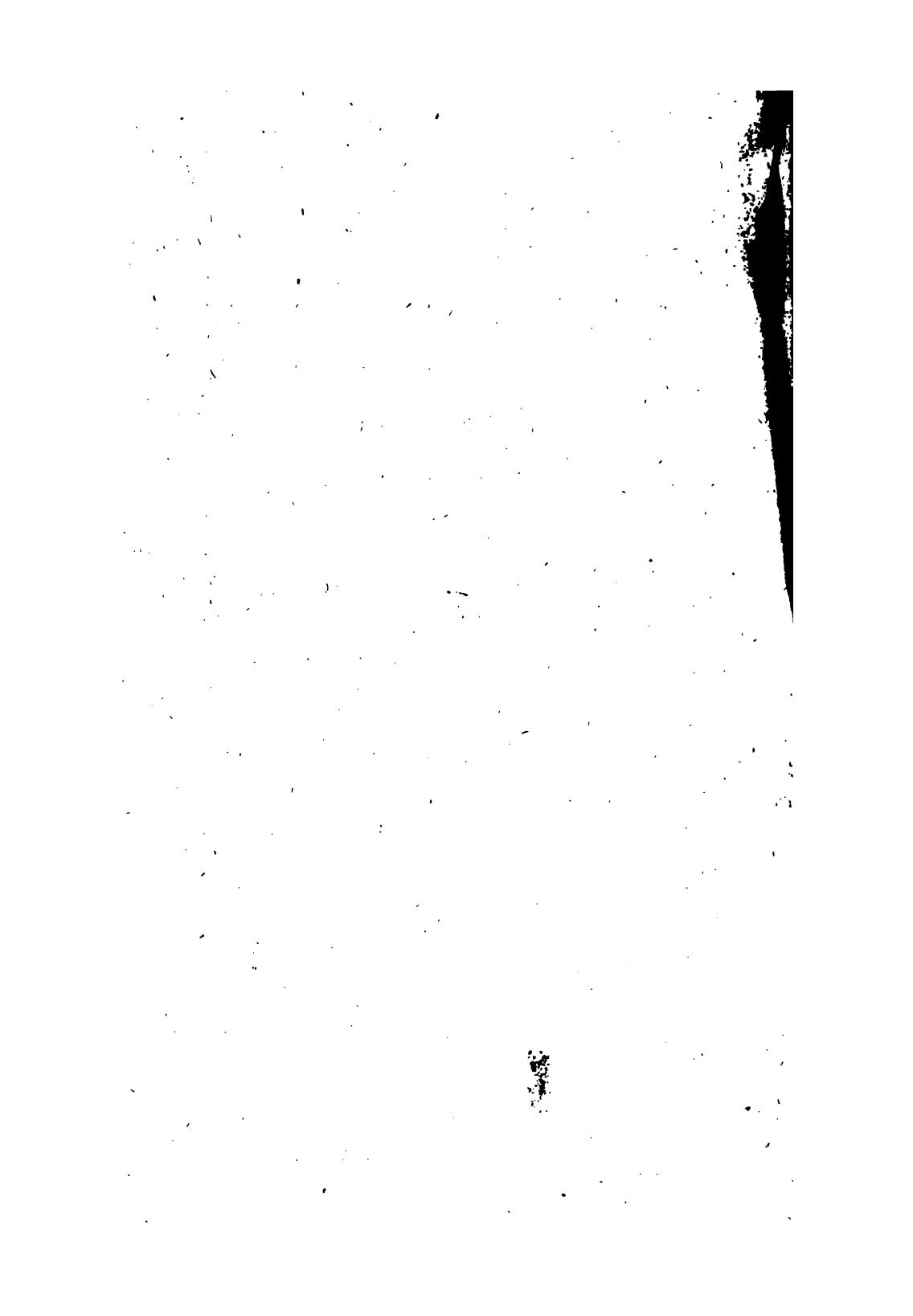
Le Salomon de la rue de Chartres, ou le Procès de l'An X, Revue épisodique, vaudeville en un acte, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Jean-Baptiste Rousseau, ou le Retour à la Piété Filiale, vaudeville en un acte, par Ernest et Bourguignon, 1 fr. 20 c.

Emilie, ou les Femmes, vaudeville en un acte, par Dubois. 1 fr. 20 c.

Molière chez Ninon, ou la Lecture du Tartufe, comédie en un acte et en vers, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Riquet à la Houpe, opéra-pantomime-féerie en trois actes. 75 c.



Despres, Jean Baptiste Denis

UNE SOIRÉE

DE

DEUX PRISONNIERS,

OU

VOLTAIRE ET RICHELIEU.

Comédie, en un acte, mêlée de Vaudevilles.

Desparis, J.B.D. Deschamps, J.M.

PAR MM. D****** ET D********.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le ~~6~~ 9 Germinal, an XI.

A PARIS,

CHEZ { J. F. GIRARD, imprimeur-libraire, quai de la Vallée;
CAPELLE, libraire, rue J.-J. Rousseau;
MARTINET, rue du Coq-Saint-Honoré.

AN XI. — 1803.

Les Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque nationale.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
VOLTAIRE,	*MM.*	*Julien.*
M. DE RICHELIEU,		*Henri.*
BERNAVILLE,		*Lenoble.*
DEUX PRISONNIERS,		*Édouard.* / *César.*
BRULOT,		*Carpentier.*
LAURENT, *porte-clef*,		*Fichet.*
Mme. DE MARANVILLE,	*Mme.*	*Belmont.*

La Scène est à la Bastille, en 1720.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tour; à droite, une fenêtre qui suppose un cabinet éclairé par la salle.

UNE SOIRÉE
DE
DEUX PRISONNIERS.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Deux prisonniers jouent aux échecs dans le fond du théâtre. Sur le devant, est une table de bois brut, avec des crayons, des dessins etc.*)

BRULOT (accourant, et s'asseyant à cette table.)

Eh! vîte, terminons mon dessin, tandis que j'ai l'imagination encore frappée de ce que j'ai vu du haut des tours. Quelle file de voitures! Que de jolies femmes! Et tout cela pour M. de Richelieu! Qu'il se plaigne encore de la Bastille!..... Il s'y fera. Je m'y suis bien fait.

AIR : *La Paris, contre-danse.*

Ma foi, dans ce Château-Royal,
Peu m'importe,
Qu'à la fin je sorte!
D'honneur, en ce Château-Royal,
Un philosophe n'est pas mal.
Des murs épais,
Mais toujours frais,
D'assez bons verroux à la porte:
Un long sommeil,
Point de soleil,
Et rien à faire à son réveil.
Ma foi, de ce Château-Royal, etc.

Ier. PRISONNIER.

M. Brulot, M. Brulot! un peu plus bas.

BRULOT.

C'est juste.

MÊME AIR : (mais plus bas).

Dîner succint ;
Mais toujours sain
Qu'à point nommé, l'on vous apporte :
Rien à payer,
Même au premier,
Pour le quartier
De son loyer!
Ma foi, de ce Château-Royal, etc.

Ier. PRISONNIER.

Echec et mat!

BRULOT, (dessinant.)

Je suis curieux de connaître ce jeune Arouet de Voltaire qui nous est arrivé, dit-on, et dont on parle tant. J'ai dans l'idée que sa lyre et mon crayon se marieront à merveille ; et je suis sûr que mon portrait de M. de Richelieu lui plaira ; mais, s'il est ici pour des vers contre le régent, comme on l'assure, il n'osera plus faire de l'esprit sur les affaires du tems. Il n'y a que moi, que la Bastille ne décourage pas.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LAURENT, (traversant très-vîte le théâtre.)

BRULOT, (sans se déranger.)

LAURENT!

LAURENT.

Tantôt. Je suis pressé.

BRULOT, (lui montrant un dessin.)

Tiens, regarde, reconnais-tu cela?

LAURENT, (revient et regarde.)

Pardi ! voyez-donc, c'est la promenade des voitures, dans la rue Saint-Antoine, quand M. de Richelieu prend l'air sur la terrasse.

BRULOT.

Fort bien ! Et ce joli jeune homme qui tient la clef de toutes les portes de la prison, et qui les ouvre toutes ?

LAURENT.

Qui tient la clef? Ce serait-il moi?

BRULOT.

C'est l'amour.

LAURENT.

C'est différent.

LAURENT.

Et cet oiseau chagrin qui voltige sur la tour?

LAURENT.

Ça?..... c'est un hibou..... Mais, est-ce que vous y pensez, M. Brulot, pourquoi donc que votre hibou ressemble à M. le Gouverneur?

BRULOT.

Tu te trompes, mon ami : c'est M. le Gouverneur qui ressemble à mon hibou.

LAURENT.

AIR *du Vaudeville de l'Avare.*

C'est donc le diable qui vous tente :
Oui, c'est lui, j'n'en s'rais pas surpris
Encore une estampe insolente,
Qui courra bientôt dans Paris.
Même en prison vous l'aurez faite,
De la prison voilà les fruits !

BRULOT.

Laurent, c'est qu'alors que j'y suis,
Je n'ai pas peur que l'on m'y mette.

LAURENT.

Ah! v'la ce que c'est.

BRULOT.

Au moins, ne me trahis pas.

LAURENT.

Laissez-donc.... c'est bien à moi qu'il faut dire ça. Vous savez bien que je vous aime, parce qu'enfin, à la méchanceté près, vous êtes un bon homme, et que vous m'avez promis mon portrait.... A-propos deça, j'oubliais ! M. de Richelieu vous attend.

BRULOT.

J'y vais.... Un mot : est-il bien vrai qu'Arouet de Voltaire n'est plus au secret ?

(*On entend le son d'une cloche.*)

LAURENT.

Voici M. le Gouverneur ; allez vous-en !

BRULOT (regardant.)

Avec une femme !... Oh ! je reste.

LAURENT.

Ah ben oui ! marchons, marchons !

BRULOT.

Songe donc que c'est moi qui fais les honneurs de la Bastille, qui suis le maître des cérémonies !

LAURENT.

Allez-donc, maudit homme !

BRULOT.

C'est qu'une prisonnière..... C'est rare !

LAURENT, (aux joueurs d'échecs)

AIR : *Carillon de Dunkerque.*

Allons, allons, partez !
Allons, Messieurs, sortez,
Sans retard et sans bruit,
Car le Gouverneur me suit.

LES DEUX PRISONNIERS.

Un prisonnier, peut-être ?
Ah ! fais-nous le connaître.

BRULOT.

Morbleu ! qui peut-elle être ?
Ah ! fais-la moi connaître.

Quel est son rang, son nom? Le sais tu? | Quel est son rang, son nom? Le sais tu?

LAURENT.

Non, non, non.

Allons, allons, partez, etc.

Ier. PRISONNIER.

Qu'on ne touche pas à notre jeu. Je gagnais la tour de monsieur.

LAURENT.

Gagnez la vôtre. Je vous avertirai, si j'y pense, quand M. de Bernaville sera sorti.

(*Brulot et les Prisonniers quittent la salle.*)

SCÈNE III.

Mme. DE MARANVILLE, M. DE BERNAVILLE.

(*M.* DE BERNAVILLE *une lettre à la main. Mme. de Maranville donne, en entrant, une bourse à Laurent qui la reçoit avec la frayeur d'avoir été vu.*)

LAURENT, (à part.)

Ce n'est pas là de la monnaie de M. Law. L'argent vaut mieux que du papier.

BERNAVILLE.

Madame, quoique M. d'Argenson ne me fasse pas l'honneur de me dire pour quel motif vous venez à la Bastille, il m'ordonne de vous y recevoir, de vous y traiter avec de grands égards; et même au terme de sa lettre, vous pourrez choisir la chambre qui vous conviendra. Mon devoir est de me conformer aux intentions du ministre, et je m'empresserai d'obéir quand vous m'aurez indiqué.....

Mme. DE MARANVILLE.

Je vous rends grâces. Quelle est la pièce où nous sommes?

BERNAVILLE.

C'est le salon où se rassemblent les prisonniers.

Mme. DE MARANVILLE, (avec intérêt.)

Les prisonniers !.... Lesquels ?

BERNAVILLE.

Tous ceux qui sont libres de communiquer entr'eux. Mais ordonnez, et j'en ferme la porte.

Mme. DE MARANVILLE.

O Ciel ! que je prive de la douceur de se réunir des personnes déjà trop à plaindre !

BERNAVILLE.

A plaindre ! mais non, madame. Je leur procure toutes sortes d'agrémens, la permission de respirer de tems en tems..... dans la cour, ou sur le bastion là-haut.

Mme. DE MARANVILLE.

Là-haut ! Je le sais.

BERNAVILLE.

La correspondance avec leurs amis, quand j'en ai pris lecture, et même les *Petites-Affiches*, quand elles ne sont pas trop hardies : voilà leurs amusemens ordinaires.

Mme. DE MARANVILLE.

Hélas ! par leurs plaisirs je juge de leurs peines. Je souhaiterais n'être pas éloignée de ce lieu-ci. Cette fenêtre que j'apperçois.....

(*Elle indique une fenêtre donnant sur le salon.*)

BERNAVILLE.

Est celle d'un petit greffe qui reçoit la lumière de ce parloir, et dont la porte est dans ce corridor.

Mme. DE MARANVILLE.

Permettez que je m'y retire ; j'y serai fort bien. N'est-il aucun obstacle ?

(*Laurent lui fait signe que non.*)

BERNAVILLE.

Laurent, apportez-moi la clef.

LAURENT (vivement.)

La voici, M. le Gouverneur.

BERNAVILLE.

Alors, madame, disposez-en librement. Si vous le desirez, j'y ferai porter des livres, de la musique, et même le luth de madame de Bernaville.

Mme. DE MARANVILLE.

J'accepte, et vous remercie. Le ministre m'a promis qu'il ferait adoucir le sort d'un jeune auteur malheureux, et déjà célèbre, madame de Voltaire.

BERNAVILLE (avec réserve.)

Madame.....

Mme. DE MARANVILLE.

Les ordres vous seraient-ils parvenus?

(*Laurent fait signe que oui.*)

BERNAVILLE.

Madame, le devoir de ma place est de tout ignorer.

Mme. DE MARANVILLE.

Pardonnez. Un de mes gens m'attend au premier guichet, et j'ai quelques dispositions à lui prescrire; après quoi, je m'empare de l'asyle que j'ai choisi.

BERNAVILLE.

J'aurai l'honneur de vous accompagner.

Mme. DE MARANVILLE.

Non, demeurez; le concierge me guidera. Demeurez, je vous supplie.

BERNAVILLE.

J'obéis.

SCÈNE IV.

BERNAVILLE (seul.)

MADAME de Marauville!..... Je ne connais pas ce nom-là. Je ne serais pas surpris que ce ne fût un nom emprunté. Ce M. de Richelieu peut fort bien en être l'objet. En vérité, depuis que M. le Régent gouverne, je n'entends plus rien aux ordres qu'on donne... un air de sévérité et.... l'instant d'après, une indulgence qui gâte tout.

AIR . . . . . .

En honneur, ce n'est pas la peine
D'être captif pour l'être ainsi;
Grâce à la Cour, où rien ne gêne,
La liberté pénètre ici.
L'amour brise et verroux et grille:
Réduit, tout seul, à s'ennuyer,
Le gouverneur de la Bastille
Y voudrait être prisonnier.

SCENE V.

BERNAVILLE, LAURENT.

LAURENT.

ON cherche par-tout M. le Gouverneur; c'est ce jeune homme qui n'est plus au secret.

BERNAVILLE.

Arouet de Voltaire? (*A part.*) Esprit mordant!

LAURENT (à Voltaire.)

Par ici, monsieur, par ici. Entrez dans le sallon.

SCENE VI.

VOLTAIRE, BERNAVILLE, BRULOT,

(*un instant après Voltaire.*)

VOLTAIRE.

M'en voilà donc quitte! Je retrouve l'usage de mes facultés; je renais au jour! Grand merci!... Monsieur, vous avez dit : *fiat lux*, et j'ai revu la lumière! Je viens vous en témoigner ma reconnaissance.

BERNAVILLE.

AIR : *Vaudeville de Florian.*

Elle est pour monsieur d'Argenson
Qui sans doute à vous s'intéresse...

VOLTAIRE.

Oui, Monsieur, vous avez raison,
Il est, pour moi, plein de tendresse.
En m'enfermant, il me soustrait
A des écueils qu'il appréhende :
Ce que, pour moi, son zèle a fait,
Que le Ciel un jour le lui rende!

BRULOT.

Enfin, j'ai donc le bonheur de voir M. de Voltaire!

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Souffrez qu'aux hommages divers
Des admirateurs de vos vers,
Je joigne ici le nôtre!
Pour le Pinde, il est désolant
Qu'en sa course on gêne un talent
Qui prend l'essor du vôtre ;
Mais puisque le sort en ces lieux
Offre un nouvel hôte à nos yeux,
On est joyeux,
Et l'on aime mieux,
Que ce soit vous qu'un autre.

VOLTAIRE.

Monsieur, tous les malheureux sont frères, et je vous demande votre amitié.

BERNAVILLE (lui présentant un registre.)

Voici le registre où vous pourrez écrire ce que vous desirez.

VOLTAIRE (prenant la plume.)

Oh! de tout mon cœur, s'il doit être lu par M. le Régent. Je desire que les princes se connaissent assez en poésie, pour ne pas attribuer des vers détestables à ceux qui tâchent d'en faire de bons.....

BERNAVILLE (très-haut.)

Monsieur, monsieur, les princes se connaissent à tout!

VOLTAIRE.

Il y paraît.

AIR: *Du Noël de la cour.*

Oui, celui-là doit être
De jugement pourvu,
Qui peut me reconnaître
Pour l'auteur des *J'ai vu*:
Mais j'ose du bon goût attendre ma vengeance,
Le goût en France règne aussi,
Et son empire, Dieu merci,
N'est jamais en régence.

BRULOT (à part, avec plaisir, et se frottant les mains.)

C'est ça!

BERNAVILLE.

Monsieur, si c'est encore une épigramme, prenez garde, ou craignez le sort de M. Brulot; voici la dixième fois qu'il est à la Bastille.

BRULOT.

La douzième, sans vous démentir, M. le Gouverneur; et ce ne sera pas la dernière.

VOLTAIRE.

Juste Ciel! Eh! monsieur, vous plairiez-vous ici?

BRULOT.

Presque pas; mais que voulez-vous? M. de Bernaville le sait; mes crayons ont une célébrité malheureuse.

AIR : *Nous avons une terrasse.*

A peine a-t-on mis en vente
Un nouveau dessin
Satirique et malin,
Dans la nuit, chez moi se présente
Un exempt..... (c'est monsieur Tapin.)
Avant qu'il ne me complimente,
Moi, j'ai sonné ma gouvernante :
« Allons, descendez, hâtez-vous,
» Fanchon, ces messieurs sont chez nous ».
Ma Fanchon, sans dire un seul mot,
En linge et tabac aussitôt,
Met à part tout ce qu'il me faut.
Alors, muni du moins lourd des paquets,
Prenant congé de Fanchon qui m'éclaire,
Ayant en poche, ou *Bocace* ou *Rabelais*,
Le front serein et la bourse légère,
A l'exempt, j'ouvre la portière;
On part, on arrive aux guichets.
Qui vive? « Un confrère; »
Sans préliminaire,
Mon gîte ordinaire
Est tout préparé;
Jamais à personne
Monsieur ne le donne:
Toujours il soupçonne
Que j'y reviendrai.

BERNAVILLE.

Monsieur Brulot, le Gouvernement se lassera.

BRULOT.

Monsieur, il aura donc moins de patience que moi : mais, d'ailleurs, appuyé comme je le suis de la protection de M. de Richelieu....

VOLTAIRE.

Le jeune Fronsac de Richelieu ! Vous le connaissez? (*au Gouverneur.*) Ah, monsieur, dites-moi, je vous prie, si les vers que j'ai faits ici sur son mariage, lui sont parvenus

BERNAVILLE.

Cette question est de celles auxquelles je crois pou-

voir répondre. Oui, monsieur, j'ai voulu les lui remettre moi-même.

VOLTAIRE.

Heureux mortel! Il oublie dans les bras d'une femme charmante, que Voltaire est à la Bastille!

BERNAVILLE.

Vous pourriez vous tromper; car le voilà.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RICHELIEU.

VOLTAIRE.

Monsieur de Richelieu!.. Se peut-il! Comment? Je n'ose le croire. C'est vous! c'est bien vous!

RICHELIEU.

C'est moi, c'est moi-même, et qui mourais d'impatience d'embrasser mon ami Voltaire.

VOLTAIRE.

Quelle bonté! Quelle grâce! Eh bien! vous voyez l'œuvre de la calomnie! Je suis emprisonné pour des vers médiocres que je n'ai pas faits.

RICHELIEU (gaiement.)

Monsieur, il fallait les faire; il seraient bons et c'est peut-être de cela que le Régent vous punit.

VOLTAIRE.

Fort bien! vous en riez à votre aise: mais moi, qui ne sais pas quand je sortirai de ce tombeau, ni même si j'en sortirai....

RICHELIEU.

Vous verrez, mon ami, qu'on s'attache à M. de Bernaville, et que, sans être aussi séduisant que vous, il a des manières qui captivent.

(*Bernaville s'incline.*)

RICHELIEU.

Et puis, une petite retraite sert à mûrir le génie.

VOLTAIRE (avec feu.)

Monsieur, rien ne mûrit à l'ombre.

RICHELIEU.

Du moins, n'est-on malheureux nulle part en pensant qu'on a fait Œdipe!

AIR:

Beautés mâles et soutenues,
De si grands traits, de si beaux vers!
Mon ami, la pièce est aux nues,

VOLTAIRE.

Et son auteur est aux enfers!

RICHELIEU.

Aux enfers! c'est un peu trop dire,
(*montrant le Gouverneur.*)
Car monsieur règne dans ce lieu,
Et ce n'est pas le sombre empire,
Puisque monsieur n'est pas un Dieu.

BERNAVILLE.

De l'imagination! De la poésie!..... (*On entend un roulement,*) Pardon, monsieur, mais j'entends...

RICHELIEU.

Allez, mon cher monsieur, allez; il ne faut pas que le service souffre; et nous nous résignons..... M. le Gouverneur, quelle est cette femme intéressante, mais trop voilée, que je n'ai pu qu'entrevoir tout-à-l'heure? Serait-elle prisonnière d'État? Hein?....

BERNAVILLE.

Monsieur sait bien que mon devoir.....

RICHELIEU.

Eh! vraiment, oui. J'oubliais *le devoir*, *les principes*..... Il faut pourtant que je sois instruit. (*Bas.*) Allons, Brulot, aux informations; courez, volez, payez.

BRULOT.

Comptez sur moi.

BERNAVILLE.

M. de Richelieu ne s'offensera pas si je remplis mon devoir, en lui rappellant, que ce n'est pas là précisément ce qui devrait l'occupper. Mais puisque M. de Voltaire à tant d'aversion pour la Bastille, j'espère, monsieur, qu'il saura vous déterminer à n'y plus être. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

VOLTAIRE, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Ce Bernaville est un sot.

VOLTAIRE.

C'est son devoir ; mais, qu'ai-je entendu ? Qu'a-t-il dit ? Comment ! Est-ce que vous-même vous seriez prisonnier ?

RICHELIEU, (gaiement)

Si je le suis ! Vous allez-voir qu'il n'y a de lettres de cachet que pour vous !

VOLTAIRE.

Quoi ! ce n'est pas du sein des plaisirs et des fêtes que vous venez consoler un proscrit ?

RICHELIEU.

Non, morbleu, non : c'est du fond d'une tour. Voilà déjà plusieurs jours que M. de Bernaville me donne ici l'hospitalité. Je n'ai rien eu de plus pressé, mon ami, que de vous rendre ma visite ; vous étiez au secret ; je me suis fait écrire.

VOLTAIRE.

On ne saurait être plus poli : mais, apprenez-moi pour quel crime ?....

RICHELIEU.

Un crime inouï ; n'ai-je point osé croire, en dépit de mon mariage, que je n'étais pas marié ?

VOLTAIRE.

Comment ?

RICHELIEU.

AIR : *Un de ces jours avec quelques compagnes.*

Or, apprenez que jusqu'ici, ma femme
Malgré l'hymen, n'a pas encore d'époux :
Mes chers parens, pour attendrir mon ame,
M'ont sagement logé sous des verroux.

On se promet beaucoup de cette épreuve ;
Des jours, des mois pourront bien s'écouler.
De tout mon cœur, comme eux, je plains ma veuve,
Mais je ne puis, d'honneur, la consoler.

VOLTAIRE.

Ainsi le sort, par un motif contraire,
Tous deux ici voulut nous rassembler,
Voltaire y vient pour apprendre à se taire ;
Et Richelieu, pour apprendre à parler.

RICHELIEU.

Vous concevez le déchaînement, les cris, les fureurs ; on n'a pas manqué d'intéresser la puissance, de l'armer contre moi ; et la personne délaissée, mais furieuse, s'est enfuie dans un château, tandis qu'on m'établissait dans celui-ci.

VOLTAIRE.

Et moi, qui vous ai fait des vers, où je vous félicitais de votre bonheur !

RICHELIEU.

N'ai-je pas eu le bonheur de les lire ? Ils sont charmans.

VOLTAIRE.

Pauvre Hortense ! Avec tant de mérite !....

RICHELIEU.

Je ne la connais pas : elle est sortie de Saint-Cyr,

pour aller à l'autel. Je m'y suis trouvé..... parce que cela convenait à tout le monde, hors à moi. Je ne sais pas ce que j'ai promis; si c'est d'être indifférent pour elle, et de détester le mariage, je tiens ma parole.

VOLTAIRE.

Eh bien! moi, reçu dans sa famille, avec une bonté particulière, j'ai pu la juger. Sa figure est d'une beauté parfaite.

RICHELIEU.

A peine l'ai-je apperçue.

VOLTAIRE.

Tous les talens aimables....

RICHELIEU.

On le dit.

VOLTAIRE.

Une manière d'écrire, piquante et naturelle.....

RICHELIEU.

Elle n'a jamais eu de réponse à me faire.

VOLTAIRE.

Que je la plains!.... Et si, destinée à vous appartenir, elle s'était accoutumée d'avance à vous aimer....

RICHELIEU.

D'honneur! je crois qu'il me prêche! ce sera peut-être un sermon de Voltaire qui convertira Richelieu!

AIR : *J'ai rencontré dans mes voyages.*

Dans les offres de ma famille,
Trouvez-vous donc quelque raison?
« L'hymen, dit-elle, ou la Bastille »,
C'est l'esclavage ou la prison.
Voltaire n'écrit ni ne pense
D'après le vulgaire et sa loi;
A mon tour, moi, je me dispense
D'épouser par ordre du roi.

VOLTAIRE.

Ainsi, voilà les seul torts de l'intéressante et malheureuse Hortense !

RICHELIEU.

Qu'elle ne soit pas ma femme..... et je l'adore.

VOLTAIRE.

Ah ! vraiment, oui !

AIR : *Enfant chéri des Dames.*

Du Dieu qui plaît aux Belles,
Pourquoi, jeune et Français,
N'aurait-on pas les ailes,
Quand on en a les traits ?
Point de chaîne incommode,
Sans cesse un nouveau choix ;
C'est par vous que la mode
Doit étendre ses lois.
Ce bon tems de régence
Est un moment si doux !
On n'y fait pénitence
Qu'en suivant tous ses goûts :
La pénitence est d'y suivre ses goûts.

Du Dieu qui plaît aux Belles, etc.

RICHELIEU.

Eh bien ! voilà de la raison !

VOLTAIRE.

Mais, cette prison, comment la supporter ? Pas la plus légère intrigue de galanterie.

RICHELIEU.

Pas la moindre.

VOLTAIRE.

AIR : *Sans un petit brin d'amour.*

Sans amour,
Dans une tour
On n'est pas plus gai..... qu'à la Cour :
Pour mieux plaire, ce séjour
A besoin de l'amour.
Jamais, ici la scène n'est embellie ;

RICHELIEU.

La nuit y règne tout le jour,
Du noir, des fers....

VOLTAIRE.

C'est une tragédie,
Mais sans princesse et sans amour.

ENSEMBLE.

Sans amour, etc.

RICHELIEU.

Je sais qu'on se flatte de me prendre par famine; mais, j'ai du caractère. Et puis on a bien quelques dédomagemens, au moins d'amour-propre. Mon aventure fait un bruit, un effet!... Demain, vous monterez sur la tour, et vous verrez.

VOLTAIRE.

Quoi!.... ce fracas dont j'entends parler ici; ce concours de voitures qui se promènent autour de la forteresse, c'est vous qui l'attirez?

RICHELIEU.

On le croit.

VOLTAIRE.

Et c'est du haut de la plate-forme que vous recevez vos visites?

RICHELIEU.

C'est mon sallon. Aussi tous les jours, à midi, vous me voyez paré comme à la Cour. Plusieurs carrosses arrivent, l'un après l'autre, jusqu'au bord du fossé; là, des femmes.... assez sensibles pour me plaindre, se montrent à la portière; et de loin, par des signes éloquens qui m'enchantent, qui m'attendrissent.....

AIR: *de la bagatelle.*

Voltaire, en dépit
De son esprit
Lui-même aurait peine à comprendre
Tout ce que de flatteur et de tendre,
Sans s'entendre,
L'on se dit.

L'éventail, les gants,
En l'air flottans,
Font des complimens,
Pour moi charmans.
Mon chapeau leur rend,
Très-poliment,
A tout moment,
Leurs complimens,
Leurs sentimens.

VOLTAIRE.

Sur votre récit,
Sans trop d'esprit,
Vraiment je commence à comprendre,
Tout ce que de flatteur et de tendre,
Sans s'entendre,
L'on se dit.

RICHELIEU.

Voltaire, en dépit
De son esprit,
Lui-même, aurait peine à comprendre
Tout ce que de flatteur et de tendre,
Sans s'entendre,
L'on se dit.

RICHELIEU.

Une seule.... hélas! toujours voilée!...
Quelle grâce et quel touchant maintien!
Que mon ame en est pleine et troublée!
C'est qu'en elle.... Ah! tout parle si bien!

ENSEMBLE.

VOLTAIRE.

Sur votre récit, etc.

RICHELIEU.

Voltaire, en dépit, etc.

RICHELIEU.

Oui, mon ami, toujours voilée, sans livrée, sans armes sur sa voiture, elle est constamment la première au rendez-vous; et quoique son éventail soit muet et timide, c'est une réserve si noble, un air d'intérêt si doux....! Enfin, mon ami, soit réalité, soit que mon imagination séduite me fasse illusion, il m'a semblé tout-à-l'heure voir cette femme aimable en conversation avec le Gouverneur; et quand j'ai paru, cette même gaze, cette gaze cruelle m'a dérobé ses traits.

VOLTAIRE.

Rêve de prisonnier, croyez-moi.

RICHELIEU.

Tout-à-l'heure, j'en saurai davantage; j'ai mis à sa poursuite un de nos compagnons, un peintre, encore plus curieux qu'il n'est habile....

(*On entend préluder sur un luth.*)

Qu'est-ce que j'entends ?

VOLTAIRE.

Ah ! voici qui nous console de l'harmonie des clefs et des verroux.

RICHELIEU.

Ecoutons.

Mme. DE MARANVILLE (sans être vue.)

AIR : *Ruisseau charmant, du gazon de tes rives.*

Séjour affreux de tristesse et d'allarmes,
Celui que j'aime ici fut malheureux !
Dans votre sein, voyez couler mes larmes,
Je vous devrai ce plaisir douloureux.
Séjour, etc.

Pour moi, déjà vous aviez bien des charmes,
Sur vos remparts, quand j'attachais mes yeux.
Séjour, etc.

RICHELIEU (chantant avec transports les derniers vers.)

Vous l'entendez !

» Sur vos remparts, quand j'attachais mes yeux. »

C'est pour moi.... Dites que non.....

VOLTAIRE.

Cela se pourrait bien : mais pourtant vous n'êtes pas le seul....

RICHELIEU.

Quels accents ! Quelle ame ! Je ne quitte point ce sallon, mon ami. Brulot va finir ici mon portrait.

VOLTAIRE.

Pour moi, si j'y restais, je ne pourrais finir les tableaux que j'ai commencés.

RICHELIEU.

Quels tableaux !

VOLTAIRE (avec enthousiasme.)

Oui, les conversations du vieux Caumartin m'ont enflammé pour Henri IV. Les Français auront un poëme épique ; mon plan est fait, et je terminais le chant de la Saint-Barthélemi, quand on m'a tiré du secret.

RICHELIEU.

Quoi ! tant de vers, sans plume, sans papier. . . .

VOLTAIRE.

Bon ! et les murs de ma prison ! Ils en sont couverts ; c'est la plus belle tenture poétique ! Je n'y voyois guères mieux que l'auteur de l'Iliade ; mais, peut-être que lui-même il ne l'eût pas faite entre quatre murailles.

RICHELIEU.

Courage, mon ami ! notre tems sera celui des prodiges. Au printems de sa vie, Charles XII est l'Alexandre de son siècle ; Voltaire, plus jeune encore, en sera l'Homère. Je le lirai ce poëme ; je le lirai le premier : car, après les vers de la romance, ce sont les vôtres que je préfère à tout. Mon ami, nous nous aimions déjà, que cette prison nous unisse encore davantage.

VOLTAIRE.

Et pour long-tems.

RICHELIEU.

Et pour cent ans ; car on m'a prédit que je les vivrais.

VOLTAIRE.

On m'a bien promis aussi cent années.

RICHELIEU.

C'est un bel à-compte sur l'immortalité.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BRULOT.

BRULOT.

Restez, restez comme vous êtes.... de grâce
Les attitudes plaisent aux peintres.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement.*

Ici, vous m'offrez tous les deux,
Et j'ose en croire mon présage,
Ceux dont un jour les dons heureux
Influeront le plus sur notre âge.
Peu d'autres auront dans Paris,
Plus de succès, plus de conquêtes;
L'un charmera bien des esprits,
L'autre tournera bien des têtes.

RICHELIEU.

Il s'agit bien de cela. Voyons ce que vous avez appris; dites-moi tout?

BRULOT.

Je ne sais rien.

RICHELIEU.

Mal-adroit!

BRULOT.

Votre générosité, monsieur le Duc, a renchéri tous ces gens-là, et les plus petites confidences sont hors de prix.

VOLTAIRE.

Monsieur Brulot a donc des intelligences dans la place?

RICHELIEU.

D'ordinaire, il est sublime. Gardiens, geoliers, consigne, il déjoue tout; mais aujourd'hui....

BRULOT (bas à Voltaire.)

Monsieur....

RICHELIEU (à Voltaire.)

Tenez, il ne vous connaît que depuis un moment, et je lis dans ses yeux qu'il a déjà quelque chose de secret à vous dire.

BRULOT (bas à Voltaire.)

Une dame qui loge dans cette chambre, demande à vous parler, quand vous serez seul.

VOLTAIRE.

A moi?

RICHELIEU (vivement.)

Monsieur Brulot, soyez loyal. Il s'agit de la dame au voile, et c'est moi....

BRULOT.

Non, monsieur.

VOLTAIRE.

Je ne me flattais pas qu'on pût m'appercevoir où vous êtes; mais, s'il vous reste quelque pitié, soyez généreux, et ne me ravissez pas les consolations que le Ciel m'envoie.

RICHELIEU.

Non, monsieur. Je suis jaloux et piqué. Cependant, je respecte les secrets d'une première entrevue; après quoi, mon ami... nous sommes ennemis.

(*Il sort.*)

BRULOT (à Voltaire.)

J'aurai l'honneur de vous revoir. Si vous vouliez, je me chargerais d'orner les *J'ai vu* de petites vignettes... dans mon genre, et vos vers n'y perdraient rien.

VOLTAIRE (sévèrement.)

Monsieur, ces vers-là ne sont ni d'un bon citoyen, ni d'un bon poëte. Ils ne sont pas de moi.

BRULOT.

Bien entendu ! mes caricatures non plus ne sont pas de moi. Vous y réfléchirez. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

VOLTAIRE seul.

QUELLE peut-être cette femme ! Je l'ignore.... Au moins, est-il doux de n'être pas oublié : mais que de bonheur à-la-fois !

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

L'amitié bienfaisante
Semblait m'attendre ici ;
L'amour, peut-être aussi,
Lui-même s'y présente ;
Quand, ce matin,
J'étais au sein
Des ténèbres profondes.
Demain, l'on peut m'ouvrir ces lieux :
Dès-lors il est clair à mes yeux,
Qu'ici-bas, tout est pour le mieux,
Dans le meilleur des mondes.

SCÈNE XI.

VOLTAIRE, Mme. DE MARANVILLE.

VOLTAIRE.

O Ciel !... Eh ! quoi ! madame ?...

Mme. DE MARANVILLE (avec frayeur.)

Ne me nommez pas !

VOLTAIRE.

Oui, je vois, j'entends... ne craignez rien. Ah ! j'aurais du reconnaître la voix touchante qui m'avait frappé.

Mme. DE MARANVILLE.

Mais vous, grâce au Ciel, je puis vous voir et vous parler. La promesse du Ministre n'a pas été vaine.

VOLTAIRE.

Du Ministre ! Vous auriez daigné près de lui !.... Voilà donc la main bienfaisante à qui je dois un premier adoucissement à mon sort. Les ames généreuses n'ont point assez de leurs propres malheurs.

Mme. DE MARANVILLE.

Vous me devez bien peu, puisque vous n'êtes pas encore libre, et c'est un des regrets que j'emporte, en quittant un monde où je ne puis plus être heureuse.

VOLTAIRE.

Quitter le monde ! vous, madame ! vous, faite pour lui plaire et pour l'embellir ! Quoi ! lorsque tout m'autorise à penser qu'ici votre captivité n'est qu'apparente, vous me faites éprouver une autre crainte, et c'est un couvent qui vous attendrait !...

Mme. DE MARANVILLE.

Oui, dès demain ; il le faut.

VOLTAIRE.

Quelle idée funeste !

AIR : *Fortune long-tems ennemie.*

Vous avez-vu dans cette enceinte,
Des grilles, des verroux affreux ;
Hélas, dans la demeure sainte,
Il en est d'aussi rigoureux.
Mais aux maux qu'alors on éprouve
Point de terme.... C'est pour jamais.

Mme. DE MARANVILLE.

Laissez-moi croire qu'on y trouve
Du cœur le silen e et la paix.

VOLTAIRE.

Quel langage ! Pardonnez ; mais ce que j'entends, ce projet cruel, ces sons qui tout-à-l'heure nous ont

attendris, tout me dit qu'elle était la charmante inconnue qui, chaque jour au pied de la terrasse, éclipsait, même en se cachant, vingt femmes parées de leurs attraits; oui, c'est vous dont les grâces modestes ont produit des impressions si vives.....

Mme. DE MARANVILLE.

Que dites-vous?

VOLTAIRE.

Ne croyez pas qu'on ait pu vous confondre dans cette foule légère et brillante; mais puisqu'une inspiration favorable, et votre cœur vous ont conduite ici....

Mme. DE MARANVILLE, (avec désordre.)

La loi qui m'était imposée...j'ai du.... il le fallait.... un intérêt différent du mien, un motif plus noble m'ont seuls guidée, j'ose le dire. Le tems presse, écoutez-moi... Ciel! on nous interrompt.

VOLTAIRE.

Serait-ce déjà M. de Richelieu?

Mme. DE MARANVILLE.

Se peut-il?

VOLTAIRE (revenant.)

C'est lui-même, c'est lui que la jalousie ramène.

Mme. DE MARANVILLE.

La jalousie!... J'avais à vous prier... J'apportais... Mais jamais je ne pourrai moi-même.... Il vaut mieux fuir ce séjour.

VOLTAIRE.

Non, non. Par Laurent, un billet, un mot, et vos ordres.

Mme. DE MARANVILLE.

Oui, et le moment d'après, je m'éloigne.

(*Elle est prête à rentrer, soutenue par Voltaire. Elle entend les premiers mots de la scène qui suit.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, RICHELIEU, BERNAVILLE.

RICHELIEU (à Bernaville.)

Oui, monsieur, j'ai tort, mille fois tort; mais elle ne sera pas madame de Richelieu.

Mme. DE MARANVILLE (sortant précipitamment.) (A Voltaire.)

Adieu.

BERNAVILLE (à M. de Richelieu.)

Vous avez lu la lettre que monsieur votre père m'a fait l'honneur de m'adresser ?

RICHELIEU.

Après celle qui m'a fait mettre ici, je n'en connais pas de plus paternelle.

BERNAVILLE.

Il craint, vous le voyez, que jeune et riche, madame la Duchesse ne prenne un parti dont vous vous repentiriez.

VOLTAIRE,

Quoi ! Comment? Quel parti ?

RICHELIEU.

De se remarier, sans doute.

VOLTAIRE.

Vous croiriez?...

RICHELIEU.

Quelques avis me l'annonçaient déjà.

VOLTAIRE.

Les hommes les plus aimables de la Cour ont desiré lui plaire.

RICHELIEU.

Ainsi, cette dame, n'est pas celle que, de là-haut, je remarquais dans sa voiture ?

VOLTAIRE.

Pardonnez-moi, c'est la même.

RICHELIEU.

Eh bien! vous n'étiez pas alors sur la terrasse, et c'est à celui que l'on y cherchait, que la romance est adressée.

VOLTAIRE.

La romance!

RICHELIEU.

C'est une preuve.

VOLTAIRE.

C'est une chanson.

RICHELIEU.

Au surplus, nous verrons.

VOLTAIRE.

Elle nous quitte, ce soir.

RICHELIEU.

Ce soir?.... Il faut se hâter.

VOLTAIRE.

Vous avez raison.

RICHELIEU.

Vous vous jouez de moi; ce ne sera pas impunément. Je trouverai moyen de parler à cette dame : je veux lui plaire; oui, je lui plairai.

VOLTAIRE.

Je voudrais voir cela.

RICHELIEU.

Je ne perdrai pas une occasion. Elle est là; je persiste à me faire peindre ici.

VOLTAIRE.

En effet, la pièce est claire et gaie; cette fenêtre n'a que vingt barreaux.

RICHELIEU.

J'entends. Vous voudriez m'éloigner. Non, monsieur, je suis plus votre ami que cela ; c'est à moi de prendre soin de votre gloire. J'entends la postérité qui me dit : « Richelieu souffle à Voltaire une conquête qui peut » nous coûter un bon ouvrage ». Et moi, quand la postérité me dit de ces choses-là, je n'y manque point.

VOLTAIRE.

Je vous en remercie l'un et l'autre.

RICHELIEU.

Et puis, tenez, mon cher Voltaire :

AIR : *Ami, ton age t'autorise.*

Il est mal que l'amour attache
Un jeune écrivain qui promet ;
Car il faut qu'un amant ne sache
Ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait.
L'amour, en agitant les têtes,
De ces contrastes s'applaudit ;
En gens d'esprit change les bêtes,
Et rend bêtes, les gens d'esprit.

VOLTAIRE.

Vous vous calomniez. L'amour vous sied si bien !...

RICHELIEU.

L'amour ! C'est mon affaire, à moi, qui ne sais et ne saurai jamais que cela.

VOLTAIRE (gaiement.)

Ce qui ne vous empêchera pas d'être de l'Académie française avant moi.

RICHELIEU.

J'en rirais bien..... Au fait : il faut que je sois éclairci. Cette femme m'intéresse..... me tourmente. Si ce n'est pas à moi qu'elle pense, je reconnaîtrai que je suis un fat : mais, jusques-là, je garde mes illusions, et je reste..... Aussi bien, voici M. Brulot, avec ses pinceaux et sa palette.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BRULOT.

RICHELIEU (à Brulot.)

Allons, j'y suis..... Terminez!

BRULOT (arrêtant Voltaire qui sort.)

Monsieur, quand vous rentrerez dans votre chambre, vous verrez ce que j'ai fait.

RICHELIEU.

Eh ! ne le retenez donc pas, il sort. C'est notre traité; chacun a son tour.

VOLTAIRE.

Je vous abandonne la place..... Vous le voulez? Il le faut bien.

Air : *de Doche.*

Un jour d'autres héros que moi
Sauront vous céder la victoire ;
J'ai pu vous causer quelqu'effroi,
Je me contente de ma gloire.

RICHELIEU.

Quoi ! vous me verriez sans courroux,
Rendre des soins à cette belle ? . . .

VOLTAIRE.

Dût-elle s'occuper de vous,
Moi, je sors pour m'occuper d'elle.

(*A part, en s'en allant*) Allons recevoir l'écrit qu'elle doit m'envoyer.

SCÈNE XV.

RICHELIEU, BRULOT.

(*Richelieu s'assied*)

BRULOT.

Voici la première bonne séance que vous m'aurez donnée.

RICHELIEU (se levant.)

Si je me présentais chez elle ?..... Le lieu que ous habitons abrège les formalités.

BRULOT.

Monsieur, il faut s'asseoir.

RICHELIEU (se relevant.)

Non, ce serait un peu leste. Ecrivons plutôt.

BRULOT.

Monsieur le Duc se croit peut-être assis?

RICHELIEU.

Oui, sans doute; écrivons.... Mais quoi? Ce qu'on écrit... Rien.... avec un peu de grâce. Cela réussit toujours; et, d'ailleurs, sa prochaine sortie me fournit un prétexte; (*il s'assied.*) je puis supposer qu'elle connait ma famille.

BRULOT.

Tournez la tête.... un peu ... par-là.

RICHELIEU (très-vivement.)

Vous l'avez apperçue?

BRULOT.

Non, monsieur, c'est pour la pose.

RICHELIEU (très-vivement.)

Le sot! (*écrivant*) ... « De toutes les personnes que » je ne connais pas, vous êtes celle dont mon cœur est » le plus rempli. (*Il écrit plusieurs lignes, et ne prononce* » *que les dernières.*) Vous savez, comme tout le monde, » pourquoi l'on me persécute. Je ne puis obéir. Celle » que, pour mon malheur, ma famille adopte avec » tant de partialité, ne recevra pas un seul mot tracé » de ma main; et je vous supplie de vouloir bien m'en- » tendre un moment, pour en faire parvenir l'assurance » à mon père....» Motif heureux et bien imaginé. Glissons ce billet entre les grilles, et laissons-y mon crayon, pour qu'on puisse me répondre.

BRULOT.

Monsieur, ce n'est pas ainsi que l'on finit.

RICHELIEU.

Non, mon ami; mais c'est ainsi que l'on commence.

BRULOT.

De grâce, détournez un peu vos yeux de dessus la fenêtre, et regardez-moi.

RICHELIEU.

J'ai cru voir son rideau s'entr'ouvrir ! et mon billet n'est plus là !

BRULOT.

Tant mieux ; vous allez être plus tranquille.

RICHELIEU.

Vous en êtes maintenant ?. . .

BRULOT.

Aux cheveux.

RICHELIEU (se levant.)

En ce cas-là, vous n'avez pas besoin de mon visage.

BRULOT (à part.)

On ne peut pas le fixer, même en peinture !

RICHELIEU (sous la fenêtre du cabinet.)

Air : *ô ma Zélie !*

Quoi ! l'amour même augmente encor mes peines !
C'est dans les fers qu'il se plaît à régner ;
Ce Dieu cruel est-il jaloux des chaînes
Qu'il n'a pas su lui-même nous donner ?

La réponse au bas de mon billet ! et son crayon ! Elle garde le mien ! (*Il le baise.*) Précieux et doux échange ! Non, ce n'est pas pour moi qu'elle est ici ! Pauvre Voltaire ! Oh ! lisons, lisons.

« Les prisonniers se doivent de si justes égards, que » je me chargerai volontiers, près de votre famille, de » ce qui peut vous être agréable. Je ne me refuserai » point à vous voir ; mais trouvez bon que je ne quitte » pas mon voile. Le desir d'être inconnue désormais » est le seul qui me reste. »

Je n'en crois rien. . . . Billet décisif. Pourvu que personne ne vienne nous troubler.

BRULOT.

Au moins ce ne sera pas M. de Voltaire. Au moyen d'une petite réparation que j'ai faite chez lui, je suis sûr qu'il s'y plaira davantage, et qu'il ne se pressera pas d'en sortir.

RICHELIEU.

Voilà ce qui s'appelle de l'esprit et de la prévoyance.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, VOLTAIRE.

VOLTAIRE.

AIR : *Ah! maman!*

Cruel peintre! ah! funeste personnage,
Quel malin démon
A ce brouillon
Souffla sa rage?
D'un Brulot, absurde et digne ouvrage!
Sur les murs tracés,
Mes plus beaux vers sont effacés.

RICHELIEU.

Qu'est-ce donc? (*A part.*) Quel contretems!

VOLTAIRE.

Le croirez-vous? Les murs de ma tour où le second chant du poëme de la Ligue était écrit tout entier....

RICHELIEU.

Eh bien!

VOLTAIRE.

Ce vandale les a barbouillés du haut en bas!

BRULOT.

Ah! misérable que je suis!

VOLTAIRE.

Il a couvert, de deux ou trois couches, la description de cette nuit si fatale aux Protestans....

BRULOT.

Ah! pardon! mille fois pardon! Votre chambre était si noire, et mon intention était bonne. J'ai voulu blanchir....

VOLTAIRE (le prenant au collet.)

Malheureux! blanchir la Saint-Barthélemi!

BRULOT (froidement.)

Je prie monsieur de considérer qu'il m'étrangle.

RICHELIEU.

Allons, mon ami, grâce à M. Brulot. Votre

mémoire heureuse et fidèle nous promet que nous ne perdrons pas un seul de ces beaux vers ; mais, à présent, il faut les écrire. (*Il tient son billet.*) On ne peut compter que sur ce qui est écrit. . . . .

VOLTAIRE.

(*A part.*) Un billet d'elle ! J'entends. (*Haut.*) Et vous voulez que je pardonne ?

RICHELIEU.

Oui, beaux arts, faites la paix.

VOLTAIRE.

Monsieur Brulot, donnez-moi la main.

BRULOT.

De tout mon cœur.

VOLTAIRE (attirant Brulot à lui.)

Oubliez ma colère. (*Bas.*) et courez faire souvenir Laurent de ce qu'il m'a promis tout-à-l'heure.

BRULOT.

Suffit. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

RICHELIEU, VOLTAIRE.

RICHELIEU (avec suffisance.)

Mon ami, je vous offrirais bien ce crayon pour transcrire le chant effacé ; mais, en honneur, je ne le puis.

VOLTAIRE.

Vous y tenez ?

RICHELIEU.

Beaucoup ; et d'ailleurs. . . .

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

Ce crayon trop fragile,
Soit dit, sans vous flatter,
Ne saurait être utile
Aux vers faits pour rester ;
En courant, il ne trace
Qu'un léger sentiment,
Qui, comme lui, s'efface
Peut-être, en un moment.

VOLTAIRE.

Alors, il vous est très-nécessaire.

SCENE XVIII.

LES PRECÉDENS, LAURENT.

LAURENT (appellant de la porte.)

On demande M. de Voltaire.

RICHELIEU (avec malice.)

Encore une visite aimable!

VOLTAIRE.

C'est peut-être vous qui me jouez ce tour là, pour écarter un importun.

RICHELIEU.

Quelle idée!

(*Voltaire sort en paraissant jouir du succès qu'il a préparé.*)

SCÈNE XIX.

RICHELIEU (seul.)

Ah! voici le moment..... (*Il relit la fin du billet.*) « Mais trouvez bon que je ne quitte pas mon voile »

AIR: *Saisir le moment.*

Le voile odieux,
Qu'en ces lieux,
On veut encore opposer à mes yeux,
En vain l'on prétend le garder,
Et cette gaze à mes vœux doit céder.
Le devoir, qui se croit bien fort,
Prétend d'abord
Combattre un doux transport:
Mais bientôt le devoir a tort,
Et sans effort,
L'amour met tout d'accord.

Je crois l'entendre!.... Oui, c'est elle. Le cœur me bat!... En honneur, je ne me reconnais pas.

(*Il s'avance au devant d'elle, et lui présente la main.*)

SCENE XX.

RICHELIEU, Mme. DE MARANVILLE, (*voilée.*)

RICHELIEU.

Ah! madame, que j'ai de grâces à vous rendre, et que cette bonté me pénètre! Mais, me priver de vous voir, c'est me refuser encore plus que vous ne m'accordez : je n'ai point accepté cette condition rigoureuse.

Mme. DE MARANVILLE.

Je garderai mon voile; il le faut; n'insistez pas.

RICHELIEU.

AIR : *Du Fangando.*

Ce mot sévère
Me désespère,
Ah! j'osais faire
D'autres souhaits.
A son empire,
S'il faut souscrire,
J'obéis.... et j'en soupire;
L'amour, d'avance,
M'en récompense
Par le plus doux des bienfaits :
A mes vœux il offre, de près,
Celle, que dans mes vœux secrets,
Et, de trop loin, si souvent j'admirais.

Mais, quelle peine vous conduit ici?

Mme. DE MARANVILLE.

Non, monsieur, n'exigez point....

RICHELIEU.

Vous ne me refuserez pas une marque de confiance. Tantôt des paroles si tendres échappées de ce lieu.... Vous aimez, oui, madame, et le mortel que vous préférez est dans l'infortune et dans les fers. Si le malheur vous intéresse, je puis donc espérer; car, Dieu merci, je suis le plus malheureux des hommes. Ah! parlez! dois-je être jaloux d'un autre, dois-je tomber à vos pieds?

Mme. DE MARANVILLE.

Oubliez-vous déjà que vous m'avez rendue dépositaire de vos vœux pour votre famille ? Ne trahirais-je pas, en vous écoutant, des devoirs que votre billet me rappelle ?

RICHELIEU.

Vous rappeler des devoirs ! moi, madame ! j'en suis bien loin. Mais. quels devoirs ? auriez-vous un époux ? J'espère que non..... Vous vous taisez ? cependant, cette question est bien simple. Je ne sais qu'une femme au monde qui puisse être embarrassée d'y répondre, et c'est la mienne.

Mme. DE MARANVILLE.

Et moi-même, si je la connaissais cette femme ? Oui, si je la connaissais assez, pour être sensible à ses peines ?

RICHELIEU.

Vous, madame ! quoi ! vous seriez l'amie d'Hortense ? Ces choses là n'arrivent qu'à moi. Allons, je n'ai plus d'espérance. Elle vous aura prévenu contre un infortuné.

Mme. MARANVILLE.

N'en croyez rien, monsieur. Je ne puis vous faire un crime de ne pas l'aimer ; non, assurément.

RICHELIEU.

Ah ! je respire.

Mme. DE MARANVILLE.

Elle-même, croyez-moi, s'il n'eût dépendu que d'elle...

RICHELIEU.

Mais au lieu de m'opposer une femme qu'il est inutile de rappeler.....

Mme. DE MARANVILLE.

En effet, ne l'appellons pas entre nous ; elle serait trop malheureuse d'être à ma place. Si, comme moi, l'amour l'eût amenée chaque jour aux portes de la prison, quel eût été son tourment de voir autour d'elle ce nombre de rivales aimables..... aimées !

RICHELIEU.

Des rivales !... Elle n'en pouvait craindre qu'une seule, et c'était vous.

Mme. DE MARANVILLE.

Moi !

RICHELIEU.

Vous me désespérez. Je n'ai jamais été plus épris, jamais plus sincère.... Je croyais entrevoir.... Je me flattais...., et dans ces apparences trompeuses, l'amour n'était pour rien.

Mme. DE MARANVILLE.

Plût au Ciel !

RICHELIEU (reprenant l'espérance.)

Parlez, madame.... Eh bien !...

Mme. DE MARANVILLE.

Eh bien ! je l'avouerai.... j'aime.... oui, monsieur ; mais, telle est ma destinée, tel est le sort de cet amour !... C'est sur-tout à celui qui me l'inspire, que je dois cacher qu'il en est l'objet.

AIR :

Sans l'avoir vu, déjà mon cœur,
Séduit par un nom trop flatteur,
S'était à lui donné d'avance.
L'erreur cessa.... Je fis, alors,
Pour l'oublier, de vains efforts.
Adieu ; je fuis.... Je trahirais Hortense.

RICHELIEU.

Son nom ? Parlez....

Mme. DE MARANVILLE.

J'espère bien,
Que Richelieu n'en saura rien.

RICHELIEU.

Et ne pouvoir vous suivre ! Détestable prison !

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, VOLTAIRE.

VOLTAIRE (retenant Mme. de Maranville.)

Ah ! madame, soyez témoin de notre joie. (*A Richelieu.*) Bonne nouvelle ! Jour mille fois heureux ; Vous êtes libre.

RICHELIEU.

Puis-je le croire ?

VOLTAIRE.

Voici l'ordre qui vous ouvre les portes. Le Ministre desirait que celle à qui M. le Régent l'accorde, vous le présentât elle-même. Elle a craint que sa main, en vous l'offrant, ne vous empêchât d'en sentir la douceur, et m'a fait remettre ce papier que ses larmes ont sollicité.

RICHELIEU.

Ses larmes !... Qui donc ?

VOLTAIRE.

J'ai cru que c'était vous la nommer.

RICHELIEU.

Je devrais à la générosité d'une femme offensée !...

VOLTAIRE.

Voilà souvent comme les femmes se vengent.

RICHELILU (à Mme. de Maranville.)

Sa bonté fait pour moi bien plus qu'elle pense. Vou nous quittiez, et que devenais-je ici ? Je n'ai qu'un regret ; c'est d'y laisser Voltaire.

VOLTAIRE.

Votre bonheur me console.

RICHELIEU (à Mme. de Maranville.)

Venez, madame, et permettez-moi de vous accompagner... Qui vous retient ?

VOLTAIRE.

Ne serait-ce pas vous exposer, dès aujourd'hui, peut-être à voir cette même Hortense ?....

Mme. DE MARANVILLE.

Oui, je le crains.

RICHELIEU.

Eh bien, madame, puisque vous la verrez, sa noble conduite à mon égard mérite, j'en conviens, une marque de ma reconnaissance, et je cours écrire...

Mme. DE MARANVILLE.

Ecrire.... Non, vous oubliez votre serment ; sur cette table j'apperçois un gage.....

VOLTAIRE.

Ceci peut être? Oui, quoique M. de Richelieu n'en soit pas avare, ce don pourrait avoir plus de prix que tous les remercimens du monde.

RICHELIEU.

Mon portrait! Et vous vous chargeriez de lui faire accepter?

Mme. DE MARANVILLE.

De tout mon cœur.

RICHELIEU.

Ayez donc cette bonté, madame, et dites-lui que, si je n'étais encouragé par vous, je n'oserais lui présenter les traits d'un homme qu'elle ne peut aimer. Ajoutez, je vous supplie, que je garderai de ses vertus le plus vif souvenir. Enfin, daignez me mettre à ses pieds... comme je suis aux vôtres.

Mme. DE MARANVILLE.

AIR : *Bouton de rose.*

C'est votre image,
Qui lui dira... ce qu'elle entend;
Hortense gardera ce gage,
Il sera fidèle, et pourtant
C'est votre image.

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, BRULOT.

VOLTAIRE (bas à Brulot.)

Eh! venez donc!

BRULOT (à Richelieu.)

Prenez garde à vous, monsieur, Mad. la Duchesse est ici.

RICHELIEU.

Ciel!... Ici?

BRULOT.

Sûr.

RICHELIEU.

Quel trait de lumière! (*courant après Mme. de Maranville.*) Arrêtez, madame. (*Il lève le voile.*) Hortense elle-même! Se peut-il? Ah! pardonnez! ma main trop prompte.... Je me suis cru les droits d'un époux.

Mme. DE MARANVILLE.

C'est à moi seule, monsieur, de me justifier. Forcée, pour obtenir votre liberté, de promettre que j'en apporterais l'ordre moi-même....

RICHELIEU.

N'achevez pas, madame; n'achevez pas. Cet éclaircissement me rendrait trop confus. Vous ici! Pouvais-je le croire?... Voltaire le sait, on m'a mandé?...

VOLTAIRE.

Oui, sans doute, c'est lorsque madame venait, chaque jour, attendre le moment de vous appercevoir, qu'on la supposait éloignée par dépit. Elle méditait une retraite éternelle, et déjà des lettres officieuses, l'engageaient dans un second mariage.

RICHELIEU.

O Ciel!

VOLTAIRE.

Oui, madame, ces bruits étaient répandus, et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Mme. DE MARANVILLE (à Voltaire.)

Rassurez-vous, monsieur, celle-ci ne sera pas écrite. Les détails en resteront cachés sous ces murs; je m'éloigne, et le secret le plus profond....

RICHELIEU (vivement.)

Au contraire, je veux que l'on en parle: tant de bonté que je méritais si peu!

VOLTAIRE.

Quoi! même aux yeux du monde....

RICHELIEU.

J'en serai fier, autant que j'en suis touché. Madame... Madame de Richelieu, daignez consentir cette fois à ce que je vous conduise chez moi..... chez vous. Je ne me plaindrai pas d'y trouver une femme charmante, que j'ai trop long-tems méconnue, et que mon injustice allait ravir au monde....

AIR: *En ces lieux à peine arrivée.*

Demain au retour de l'aurore,
Oui, vous deviez lui dire adieu;
Grâce au Ciel, j'ai du tems encore
Pour combattre ce triste vœu.

Ah ! combien de l'indifférence
Je déplore le long sommeil !.
Mais l'instant du pardon s'avance,
Et j'attends ma grâce au réveil.

Mme. DE MARANVILLE (tendant la main à Voltaire.)

Monsieur de Voltaire, vous m'avez nommée ; mais pourrais-je m'en plaindre ?

RICHELIEU.

Le fripon a conduit tout ceci en auteur dramatique.

VOLTAIRE.

Le dénouement n'est pas de moi, et c'est ce qu'il y a de mieux. Au reste, je n'ai pas fait les *J'ai vu*, qui m'ont fait mettre ici; mais j'en ferais tout comme un autre.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

J'ai vu les Français triomphans,
Battre, en courant, l'Europe entière ;
J'ai vu, d'un Héros de trente ans,
Les exploits étonner la terre.
J'ai vu l'or devenu papier,
Et ce papier réduit en flamme ;
Miracle bien plus singulier !
J'ai vu, (je dois le publier,)
Richelieu... l'amant de sa femme.

(*On entend le canon.*)

Qu'est-ce donc ?

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, DEUX PRISONNIERS.

BRULOT.

C'EST M. le Régent qui sort de la comédie Française.

VOLTAIRE.

De la comédie Française ?..... On jouait Œdipe !

L'AUTRE PRISONNIER.

Il va souper à Vincennes. Mais, il faut qu'il y ait quelque chose de nouveau ; car un de ses pages vient d'entrer ; et voici M. le Gouverneur.

SCENE XXIV,

LES PRÉCÉDENS, BERNAVILLE.

RICHELIEU.

MONSIEUR, j'allais chez vous avec Mme. de Richelieu..... que vous voyez.

BERNAVILLE.

Madame de Richelieu?.....

RICHELIEU.

Voilà l'ordre du prince. Je deviens le captif de ma femme, et je cesse d'être le votre.

BERNAVILLE.

J'ai l'honneur de vous en féliciter l'un et l'autre. M. de Voltaire, je vous dois aussi des complimens. Cette note, de la main de M. le Régent, vient de m'être remise, au moment même. (*Il lit.*) « L'auteur d'Œdipe » sera mis en liberté sur-le-champ; et pour les grandes » espérances qu'ils donne à la nation Française, il jouira » d'une pension de deux cens pistoles. »

RICHELIEU (lui serrant la main avec émotion.)

Mon ami!

VOLTAIRE (au page.)

Air *de Wech.*

Et pour Œdipe et pour Voltaire,
A son Altesse offrez mes vœux;
L'un est trop heureux de lui plaire,
Et l'autre, de quitter ces lieux.
De ses soins pour ma nourriture,
Portez-lui mon remerciement;
Mais qu'il cesse, je l'en conjure,
De songer à mon logement.

RICHELIEU. (à Brulot.)

Je ne vous oublierai pas, mon ami.

BRULOT.

Monsieur le Duc, ce n'est presque pas la peine que vous me tiriez d'ici. Ne faut-il pas toujours que j'y rentre?

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de l'Indicateur des Mariages, contredanse russe.*

CHOEUR.

LES PRISONNIERS, BRULOT. | Mme DEMARAN. RICH. VOLT.

Votre bonheur est l'aurore, | Notre bonheur est l'aurore,
D'un jour à nos vœux bien doux : | D'un jour à nos vœux bien doux :
Sans le partager encore, | S'il ne vous luit pas encore,
Nous en jouissons pour vous. | Nos cœurs l'espèrent pour vous.

BERNAVILLE.

Votre bonheur est l'aurore,
D'un jour à leurs vœux bien doux :
Sans le partager encore,
Ils en jouissent pour vous.

Mme. DE RICHELIEU (à son mari.)

Si j'ai versé quelques larmes,
Ce jour doit les essuyer.

RICHELIEU (à sa femme.)

Que je vais trouver de charmes
A vous les faire oublier !

CHOEUR, etc.

VOETAIRE (à Madame de Richelieu.)

Oui, je le crois, lorsqu'il vous jure
De vous adorer constamment ;
Car votre beauté nous rassure
Bien mieux encor que son serment.

CHOEUR, etc.

BRULOT (s'approchant de Richelieu.)

A la prison se soumettre
Par le refus d'un tel bien !
Cent fois, je m'y ferais mettre,
Pour qu'il fût, un peu, le mien.

CHOEUR.

Mme. DE RICHELIEU (au Public.)

Après bien des vœux inutiles,
A la fin, libres d'embarras,
Nos deux prisonniers sont tranquilles ;
Nos deux auteurs ne le sont pas.
J'ai tantôt, de la puissance,
Deux fois détourné les traits ;
Maintenant, de l'indulgence,
J'attends un dernier succès.

CHOEUR.

On a pu de la puissance,
Tantôt détourner les traits ;
Maintenant de l'indulgence,
Dépend un autre succès.

FIN.

Radet, Jean Baptiste

COLOMBINE

PHILOSOPHE SOI-DISANT,

Comédie en un acte et en prose, mêlée de Vaudevilles.

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 17 Prairial, an XI.

par M. Radet.

Prix 24 sols.

A PARIS,

Chez Madame MASSON, Editeur-Libraire, rue de l'Echelle, N° 558, au coin de celle St Honoré.

AN XI. — 1803.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
COLOMBINE,	Mlle DELISLE.
Md. LELIO, jeune veuve,	Mlle DESMARES.
MARINE, servante de Mme Lélio,	Md BODIN.
ARLEQUIN,	MM. LAPORTE.
SCAPIN, frère de Mme Lélio,	CARPENTIER.
LE DOCTEUR,	LENOBLE.
PANTALON, père de Mme Lélio,	EDOUARD.

La Scène est au village de Noisi-le-Sec, près Paris.

Le théâtre représente un jardin; un Pavillon se voit à la gauche du spectateur, il est ouvert en face du Public.

Les Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque nationale.

COLOMBINE
PHILOSOPHE SOI-DISANT.

SCENE PREMIERE.

Md. LELIO, SCAPIN, (*se rencontrant.*)

DEJA au jardin, mon frere?

SCAPIN.

Oui, ma sœur: arrivé hier soir à minuit, je n'ai pu m'y promener, & apres dix-huit mois d'absence, je le trouve fort embelli.

Md. LELIO.

Il est pourtant un peu négligé, mon jardinier est malade: mais, mon cher Scapin, pendant que nous sommes seuls, il faut que je vous dise l'embarras où vous me mettez.

SCAPIN.

Quel embarras! parce que je vous ai amené Arlequin, mon compagnon de voyage & notre ami commun?

Md. LELIO.

Si vous aviez su trouver Colombine ici, assurément vous ne l'auriez pas fait.

SCAPIN.

Pourquoi donc? je sais bien qu'avant notre départ pour l'Italie, Colombine s'était prise de belle passion pour Arlequin, & voulait l'épouser; mais je sais aussi que M. Pantalon, son pere, ancien procureur & politique bel esprit, n'a pas trouvé le jeune homme un

parti assez brillant pour sa fille; les choses en sont restées là, & depuis un an, je crois l'amour d'Arlequin un peu refroidi.

Md. LELIO.

Cependant, Colombine, en arrivant de Paris, m'annonça que je verrais bientôt son futur époux.

SCAPIN, (*surpris,*)

Ah! ah!

Md. LELIO.

Elle ajouta qu'elle avait quitté son père, sans l'en prévenir, & qu'elle était décidée à se marier sans son consentement.

SCAPIN.

Je la reconnais bien là : mais elle a doublement tort, car je soupçonne Arlequin d'aimer une autre femme.

Md. LELIO.

Vous croyez donc qu'il n'épousera pas Colombine?

SCAPIN.

Oh! je n'en sais rien : un honnête homme est bien embarrassé.

AIR : *Moi, je n'sis pas savant, mais j'dis.*

Arlequin, dans le fond du cœur,
Ne sent plus rien pour Colombine;
Mais s'il croit qu'il soit de l'honneur
Que l'hymen promis se termine,
Jamais il ne s'avisera
De confesser son inconstance;
Près de sa belle il souffrira,
Et peut-être il l'épousera,
Pour l'acquit de sa conscience.

Md. LELIO.

Cet acte méritoire pourrait bien lui coûter des regrets. Colombine n'est point la femme qu'il faut à Arlequin.

SCAPIN.

Vous avez raison, & je crois que la douceur & la

modestie d'une jolie veuve comme vous, conviendraient mieux au timide Arlequin, que l'exaltation & l'impétuosité d'une demoiselle telle que Colombine.

Md. LELIO.

Si vous lui trouviez de l'exaltation, aujourd'hui, c'est bien autre chose.

AIR : *Ce n'est que pour Magdelon.*

Colombine est en tout point
Une femme extraordinaire,
Qui ne craint point
Les propos d'un monde vulgaire,
Qui marche toujours à grand pas,
Sans jamais craindre les faux pas, (*Bis.*)
Intrépide dans tous les cas,
Aimant le bruit & le fracas,
Ne disant comme personne,
Parlant de tout, elle raisonne
Comme on ne raisonne pas. (*Bis.*)

SCAPIN.

A cet égard, je connais beaucoup de gens qui lui ressemblent.

Md. LELIO.

Sa tête s'est véritablement dérangée depuis qu'elle a lu certain roman moderne, dont l'héroïne est une espèce de folle qui a de l'esprit.

SCAPIN.

Delphine, je gage?

Md. LELIO.

Vous l'avez deviné.

SCAPIN.

Quand vous parlerez d'une femme à qui l'esprit ne sert qu'à dire & faire des folies, chacun la reconnaîtra. Au reste, tous les personnages de ce roman sont plus ou moins dans le délire, & ont à-peu-près le même ton, le même style, & des expressions... aussi neuves que bizares. Par exemple....

AIR : *Ah ! Voila la vie.*

On entend la vie,
On manque la vie,
On gâte la vie,
Puis on veut la fuir :
Et toujours la vie,
la vie,
la vie.

Md. LELIO.

Quoi ! toujours la vie !
Mais c'est pour en mourir.

SCAPIN.

Je conçois l'effet de ce livre sur l'esprit d'une jeune personne qui a le malheur de l'admirer.

Md. LELIO.

Colombine en a pris tout ce qui s'accordait avec ses goûts, l'affection, le ton emphatique & la morale ; elle ne fait pas une fausse démarche qu'elle ne l'appuye d'une fausse maxime, & l'on dirait qu'elle sait le roman par cœur.

SCAPIN.

Ce jargon est original, & pour mon compte, j'aurai plus de plaisir à l'entendre qu'un mélodrame.

Md. LELIO.

On ne peut s'empêcher de la plaindre, quand on sait qu'elle ne se donne tous ces ridicules que pour faire du bruit, & par un desir insatiable de célébrité.

SCAPIN.

C'est une manie qui redevient à la mode.

Md. LELIO.

M. Pantalon doit être aussi honteux qu'affligé de la conduite de Colombine, je lui ai écrit qu'elle etait chez moi, afin de calmer une partie de ses inquiétudes.

SCAPIN.

Il ne paraît pas qu'il fasse grande attention à tous ces petits chagrins de famille.

SCENE II.

LES MÊMES, le DOCTEUR.

Md. LELIO.

Ah ! c'est vous, Docteur.... Vous avez vu mon jardinier ?

LE DOCTEUR.

Oui, madame.

Md. LELIO.

Eh bien, qu'en pensez-vous ?

LE DOCTEUR.

AIR : *Une Abeille toujours chérie.*

J'ai défini sa maladie,
Et je suis sur de le guérir,
A moins que la parque ennemie....

Md. LELIO.

O ciel ! vous me faites frémir.

LE DOCTEUR.

Et mais, je parle avec franchise :
Le fil de la vie est si fin....

SCAPIN.

Que souvent, hélas ! il se brise
Entre les doigts du médecin.

LE DOCTEUR.

Des épigrames ! nous y sommes faits.

AIR : *De la croisée.*

Quand nous sauvons un moribon,
A la nature on l'attribue ;
Quand le malade fait faux bond,
On dit : le médecin le tue.
Le plus pénible des métiers
Ne nous vaut que des injustices.

Md. LELIO.

Mais vous avez les héritiers
Qui comptent vos services.

LE DOCTEUR.

Qui les comptent ! dites qui les marchandent, & si je n'étais à la fois le médecin, le chirurgien & l'apothicaire de Noisi-le-Sec....

SCAPIN.

Au moyen de ces trois heureuses professions, vous devez faire de bonnes affaires.

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas à me plaindre cette année; la grippe a beaucoup rendu. A propos, madame, on est venu ce matin commander un cosmétique pour la personne qui est chez vous depuis quelques jours, mademoiselle Colombine.

SCAPIN.

Un cosmétique ! qu'est-ce que cela, Docteur?

AIR : *Du petit Matelot.*

Mais c'est le nom scientifique
Que l'on donne au lait virginal,
Utile et brillant spécifique
Célébré dans plus d'un journal :
Au moyen dudit cosmétique,
Il ne nous faut que peu d'instans
Pour faire d'un visage antique
Un minois de quinze à trente ans.

SCAPIN.

Avec un pareil secret, Docteur, vous devriez vous faire connaître à Paris.

LE DOCTEUR.

Bon ! ce serait porter de l'eau à la rivière. C'est le pays des miracles dans ce genre là.

SCAPIN.

SCAPIN.

AIR : *Vaudeville de l'Opéra Comique.*

Vous auriez bientôt réussi
A vous procurer la richesse,
Si vous rétablissiez ainsi
Tous les charmes de la jeunesse.

LE DOCTEUR.

Ma foi, ne pouvant au total
Opérer la métamorphose,
Nous rendons un air virginal,
C'est toujours quelque chose.

SCAPIN.

Oui, mais cet air là ne dure pas.

LE DOCTEUR.

Alors.... mais en causant avec vous, j'oublie que mes malades m'attendent.... Je suis bien votre serviteur. (*il sort.*)

Md. LELIO.

Il est assez bon homme, pour un médecin.

SCENE III.

Md. LELIO, SCAPIN, MARINE, ARLEQUIN.

MARINE.

Voilà M. Arlequin, qui desire présenter ses devoirs à madame Lélio.

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous des devoirs.... Madame, je veux vous présenter tout ce que j'ai de mieux.... c'est pourquoi, je vous dirai.... mais c'est singulier.... Madame, je vous demande bien pardon....

AIR : *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Ce qu'ici je voulais vous dire,
Là bas je l'avais arrangé;
Mais je vous vois, je vous admire,
Tout de ma tête est délogé :

Daignez, excusant ma bêtise,
Suppléer à mon embarras,
Et supposez que je vous dise (*Bis*)
Tout ce que je ne vous dis pas. (*Bis*)

Md. LELIO.

La supposition pourrait me mener loin.

ARLEQUIN.

C'est égal, madame, ne la retenez pas.

Md. LELIO.

Vous y perdriez: j'aime mieux une personne qui sait ce qu'on doit taire, que celle qui saurait tout dire.

MARINE (*à Arlequin.*)

Vous oubliez, monsieur, que mademoiselle Colombine est pressée de vous voir.

ARLEQUIN, (*regardant toujours Md. Lelio.*)

Elle est pressée?

SCAPIN.

Certainement.

MARINE.

Elle vient de me gronder de ce que je ne suis pas entrée chez elle à minuit, lorsque vous êtes arrivé.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas voulu troubler son sommeil.

MARINE.

C'est ce que je lui ai dit; mais elle prétend qu'une femme comme elle ne s'endort que difficilement.

SCAPIN.

Et à regret.

ARLEQUIN, (*gravement*)

C'est possible.

MARINE.

Lui annoncerai-je que vous allez venir?

ARLEQUIN.

Si vous voulez.... Mais non: écoutez, mademoiselle Marine, je ne peux pas aller comme ça le matin dans la chambre d'une demoiselle.... N'est-il pas vrai, madame?

Md. LELIO, (*à Marine.*)

Dites à Colombine que l'on est au jardin.

MARINE, (*en s'en allant.*)

Voilà un amant qui n'est guère amoureux.

SCENE IV.

Md. LELIO, SCAPIN, ARLEQUIN.

SCAPIN.

A la manière dont Arlequin vous regarde, je parie, ma sœur, qu'il est bien aise que vous ayez fini le deuil de votre mari.

ARLEQUIN.

Ah! Oui.... Cela me fait plaisir.

AIR: *Vaudeville de Lasténie.*

Vous étiez bien jolie en noir;
Mais un peu triste et languissante:
En blanc j'aime mieux vous revoir,
En blanc je vous trouve charmante;
Et quoique ces parures là
De bon goût soient un vrai modèle;
Vous n'auriez rien de tout cela
Que vous n'en seriez que plus belle.

SCAPIN.

Il parle en amateur.

ARLEQUIN

En connaisseur.

Md. LELIO, (*souriant*)

Vous pourrez exercer ce talent vis-à-vis de Colombine, elle l'entendra fort bien.

ARLEQIN.

Oh, je lui ferai entendre autre chose.

SCAPIN.

La voici.

ARLEQUIN.

Déja !

SCENE V.

LES MÊMES, COLOMBINE.

COLOMBINE, (*un volume de Delphine, à la main, s'écriant.*) Arlequin ! mon cher Arlequin, c'est vous.... Ah ! venez, venez. (*Elle se jette à son cou.*)

ARLEQUIN. (*avec embarras.*)

Mademoiselle, en vérité....

COLOMBINE, (*à madame Lelio et à Scapin.*)

Pardon ; mais je ne vois que lui, je ne puis voir que lui.

AIR : *Tout chacun l'aime et l'admire.*

C'est l'ami de mon enfance,
Par lui j'ai connu mon cœur :
C'est toujours de sa présence
Que m'est venu le bonheur.
Près de lui, vive, intrépide,
Le tems m'entraînait, glissant
Sur une plaine rapide
Dans un climat ravissant.

ARLEQUIN.

Que dites-vous? .... Une gloire rapide.... Je ne m'en rappelle pas...

COLOMBINE (*se plaçant entre Arlequin et madame Lelio.*

Que me voilà bien placé suivant mes affections ! Trouble charmant qui tient mon cœur partagé.... Non, ce n'est que dans un premier penchant qu'on peut trouver cette inépuisable source d'idées et d'émotions heureuses, que l'amour jette comme par torrent dans la vie, la passion s'y peint toute entière, et c'est à son foyer sublime que tous ses rayons doivent être sentis.

SCAPIN, (*à Arlequin.*)

Eh bien! que dis tu de cette chaleur d'expression?

ARLEQUIN (*s'essuyant le front.*)

Mon ami, tu vois, j'en sue à grosses goutes.

Md. LELIO, (*vivement*)

Il y a des esprits médiocres qui prendraient cela pour du galimatias.

COLOMBINE.

Ah! quand un sentiment enivre chaque instant, on n'éprouve rien que pour un autre. L'univers entier, c'est lui sous des formes différentes, le printems, la nature, le ciel, ce sont les lieux qu'il a parcourus.

ARLEQUIN.

Mais prenez donc garde à ce que vous dites: comment voulez-vous qu'un amant soit le printems, la nature, le ciel....

COLOMBINE.

Comment, je le veux? ce n'est pas moi qui le veux, mais (*montrant son livre*) tout cela est là dedans, et je vous défends d'en dire du mal, c'est l'ouvrage d'une femme.

Md. LELIO.

J'en suis fâchée pour mon sexe.

COLOMBINE.

Comment, une œuvre où brillent l'esprit, le génie...

Md. LELIO.

Et quand cela serait...

AIR: *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Qu'importe qu'un livre qu'on vante
De l'auteur prouve le talent,
Si mainte maxime étonnante
Renferme un poison séduisant!
Le danger n'est pas pour le sage:
Mais les esprits faibles et faux
Ne recueillent d'un tel ouvrage
Que les erreurs et les défauts.

COLOMBINE, (*à part.*)

Que voilà bien le langage de la médiocrité!

SCAPIN.

Ma sœur a raison... que trouve-t-on dans les romans du jour?

AIR: *Dans cette maison à 15 ans.*

Tous les caractères outrés,
Le plus extravagant langage,
Des sentimens exagérés,
L'amour qui se transforme en rage;
Elle est au comble heureusement,
Cette manie inconcevable;
Et pour faire un rameau piquant,
Il suffira d'être à présent
Et naturel et raisonnable.

ARLEQUIN.

Quelle tâche pour certains auteurs!

COLOMBINE.

Les expressions communes ne conviennent point aux génies sublimes, et près de vous, une voix intérieure me dit que je dois être inentendue.

Md. LELIO.

Cette voix intérieure ne vous dit-elle pas que vous avez mal fait de quitter monsieur votre père?

COLOMBINE.

Que parlez-vous de mon père?.. l'être fier, ne doit obéir qu'à la morale universelle.

ARLEQUIN.

On dit monsieur Pantalon très-mécontent, très-courroucé:

COLOMBINE.

Il a tort: l'égoïsme est permis aux âmes sensibles, & qui se concentre dans ses affections peut sans remords se détacher du reste du monde.

Md. LELIO.

Mais voilà une fort vilaine maxime, & vous ne devez pas la répéter.

COLOMBINE.

AIR : *Je suis Magdelon Friquet.*

Je suis philosophe, moi,
Et des préjugés je me moque,
Je suis philosophe, moi,
Ma volonté voilà ma loi :
Ma conduite, à ce que je voi,
Vous surprend, peut-etre vous choque.

Md. LELIO.

J'en conviens de bonne foi,

COLOMBINE

Je suis philosophe, moi, etc.

Md. LELIO, (*à Colombine.*)

Vous vous croyez philosophe ?

COLOMBINE.

Tout comme un autre.

ARLEQUIN.

Quel abus de mots !

AIR : *Tout sera bientôt débité.*

Un philosophe est à mon sens
Un être en qui tout intéresse,
Par philosophe, moi, j'entends
L'ami constant de la sagesse,
Mais chez les plus grands ennemis
L'expression fut avilie.
Dieu sait tout ce qui s'est permis
En parlant de philosophie !

COLOMBINE, (*dédaigneusement.*)

Qu'est-ce que tout cela prouve ?

Md. LELIO.

Que plus on doit de respect aux véritables philosophes, plus il est permis de se moquer des charlatans qui en usurpent le titre.

SCAPIN.

Oui, sans doute, se mocquer des charlatans, ce n'est pas trop.

COLOMBINE, (*regardant Arlequin sans entendre madame Lelio.*)

Arlequin desire sûrement un entretient particulier, je ne veux pas le faire attendre.

Md. LELIO.

Nous vous laissons.

ARLEQUIN.

Mais rien ne presse.

SCAPIN, (*à Arlequin.*)

Ecoute mademoiselle... & profite. (*il sort.*)

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Allons, mon ami, ne dissimulez plus votre impatience : ne désanchantez pas les sentimens de votre cœur ; vous m'affligeriez, & il n'y a rien de plus indélicat que d'affliger une créature aussi inofensive que moi.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, ce que vous dites là est bien beau ; mais cela n'est pas à ma portée, & puisque nous sommes seuls, voulez-vous bien parler comme tout le monde, afin que nous puissions nous entendre.

COLOMBINE.

Nous entendre!... Ah! si vous avez une idée de la perfectibilité ;... Mais non.

AIR : *Je ne vous vois jamais rêveuse.*

Votre âme froide et languissante
N'a jamais connu ces transports,
Cette ardeur vive et ravissante,
Qui font mouvoir tous vos ressorts :
Esprit faible et pusillanime,

Avec

Avec moi, n'osant faire un pas,
L'amour qui sans cesse m'anime,
Hélas ! ne vous animoit pas :
Non, non, certes ! vous n'aimiez pas.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, on aime comme on peut : mais c'est égal, je n'ai qu'une parole, & puisque j'ai promis de vous épouser, il faut que je vous épouse.

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas cela.

ARLEQUIN.

Plaît-il ? ne voulez-vous pas me faire entendre que vous m'aimez encore ?

COLOMBINE.

Oh ! sans doute, vous serez toujours un plaisir dans ma vie ; mais, que le cœur humain est inattendu dans ses dévelopemens ! . . .

ARLEQUIN.

De grace, expliquez-vous.

COLOMBINE.

Mon ami, je ne suis plus à moi.

ARLEQUIN.

Vous vous êtes donnée ?

COLOMBINE.

Je me suis promise.

ARLEQUIN, (*à part.*).

Ah ! quel bonheur : (*haut*) perfide ! depuis une heure que vous me tenez sur les épines. . . .

COLOMBINE

J'avais prévu votre douleur.

ARLEQUIN, (*à part.*)

Dissimulons ma joie. (*haut*) Eh ! quel est le rival que vous me préférez ? nommez le moi, que j'aille le trouver, & que. . . .

COLOMBINE.

Compromettre vos jours et les siens ! . . . Arrêtez,

ARLEQUIN.

Non, je veux absolument le voir, lui parler, le féliciter et le remercier.

COLOMBINE.

Ah! que c'est aimable!.... Eh bien, vous connaissez le beau Léandre?

ARLEQUIN.

Léandre!

COLOMBINE.

Il a reçu le dépôt de mon innocente destinée.

ARLEQUIN.

Qui, ce grand escogrife, important, querelleur, bretailleur....

COLOMBINE

Il a un regard solemnel, du charme dans la taille, un visage enchanteur, une grace parfaite, et son esprit.... Ah! son esprit...

ARLEQUIN.

Analogue au vôtre, sans doute?

COLOMBINE.

C'est ce qui vous trompe: nous ne nous ressemblons pas du tout.... notre caractère, nos principes, nos opinions politiques, tout est en opposition.

AIR: *Vaudeville de J. Monet.*

Il tient à l'usage antique,
Moi, j'aime la nouveauté,
Il veut l'estime publique,
Moi, je la mets de côté;
Entêté,
Emporté,
Près de lui tout me présage
Que nous aurons un ménage
Toujours en activité. (3 *fois.*)

ARLEQUIN.

C'est ce qu'il vous faut.

COLOMBINE.

Ah! dame, j'ai calculé les chances du bonheur, & j'ai pris la vie en masse.

ARLEQUIN.

Prendre la vie en masse! . . Il y a dans tout ce que vous dites une sublimité qui m'étourdit.

COLOMBINE.

Oh! j'en ai étourdi bien d'autres.

ARLEQUIN.

Je le crois : enfin, vous épousez Léandre, nous cesserons de nous voir. . . .

COLOMBINE.

Non, assurément. Si ma maison vous convient, comme je l'espère, nous pourrons vivre tous ensemble, sans nous craindre, sans nous égarer, sous la garde sacrée de l'honneur & de la philosophie.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien bonne; mais je ne le pourrais pas décemment.

COLOMBINE.

Décemment! . . . Quelle pitoyable objection!

AIR : *Quand Vénus sortit de l'onde.*

Vous bravez les convenances,
Vous choquez les bienséances,
Vous parlez trop hardiment,
Et souvent imprudemment.
Contre vous chacun murmure,
Pour les raisons que voilà.

COLOMBINE.

L'amour ainsi qu'la nature
N'connait pas ces raisons là.

ARLEQUIN.

Pour le coup, vous êtes folle. . . . Pardon, mais. . . .

COLOMBINE.

Ne vous gênez pas.

AIR : *Mon ami, je vous rends justice.*

De la hauteur où m'a placée
Mon caractère indépendant,
Mon cher, sans en être offensée,
J'entends l'insecte bourdonnant,

Le noble orgueil dont je me pique
Est au-dessus de vos mépris.

ARLEQUIN.

Cet orgueil n'est qu'un manteau magnifique
Qui couvre de mauvais habits.

Adieu, madame.

COLOMBINE.

Adieu, monsieur. (*Arlequin s'en va.*)

SCENE VII.

COLOMBINE, (*seule.*)

Je devais m'attendre à la vulgarité de ses sentimens, aussi je redoutais cet entretien, et tant qu'il a duré, je ne sais quelle corde habituellement silencieuse a raisonné au fond de mon cœur.... oh ! oui, elle a raisonné : mais n'importe.... j'ai placé mon bonheur dans la célébrité, & j'éprouve de plus en plus le besoin de paraître une femme extraordinaire.

AIR : *Vaudeville de la fille en loterie.*

On a cru mon sexe long-tems
Sans courage et sans énergie,
Incapable des grands élans
Que donne la philosophie.
Eh bien, je m'impose la loi
De prouver au siècle où nous sommes
Qu'une femme telle que moi
Est au-dessus de bien des hommes.

SCENE VIII.

COLOMBINE, SCAPIN.

SCAPIN.

Mademoiselle, je viens savoir si ce que m'a dit Arlequin est vrai : il m'assure que vous lui préférez Léandre avec qui votre mariage est décidé.

COLOMBINE.

Très-décidé, & j'attends Léandre pour signer le contrat qui doit nous unir.

SCAPIN.

En ce cas, il faut que vous m'aidiez dans le projet que j'ai de marier Arlequin.

COLOMBINE.

Marier Arlequin!... Avec qui?

SCAPIN.

Avec une femme dont il est amoureux, sans oser le lui dire.

COLOMBINE.

Je le crois. Il est si gauche, si embarrassé, si distrait!....

SCAPIN.

Eh mais tout cela n'est pas sans éloquence.

AIR : *Comme toi cela me chagrine.*

Sous un air de mélancolie,
Etre préoccupé, rêveur,
Auprès d'une femme jolie
C'est faire assez parler son cœur,
Et l'on peut en conclure en somme,
Que quand la beauté lui sourit,
La distraction d'un jeune homme,
Est une présence d'esprit. *(Bis.)*

COLOMBINE.

D'un pauvre esprit.... et cette beauté si imposante, c'est....

SCAPIN.

Ma sœur!

COLOMBINE.

Medame Lélio.... mais oui, Arlequin est un petit génie, votre sœur une femme très-ordinaire, elle a si peu d'abandon qu'on sait avec elle la vie d'avance, comme si l'avenir était déja le passé..... oh! ils seront bien ensemble; ils pourront trouver dans cette union triviale le bonheur insipide et pâle qui convient aux âmes communes.

SCAPIN.

C'est tout ce qui leur faut, ma sœur n'est pas aussi étonnante que vous.

COLOMBINE.

Ah! certes! elle ne me ressemble guère.

SCAPIN.

C'est que vous ressemblez à très-peu de personnes.

COLOMBINE.

Je m'en flatte : mais on ne me connait pas encore; on verra le roman que je vais mettre au jour; on y trouvera de nouvelles idées, une nouvelle morale, une nouvelle nature, un nouveau style. . . . Enfin, tout y sera nouveau.

SCAPIN.

Cela me paraît le comble de l'art.

COLOMBINE.

C'est un monument que j'élève sur le terrein des siécles.

SCAPIN.

Ce terrein là pourrait bien être un terrein perdu.

COLOMBINE.

Quelle réputation je vais acquérir, & que de complimens que je recevrai !

AIR : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

Ah ! combien de harangues
Mon livre me vaudra !
Car dans toutes les langues,
Certe ! on le traduira.

SCAPIN.

Si comme vous parlez vous avez dû l'écrire,
Pour entendre votre roman,
C'est en français, premièrement,
Qu'il faudra le traduire.

SCENE IX.

LES MÊMES, MARINE.

MARINE, (*tenant une lettre qu'elle donne à Colombine.*)

Une lettre pour vous, Mademoiselle.

COLOMBINE.

Ah ! je reconnais l'écriture de Léandre ; il veut me préparer à la joie que doit me causer son arrivée.

SCAPIN.

Je vais vous envoyer ma sœur. (*à part en s'en allant.*) Cette chère Colombine !.... Ma foi, je ne serais pas fâché d'être aimé d'une folle comme celle-là. (*il sort.*)

COLOMBINE.

Cher Léandre.... loin de toi je suis comme une ombre errante qui se promène au milieu des vivans ; ta présence va me rendre cette fièvre qu'on appelle la vie. (*Elle ouvre la lettre.*)

MARINE (*à part*)

Ma foi, la sienne est un vrai délire.

COLOMBINE, (*baisant la lettre.*)

Précieuse écriture !.... Avant d'arriver à mes yeux, fais une pose sur mon cœur, (*elle place la lettre sur son cœur.*) Tout ce qui tient à lui ébranle si fortement mon âme....Lisons.... (*elle lit,*) incomparable Colombine, femme sublime, (*s'interrompant*) femme sublime! Ah! c'est lui qui sait m'apprécier, (*elle lit bas.*) Dieu!.... grand Dieu.... qu'ai-je lu !.... ma vue se trouble.... mes cheveux se hérissent.... un feu.... une glace.... Je me meurs. (*elle tombe dans les bras de Marine.*)

MARINE, (*effrayée*)

Elle se trouve mal.... Que faire !.... Au secours, Madame Lélio ! Monsieur Arlequin.... Madame Lélio !....

SCENE X.

LES MÊMES, Md. LELIO.

Md. LELIO, (*accourant*)

Qu'est-il arrivé ! quel événement....

COLOMBINE, (*repoussant Marine.*)

Ah ! mon dieu, comme tu me soutiens mal.

MARINE.

Elle revient.

Md. LELIO.

Qu'avez-vous, Colombine ?

COLOMBINE.

Ne m'interrogez pas . . . . Lisez.

Md. LELIO. (*prend la lettre et lit.*)

« Incomparable Colombine, femme sublime et unique dans votre genre, armez vous de courage et de philosophie, vous en avez besoin : mais vous n'en manquez pas, et cela me rassure. Quand vous lirez ces lignes, je serai l'époux de la belle Batilde ; ne me condamnez pas sans m'entendre, et écoutez-moi. Voici la première phrase de votre lettre qui m'apprenait que vous aviez quitté la maison paternelle, *lorsque les convenances de la société sont en opposition avec la véritable volonté de l'âme, il faut qu'elles soient sacrifiées*,

COLOMBINE.

Oui, je lui ai écrit cela.... Il a de la mémoire ;

Md. LELIO, (*lisant.*)

» Effrayé d'une maxime aussi nouvelle que hardie, » et ne devinant pas jusqu'où votre *véritable volonté* » pourrait vous conduire, j'ai fait des réflexions et je les » ai communiquées à ma mère, qui m'a représenté » qu'une jeune personne, douce, modeste, sincèrement attachée à ses devoirs, et même aux vieux préjugés, valait mieux pour un mari qu'une femme philosophe ; j'ai senti la justesse de son raisonnement, » & je m'y suis rendu.

COLOMBINE.

Le lâche !

Md. LELIO, (*lisant.*)

» Ma conduite ne vous étonnera pas ; vous savez que » je ne juge vos actions que sur ce que les autres en » pensent, & ces enfans qui nous ont hués l'autre » jour, à la porte de l'Ambigu-Comique, où l'on don- » nait *la Femme à deux maris*, m'ont trop fait con- » naître que l'opinion est la reine du monde. C'est » dans ces sentimens que j'ai l'honneur d'être, incomparable Colombine, votre très-humble & très-obéissant serviteur & ancien amant.... LÉANDRE. »

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Me sacrifier à l'opinion, cette ennemie triomphante & dédaigneuse !

Md. LELIO.

Il est clair que ce Léandre ne vous a jamais aimée.

COLOMBINE.

Bah! laissez donc.... je sais bien que je n'ai plus d'avenir; mais il ne faut pas m'ôter le passé.

MARINE,

Oubliez le passé, & consolez-vous.

COLOMBINE, (*sans entendre.*)

Ma vie n'est de rien dans la sienne.... il continue sa route & me laisse en arrière, après m'avoir vu tomber du char qui l'entraîne.

Md. LELIO.

Léandre n'a point de char & vous n'êtes point tombée... Ecoutez les consolations de vos amis.

COLOMBINE, (*toujours sans entendre.*)

AIR : *Dans Berlin, sans trop me vanter.*

Si du moins je pouvais mourir
Du tourment qui va me poursuivre !
Mais, hélas ! j'aurai beau souffrir !
Souffrir n'est pas mourir, c'est vivre.
Par où ça doit-il finir?
Quel sera mon avenir?
Ah ! quel qu'il soit, cet avenir
Sera sombre sans doute.....

MARINE.

C'est pourquoi vous n'y voyez goute. (*bis*)

Md. LELIO.

Calmez-vous.

COLOMBINE, (*en délire.*)

Me calmer! ..... moi !.... Me connaissez-vous? (*frappant sa poitrine*) savez-vous ce qu'il y a là?

MARINE.

Non.

COLOMBINE.

Vous n'en savez rien ?.... Eh bien, il y a là.... une âme brûlante, une âme de feu qui se dévore elle-même.

MARINE.

Ah ! mon dieu.... Et vous sortez avec ça ?

COLOMBINE.

Mais il me faut d'autres tourmens ; ce ne sont point des regrets, ce ne sont point des larmes.... La tempête a triomphé de moi, mon sort a fini ; j'ai horreur de la société, il n'y a plus de place sur la terre où je puisse me reposer, & je vais...

Md. LELIO.

Où allez-vous?

COLOMBINE.

Ma foi, je n'en sais rien, mais la douleur me poursuit, & je fuis devant elle. (*Elle sort.*)

Md. LELIO.

Suivez-la, Marine, & tâchez de lui faire entendre raison.

MARINE, (*suivant Colombine qui est rentrée dans le pavillon.*)

Je crains bien que ce ne soit une peine perdue.

SCENE XII.

Md. LELIO, ARLEQUIN.

Md. LELIO.

Ah ! venez Arlequin.... Entrez là dedans & voyez Colombine, elle a beaucoup de chagrins.

ARLEQUIN.

J'en suis bien fâché.

Md. LELIO.

Léandre l'abandonne.

ARLEQUIN.

Tant pis pour elle & tant mieux pour lui.

Md. LELIO.

Il est marié, vous n'avez plus de rival.... Colombine pourrait revenir à vous.

ARLEQUIN (*vivement.*)

J'espère que non.... mais en tout cas, ce serait inutilement; j'ai pris mon parti.... & je n'ai pas eu de peine.

Md. LELIO, (*à part avec un mouvement de joie.*)

Il n'a pas eu de peine!... (*haut et souriant.*) Pour avoir pris votre parti aussi vite, il faut que vous soyez aussi un peu philosophe.

ARLEQUIN.

Pas le moins du monde.

AIR: *Vaudeville de Cruello.*

Colombine en sait trop pour moi,
Je le dis à ma honte:
Elle m'inspire un juste effroi
Quand sa tête se monte.
A cet esprit si turbulent
Je ne m'unissais qu'en tremblant,
Oui, je vous le confie;
Et, soit dit sans lui faire tort,
Je ne me sens pas assez fort
Pour épouser tant de philosophie.

Md. LELIO.

Sincèrement, je crois que vous ne vous conveniez guère tous deux.

ARLEQUIN.

Nous ne nous convenions pas du tout.... Ah! Si Colombine ressemblait à une personne que je sais bien.... Si elle était douce, bonne, aimable, spirituelle....

Md. LELIO.

Cet éloge est peut-être fort exagéré.

ARLEQUIN.

Il n'est pas ridicule, & pour un éloge c'est beaucoup.... (*regardant madame Lelio.*) Mais quelque bien qu'on dise de la personne que j'ai eu vue.... on sera toujours loin d'exagération.

Md. LELIO.

Vous n'y songez pas.

ARLEQUIN.

Au contraire : j'y songe du matin au soir, et puis, du soir au matin.

DUO *Des Evènemens imprévus.*

J'aime un objet doux et charmant.

Md. LELIO.

Eh bien, parlez lui sans mystère.

ARLEQUIN.

Je n'ose me flatter de plaire.

Md. LELIO.

Ah ! croyez-moi, c'est trop vous taire,
Parlez-lui franchement;

ARLEQUIN.

Parle-t-on autrement?

Md. LELIO.

Vraiment?

ARLEQUIN.

Près de celle que j'aime.....

Md. LELIO.

Eh bien?

ARLEQUIN.

J'éprouve un trouble extrême.

Md. LELIO.

Eh bien?

ARLEQUIN

A présent vous devinez bien?

Md. LELIO.

Je ne devine rien;
Non, rien.

ARLEQUIN.

Vous devinez bien?

Md. LELIO.

Vous éprouvez un trouble extrême?

ARLEQUIN.

Je n'ose dire, je vous aime.

Md. LELIO.

Vous n'osez dire, je vous aime.

ARLEQUIN, (*à part.*)

Ah! quel trouble extrême!

Md. LELIO, (*à part.*)

Ah! quel trouble extrême!
Pourquoi toujours trembler?
Il faut enfin parler.

ARLEQUIN.

Je ne veux plus trembler,
Je veux enfin parler.

ARLEQUIN, (*à part voyant arriver Marine.*)

Ah! pourquoi vient-on nous interrompre.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARINE.

MARINE (*Toute effarée.*)

Vous n'avez pas vu mademoiselle Colombine?

Md. LELIO.

Est-ce qu'elle n'est pas dans son appartement?

MARINE.

Non, madame; obligée de la quitter un moment, & ne la retrouvant plus chez elle, où je l'avais laissée dans une sombre rêverie, je m'informe aux gens de la maison.

AIR : *L'autre jour à la promenade.*

On me dit qu'elle est descendue,
Que je pourrai la trouver au jardin :
J'en parcours toute l'étendue,
Sans la trouver. . . . . je chercherais en vain
Jusqu'à demain.
Fille dont la tête est perdue
En un instant fait beaucoup de chemin.

Md. LELIO.

Mais cela m'inquiette, il faudrait voir. . . .

ARLEQUIN.

Mon dieu, madame, ne vous tourmentez pas.

AIR : *Fanfare de S. Cloud.*

Colombine un peu malade,
Pour retrouver son bon sens,
A besoin de promenade,
Laissons-là courir les champs.
Fille d'un esprit si rare
Doit avoir un libre cours,
Si par fois elle s'égare
On la retrouve toujours.

Md. LELIO.

Mais enfin où peut-elle être ?

SCENE XIV.

LES MÊMES LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Si vous parlez de mademoiselle Colombine, elle est chez moi.

Md. LELIO.

Chez vous !

LE DOCTEUR.

Où elle est venue pour me dir. . .

ARLEQUIN.

De bien belles choses, sans doute.

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas trop compris ses grandes phrases ; mais je vais vous les expliquer.

Md. LELIO.

Nous expliquer ce que vous n'entendez pas!

LE DOCTEUR.

Ce ne serait pas la première fois. On n'est pas docteur pour rien.

Md. LELIO.

Au fait, Colombine....

LE DOCTEUR.

Elle dit qu'elle va faire un long voyage.

ARLEQUIN.

Dieu la conduise !

LE DOCTEUR.

Elle assure que, suivant la méthode anglaise, elle fait un usage fréquent d'opium, & en conséquence elle en demande une provision considérable.

Md. LELIO.

Que dites vous là ?

ARLEQUIN.

Voici qui devient sérieux.

LE DOCTEUR.

On peut prendre chacune de ces doses sans aucun danger, mais je dois vous dire que toutes les doses réunies feraient l'effet d'un poison mortel.

Md. LELIO.

Vous me faites frémir.

LE DOCTEUR.

Cette demoiselle paraît avoir la tête...

ARLEQUIN.

Très-dérangée.

LE DOCTEUR.

AIR : *J'aime le mot pour rire.*

Cependant je doute toujours
Que de mettre fin à ses jours

Elle ait la folle envie;
Elle est jeune, elle a des attraits,
Eh puis, en la voyant de près,
Ma foi, je la soupçonnerais
D'aimer assez la vie.

MARINE.

Monsieur le docteur est phisionomiste

ARLEQUIN.

Aurait-elle vraiment le projet....

LE DOCTEUR.

Je l'ai laissée auprès de ma femme, sous prétexte d'aller à mon laboratoire, préparer moi-même ses petits paquets, & sortant par la porte du jardin, je suis venu vous consulter....

Md. LELIO.

Gardez-vous bien de céder a ce qu'elle vous demande.

ARLEQUIN.

Et si, au lieu d'opium, vous lui donniez....

LE DOCTEUR.

Je vous entends.... quelque chose de rafraîchissant.

ARLEQUIN.

De calmant.

Md. LELIO.

Fort bien : mais le tems presse : allez bien vîte préparer....

LE DOCTEUR.

Soyez tranquille.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

J'ai cela prêt dans ma boutique;
Car on m'a fait hier matin
Composer pour une pratique
Un calmant d'un effet certain. (*Bis*)
De cet heureux calmant, madame,
Je vous garantit le pouvoir:
Moi qui vous parle, hier au soir,
J'en ai fait l'essai sur ma femme.

MARINE.

MARINE.

Et monsieur s'en est bien trouvé. (*Marine sort avec le docteur.*)

ARLEQUIN.

On ne peut pas être de meilleure foi.

SCENE XV.

Md. LELIO, ARLEQUIN.

Md. LELIO.

Me voilà bien embarrassée de Colombine. Je voudrais bien que son père vint la chercher.

ARLEQUIN.

Il viendra sans doute, puisque vous lui avez écrit.

Md. LELIO.

Vanter sans cesse son énergie, son courage, & n'avoir pas la force de supporter un chagrin ordinaire !

ARLEQUIN.

Mais en revanche, elle est capable de tenter la dernière folie, pour faire parler d'elle & pour imiter l'héroïne de son roman favori.

Md. LELIO.

AIR : *mon attente sera remplie.*

Son aveuglement est extrême :
Dans son lâche désespoir,
Elle oublie un père qui l'aime,
Et méconnait son pouvoir.
Mais tel est l'effet que produisent
Les faux principes, l'erreur :
Les travers de l'esprit conduisent
Aux déréglemens du cœur.

SCENE XVI.

LES MÊMES, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Ah! mon ami, tu ne sais pas que cette folle de Colombine....

SCAPIN.

Je sais tout : j'ai rencontré le docteur, mais ce que vous ne savez pas, vous autres, c'est que monsieur Pantalon vient d'arriver.

ARLEQUIN.

Justement, nous parlions de lui.

Md. LELIO.

Il ne pouvait venir plus à propos.

SCAPIN.

La fuite de sa fille l'a singulièrement affecté, & il m'a fait voir une douleur profonde.

ARLEQUIN.

Je n'ai encore vu de profond en lui que son amour propre.

Md. LELIO.

Mais où est-il donc ?

SCAPIN.

Au cheval, blanc où je dois l'aller chercher, après vous l'avoir annoncé.

ARLEQUIN.

Si du moins il pouvait rendre sa fille un peu raisonnable....

Md. LELIO.

Nous verrons : mais je compte plus sur le calmant que sur le père.

SCAPIN, (*prenant madame Lélio et Arlequin par la main.*)

Ah ça, où en êtes-vous ensemble ? Arlequin a-t-il un peu avancé ses affaires ?

ARLEQUIN.

Je ne demande pas mieux que d'avancer.

SCAPIN, (*à madame Lélio.*)

Il a besoin d'encouragement.

Md. LELIO.

Soyez tranquille, monsieur m'a tout dit.

ARLEQUIN.

Ah ! madame.... Je voudrais bien vous avoir tout dit.

SCENE XVII.

LES MÊMES, MARINE.

MARINE, (*accourant.*)

Madame, madame....

ARLEQUIN.

Toujours on nous interrompt.

MARINE.

Mademoiselle Colombine est rentrée.

SCAPIN.

Paix ! je l'entends.... (*Colombine paraît dans le pavillon.*)

MARINE, (*écoutant.*)

Elle est là, (*Colombine est assise et paraît rêver.*)

SCAPIN.

N'ayons pas l'air de le savoir, & plaçons nous sous ce berceau.... Il fait un tems superbe.

ARLEQUIN.

Oui, c'est un bien beau jour.

SCAPIN.

AIR : *Qu'on est heureux de rendre justice.*

Que le printems offre de délices
Au cœur exempt de soucis, de regrets !
De la nature on voit les prémices,
Et sa parure annonce ses bienfaits.

(*Colombine se lève et écoute.*)

SCAPIN, Md. LELIO, ARLEQUIN, MARINE.

Que le printems offre de délices, etc.

COLOMBINE,

Ils chantent, ils sont heureux, & moi....

ARLEQUIN.

D'un soleil doux la chaleur salutaire
Nous fait sentir le bonheur d'exister.

COLOMBINE.

Ce soleil n'est qu'un flambeau funéraire
Mes yeux trop tôt ne s'auraient le quitter.

SCAP. Md. LELIO, ARL. MARINE.

Que le printems offre de délices etc.,

COLOMBINE.

(Ensemble.)
De ce printems les charmes factices
Ne m'offriraient que de tristes regrets....
Caron m'appelle, et sous ses auspices,
Je vais trouver et le calme et la paix.

ARL. (*Offrant une branche de lilas à Md. Lélio*)

De la beauté simple, douce, et modeste,
Cette fleur est un emblême charmant.

COLOMBINE.

La fleur se passe et ce qui nous en reste
N'est qu'un objet de chagrin, de tourment.

SCAPIN, Md. LELIO, ARLEQ. MARINE.

Que le printemps offre de délices, etc.

COLOMBINE.

De ce printems les charmes factices etc.

Si je consentais à vivre, je serais obligée de voir cette femme, de la voir sentir son bonheur,.... goute à goute.... Un moment.... on m'avait recommandé de ne pas répéter ces mots là....

Md. LELIO.

Heureusement, on sait où elle les a pris.

COLOMBINE.

C'est dit.... Il faut en finir. (*elle prend ses petits paquets.*) Il faut faire place aux heureux que mon mérite importune.

MARINE (*regardant à travers la jalousie.*)

Elle fait ses préparatifs.

Md. LELIO.

Malheureuse!.... Je veux aller à son secours.

SCAPIN, *retenant Md Lélio.*

Restez.... Songez qu'il n'est question que d'un calmant.

ARLEQUIN.

Et qu'elle en a grand besoin.

COLOMBINE, (*délayant ses poudres dans un verre d'eau*)

Ah! Si j'avais la bague de Delphine, j'y trouverais un petit poison salutaire, doux; mais rapide. (*se préparant à boire.*) Allons... Eh bien! qu'est-ce que c'est donc? ma main tremble!

MARINE.

Elle hésite.

COLOMBINE.

Reprenons courage..... *elle ouvre un volume de Delphine.* A moi Delphine.

MARINE.

Elle va lire.

COLOMBINE *lisant*, (*les personnages écoutent.*)

» Il serait difficile de ne pas s'intéresser à l'homme » plus grand que la nature, alors qu'il rejette ce qu'il » tient d'elle, alors qu'il se sert de la vie pour détruire la vie. »

Md. LELIO.

Affreuse morale!

COLOMBINE.

Se servir de la vie pour détruire la vie!... Delphine a raison, c'est un excellent moyen de paraître intéressante. (*fermant le livre.*) Je suis en force. »

AIR : *Turlurette.*

Je prends mon parti gaîment,
Et dans un petit moment
Mon affaire sera faite.....

ARLEQUIN.

Turlurette. (*Bis.*)
La demeure est complette.

MARINE (*voyant Colombine prendre le verre.*)

Elle va boire.

Md. LELIO.

Quel délire!

COLOMBINE, (*tenant le verre.*)

Perfide Léandre !... Tu m'as réduite au désespoir.... Ta faiblesse me conduit au tombeau. . . . je bois la mort, & je la bois. . .. à ta santé. (*Elle boit.*)

MARINE

C'est fait. (*Colombine tombe dans une sombre rêverie*)

SCAPIN.

Il est tems d'aller chercher M. Pantalon.

Md. LELIO.

Prévenez-le que sa fille ne court aucun danger.

SCAPIN.

Non pas, il faut qu'il ait un petit moment de frayeur: ce n'est pas trop pour le punir d'avoir souffert que sa fille lut tant de mauvais livres (*il sort*)

COLOMBINE.

Quand toute espérance est perdue, l'âme frissonne au-dedans de nous même & le sang glacé.... n'a plus de cours.

ARLEQUIN.

Son imagination la sert joliment.

COLOMBINE, (*écoutant*)

Ils sont encore là.... tout occupés deux. . . mais dans un moment, on s'occupera de moi, (*elle se place devant une glace et met ses cheveux en désordre;*) on s'attendrira sur mon sort, on recueillera mes dernières paroles, on les citera avec admiration, & l'on dira... quel bonheur, si je pouvais entendre ce qu'on dira.

Md. LELIO.

Je vois qu'elle ne sait ni ce qu'elle dit, ni ce qu'on dit.

COLOMBINE, (*se levant toute échevelée.*)

Je jouis d'avance de l'effet terrible que je vais produire. (*elle sort du pavillon.*)

Md. LELIO.

Comme elle est pâle !

Génie ardent, fille incompréhensible?
Pourquoi, sans rime ni raison,
De votre père avoir fui la maison?
Pourquoi, etc.

COLOMBINE.

Ensemble.

L'esclave n'a-t-il pas raison,
Quand il le peut, briser sa raison?

ARLEQUIN, SCP. Md. LELIO, MAR.

Ceci, lui servant de leçon,
Pourrait enfin lui rendre la raison.

PANTALON.

Père trop malheureux, que vas-tu devenir!

COLOMBINE (*à Md. Lélio.*)

Vous prendrez soin de mon père, je vous le lègue; acceptez ce legs... vous soignerez son bonheur.

Md. LELIO.

Quand sa fille l'abandonne.

PANTALON.

Recevoir de celle qui m'est si chère cet affreux témoignage d'ingratitude!.... Ah! je le sens, mon sort est de ne faire que des ingrats.

ARLEQUIN.

N'en fait pas qui veut.

PANTALON, (*d'un ton caressant.*)

Chère enfant.... tu ne connaissais donc pas toute ma tendresse!

COLOMBINE, (*ayant l'air de réfléchir.*)

Oui, la mort m'éclaire.

ARLEQUIN.

Triste flambeau!

COLOMBINE.

La nature m'accuse d'avoir méconnu ses droits, & prête à perdre l'existence, je ne vois que les affections qui doivent me la faire chérir. (*Se jettant dans les bras de Pantalon*) mon père.... pardonnez à votre fille

PANTALON.

Tu me brises le cœur.

ARLEQUIN.

Ça devient pathétique.

Md. LELIO.

Ce retour à la tendresse filiale est déjà d'un bon augure.

COLOMBINE.

Mais.... quel calme subit s'empare de mes sens.... une douce langueur se répand dans tout mon être....

ARLEQUIN

Enfin le calmant opère.

COLOMBINE.

Ma chère amie, le flambeau de mes jours va s'éteindre..... pour adoucir l'amertume de ce moment fatal.... promettez moi.... qu'Arlequin.....

ARLEQUIN.

Je tremble....

Md. LELIO.

Que faut-il vous promettre ?

COLOMBINE.

D'accomplir mes derniers vœux,.... de faire le bonheur d'Arlequin.

ARLEQUIN.

Je respire !

SCENE XIX & dernière.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, (*bas à Scapin.*)

Eh ! bien !.... (*Scapin lui parle bas.*)

COLOMBINE.

AIR : *De Malborough.*

C'est à ma dernière heure
Une volonté supérieure.

ARLEQUIN.

Mais à sa dernière heure
Elle a de bons momens.

(*Tous.*)

Elle a de bons momens.

COLOMBINE.

La mort vient, je la sens.
Faut-il donc que je meure,
Quand ma tête devient meilleure !
Faut-il donc que je meure,
Retrouvant mon bon sens !

(*Tous.*)

Faut-il donc qu'elle meure
Quand sa tête devient meilleure !
Faut-il donc qu'elle meurt
Retrouvant son bon sens !

Md. LELIO.

Non, ma chère Colombine, vous ne mourrez pas ; vous n'êtes point empoisonnée.

COLOMBINE.

Badinez-vous !

PANTALON.

Se pourrait-il !

COLOMBINE.

Je vivrais !

LE DOCTEUR.

Oui, mademoiselle, je n'ai pas voulu vous endormir, & je vois que vous n'en êtes pas fâchée.

COLOMBINE, (*avec la plus grande joie.*)

Ah ! docteur, que je vous ai d'obligation !

PANTALON.

Ma fille ! tu m'es rendue !....

COLOMBINE.

Oui, mon père.... je reprends à la vie... mon avenir vous appartient, & il ne sera pas souillé par de funeste

erreurs.... mes amis, je ne veux vivre que pour mériter votre amitié & votre indulgence.

ARLEQUIN.

Ah! ça, vous vivez, c'est bien; mais....

COLOMBINE.

Soyez sans inquiétude; c'est avec grand plaisir que je vous verrai l'époux de mon amie.

SCAPIN.

Ma sœur, quand les volontés des vivans confirment les volontés des mourans...

Md. LELIO.

Il faut bien s'y soumettre.

ARLEQUIN.

Ah! madame, voilà une soumission qui va me rendre le plus soumis des hommes.

SCAPIN.

Ma foi, mademoiselle Colombine, puisque vous voilà raisonnable, si vous voulez faire de moi un bon mari, il ne tient qu'à vous.

COLOMBINE.

Quoi! tout de bon, M. Scapin?

ARLEQUIN, (*embrassant Scapin.*)

Ah! mon ami.... je te revaudrai ça.

SCAPIN.

Je me sens capable de tenir tête à la philosophie.

MARINE.

Des folles comme ça trouvent des maris!

SCAPIN.

Si monsieur Pantalon me croit digne d'entrer dans sa famille....

PANTALON.

Monsieur, lorsque j'étais procureur en la cour, une telle proposition.... mais ce tems est déjà loin, on ne finit pas toujours comme on a commencé; d'ailleurs je suis père, je sens qu'il faut un mari à ma fille, & que le plutôt sera le mieux; en conséquence....

AIR : *Des petits Savoyards.*

De Pantalon soyez le gendre.

COLOMBINE, (*se jettant au col de Scapin.*)

Mon cher Scapin, je suis à vous,

Md. LELIO. (*à Colombine.*)

Il faut, pour plaire à votre époux,
De philosopher vous défendre.

COLOMBINE.

De ce goût il peut triompher.

SCAPIN.

C'est le but que je me propose :
Pour l'empêcher de tant philosopher,
Je veux l'occuper d'autre chose.

COLOMBINE (*avec tendresse.*)

Mon ami, c'est tout ce que je demande.

VAUDEVILLE.

AIR : *nouveau de Weicht.*

ARLEQUIN.

Femme dont l'aimable folie
Vaut mieux que les raisonnemens,
Laissez-là la philosophie,
Et tous ses pompeux argumens :
Craignez les vives apostrophes
Que le censeur peut nous donner
N'imitez pas les philosophes,
Que vos yeux font déraisonner.

Tous.

N'imitez pas, etc.

SCAPIN.

La raison a bien son mérite,
Et j'en conviens de tout mon cœur :

Mais si par fois elle nous quitte,
Est-ce donc un si grand malheur ?
Auprès d'une femme jolie
Laissons là nous abandonner,
Entre l'amour et la folie,
Heureux qui peut déraisonner.

Tous.

Entre l'amour, etc.

PANTALON.

Eglé, ni bonne ni jolie,
Affecte les grands sentimens:
Jamais une tendre folie
Ne prit d'empire sur ses sens.
Elle eut raison toute sa vie ;
Mais faut-il donc s'en étonner ?
Personne encore n'eut envie
De la faire déraisonner.

Tous.

Personne encore, etc.

Md. LELIO.

Quand il fronde les ridicules
Un écrivain peut sans façon
Immoler de petits scrupules
Pour faire parler la raison :
Mais, dans certaine circonstance,
Le danger vient l'environner
N'osant plus dire ce qu'il pense,
La peur le fait déraisonner.

Tous.

N'osant plus, etc.

LE DOCTEUR.

Dorilas au bareau se lance,
Il compte sur plus d'un succès;
La raison est son éloquence,
Hélas ! il perd tous ses procès:
Mais s'il suit la route commune
Pour embrouiller et chicaner,

Dorilas fera sa fortune
A force de déraisonner.

Tous.

Dorilas fera, etc.

COLOMBINE, (*au Public.*)

J'abandonne enfin de Delphine
Et les principes et le ton ;
Je laisse là cette héroïne
Et j'en reviens à la raison ;
Mais quoiqu'enfin elle m'éclaire,
Ce soir je puis m'en détourner.
De plaisir, si j'ai su vous plaire,
Je vais encor déraisonner.

Ensemble.

Oui, qu'enfin elle m'éclaire, etc.

Tous.

Oui, quoique la raison l'éclaire ;
Elle pourra s'en détourner :
De plaisir, quand on sait plaire,
On peut fort bien déraisonner.

FIN.

CLÉMENCE ISAURE,

OU

LES JEUX FLORAUX,

Divertissement en un Acte et en Prose, mêlé de Vaudevilles ;

Par MM. Armand GOUFFÉ et Georges DUVAL.

Représenté, pour la première fois, a Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 4 messidor an II.

Prix, 1 franc 2 décimes.

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, ci-devant BARBA, Libraire, sous le passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CLÉMENCE ISAURE.	Mad. *Belmont.*
LAURETTE, suivante.	Mad. *Blosseville.*
LAUTREC, chevalier, amant de Clémence.	*Henry.*
ROGER, son écuyer.	*Hypolite.*
THIBAUT, doyen des Capitouls.	*Chapelle.*
RAYMOND, chef des Troubadours.	*Carle.*
TROUBADOURS.	

La scène se passe à Toulouse.

(*Le Théâtre représente un riant verger, au fond duquel est un trône de verdure. Au lever du rideau, les gens de la maison de Clémence, enchaînent les arbres du verger, de guirlandes de fleurs*).

Nota. S'adresser pour la partition de cette pièce, ainsi que pour toutes celles du Vaudeville, à M. *Wicht*, chef de l'orchestre, au Théâtre.

CLÉMENCE ISAURE,

OU

LES JEUX FLORAUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURETTE, ROGER, CHŒUR.

LE CHŒUR.

Air *de la ronde des Bordelais.*

Formons mille guirlandes
Des plus brillantes fleurs ;
Préparons nos offrandes
A l'Amour, aux Neuf-Sœurs.

LAURETTE.

C'est ici que Clémence,
Couronnant le vainqueur,
Double la récompense
Par le don de son cœur.

LE CHŒUR.

Formons, etc.

ROGER.

Oh ! la belle victoire
Qui mène un Troubadour,
Du temple de la gloire,
Au temple de l'amour.

LE CHŒUR.

Formons, etc.

LAURETTE, *aux travailleurs.*

Maintenant que tout est disposé pour la célébration des jeux, allez prévenir les Capitouls et les mainteneurs du gai-savoir.

ROGER.

Oui, pour qu'ils se hâtent de venir nous débiter ici les vers, bons ou mauvais, qui leur ont été fournis. Nous allons

voir s'il y a dans ces productions, grâce et finesse, et dans leurs jugemens, franchise et loyauté.

LAURETTE.

Ce n'est pas ici qu'on doit lire les ouvrages qui ont concouru; tu verras seulement décerner les honneurs du triomphe, à celui que les mainteneurs auront jugé digne de la couronne. Mais les instans sont précieux; hâtez-vous.

LE CHŒUR, *en sortant.*

Formons, etc.

SCENE II.

ROGER, LAURETTE.

ROGER.

Puisque Clémence veut épouser le poëte qui aura le mieux rimé, pourquoi donc, belle Laurette, inviter sir de Lautrec, mon maître, à la cérémonie? car enfin, il adore l'aimable Clémence, et ne sauroit voir de sang-froid le triomphe d'un rival.

LAURETTE.

S'il avoit tant aimé Clémence, il auroit disputé le prix.

ROGER.

Disputer le prix!

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Lautrec, dès sa tendre jeunesse,
Connu par des faits éclatans,
A secouru mainte princesse,
Et pourfendu mille géans;
Il a battu les infidèles;
Pris des villes, sans les compter;
Mais en sauvant l'honneur des belles,
Il n'apprit point à les chanter.

LAURETTE.

Il auroit un double avantage,
S'il savoit montrer tour-à-tour,
D'un vrai chevalier le courage,
Et l'esprit d'un gai troubadour;
Prenant les héros pour modèles,
Des Muses suivant les leçons,
Par sa valeur sauver les belles,
Et les charmer par ses chansons.

ROGER.

Cela n'est pas aussi facile à concilier que vous le pensez accorte et gente Bachelette.

Air *du vaudeville de Florian.*

En suivant deux lièvres, je crois
Qu'un chasseur ne réussit guère ;
On ne sauroit être à la fois,
Homme de plume, homme de guerre.
Au Parnasse et dans un combat,
On s'expose à double défaite,
Si l'on écrit comme un soldat,
Si l'on se bat comme un poëte.

LAURETTE.

Il est vrai que la plume du premier n'est guère plus redoutable que l'épée du second ; mais il ne s'agit pas de courage aujourd'hui.

ROGER

Non, il s'agit de poëtes et de la préférence que ta maitresse leur donne, on ne sait pourquoi.

LAURETTE.

La conduite de Clémence lui fut dictée par un motif que tu seras toi-même forcé d'approuver.

ROGER

Je serois curieux de le connoître.

LAURETTE

Clémence Isaure consacroit à la gaie science, tous ses momens, et ne songeoit point à former d'engagement.

ROGER

Elle avoit tort.... On n'est pas toujours jeune et jolie.

LAURETTE

Maîtresse de son cœur, et n'ayant d'autre passion que celle de la poésie, elle déclara qu'elle donneroit sa fortune et sa main à celui qui remporteroit le prix de la gaie science. Son père y consentit ; mais obsédé par Thibaut de la Louptière, doyen des Capitouls, il eut la foiblesse de consigner dans son testament, qu'il ne laissoit son bien à Clémence, qu'à condition qu'elle épouseroit ce maudit vieillard, si pendant trois ans personne n'étoit jugé digne du prix.

ROGER

Ceci change la thèse.

LAURETTE

Deux ans se sont écoulés sans qu'il y eût de concours, et Thibaut de la Louptière voyoit avec plaisir arriver l'époque fixée pour le mariage de ma maitresse. Clémence devinant son motif, a consacré les fonds nécessaires pour faire revivre cette antique et célèbre institution, qu'elle fait appeler désormais les jeux floraux.

Air du vaudeville du Prix.

En ces lieux, dès que la nature
Etale ses riches couleurs,
Le Troubadour, sur la verdure,
Vient chanter au milieu des fleurs.
Et s'il parvient sur sa musette,
A vaincre ses rivaux surpris,
Du succès de sa chansonnette,
Une simple fleur est le prix.

ROGER

C'est pour cela, je le suppose,
Que plus d'un rimeur exalté,
Compare sans cesse à la rose
L'éclat d'une jeune beauté.
Une fleur est la récompense
Des fleurs qu'il prodigue à-propos;
Ces petits jeux-là sont en France,
Fort bien nommés les jeux floraux.

LAURETTE

A présent, tu conviendras, j'espère, que Clémence ne pouvoit se conduire autrement.

ROGER

Oui, je vois fort bien que Sire de Lautrec a tort de n'être à Toulouse que depuis un mois, et d'aimer une femme qu'il ne pourra jamais épouser.

LAURETTE

Que sait-on ?

ROGER

Toutes les chances sont contre lui.

LAURETTE

Il a la meilleure de toutes en sa faveur.

ROGER

Laquelle ?

LAURETTE

L'amour de ma maitresse.

ROGER

Elle t'en a fait confidence.

LAURETTE

Me crois-tu donc assez novice pour en avoir besoin ? J'ai tout deviné, et j'en suis plus sûre que si on m'avoit tout dit; le hasard, d'ailleurs, m'a instruite d'une circonstance qui prouve clairement.....

ROGER

D'une circonstance qui prouve..... Apprends-moi cela bien vîte.

LAURETTE

Non pas; qu'il te suffise de savoir que l'invitation qui fâche tant sir de Lautrec.....

ROGER

Devroit l'enchanter, n'est-ce pas ?

LAURETTE

Sans contredit; car si Clémence ne l'aimoit pas, auroit-elle.....

ROGER

Eh bien ?

SCENE III.

LAURETTE, ROGER, LE CAPITOUL.

LE CAPITOUL

Air *de la ronde de Rabelais.*

Oui, morbleu, du téméraire,
Je saurai bien me venger.
Quoi, malgré mon caractère,
On m'interdit ce verger.
On me livre un combat;
C'est dans ma personne faire,
C'est faire avec éclat
Insulte au Capitoulat.

ROGER

Vous paroissez bien animé, M. le Capitoul.

LE CAPITOUL

L'insolent, feindre de ne pas me reconnoître, et m'empêcher d'entrer céans.

ROGER.

Quel est l'audacieux ?....

LE CAPITOUL

Un factionnaire placé à la porte de ce verger.

LAURETTE

Il ne connoissoit pas vos prérogatives, il faut lui pardonner.

LE CAPITOUL

Air *précédent.*

Tu veux que je lui pardonne,
Lorsqu'ici ce maître fat
Insulte dans ma personne
Le corps entier de l'état:
Car le Capitoulat,
Ainsi l'usage l'ordonne,
Représente l'état,
Et moi le Capitoulat.

LAURETTE

L'état peut se flatter d'être joliment représenté.

LE CAPITOUL

Moi, qui viens ici m'informer si les préparatifs sont terminés, et prévenir la dame du logis, que les Troubadours vont venir la chercher pour la conduire au Capitole.

LAURETTE

Pourquoi faire ?

LE CAPITOUL

Signer l'acte de donnation, par lequel elle se dépouille d'une partie de ses biens en faveur de ces maudits rimeurs.

ROGER

Vous y mettez du dépit, M. le Capitoul.

LE CAPITOUL

Je le crois bien ; sans ces messieurs, j'aurois possédé la main de la belle Clémence..... et sa fortune.

LAURETTE

Je gage que c'est la perte du dernier article, qui vous chagrine le plus.

LE CAPITOUL

Tout n'est pas encore perdu, je suis un des juges du prix.

LAURETTE

Vous !

LE CAPITOUL

Moi !

LAURETTE

On m'avoit dit au contraire que vous aviez concouru ?...

LE CAPITOUL.

C'est une mauvaise plaisanterie qu'on t'a faite, ou que tu veux faire, mon enfant.

LAURETTE.

Pourquoi donc ! n'avez vous pas assez d'esprit pour cela ?

LE CAPITOUL.

J'ai la réputation de n'en pas manquer ; mais il y a esprit et esprit.

ROGER.

Comme il y a...

LE CAPITOUL.

Moi, par exemple.

Air : *de l'Enfantine.*

J'ai beaucoup d'esprit en prose,
Mais en vers c'est autre chose,

Ma verve qui se repose,
Ne compose
Rien
De bien.
Mon style a de l'élégance,
Vos Troubadours, sur ma foi,
Ecriroient une sentence
Beaucoup moins vite que moi.

Ensemble.
ROGER, LAURETTE.
Monsieur, n'a d'esprit qu'en prose,
Etc.
LE CAPITOUL.
J'ai beaucoup d'esprit en prose,
Etc.

LE CAPITOUL.

J'écrirois
Plutôt dix arrêts,
Que des triolets,
Ou bien des couplets;
Je ferois, vraiment,
Un long jugement
Plus facilement
Qu'un distique seulement.

Ensemble.
ROGER, LAURETTE.
Monsieur n'a d'esprit qu'en prose,
Etc.
LE CAPITOUL.
J'ai beaucoup d'esprit en prose,
Etc.

LAURETTE.

D'ailleurs, il y avoit assez de prétendans sans vous, n'est-ce pas, monsieur le Capitoul?

LE CAPITOUL.

Sur mon honneur, je ne sais d'où nous est tombé ce déluge de poëtes; mais je n'en ai jamais tant vu que cette année : on les compte par centaines.

Air : *de la Catacoua.*

Dans un poëme, l'un s'escrime,
L'autre fredonne une chanson,
Quand celui-ci blesse la rime,
Celui-là blesse la raison.
On prend l'obscur pour le sublime,
Le langoureux
Pour l'amoureux,
Toujours plaisir
Rime à désir;
On fait rimer
Charmer
Avec aimer;

On fait rimer
Ame
Avec flamme,
Cœur
Et bonheur
Avec ardeur;
Belle
Et rébelle
Avec fidèle.
Rien n'est plus beau
Ni plus nouveau.

ROGER.

Si les autres juges ne sont pas plus indulgens que vous, cette année se passera comme les autres, sans que personne obtienne le prix.

LE CAPITOUL.

Je l'espère, et le désire.

LAURETTE.

Et vous ferez tout ce qu'il faudra pour que votre espoir ne soit pas trompé.

LE CAPITOUL.

Aurois-je tort; entre nous, n'est-il pas absurde qu'une femme jeune, belle, riche et spirituelle, préfère un poëte à un Cpitoul.

LAURETTE.

Permettez; Clémence est jeune, donc il ne lui faut pas un vieux mari; elle est belle, il faut qu'il soit aimable; elle est spirituelle, il ne faut pas que ce soit un sot; elle est riche, il n'a pas besoin de lui apporter de fortune. C'est conséquent, j'espère...

LE CAPITOUL.

Riche! prends-y garde.

Air *de Pauline.*

Ta maîtresse a de la fortune,
Moi, j'ai de la fortune aussi;
Toutes les deux en feroient une
Assez passable, Dieu merci.
Mais autrement, je le répète,
Son destin sera moins heureux,
Car en épousant un poëte,
Il faut avoir du bien pour deux.

LAURETTE

Je sais bien qu'avec un poëte
On s'expose à manquer d'argent,
Mais lorsque l'ame est satisfaite,
L'amour doit il être exigeant!

Femme que la fortune engage
Forme de bien plus tristes nœuds,
Il lui faut alors en ménage
Apporter de l'esprit pour deux.

(*Roger et Laurette sortent en répétant le refrein*).

SCENE IV.

LE CAPITOUL, *seul.*

Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils se moquent de moi! Ah! pourquoi ne m'est-il pas venu dans l'idée de concourir pour faire taire les mauvais plaisans de Toulouse, qui donnent à ma bonhommie un nom tout-à-fait malhonnête... Pourtant, je crois que j'aurois eu tort de concourir.

Air : *O! mai.*

Je vois qu'il faut renoncer
Au prix de poésie,
Je pourrois bien commencer,
Même avec génie;
Oui, mais, (bis)
Je ne finirois jamais.

Je craindrois trop un revers,
De moi je me défie;
J'ai bien fait un premier vers
Cent fois dans ma vie;
Oui, mais, (bis)
Le second ne vient jamais.

SCENE V.

LE CAPITOUL, LAUTREC.

LAUTREC, *sans voir le Capitoul.*

Si ma romance pouvoit avoir le succès que je désire. Relisons... (*Il fredonne seulement le premier vers*).

Air nouveau.

Chevalier, je sers les amours.

(*Voyant le Capitoul, à part*). Le Capitoul!.. pas d'indiscrétion! (*Il cache sa romance, et avance d'un air distrait vers le Capitoul*).

LE CAPITOUL

Ah! ah! voici le chevalier de Lautrec; brave militaire! Il ne doit pas aimer plus que moi les Troubadours; il faut que je lui propose de favoriser mon petit projet. (*A Lautrec*), je n'imagine pas que sir Lautrec voie avec [illegible] plaisir la fête qui se prépare.

LAUTREC.

Cette supposition, M. le Capitoul?

LE CAPITOUL.

Parce qu'il est humiliant pour un guerrier tel que vous, de voir décerner des honneurs extraordinaires à de petits chansonniers. (*à part*) Je le prends par son foible.

LAUTREC.

J'ai lieu d'être étonné du peu de cas que vous faites de ceux qui s'adonnent à la culture des lettres.

LE CAPITOUL

Et moi je le suis davantage du soin que vous prenez à les défendre.

LAUTREC

Rien de plus naturel, cependant; les poëtes et les héros honorent également leur patrie.

LE CAPITOUL

Les poëtes honorent leur patrie ! je serois curieux, par exemple, de savoir comment.

LAUTREC

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

A poursuivre la vérité,
Celui-ci consacre ses veilles ;
Instruisant la postérité,
L'autre lui transmet des merveilles.
C'est en lisant les bons écrits,
Qu'on apprend soi-même à bien faire:
Un guerrier défend son pays,
Mais c'est un auteur qui l'éclaire.

LE CAPITOUL.

Vous voulez jouer au fin avec moi, et vous avez tort, car si vous les détestez, ces maudits Troubadours, je ne les aime guère, et je compte bien qu'aucun d'eux n'obtiendra la main de Clémence.

LAUTREC, *vivement.*

Vous auriez les moyens de l'empêcher !

LE CAPITOUL.

Et de la conserver pour moi-même.

LAUTREC.

Pour vous ?

LE CAPITOUL.

Oui, seigneur chevalier, notre mariage une fois fait, je bannis de Toulouse les joyeux Troubadours, leurs gentils ménestrels, leurs insupportables jongleurs avec leur pacotille de tençons, de rondeaux, de ballades, des sir-

ventes, etc. ; et je les envoie porter hors du Languedoe, leur très-grand amour-propre et leur très-petit talent ; ainsi tenez, croyez-moi.

Air *du Vaudeville de Cassandre aveugle.*

Unissons-nous et donnons la chasse
A ces rimeurs ennuyeux Troubadours ;
Adroitement je prendrai leur place,
Et je verrai couronner mes amours.

LAUTREC.

Et quoi ! vraiment, vous auriez l'espérance
De voir Isaure applaudir à vos feux !

LE CAPITOUL

J'ai sa parole et je suis sûr d'avance.

LAUTREC.

Oh ! mais, promettre et tenir sont bien deux.

ENSEMBLE.
Sans nous unir, sans donner la chasse
A ces galans et joyeux Troubadours,
Il faut laisser chacun à sa place.
C'est à Clémence à juger les amours.

LE CAPITOUL

Unissons-nous, etc.

Je suis aimé.

LAUTREC.

Croyez-vous aux prodiges ?

LE CAPITOUL

Sans vanité, je crains peu de rivaux.

LAUTREC.

Mais, Capitoul, vous avez des vertiges !

LE CAPITOUL.

Clémence un jour saura ce que je vaux.

LAUTREC

ENSEMBLE.
Sans nous unir, etc.

LE CAPITOUL

Unissons nous, etc.

LAUTREC.

Croyez-vous, Capitoul, qu'il vous sera facile de ravir le prix au Troubadour qui l'aura mérité ?

LE CAPITOUL.

Je m'attends bien qu'ils feront autant d'efforts pour saisir la palme, que moi j'en vais faire pour la leur enlever.

LAUTREC.

Si vous étiez trompé dans vos espérances.

LE CAPITOUL.

Mais vous me faites penser que l'on pourroit bien juger

sans moi, tandis que j'attends ici l'arrivée de Clémence qui ne se presse guère de paroître.

LAUTREC.

Il est encore grand matin.

LE CAPITOUL.

Je pense, moi, qu'il fait jour depuis assez long-tems.

LAUTREC.

Que dites-vous là ?

Air : *C'est à mon maître, etc.*

L'astre brillant qui nous éclaire,
Se montre en vain du haut des cieux;
La beauté seule sur la terre,
Promet un beau jour à nos yeux.
L'ouvrage que Phœbus commence,
Doit être achevé par l'amour,
Et quand on n'a pas vu Clémence,
On n'a pas encor vu le jour. (bis).

LE CAPITOUL.

Oui-dà, beau chevalier; je ne m'étonne plus que ayez pris tout-à-l'heure le parti des Troubadours. Quand on parle leur langage, c'est tout simple. Au surplus, votre intention est-elle de me servir contr'eux ? J'ai déjà les Capitouls de mon côté, restent les Troubadours.....

LAUTREC.

A séduire !...

LE CAPITOUL.

Ou à intimider.

LAUTREC.

Et vous comptez sur moi ?

LE CAPITOUL.

Certainement, j'y compte beaucoup. (*Ici on joue la ritournelle du vaudeville des Amours d'Été*). Paix, on vient : nous reprendrons tout à l'heure la conversation.

SCENE VI.

LAUTREC, LE CAPITOUL, CLÉMENCE, LAURETTE, ROGER, RAYMOND, Troubadours.

(*Pendant qu'on exécute la premiere phrase de l'air, les Troubadours entrent d'un côté, et Clémence de l'autre, accompagnée des gens de la maison; elle tient à la main les fleurs du prix.*)

CLÉMENCE

Air *du vaudeville des Amours d'Eté.*

Des Muses chers nourrissons,
Au Parnasse
Prenez place,
Rimez de mille façons
Des tençons
Et des chansons.
Soignez sur-tout vos écrits :
Par des ruses,
Chez les Muses,
Un rimeur de gloire épris
N'a jamais surpris
Le prix.

LE CHŒUR

Un rimeur, etc.

LAUTREC

Un prix si doux,
Ici nous
Rend tous
Jaloux.
Dans ce beau jour
Tour à tour
Chantez l'amour.
Quand on doit obtenir
Clémence
Pour récompense,
L'espoir de réussir
Est déjà le plaisir.

LE CHŒUR

L'espoir, etc.

CLÉMENCE

Rimeurs heureux,
Oui, je veux
Combler vos vœux.
J'offre au vainqueur
Et mon cœur
Et cette fleur.
Ah ! puisse dans ce jour,
Clémence
Fixer en France
Les Muses et leur cour
Sur les pas de l'amour.

LE CHŒUR

Les Muses, etc.

LAUTREC.

Autant d'esprit que de grâces ! Dangereuse Clémence, pourquoi vous ai-je connue ?

RAYMOND

Belle Clémence, je viens en qualité de chef des Trouba-

dours, mainteneurs de la gaie science, recevoir de vos mains les fleurs destinées aux vainqueurs des jeux, et vous apporter le tribut de notre reconnoissance.

CLÉMENCE

Vous ne m'en devez point; l'amour des sciences, l'envie de les faire fleurir dans ce beau pays, en donnant à nos aimables Troubadours des encouragemens; peut-être aussi la noble vanité de m'associer à leur gloire, voilà ce qui m'a déterminée à rétablir le prix des jeux floraux, dont messieurs les Capitouls avoient refusé de se charger les années précédentes.

LAUTREC, *montrant le Capitoul.*

Monsieur nous en diroit bien la raison.

CLÉMENCE, *donnant le prix à Raymond.*

Air nouveau.

Troubadours, recevez ici
Ces fleurs que ma main vous destine,
J'ai fait marier au souci
La violette et l'églantine;
D'esprit, de grâce, de gaîté
Offrez-nous toujours un modèle:
A ces fleurs la postérité
Joindra peut-être l'immortelle.

(*Elle pose les fleurs sur un coussin*).

LE CAPITOUL.

Je ne crois pas que ce soit pour cette année!

LAUTREC.

Même air.

Qui pourroit n'être pas charmé
D'être couronné par Clémence,
Quel cœur ne seroit enflammé
Par une telle récompense.
De Clémence dans tous les cœurs
L'adorable image est tracée,
Pour elle du sein de ces fleurs
L'amour fait naître la pensée.

LE CAPITOUL.

On sait bien, monsieur le chevalier, que vous êtes fort galant; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit présentement: l'on n'attend plus que madame pour que l'acte de fondation des jeux floraux soit en règle, et il nous reste après cela quelques pièces de vers encore à lire... pour donner ou ne pas donner le prix.

LAUTREC, *d'un air piqué.*

La belle Clémence doit y mettre elle-même tout l'empressement possible.

CLÉMENCE, *gaiement.*

Vous croyez, chevalier!

LAUTREC.

Pouvez-vous assez-tôt connoître l'heureux Troubadour à la gloire duquel vous brûlez de vous associer pour jamais.

CLÉMENCE

Il est vrai que je mets le plus vif intérêt à connoître le vainqueur.

LAUTREC.

Du moins il y a de la franchise dans votre aveu.

CLÉMENCE, *à Lautrec.*

Je vous avouerai même que je forme en secret des vœux pour l'un des concurrens.

LE CAPITOUL.

Bien inutiles, je vous assure; car si les pièces de vers qui nous restent à examiner ressemblent à celles que nous avons déjà lues, les auteurs ont très-bien fait de n'envoyer que leurs devises....

CLÉMENCE

Vous êtes sevère, M. le Capitoul.

LE CAPITOUL.

Je suis juste, madame; au surplus que risquez-vous? S'il n'y a pas de prix de donné, vous ne manquerez pas de mari pour cela; vous vous rappellez nos petites conventions.

CLÉMENCE

Espérons, cependant que le prix sera donné.

LE CHŒUR

Air *du vaudeville de Comment faire!*

De nos succès et de nos jeux,
Que la France à jamais s'honnore,
Et place auprès des noms fameux,
Le beau nom de Clémence Isaure.

LAUTREC

De la beauté sur l'Hélicon,
On suivra sans peine les traces,
Et l'on croira voir Apollon
Couronné par la main des Graces.

LE CHŒUR

De nos succès, etc.

LAUTREC

Si le dieu des vers en ce jour,
Se refusoit à notre instance,
Inspiré par le dieu d'amour,
Qui ne chanteroit pas Clémence.

LE CHŒUR

De nos succès, etc.

LE CAPITOUL

Oui, l'encens qu'on brûle sur les autels d'Apollon est de l'encens placé bien utilement.

CLÉMENCE

Ce dieu ne donne-t-il pas à ses favoris la plus belle des récompenses.

LE CAPITOUL.

Laquelle ?

CLÉMENCE

L'immortalité.

Air : *la fuite en Egypte jadis.*

Les Romains, ce peuple vanté,
Ne laissent plus qu'un nom stérile,
L'oubli du moins à respecté
Les vers d'Horace et de Virgile.
Les rois, les peuples confondus,
Tout cède au feu qui nous dévore ;
Les Grecs pour nous n'existent plus,
Pour nous Homère existe encore.

LE CAPITOUL.

Les poëtes ne manquent pas de présomption.

LAURETTE.

Pas plus que les sots de jalousie.

LE CAPITOUL.

Ah ! je suis jaloux moi, c'est du nouveau ; mais partons : le tems qu'on passe ici.

LAUTREC.

Est autant de pris sur le bonheur de madame.

CLÉMENCE, *au chevalier.*

Et comme il ne saurait avoir trop de témoins, je me flatte que vous serez du nombre. Partons

LE CHŒUR *en sortant.*

De nos succès, etc.

SCENE VII.

LAUTREC, ROGER.

LAUTREC.

Comme la perfide se jouait de mon amour.

ROGER

De votre amour ; Comment pourrait-elle le connoître vous ne lui en avez jamais dit mot.

LAUTREC.

M'avouer que son cœur penche en secret pour l'un des concurrens, et vouloir que j'assiste à son triomphe.

ROGER.

Monsieur, il y a là-dessous quelque mistère ; j'ai tantôt, grâce à l'indiscrétion de Laurette, appris.....

LAUTREC (*vivement.*)

Qu'a-tu appris ?

ROGER

Rien, ou peu de chose, mais ce peu de chose signifioit beaucoup, et alloit signifier davantage, si le traître de Capitoul n'étoit venu nous interrompre. J'ai poursuivi ma fripponne pour la forcer à s'expliquer ; mais sa discrétion lui étoit revenue, et je n'ai pu savoir que ce que je savais déjà.

LAUTREC.

Ta pénétration m'enchante, et ce que j'ai de mieux à faire à présent...

ROGER.

C'est d'espérer et d'attendre.

LAUTREC.

Certes, j'attendrai ; certes, j'y serai à cette fête, et si le hasard me favorise, je jouirai de la confusion de l'amant et du désespoir de ma maîtresse.

ROGER.

Que dites-vous donc là ?

LAUTREC.

Quel bonheur pour moi, de ne la devoir qu'à mon mérite, et de la forcer à l'estime... ; que ne m'est-il permis de dire l'amour.

ROGER.

Quoi, monsieur, vous auriez concouru ?

LAUTREC.

Oui, Roger.

ROGER

Mais je n'en reviens pas ! vous, le favori des belles ! vous, qui n'aviez qu'à paraître pour fixer un cœur, réduit par une beauté déloyale à un si triste et si fâcheux état.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Près de Vénus, près de Bellonne,
Amant et guerrier tour-à-tour,
Jaloux d'obtenir la couronne
De la victoire et de l'amour,
Je vous ai vu, rempli d'audace,
Toujours heureux, toujours vainqueur,
En un jour soumettre une place,
En un moment soumettre un cœur.

LAUTREC.

Air : *En ces lieux, à peine arrivée.*

Ah ! doit-on traiter ce qu'on aime
Comme on traite ses ennemis,
Ah ! que puis-je, lorsque moi-même
Une cruelle m'a soumis.
Il n'est pas aisé de réduire
La femme qui sait nous charmer :
Sexe enchanteur, pour te séduire
Il faut pouvoir ne pas t'aimer.

ROGER

Allons, monsieur, il ne vous manque plus que l'habit de troubadour..... Vous ferez de mois votre jongleur ; la métamorphose sera complette.

SCENE VIII.

Les Mêmes LE CAPITOUL.

LE CAPITOUL.

Ah ! mon dieu ! Ah ! mon dieu !

LAUTREC.

Eh ! bien de quoi s'agit-il ?

LE CAPITOUL.

D'une chose terrible, affreuse, abominable. La majeure partie des ouvrages envoyés au concours avoit été rejettée, et je comptois bien qu'il en seroit de même pour ceux qui restoient à examiner ; mais parmi ces derniers, les Troubadours s'avisent d'en trouver un excellent ; nous autres Capitouls, nous nous obstinons à le trouver mauvais ; ils nous répondent insolemment que nous n'avons que la police de l'assemblée ; et ils donnent le prix.

LAUTREC, *vivement.*

A qui ?

LE CAPITOUL

Parbleu ! je ne puis connoître que la devise, vous le savez bien.

LAUTREC.

Eh ! bien, la devise !

LE CAPITOUL.

Attendez... C'est, je crois, *l'espérance.*

LAUTREC.

Ce n'est pas la mienne, je suis perdu.

LE CAPITOUL.

Allons, seigneur chevalier, venez avec moi : parlez au

nom de tous les chevaliers, intimidez les juges; et peut-être qu'alors...

LAUTREC.

Songez-vous bien, M. le Capitoul, que votre proposition est une injure.

LE CAPITOUL

Là, là, point de courroux; gardez vos sentimens héroïques; je vais tenter à moi seul l'entreprise. (*à part*) Je ne m'attendais pas à tant de pusillanimité.

Air : *Des Fraises.*

D'autres moins indifférens
Vont marcher à ma suite,
Je leur fait serrer les rangs,
Je les excite et je prends...

ROGER, *le retournant et le reconduisant.*

La fuite, la fuite, la fuite.

SCENE IX.

LAUTREC, ROGER.

ROGER.

Ma foi, seigneur, vous n'êtes pas heureux, pour votre coup d'essai.

LAUTREC

Puisque l'espoir d'obtenir la main de la belle Clémence, m'est entièrement ravi, du moins je n'aurai point à souffrir du triomphe d'un rival. (*à Roger*) Roger, vas faire les préparatifs nécessaires pour que nous quittions Toulouse sur-le-champ.

ROGER.

Comment, monsieur, vous partiriez sans voir Clémence, sans me laisser faire mes adieux à Laurette.

LAUTREC.

Fais ce que je t'ordonne. (*Il sort*).

SCENE X.

ROGER, *seul.*

C'est ma foi pour tout de bon! Quel parti désespéré! s'enfuir parce qu'il a mal fait ses couplets! Eh bon Dieu!

Air : *Tout le long, le long de la rivière.*

Pour avoir fait des vers mauvais,
Si chacun disoit : Je m'en vais,
On seroit, par cette imprudence,
Bien sûr de dépeupler la France.

La Seine et la Garonne alors,
Ne contempleroit sur ses bords
Que des rimeurs courant à la frontière,
Tout le long, le long de la rivière.

SCENE XI.

ROGER, CLÉMENCE, LAURETTE.

ROGER.

Mais non, il ne partira pas, du moins avant de s'expliquer... (*à part*) Oh! j'apperçois la beauté cruelle qui cause, peut-être sans le savoir, tous les chagrins du chevalier... Si j'entamois une explication.

CLÉMENCE

Tout est disposé, ma chère Laurette, et dans un instant...

LAURETTE.

Le hasard vous aura donné un époux.

CLÉMENCE *d'un air sérieux, sans voir Roger.*

J'ai invité le chevalier de Lautrec à la fête; crois-tu qu'il s'y trouve?

ROGER, *l'abordant.*

Madame, je ne pense pas que nous puissions avoir cet honneur-là : vous allez recevoir à l'instant les adieux de mon maître (*avec intention*), si toute fois nous ne partons pas sans vous revoir.

CLÉMENCE

Sir de Lautrec va nous quitter!

ROGER

Il ma donné l'ordre de tout apprêter pour son départ, et je cours vîte remplir ses intentions. (*Il fait une fausse sortie*).

CLÉMENCE.

Et dis-moi donc, Roger, quel motif l'oblige à s'éloigner aussi précipitamment.

ROGER

A vous parler franchement, je crois qu'un amour sans espoir...

CLÉMENCE.

Le chevalier de Lautrec amoureux; vous n'y songez pas...

Air : *Mon attente sera remplie.*

Ebloui par l'éclat des armes,
Un guerrier cherche les combats,
Mais entouré de tous ses charmes,
L'amour ne le séduiroit pas.

ROGER

De ce dieu que par-tout on aime,
Les droits vous sont bien peu connus;
Ne sait-on pas que Mars lui-même
Se vit désarmer par Vénus.

LAURETTE.

Roger a raison, madame.

Même air.

L'acier d'une pesante armure,
L'heureux abri des boucliers,
Ont quelquefois d'une blessure
Préservé un preu chevalier;
Mais les secrets que l'art invente,
Qui souvent leur sauvent le jour,
Sont une ressource impuissante
Contre les flèches de l'amour.

ROGER

Mon maître espère s'en garantir par la fuite.

CLÉMENCE, *avec un peu d'humeur.*

Un instant de plus n'ajoutera pas à sa peine, et je doute fort qu'il souffre au point de manquer à la promesse qu'il m'a faite.

LAURETTE

Que sait-on ? peut-être éprouvera-t-il de sa complaisance des effets salutaires.

ROGER

Tu aurois de la peine à lui persuader cela.

CLÉMENCE.

Tu lui persuaderas au moins que je regarde son départ avant les jeux floreaux comme un trait indigne d'un galant chevalier.

ROGER

Je ferai mon possible. (*Bas à Laurette*) Je commence à croire que tu as le talent de deviner.

CLÉMENCE.

Eh ! bien !

ROGER

Je vais reporter a maître les tant douces paroles de madame. (*Il sort*).

SCENE XII.

CLÉMENCE, LAURETTE.

CLÉMENCE.

Conçois-tu quelque chose au départ précipité du che-

valier ! ce matin encore il promet d'assister à la célébration des jeux, il paroît même en desirer le moment, et il s'éloigne sans faire connoître les motifs qui l'engagent à prendre ce parti.

LAURETTE.

Mais je pense que Roger a parlé tout-à-l'heure de manière à se faire comprendre de madame, si elle l'avoit voulu.

CLÉMENCE.

Explique-toi.

LAURETTE.

Vous l'exigez.

Air *du vaudeville de l'Avare.*

Quoique depuis un mois, madame,
Parle toujours du chevalier,
Je ne puis dire que madame
Soit éprise du chevalier.
Mais sans assurer que madame
Aime beaucoup le chevalier,
Je gage que le chevalier
Aime beaucoup madame.

CLÉMENCE.

Votre esprit est bien pénétrant.

LAURETTE

J'ai fait encore une autre remarque.

CLÉMENCE.

Etes-vous toujours sûre de la justesse de vos observations.

LAURETTE

A-peu-près, et voici comme je raisonne : Madame fait une romance amoureuse, donc madame aime quelqu'un ; madame n'aimoit personne avant l'arrivée du chevalier, donc c'est lui qu'on préfère, et c'est pour avoir le droit de le couronner qu'on aspire à la couronne.

CLÉMENCE.

Eh bien, oui, ma chère Laurette, je t'en fais l'aveu.

Air. . .

Il semble que du chevalier
Par-tout l'image soit tracée,
Et plus je cherche à l'oublier,
Plus il occupe ma pensée.
Mon air et mon trouble en ce jour
Te font deviner que je l'aime,
Et cependant sur mon amour
Je croyois me tromper moi-même.

LAURETTE.

Ma chère maîtresse, pourquoi dissimuler un sentiment qui fait le bonheur.

CLÉMENCE.

Si mes vers sont rejettés, si le prix ne m'est pas accordé.

LAURETTE.

C'est un peu trop se défier de vous-même.

CLÉMENCE

En supposant même que je l'eusse mérité, n'ai-je pas à combattre la prévention établie contre les personnes de mon sexe qui s'occupent de littérature.

Air. . .

Les hommes de leurs droits jaloux,
Se sont emparés du Parnasse,
Par hasard nous y montons, nous,
On rit de notre folle audace;
A notre amour pour s'exprimer,
On refuse même une lyre :
Ainsi l'on nous permet d'aimer,
Mais on nous défend de le dire.

LAURETTE

Nous ne manquons pas de moyens pour nous faire entendre.

CLÉMENCE

Quoiqu'il en soit, en rétablissant les jeux floraux, j'ai formellement éxigé que les femmes y fussent admises. Les genres de poësie qu'on y traite sont trop de leur domaine pour qu'on veuille les en exclure.

Air. . .

Oui, les hommes qui fièrement
De Mars enbouchent la trompette;
Mais nous faisons plus tendrement,
Soupirer la douce musette.
Rimeurs, célébrez tour-à-tour
Les traits fameux, les grandes ames.
Mais lorsqu'il faut peindre l'amour,
Messieurs, cédez la plume aux femmes.

SCENE XIII.

LAURETTE, CLÉMENCE, ROGER, LAUTREC.

ROGER

Croyez-moi, mon cher maître, le moment des adieux dérange souvent les projets de départ.

LAUTREC, *sans voir Clémence.*

Quoique tu puisse dire, je partirai.

ROGER.

Du moins, ne partirai-vous pas sans voir encore une fois la maîtresse.... de ce château.

LAUTREC.

Je le devrais.

ROGER.

Cela serait difficile. (*haut saluant Clémence*) Madame, voici mon maître qui n'a pas voulu quitter ce séjour sans vous faire ses adieux.

CLÉMENCE, *avec contrainte.*

Quoi, chevalier! vous voudriez nous quitter?

LAURETTE

C'est à regret, mais il le faut.

CLÉMENCE

Il le faut, et pourquoi?

ROGER, *à Clémence.*

Madame apprenez que l'amour....

LAUTREC, *piqué.*

Roger!

ROGER.

Que l'amour-propre ne nous permet pas d'attendre.

LAUTREC.

Vous tairez-vous!

ROGER.

Volontiers, si Monsieur voulait parler.

CLÉMENCE.

Achevez.

ROGER.

Eh bien! Madame, il faut vous l'avouer, nous avons fait des vers charmans.... Mais ces maudits juges qui ne s'y connoissent pas....

CLÉMENCE.

Eh bien?

ROGER

Eh bien! madame, jugez de notre désespoir, nous venons d'apprendre à l'instant que le prix n'etait pas pour nous.

LAURETTE.

Madame sera peut être plus heureuse, et la romance qu'elle a envoyée au concours.

LAUTREC.

Est-il possible.

CLÉMENCE.

Laurette, votre indiscrétion....

LAURETTE.

J'en dirais moins, si madame voulait en dire plus.

LAUTREC.

Oh ! parlez, parlez, belle Clémence, le bonheur que l'on me fait entrevoir n'est il qu'une illusion, où serais-je assez heureux ?...

CLÉMENCE.

Ecoutez, chevalier, quand je promis d'épouser le vainqueur des jeux, je ne connoissais que l'amour de la gloire, mais depuis...

LAUTREC, *vivement.*

Eh bien ! depuis ?

CLÉMENCE.

J'ai senti combien la liberté de choisir un époux étoit précieuse, et c'est pour la recouvrer que j'ai soumis aux juges..

LAURETTE

Une pièce charmante... Madame, faites-la voir au sir de Lautrec; je parie qu'il sera de mon avis.

ROGER.

En échange, mon maître pourra vous communiquer les vers qu'il a composés. Malgré l'avis des juges, je les crois faits pour plaire à madame.

LAUTREC.

Je n'oserai jamais.

QUATUOR.

Air *du Faucon.*

ROGER.

Ah ! lisez, croyez-moi,
N'ayez aucun effroi :
Vos vers plairont, ma foi,
A chacun comme à moi.

ROGER, LAURETTE.

Tout va bien, l'on commence
A guérir de la peur ;
Chacun sent dans son cœur
Que l'amour est vainqueur.

LAUTREC.

Ah ! de vous cacher mon ouvrage,
Tout ici me fait la loi.

CLÉMENCE.

Comptez, comptez sur mon suffrage
Et ne craignez rien de moi.

ENSEMBLE.

LAUTREC, *à part.*

Grand Dieu ! que va penser Clémence,
De mes vœux et de mon ardeur !
Hélas ! en lisant ma romance,
Elle va lire dans mon cœur.

CLÉMENCE, *à part.*

Que va-t-il penser de Clémence !
Comment lui cacher mon ardeur !
Hélas ! en lisant ma romance,
Il va lire aussi dans mon cœur.

ROGER *à Laurette.*

Retirons-nous sans qu'ils s'en apperçoivent.

LAURETTE

Ah ! je te réponds qu'ils ne s'en appercevront pas.

SCENE XIV.

LAUTREC, CLÉMENCE.

LAUTREC.

J'ai besoin de votre indulgence, de toute votre indulgence.

CLÉMENCE.

Ah ! chevalier, n'ai-je pas de mon côté besoin de toute la vôtre.

LAUTREC.

Air : *Celle qui m'a su charmer.*

Chevalier, je sers les amours,
Mais les chanter est autre chose ;
Je laisse aux galans Troubadours
Le prix dont Isaure dispose :
Qu'importe à l'amant bien épris
Le vain éclat d'une couronne ;
Que ne puis-je en perdant le prix,
Obtenir la main qui le donne.

CLÉMENCE

Air nouveau.

Bellone et Phébus tour-à-tour
Mènent au temple de mémoire,
Mais sous les drapeaux de l'amour
On est moins sûr de la victoire.
Rimeurs, guerriers, à vos travaux
Le succès toujours est possible :
On peut vaincre mille rivaux,
Mais l'amour seul est invinsible.

LAUTREC.

Troubadours parez-vous ici
Des fleurs qu'Apollon vous destine ;
Portez au vainqueur le souci,
La violette et l'églantine ;
Si l'amour, maître de mon cœur,
Près d'Itaure plaide ma cause,
Aujourd'hui, plus heureux vainqueur,
A vos yeux j'obtiendrai la rose.

CLÉMENCE

La violette fuit l'éclat,
Mais sa douce odeur la décèle ;
L'amour pur, l'amour délicat,
Est timide et discret comme elle,
Comme elle fuyant tous les yeux,
Il cache son ardeur extrême.

(*A Lautrec, avec une intention marquée*).

Puisse-t-il, du moins par ses feux,
e faire devinrde même.

LAUTREC.

Qu'entends-je... ! seroit-il possible que l'heureux Lautrec...

CLÉMENCE.

N'en ai-je pas dit assez ?...

LAUTREC

Que cet aveu m'enchante ! mais faut-il hélas que ce soit à l'instant de vous perdre que je connoisse toute l'étendue de mon bonheur.

CLÉMENCE *souriant.*

Vous doutez donc bien fort du succès de ma romance.

LAUTREC.

L'amour s'inquiète aisément.

CLÉMENCE

Plus confiante que vous, j'ai pris pour devise l'*espérance*.

LAUTREC (*enchanté*)

L'espérance ?.. et c'est précisément...

SCENE XV.

Les Mêmes, LE CAPITOUL.

LE CAPITOUL

Victoire ! victoire ! il n'y aura pas de prix de donné.

LAUTREC

Juste ciel !

LE CAPITOUL.

Un incident que je n'avois pu prévoir oblige les Juges à laisser le prix vacant. C'est fâcheux pour les pauvres diables qui ont concouru, mais c'est fort heureux pour moi.

Air :

Je suis d'autant plus glorieux
D'avoir la préférence,
Qu'ils ont vraiment fait de leur mieux
Pour mériter Clémence.
Préférant la gloire au bonheur
D'épouser un fameux auteur,
Votre ame étoit jalouse ;
Mais malgré votre dépit,
Ce n'est pas un homme d'esprit,
C'est moi (ter) qui vous épouse.

CLÉMENCE

Nous n'en sommes pas encore là M. le Capitoul.

LE CAPITOUL.

Air : *Voici les dragons qui viennent.*

Voici les juges qui viennent
Le prix à la main ;
Mais ce joli prix qu'ils tiennent,
Il faudra qu'ils le retiennent
Pour l'an prochain.

LAUTREC.

Capitoul, je vais dévoiler à tous les yeux vos manœuvres iniques, et nous verrons.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LAURETTE, CLÉMENCE, ROGER, LAUTREC; LE CAPITOUL, RAYMOND, Troubadours.

ENSEMBLE, en Chœur.

Air *de la ronde de Rabelais.*

TROUBADOURS.
Quelle douce espérance!
Enfin c'est dans ce jour
Que la belle Clémence
Couronne un Troubadour.

CLÉMENCE
La crainte et l'espérance
M'agitent tour-à-tour ;
Dieux laissez à Clémence
L'objet de son amour.

LAUTREC.
La crainte et l'espérance
M'agitent tour-à-tour,
Dieux laissez-moi Clémence
Pour prix de tant d'amour.

LE CAPITOUL
Enfin à l'espérance
Je me livre à mon tour ;
Il faut, belle Clémence,
Couronner mon amour.

RAYMOND, *aux Troubadours.*

Entre deux bons ouvrages,
Les juges indécis
Partageant leurs suffrages,
N'ont pu donner le prix.

Ensemble.

Qu'elle douce espérance, etc.

LE CAPITOUL.

Ainsi; messieurs les Troubadours, vous voyez que l'affaire est facile à juger; on n'a qu'un prix à donner, on trouve deux pièces de vers qui le méritent également : n'y ayant qu'un prix, on ne peut le donner à deux personnes : c'est clair. On ne peut pas non plus le donner à l'un des deux, sans être injuste envers l'autre ; c'est positif. *Ergò*, l'on ne doit pas donner de prix; c'est conséquent.

CLÉMENCE.

Ne puis-je du moins connoître les deux ouvrages?...

LE CAPITOUL.

La chose est parfaitement inutile, ces deux ouvrages ont chacun un auteur ; donc aux termes du testament du seigneur Isaure, votre main m'appartient, et je m'en empare.

LAUTREC.

Que prétendez-vous Capitoul ?

RAYMOND

Le premier de ces ouvrages a pour devise *l'espérance.*

CLÉMENCE.

C'est la mienne !

LE CAPITOUL, *surpris.*

Comment belle Clémence vous avez..

CLÉMENCE.

La seconde !

RAYMOND

Amour sans espoir.

LAUTREC.

L'ai-je bien entendu, c'est la mienne.

LE CAPITOUL

C'est la vôtre, c'est la sienne. C'est fort bien, mais cela n'en fait pas moins deux, et les choses restent *in statu quo.*

CLÉMENCE.

Je vais vous fournir les moyens de sortir d'embarras.

(*A Lautrec*) Air nouveau.

Entre mon ouvrage et le votre,
Les juges n'osent faire un choix ;
A la couronne, l'un et l'autre,
Nous avons de semblables droits.
En ce moment tout nous ordonne
De mettre ces droits en commun ;
Puisque deux époux n'en font qu'un,
Il ne faut faire qu'une couronne.
(*Elle donne la couronne à Lautrec.*)

LAUTREC *lui rend.*

Pour vous la couronne, et pour moi le bonheur.

LAURETTE (*au Capitoul.*)

Auriez-vous trouvé un pareil expédient.

LE CAPITOUL

Ah ! le chevalier à fait des vers ; je suis bien fâché de n'en avoir pas fait aussi : nous aurions vu....

LAURETTE

De belles choses.

ROGER, *à Laurette*

Ah ! çà ta main n'est pas au concours, et si tu veux...

LAURETTE

Je te l'adjuge.

ROGER

A la bonne heure.

LE CAPITOUL.

Il n'y a donc que moi qui reste *in statu quo.*

VAUDEVILLE.

Air : *Quel bonheur, il a sa grace !* (du Déserteur.)

LE CHŒUR

Du rimeur chantons la gloire
Et la gloire du guerrier,
Couronné par la victoire,
Par les filles de mémoire,
Il joint le myrthe au laurier.

LAUTREC.

A ses favoris, Bellonne
Donne l'immortalité ;
L'amour, quand il nous couronne,
Fait notre félicité.

LE CAPITOUL.

Le soldat vante la guerre ;
Chacun prône son état ;
Je puis bien vanter, j'espère,
L'éclat du Capitoulat.

LE CHŒUR

Du rimeur, etc.

ROGER

Vos jeux plairont à la France,
Par vous la postérité
Pourra chanter la vaillance
Et couronner la beauté.

LAURETTE.

Oui, le Français doit sans cesse
Applaudir aux jeux floraux ;
Pui qu'il aime avec ivresse
Les belles et les héros.

LE CHŒUR

Du rimeurs, etc.

CLÉMENCE, *au Public.*

Clémence au fond de son ame
Craint un malheureux succès ;
Songez, messieurs, qu'elle est femme,
Et que vous êtes Français.

Nos preux guerriers ont encore
Parmi vous des héritiers ;
Protégez Clémence Isaure,
Soyez tous ses chevaliers.

LE CHŒUR.

Nos preux guerriers ont encore
Parmi vous des héritiers.
Protégez Clémence Isaure ;
Ah ! lorsqu'elle vous implore,
Soyez tous ses chevaliers.

FIN.

Chazet, André René Polydore

CASSANDRE AVEUGLE,

OU

LE CONCERT D'ARLEQUIN,

COMÉDIE-PARADE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. CHAZET ET MOREAU;

Représentée, pour la première fois, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 27 messidor an 11.

A PARIS,

CHEZ { HUET, Libraire, rue Vivienne, no. 8;
CHARRON, passage Feydeau.

AN XI. — 1803.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, aveugle, grand amateur de musique,	M. CHAPELLE.
DUBREUIL, ami de Cassandre, et bourgeois de Paris,	M. ÉDOUARD.
ARLEQUIN,	M. LAPORTE.
GILLES,	M. FICHET.
COLOMBINE, fille de M. Cassandre,	Mlle. DESMARRES.

La scène se passe dans l'appartement de M. Cassandre.

Une table et des livres à droite des spectateurs, et un piano à gauche.)

COUPLETS D'ANNONCE.

AIR : De René Lesage.

L'aveugle que vous allez voir,
A vous plaire aujourd'hui s'applique,
Tout son desir est de pouvoir
Fermer les yeux de la critique.
Si vous ne le dirigez pas,
Hélas! que faut-il qu'il devienne?
Songez que de peur des faux pas,
Il a besoin qu'on le soutienne.

Même air.

Pour que ce soir rien n'aille mal,
Faites, messieurs, je vous en prie,
Que certain instrument fatal,
Ne nuise pas à l'harmonie.
A nos auteurs daignez, hélas!
Sauver des disgraces pareilles,
Et, par pitié, n'oubliez pas
Que notre aveugle a des oreilles.

S'adresser, pour la partition des airs de *Cassandre aveugle*, ainsi que des autres pièces, au *Théâtre du Vaudeville, à M. Weick.*

CASSANDRE AVEUGLE,

OU

LE CONCERT D'ARLEQUIN.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE, DUBREUIL, *causant assis.*

DUBREUIL.

Ah ça! décidément, tu viendras ce soir au concert de l'Opéra?....

CASSANDRE.

Un amateur, comme moi, ne peut pas s'en dispenser; on m'en a dit beaucoup de bien.

DUBREUIL.

Et l'on ne t'a pas trompé; mais as-tu fait louer une loge?

CASSANDRE.

Ma foi, non, j'y trouverai toujours une place.

DUBREUIL.

Depuis quelques jours elles sont toutes prises, tu risques d'être mal placé et de ne rien voir.

CASSANDRE.

De ne rien voir? oublies-tu que je suis aveugle? Gilles m'a promis un billet, il me tiendra parole; on traite bien son beau-père.

DUBREUIL.

Quoi?.... tu lui donnerais ta fille?...

CASSANDRE.

Je lui dois cela, c'est mon oculiste et mon lecteur.

DUBREUIL.

Ton lecteur?...

CASSANDRE.

Mon lecteur ordinaire.

DUBREUIL.

Oh! oui.... très-ordinaire....

CASSANDRE.

Il ne lit pas comme tout le monde.... Au reste, il a de qui tenir de père en fils.

AIR : *D'une abeille.*

Son père s'est couvert de gloire
Dans ce talent trop peu commun.
Il a lu les romans, l'histoire.

DUBREUIL.

Souvent tous les deux ne font qu'un.

CASSANDRE.

La bible et la mythologie :
Il a tout lu, sans contredit.

DUBREUIL.

Il n'a pas lu, je le parie,
L'art de faire un garçon d'esprit.

CASSANDRE.

Plaisanterie déplacée, monsieur.

DUBREUIL.

Mais songe donc que Gilles n'a rien.

CASSANDRE.

Comment, il n'a rien!

Même air.

Ignores-tu que l'ami Gilles
Est un herboriste savant?
Par-tout les simples sont utiles,
Et c'est un commerce excellent.

DUBREUIL.

Pour aller vîte à la fortune,
Vendre des simples! quel moyen!
L'espèce en devient si commune,
Qu'on en aura bientôt pour rien.

CASSANDRE.

Je vois que tu n'aimes pas Gilles.

DUBREUIL.

J'avouerai qu'Arlequin.....

CASSANDRE.

Est un fou, au lieu de s'appliquer à la musique, dont je raffole, il faisait des chansons, des comédies....

DUBREUIL.

Que veux-tu? c'est une épidémie.

AIR : Vaudeville de l'avare et son ami.

Vers les muses qu'il idolâtre,
Quand un jeune homme est entraîné,
De la carrière du théâtre,
Rarement il est détourné :
On lui parle sans qu'il écoute ;
Il va de travers, il voit faux,
Mais la chûte vient à propos,
Pour le remettre dans sa route.

CASSANDRE.

Ce n'était pas le gendre qu'il me fallait; je veux un musicien, un homme qui puisse m'amuser.

DUBREUIL.

Je suis fâché que tu sois aveuglé sur le compte de Gilles.

CASSANDRE.

D'ailleurs, Arlequin!... n'est-il pas parti pour la Russie?...

DUBREUIL.

De désespoir...

CASSANDRE.

Ne devait-il pas revenir?

DUBREUIL.

Du 15 au 20 de ce mois, c'est aujourd'hui le dernier jour.

CASSANDRE.

Je dois beaucoup d'argent à Gilles, pour les soins qu'il a pris de moi; j'ai des raisons de le ménager, c'est un joli musicien...

DUBREUIL.

Il ne sait pas une note...

CASSANDRE.

Il joue agréablement de la clarinette!

DUBREUIL.

Oui, de routine!

CASSANDRE.

Jolie force d'amateur.

DUBREUIL.

C'est un sot.

CASSANDRE.

Gilles!

SCÈNE II.

CASSANDRE, DUBREUIL, GILLES.

GILLES.

Oui, papa Cassandre, c'est moi.

CASSANDRE.

Eh bien! ce billet pour l'Opéra?

GILLES.

Laissez donc, il est presqu'impossible d'en avoir: il y a autant de foule qu'à la Création du monde.

DUBREUIL.

Ce n'est pas peu dire.

GILLES.

AIR : *Tout sera bientôt abîmé.* (de René Lesage.)

Pour jouir des accords touchans
D'une musique enchanteresse,
A l'Opéra, de tems en tems,
On sait que la foule s'empresse.
Mais, quand par spéculation,
Et pour divertir à la ronde,
On donna la *Création*,
On ne vit pas la fin du monde.

Aujourd'hui ce sera de même.

Même air.

Le directeur de l'Opéra,
Prend des mesures efficaces :
Pour doubler la recette il a
Doublé, ce soir, le prix des places.

DUBREUIL.

De cet usage on fait abus :
A l'Opéra la foule abonde ;
Mais, s'il en coûte moitié plus,
On y voit moitié moins de monde.

CASSANDRE.

Je ne me paie pas de ces raisons là.

GILLES.

Je ferai mon possible pour vous contenter; mais, si vous voulez entendre de belle musique, que n'allez vous à l'opéra de Proserpine ?...

DUBREUIL.

Il a raison.

GILLES.

AIR : Vaudeville de l'Opéra-Comique.

En vain, sur l'opéra nouveau,
Je vois s'éveiller la critique ;
Je soutiens que tout en est beau,
Ballets, paroles et musique.
De tous les agrémens divers,
On y trouve l'heureux mélange ;
Et de plus, le dieu des enfers,
Qui chante comme un ange.

CASSANDRE.

Ce n'est pas Proserpine, c'est le concert que je veux entendre aujourd'hui.

GILLES.

Mais, M. Cassandre...

CASSANDRE.

J'ai parlé, qu'on m'obéisse. *(à Dubreuil.)* Donne-moi le bras jusques dans ma chambre.

DUBREUIL.

Vous entendez, M. Gilles.

CASSANDRE, *il sort en s'appuyant sur le bras de Dubreuil, et chante :*

« Un bandeau couvre les yeux
» Du dieu qui rend amoureux ».

SCÈNE III.

GILLES, *seul.*

JE crois qu'il est timbré; quel homme que ce M. Cassandre; il me fera perdre l'esprit.

AIR : De Dorylas.

Il me promet, puis il balance
D'hymen prêt à serrer les nœuds;
Malgré ma vive impatience,
Cet aveugle est sourd à mes vœux.
Je conçois qu'il me fasse attendre :
Il est dur, j'en suis convaincu,
D'être obligé de prendre pour son gendre
Un homme qu'on n'a jamais vu.

D'ailleurs, je suis sûr de la préférence, puisque je suis tout seul; Arlequin est toujours en Russie...

SCÈNE IV.

GILLES, ARLEQUIN *arrive en chantant.*

ARLEQUIN.

AIR : Ah! que je sens d'impatience!

Je revois enfin ma patrie;
Je revois tout ce qui m'est cher.

GILLES.

Mais je te croyais en Russie;
Est-ce toi?... Gille y voit-il clair?

ARLEQUIN.

Oui, c'est moi, je te jure;
Je reviens et j'abjure
Le desir trop léger
De voyager.
D'ailleurs, dans le monde il me semble
Que les plaisirs ne sont qu'épars.
Ici, les beaux arts;
Là, des monumens;
Des jardins charmans.
Vienne a ses palais,
Naples ses bosquets.
J'ai vu du pays,
Et pourtant, je dis: (4 *fois.*)
L'ensemble (*bis.*)
Ne se voit qu'à Paris. (*ter.*)

GILLES, *à part.*

J'enrage!.. *(haut.)* Parbleu, j'en suis enchanté: tu vas me donner des nouvelles de la Russie?

ARLEQUIN.

Volontiers...

GILLES.

AIR : Contre-danse de l'Enfantine.

Ier. COUPLET.

Mon cher Arlequin, dis-moi,
Comment va l'amour en Russie?

ARLEQUIN.

On n'aime que pour la vie :
La constance est une loi.
L'amant sensible et discret
Garde toujouts son secret.
Pendant vingt ans, à sa belle,
Il sait demeurer fidèle ;
Et sa maîtresse, à son tour,
Jamais ne change d'amour.

ENSEMBLE.

GILLES.

D'après le portrait qu'il fait,
Ah ! combien je plains ma patrie !
Les Russes sont des Français
Bien plus loin que je ne croyais.

ARLEQUIN.

Il croit à tous mes portraits ;
Moi, j'admire sa bonhommie !
Oui, Gille est, en bon français,
Bien plus sot que je ne croyais.

IIe. COUPLET.

GILLES.

Mon cher Arlequin, dis-moi
L'état des lettres en Russie ?

ARLEQUIN.

On est fou de poésie,
Et le bon goût fait la loi.
Les auteurs s'estiment tous ;
Rivaux sans être jaloux,
Ils donnent, à leurs confrères,
Des avis très-salutaires :
Leur but est de s'éclairer,
Jamais de se déchirer.

ENSEMBLE.

GILLES.

D'après le portrait, etc.

ARLEQUIN.

Il croit à tous, etc.

IIIe. COUPLET.

GILLES.

Mon cher Arlequin, dis-moi
Comment on débute en Russie ?

ARLEQUIN.

Une actrice est applaudie
Quand son talent fait la loi ;
Pour obtenir des succès,
On n'y vend pas les billets ;

Le jeu fait plus que l'intrigue ;
Le spectateur, sans fatigue
Et sans courir de danger,
Tout comme il veut peut juger.

ENSEMBLE.

GILLES. | ARLEQUIN.

D'après le portrait, etc. | Il croit à tous, etc.

GILLES.

On dit qu'il n'y fait pas chaud dans les salles de spectacles?

ARLEQUIN.

Mon ami, cela dépend des ouvrages que l'on donne. Voici les observations que j'ai faites.

AIR : Voilà bien ces lâches mortels.

Mon cher, le *thermomètre* était,
Pendant *Phædor*, au *froid durable* ;
Et le *baromètre* marquait,
Pour *Héléna*, le *variable* ;
Pour *Allamar* le vent siffla ;
Pour *Isule* tempête entière ;
Et le *beau tems* ne se fixa
Que pour le *Vieux Célibataire*.

GILLES.

Ton thermomètre est bon.

ARLEQUIN.

Mais, à ton tour, dis-moi, ce pays est-il bien changé?

GILLES.

Pas beaucoup, cependant nous avons quelques curiosités, entr'autres, un jardin....

ARLEQUIN.

Qu'on appelle.....

GILLES.

Le jardin des Capucines.

AIR : Une fille est un oiseau.

Le public, soir et matin,
Vient contempler, à la ronde,
Tous les animaux du monde,
Rassemblés dans ce jardin.

L'éléphant et la baleine,
Le chameau que l'on promène,
La puce que l'on enchaîne,
Trouvent des admirateurs.
En un mot, les jours de fêtes,
Nous y comptons bien des bêtes.

ARLEQUIN.

Comptez-vous les spectateurs?

GILLES.

Nous avons encore les automates, le théâtre mécanique, le concert de l'Opéra, où je conduis ce soir M. Cassandre.

ARLEQUIN.

A propos, comment se porte-t-il?

GILLES.

Très-bien, à cela près qu'il est devenu aveugle depuis ton départ.

ARLEQUIN.

Ce pauvre cher homme!

GILLES.

Et moi je me suis fait oculiste, je lui ai promis de le guérir... et lui, en récompense, m'a promis la main de sa fille.

ARLEQUIN, *à part.*

Sangodémi!... je l'en empêcherai bien. (*haut.*) Tu vas l'épouser?... T'aimerait-elle?...

GILLES.

Eh! mon ami... sait-on jamais ce qu'une femme pense?...

ARLEQUIN.

C'est assez vrai; mais j'entends quelqu'un, serait-ce M. Cassandre?

GILLES.

Nous l'entendrions chanter...

ARLEQUIN.

Son goût pour la musique n'est donc pas diminué?...

GILLES.

Au contraire, depuis qu'il n'y voit plus clair, il joue du violon comme un aveugle.

ARLEQUIN.

Cours à l'Opéra pour les billets, moi j'entre chez M. Cassandre.

GILLES.

Je ne fais qu'un saut, et je reviens de même.

SCÈNE V.

COLOMBINE, *seule.*

PAUVRE Arlequin, l'absence ne peut me le faire oublier!

AIR nouveau.

Chaque nuit mon ame abusée
Se flatte qu'il n'est plus absent;
Le charme heureux de la pensée,
Me rapproche de mon amant.
Du sort cruel qui me l'enlève,
Je me venge sur le sommeil:
Je vois son portrait dans un rêve,

ARLEQUIN, *accourant.*

Et le modèle à ton réveil.

SCÈNE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

EST-CE bien toi?...

ARLEQUIN.

Oui, ma bonne amie, moi-même, qui reviens auprès de sa fidelle Colombine.

COLOMBINE.

Ce cher Arlequin.

AIR : Sans un petit brin d'amour.

Te voilà donc de retour!
Pour mon amour,
Quel heureux jour!

ARLEQUIN.

De plaisir
Je vais mourir;
Ah! quel moment
Charmant!

Dans le chemin,
Ta fripponne de mine
Faisait soudain
Fuir le chagrin.
Je ne vivais, loin de ma Colombine,
Que dans l'espoir
De la revoir.

ENSEMBLE.

Oui, me voilà
Te voilà donc } de retour.

Pour notre amour,
Quel heureux jour!
De plaisir
Je vais mourir;
Ah! quel moment
Charmant!

COLOMBINE.

Ah! mon ami, tout est bien changé depuis ton départ.....

ARLEQUIN.

Ce n'est pas toi... car tu es toujours bien jolie.

COLOMBINE.

Mon père veut me faire épouser Gilles...

ARLEQUIN.

Il m'avait donné sa parole.....

COLOMBINE.

Mais aussi tu n'es pas revenu.

ARLEQUIN.

Me voilà!

COLOMBINE.

Gilles a beaucoup d'argent.

ARLEQUIN.

J'en ai plus que lui!

COLOMBINE.

Il a la promesse de mon père....

ARLEQUIN.

N'ai-je pas ton cœur?...

COLOMBINE.

Il doit lui faire entendre de la musique.

ARLEQUIN.

Je lui ferai entendre raison.

COLOMBINE.

Il doit le mener au concert.

ARLEQUIN.

Je m'en charge.

COLOMBINE.

Mais par quel moyen?...

ARLEQUIN,

Tu le sauras....

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE, CASSANDRE.

CASSANDRE, *dans la coulisse.*

Eh bien, ma fille, où es-tu donc?...

ARLEQUIN.

Ciel! ton père.

COLOMBINE.

Reste...

CASSANDRE.

Ma fille, allons donc.

COLOMBINE.

Me voilà, mon père.

CASSANDRE, *entrant.*

Allons, mon enfant, donne-moi le bras. (*Il prend le bras d'Arlequin.*).

COLOMBINE.

Appuyez-vous sur moi.

CASSANDRE, *chante.*

« Tous mes maux retombent sur toi,
» O ma chère Antigone » !

COLOMBINE.

Mon père, c'est Arlequin.

ARLEQUIN.

Bon jour, M. Cassandre...

CASSANDRE.

Ah! vous voilà, M. Arlequin; vous avez été bien long-tems absent.

ARLEQUIN.

Le moins que j'ai pu.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que vous avez été faire en Russie?...

ARLEQUIN.

Gagner de l'argent.

CASSANDRE.

Ah! diable, et puis?...

ARLEQUIN.

Je suis devenu bon musicien.

CASSANDRE.

Ah ! ah ! c'est différent.

COLOMBINE.

Oh ! oui mon père, si vous saviez...

CASSANDRE.

Oui, mon père... c'est bon ; c'est bon.

ARLEQUIN.

M. Cassandre... et notre mariage ?...

CASSANDRE.

Nous parlerons de cela dans un autre moment ; mais où donc est Gilles ? a-t-il oublié que c'est l'heure de ma lecture ?

ARLEQUIN.

M. Cassandre, je puis le remplacer.

CASSANDRE.

Volontiers, j'ai là des ouvrages nouveaux, que tu vas me lire...

ARLEQUIN.

Je suis tout prêt.

CASSANDRE.

Ma fille, tu peux t'en aller.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc, M. Cassandre ?

AIR : Vaudeville de l'Asthenie.

J'en conviens ce mot sonne absout,
Devant les femmes, j'aime à lire :
L'instinct de la grâce et du goût,
Et les dirige et les inspire.
Les femmes, par un art nouveau,
Savent, en jugeant un ouvrage,
Y reconnaître le vrai beau,
Comme on reconnaît son image.

CASSANDRE.

C'est joli, mais n'importe, ne reste pas avec nous, mon enfant.

COLOMBINE.

Vous le voulez?...

CASSANDRE.

Mais ne t'éloigne pas, je puis avoir besoin de toi.

COLOMBINE.

Je ne serai pas loin...

CASSANDRE.

Ah! cela Arlequin, quand tu voudras nous commencerons.

ARLEQUIN.

Où sont vos livres?...

CASSANDRE.

Là, sur cette table.

ARLEQUIN.

Oui, je vois là beaucoup de nouveautés.

CASSANDRE.

Oh! il y a du choix.

ARLEQUIN, *lisant.*

AIR : De Claudine.

Traité sur la patience.

CASSANDRE.

Les maris en ont besoin.

ARLEQUIN, *lit.*

Voyage au lac de Constance.

CASSANDRE.

Ce pays doit être loin.

ARLEQUIN, *lit.*

Nouveau cours sur la grammaire.

CASSANDRE.

Que de gens ne l'ont pas lu!

ARLEQUIN, *lit.*

L'art, d'être heureux sur la terre.

CASSANDRE.

Ce livre est bien peu connu.

ARLEQUIN.

En voulez-vous un autre?

CASSANDRE.

Tu me feras plaisir.

ARLEQUIN, *lit.*

Hypolyte, tragédie en trois actes.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que cela?...

ARLEQUIN.

C'est Phèdre refaite...

CASSANDRE.

Comment refaite?... mais Phèdre n'était pas mal!

ARLEQUIN, *lit.*

Pas mal, écoutez la préface de l'auteur.

« *Le style de Phèdre est souvent froid et languissant.* » *Il y a dans Euripide, des scènes que Racine n'a fait* » *qu'écrêmer, et je puis imiter Euripide sans retomber* » *dans Racine* ».

CASSANDRE.

C'est un joli style.

ARLEQUIN, *lit.*

« *On ne peut se dissimuler que le récit de Théramène* « *est rempli de fautes très-remarquables, et il n'est pas* « *impossible de le faire mieux* ».

CASSANDRE.

Ah! voyons donc le mieux.

ARLEQUIN, *lit.*

« A son char attelés, ses chevaux intrépides
» L'attendaient sur les bords des campagnes liquides;

» Mais le prince sur eux bientôt perd tous ses droits.
» Perdant le souvenir de son auguste voix,
» En avant s'il les pousse, ils courent en arrière,
« Et changent tour-à-tour de vœux et de carrière.

CASSANDRE.

L'auteur a raison, cela ne ressemble pas à Racine.

ARLEQUIN.

Cela ne ressemble à rien.

CASSANDRE.

Comme tu l'arranges!

ARLEQUIN.

Comme il arrange Racine.

AIR : De Molière à Lyon.

Quand ce grand homme offre à nos yeux,
Phèdre entre l'amour et le crime,
On aime ses brûlans aveux,
On aime son remords sublime.
Auteurs, vous tenteriez en vain
D'offrir encor cette héroïne :
Il n'était permis qu'à *Guérin*,
D'oser la peindre après Racine.

CASSANDRE.

C'est juste. Lis-moi plutôt un chapitre des tableaux de famille.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, cela sera plus en situation.

CASSANDRE.

J'écoute.

ARLEQUIN, *lit.*

« Celui qui choisit un bon gendre gagne un fils ; « mais celui qui en choisit un mauvais perd une fille ».

CASSANDRE.

C'est pour cela que je ne marie pas vîte la mienne.

ARLEQUIN.

Je continue.

« Un père n'a pas dans toute sa vie un moment plus » beau que celui où il unit sa fille à un homme qui » peut la rendre heureuse ; sa famille semble s'aug- » menter d'avance. Le père est entre la fille qu'il marie, » et le gendre qu'il adopte : celui-ci, jaloux d'avancer » son bonheur, veut dérober un baiser à la beauté » timide qui le refuse pour qu'on le ravisse ».

(Il embrasse Colombine.)

CASSANDRE.

C'est charmant !

AIR : De Pauline.

Ce style m'émeut et m'entraîne ;
Au cœur il offre une leçon.
Le nom de l'auteur ?...

ARLEQUIN.

Lafontaine.

CASSANDRE.

Il est bien digne de son nom.
Dans ses écrits le goût domine,
Et dans ses tableaux tout est bien ;
Mais il y manque Colombine.

ARLEQUIN.

Je trouve qu'il n'y manque rien.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GILLES.

GILLES.

M. Cassandre, je suis bien fâché, mais je n'ai pas pu avoir de billets.

CASSANDRE.

Comment, vous n'avez pas pu avoir de billets ?... vous êtes un sot, un imbécille...

GILLES.

M. Cassandre...

CASSANDRE.

Un animal, un idiot, et j'irai sans vous; oui, j'irai; et je vais faire ma toilette... *(il appelle Colombine.)* Ma fille... ma fille...

COLOMBINE.

Me voilà, mon père...

CASSANDRE.

Viens, mon enfant. Oui, j'irai; je prendrai moi-même des billets: je me mettrai dans la foule...

(Il fredonne en sortant:)

« Je suis encor dans mon printems ».

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, GILLES.

GILLES, *en colère.*

C'EST affreux! c'est abominable!...

ARLEQUIN.

Que t'est-il donc arrivé?...

GILLES.

Ce qui m'est arrivé?.. je n'ai pas pu avoir de billets... je te dis.

ARLEQUIN.

C'est fâcheux!...

GILLES.

Tu ne sais pas mon embarras? M. Cassandre m'a promis sa fille, je flatte ses goûts, je le ménage. J'espérais, en le menant ce soir à l'Opéra, avancer mes affaires.

ARLEQUIN, *à part.*

Oh! la bonne idée. *(haut.)* Eh! bien, Gilles, je veux te rendre service.

GILLES.

Vrai?...

ARLEQUIN.

Oui, mon ami.

GILLES.

C'est trop beau, je n'ose le croire.

ARLEQUIN.

Te méfies-tu de moi?...

GILLES.

Je ne me méfie de personne.

ARLEQUIN.

Eh bien, cours vîte m'emprunter quelque part une guittare: apporte-la moi, je te dirai mon projet.

GILLES.

Ne puis-je savoir?...

ARLEQUIN.

Tu sauras tout. Puisque M. Cassandre ne peut aller au Concert, nous lui donnerons...

GILLES.

Ah! je comprends; mais s'il va se douter?...

ARLEQUIN.

Un Cassandre se doute-t-il jamais de rien?

GILLES.

Comment exécuter?...

ARLEQUIN.

Le grand embarras; cours inviter quelques musiciens revenus avec moi de Russie, et qui demeurent dans cette maison; je me charge du reste.

GILLES.

J'y vais, faut-il que j'apporte aussi ma clarinette?...

ARLEQUIN.

Sans doute; en revenant, n'oublie pas d'amener une voiture.

GILLES.

Sois tranquille, je n'oublierai rien.

ARLEQUIN.

Ah! Gilles, n'oublie pas non plus un bon avis que je vais te donner.

GILLES.

Lequel?...

ARLEQUIN.

Tu m'as dit que Colombine ne t'aimait guère.

GILLES.

J'en ai peur!

ARLEQUIN.

J'en sais la raison; tu as l'air de tenir plus au consentement de son père qu'au sien.

GILLES.

Oh! ça, c'est vrai.

ARLEQUIN.

C'est ce qu'il ne faut pas.

AIR : De Fanchon.

Toi, la délicatesse même,
Mon ami, tu dois concevoir
Qu'il vaut mieux tenir ce qu'on aime
Du sentiment que du devoir.
La fille même qui se donne
A l'objet qu'a choisi son cœur,
Ne veut pas que son père ordonne,
Mais qu'il approuve son bonheur.

GILLES.

Eh bien, que faut-il faire?

ARLEQUIN.

Changer de conduite avec Colombine : c'est une fille un peu romanesque, je t'en préviens.

GILLES.

Eh bien, c'est dit; puisque c'est comme ça, à la première occasion je lui dirai que je me moque du consentement du papa, et que le sien me suffit.

ARLEQUIN.

C'est ça ; et je t'en ménagerai l'occasion : va, vole, et reviens.

GILLES.

Je reviens, et je vole.

ARLEQUIN.

La bonne dupe.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

GILLES s'en va, je puis entrer.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà, ma chère amie ?...

COLOMBINE.

J'ai de bonnes nouvelles.

ARLEQUIN.

J'ai de bonnes idées.

COLOMBINE.

J'appaiserai mon père.

ARLEQUIN.

Je suivrai mon projet.

COLOMBINE.

Mais, tu ne crains pas ?...

ARLEQUIN.

Gilles ? il est trop bête.

COLOMBINE.

C'est un méchant, il doute de tout.

ARLEQUIN.

C'est un sot, il ne doute de rien.

COLOMBINE.

Qu'a-t-il fait?...

ARLEQUIN.

Il est allé chercher des musiciens.

COLOMBINE.

Mais, quel est ton but?...

ARLEQUIN.

Notre bonheur...

COLOMBINE.

Explique-moi donc?...

ARLEQUIN.

Ton père ne sait pas ce que c'est qu'un Concert de l'Opéra?...

COLOMBINE.

Il n'en a jamais vu.

ARLEQUIN.

Tiens, prends cette romance.

COLOMBINE.

Tu l'as faite loin de moi?...

ARLEQUIN.

Puisse-t-elle servir à nous rapprocher!...

COLOMBINE.

Je commence à comprendre...

ARLEQUIN.

J'entends une voiture, va vite avertir ton père.

COLOMBINE.

Je préparerai tout pour ton retour.

ARLEQUIN.

Et pour mon départ. *(Il l'embrasse.)*

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GILLES, CASSANDRE, LES MUSICIENS.

GILLES, *bas à Arlequin.*

TIENS, voilà les musiciens qui sont venus avec moi. Entrez, messieurs, et faites le moins de bruit possible.

ARLEQUIN.

Bon! ce ne seraient pas des musiciens à la mode.

CASSANDRE, *entrant avec sa fille.*

Comment!...ce que ma fille me dit, serait-il vrai?... j'irais au Concert?...

ARLEQUIN.

Oui, M. Cassandre, j'ai un billet de premières loges.

CASSANDRE.

Quel bonheur!...

GILLES, *à part.*

Comme on l'attrape!

ARLEQUIN.

La voiture vous attend.

GILLES.

Ne le promène pas trop long-tems, Arlequin;... tout sera prêt.

CASSANDRE.

Allons, allons, adieu, ma fille, je te dirai en revenant des nouvelles du Concert. *(Il sort en chantant:)*

« Quel beau jour se dispose ».

SCÈNE XII.

GILLES, COLOMBINE, LES MUSICIENS.

GILLES.

LES voilà partis; messieurs, arrangez votre orchestre.

COLOMBINE.

Prenez là, dedans les pupitres qui servent à mon père, les jours où il donne Concert d'Amateurs.

GILLES.

Mettons ici le fauteuil de M. Cassandre, auprès son petit paravent, pour lui servir d'appui: ... voilà la loge toute prête ...

COLOMBINE.

Et la musique ...

GILLES.

Nous allons prendre de côté et d'autres, dans les partitions du papa ...

AIR : Vaudeville de la fille en Lotterie.

Pour avoir plus d'un air choisi,
Pillons la France et l'Allemagne;
S'il le faut, nous pouvons aussi
Piller l'Italie et l'Espagne.
Vienne et Madrid, Rome et Paris,
Deviendront notre patrimoine;
Et de ces pays réunis
Nous ferons une Macédoine.

UN MUSICIEN.

Il a raison!

GILLES.

J'entends M. Cassandre: à vos places.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CASSANDRE, ARLEQUIN.

CASSANDRE, *assis dans sa loge.*)

AH! me voilà donc enfin à l'Opéra! ... Est-ce commencé?

ARLEQUIN.

Pas encore, on lève la rampe.

CASSANDRE.

Y a-t-il beaucoup de monde?

ARLEQUIN.

Mais, pas mal.

CASSANDRE.

La société est-elle brillante?...

ARLEQUIN.

Je vous en réponds.

AIR : Avez-vous sous le même toit.

Ici, mille objets enchanteurs
Se disputent le droit de plaire;
Mon œil croit voir autant de fleurs
Qui s'élèvent sur un parterre.
Quel que soit le secret pouvoir
D'une harmonie et douce et tendre,
Malgré nous, le plaisir de voir
L'emporte sur celui d'entendre.

CASSANDRE.

Et les loges?

ARLEQUIN.

Sont remplies de femmes charmantes.

AIR : Elle a quinze ans.

Ici, d'une brune piquante,
J'aime le minois séduisant;
Plus loin j'aime l'air languissant
De cette blonde intéressante.
Tout nous ravit, tout nous enchante.
Entre mille objets pleins d'appas,
Du choix nous avons l'embarras.
Que je vous plains, (*bis.*) vous ne les voyez pas. (*bis*).

CASSANDRE.

Cela ne commence pas, je perds patience!

ARLEQUIN.

Vous avez tort, car on en a besoin.

AIR : Ainsi, jadis un grand prophète.

S'il faut que la pièce commence,
Maint acteur n'en finit jamais.

CASSANDRE.

Alors tu voudras bien, je pense,
M'avertir...

ARLEQUIN.

Je vous le promets.
Mais à quoi sert qu'on vous dévoile
L'instant où l'on doit commencer ;
Un sifflet fait lever la toile.

CASSANDRE.

Plus d'un, souvent, la fait baisser.

ARLEQUIN.

Cela s'est vu.

CASSANDRE.

Le parterre paraît-il bien disposé?...

ARLEQUIN.

AIR : Vaudeville de Florian.

Le public se montre indulgent
Quand il voit qu'on cherche à lui plaire ;
Mais, si l'on s'oublie un moment,
Bientôt il se montre sévère.
S'il rencontre des traits heureux,
L'auteur voit couronner sa muse ;
Mais quand l'ouvrage est ennuyeux,
C'est à ses dépens qu'on s'amuse.

(Arlequin frappe du pied.)

Voilà les trois coups ; silence!...

(On exécute une symphonie.)

CASSANDRE.

Bravo! bravo!

ARLEQUIN, *s'éloignant de M. Cassandre.*

A présent on va chanter.

AIR : Dans l'asyle de l'innocence.

Par le bonheur l'amour balance
Tous les chagrins que nous cause l'amour ;
On ne pourrait, sans les maux de l'absence,
Goûter les plaisirs du retour.

COLOMBINE, *s'accompagnant au piano.*

Tout le charme qu'un cœur fidèle
Peut éprouver à l'instant du retour,
Est trop payé par l'absence cruelle,
N'eût-elle duré qu'un seul jour.

(Après la romance, Arlequin va se placer auprès de Cassandre, et Gilles auprès de Colombine.)

CASSANDRE.

Cela m'attendrit!

GILLES, *à Colombine.*

Il est bien bon!

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà le moment d'exécuter mon projet. *(haut.)* Oh! ciel!...

CASSANDRE.

Qu'est-ce que tu as donc?...

ARLEQUIN.

Je ne me trompe pas, Gilles avec Colombine...

CASSANDRE.

Comment? ma fille... mais je l'ai laissée à la maison... Où donc est-elle?

ARLEQUIN.

Dans la loge à côté.

CASSANDRE.

Je ne souffrirai pas...

ARLEQUIN.

Chut!...ils ne nous voient pas; écoutez...

GILLES, *à part.*

M. Cassandre ne peut m'entendre; profitons des conseils d'Arlequin. *(à Colombine.)* Mademoiselle, je puis vous parler de mon amour.

COLOMBINE.

Monsieur, c'est à mon père qu'il faut vous adresser

CASSANDRE.

Quels principes!

GILLES, *à Colombine.*

Laissez donc! je mène le bonhomme comme je veux.

CASSANDRE.

Et je lui aurais donné ma fille!

GILLES, *à Colombine.*

Et la preuve, que je tiens plus à votre aveu qu'au sien; c'est que, si vous voulez, nous nous en passerons.

ARLEQUIN, *à Cassandre.*

Vous l'entendez?

CASSANDRE.

Ah! si nous n'étions pas à l'Opéra... mais après le Concert nous nous expliquerons.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL.

Bon soir, mon cher Cassandre...

CASSANDRE.

Chut! chut!... paix donc...

DUBREUIL.

Comment? tu ne veux pas que je te dise bon soir?...

CASSANDRE.

Mais on n'interrompt pas: nous causerons dans l'entre-acte.

ARLEQUIN.

Quel contre-tems!...

CASSANDRE.

La place est bonne, allons, mets-toi là... tu verras les acteurs comme si tu étais sur le théâtre.

DUBREUIL.

Tu n'es donc pas venu à l'Opéra?

CASSANDRE.

Quelle question?...es-tu fou?..., ne parle donc pas si haut...

DUBREUIL.

Je ne te comprends pas; j'en sors, et je ne t'ai pas vu.

CASSANDRE.

Mais tais-toi donc, ou le parterre va crier.

ARLEQUIN, *àpart.*

Oh! la bonne idée... Crions.

TOUS.

Paix donc! messieurs, à la porte!

GILLES.

A bas la cabale!

CASSANDRE.

Tu vois bien; assieds-toi donc et écoute...

DUBREUIL.

Ah ça! mais,... jouons-nous la comédie?...

CASSANDRE.

Eh! non, c'est un Concert.

TOUS.

Silence donc!

ARLEQUIN, *à Dubreuil.*

Monsieur, ne nous trahissez pas...

DUBREUIL, *haut.*

Que ne m'avertissiez-vous?... je n'aurais rien dit, si j'avais su que c'était une plaisanterie!...

CASSANDRE.

Comment! une plaisanterie!... qu'est-ce que cela veut dire?...

DUBREUIL.

Cela veut dire que ne pouvant aller à l'Opéra, on donne un Concert chez toi.

CASSANDRE, *riant.*

Ah! je devine!

GILLES.

Quand on le lui a dit.

CASSANDRE.

Mais comment a-t-on pu me tromper?...

DUBREUIL.

AIR : J'ai vu par-tout dans mes voyages.

Aisément on doit se méprendre
Quand les yeux ne peuvent rien voir;
Et sur ce point, mon cher Cassandre,
Le sort t'enlève tout espoir.
Il t'a privé de la lumière,
Mais voulant adoucir ses lois,
Il t'a donné le cœur d'un père.

ARLEQUIN.

Pour le rendre aveugle deux fois. (*bis.*)

CASSANDRE.

Mais qui donc a conduit tout cela?...

ARLEQUIN.

Gilles, malgré sa promesse, n'avait pas de billets... Je sais que vous êtes fou de musique, j'ai voulu vous en faire entendre, et de ma façon; me pardonnerez-vous le desir de vous plaire?...

CASSANDRE.

Comment te pardonner?... Je te remercie...

ARLEQUIN.

L'espoir d'épouser Colombine!...

CASSANDRE.

Ah! elle était du complot? ... Eh!... oui :... la romance...

GILLES.

M. Cassandre, j'espère que vous êtes content?

CASSANDRE.

Comment, monsieur, vous osez paraître devant moi après ce que j'ai entendu?... allez vil suborneur, je vous méprise, je vous déteste...

GILLES.

Mais M. Cassandre...

CASSANDRE.

Même air.

Oui, je vous hais, je le répète;
Et sans l'argent que je vous dois...

ARLEQUIN.

Moi, je me charge de la dette.

CASSANDRE.

Arlequin, ma fille est à toi.

ARLEQUIN, *à Gilles.*

Pour tes calculs on te renomme;
Mais je les entends mieux encor:...
Je te paie une faible somme,
Et tu me cèdes un trésor...

GILLES.

M. Cassandre, je m'en vengerai, et je vous ferai bien voir...

CASSANDRE.

Fais-moi ce plaisir là!...

DUBREUIL.

Que ce qui t'arrive te serve de leçon pour l'année prochaine.

CASSANDRE.

Ma foi, je n'oublierai de long-tems la comédie qu'Arlequin m'a jouée...

ARLEQUIN.

Eh! M. Cassandre, où ne la joue-t-on pas?...

VAUDEVILLE.

ARLEQUIN.

AIR: Vaudeville de la Nuit manquée.

La vie est bien une comédie,
Où nous avons un emploi différent:
Du plus au moins l'intrigue varie,
Mais c'est toujours le même dénouement.

TOUS.

La vie, etc.

ARLEQUIN.

Vois-je un amant qu'une coquette abuse ;
Quand de la belle il croit le cœur dupé,
La pièce alors est *Ruse contre Ruse ;*
Mais à la fin c'est *le Trompeur trompé.*

TOUS.

La vie, etc.

DUBREUIL.

Après avoir, auprès de mainte belle,
Joué par fois *le Séducteur*, le jour,
Le soir, l'époux, chez sa femme fidelle,
Revient jouer *le Jaloux sans amour.*

TOUS.

La vie, etc.

CASSANDRE.

Plus d'un frippon, qui se trompe de poche,
Sait dans la foule imiter *le Distrait :*
Combien de sots, arrivés par le coche,
Devraient jouer le rôle du *Muet.*

TOUS.

La vie, etc.

GILLES.

C'est vainement qu'on voudrait me combattre :
Telle beauté, fière de ses attraits,
Dans sa maison, faisant *le Diable à quatre,*
Va dans Paris jouer *la fausse Agnès.*

TOUS.

La vie, etc.

COLOMBINE, *au public.*

A l'Opéra, quand la foule s'empresse
Pour admirer maint chef-d'œuvre nouveau,
Daignerez-vous, malgré notre faiblesse,
Nous accorder un sourire, un bravo.

Que l'indulgence aujourd'hui vous guide ;
Et quand l'auteur, en ce fatal moment,
Pour rôle a pris celui du *Timide,*
Ne jouez pas le rôle du *Méchant.*

TOUS.

Que l'indulgence, etc.

FIN.

Lepitre, Jacques François

L'AVEUGLE SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

ET EN VAUDEVILLES.

PAR MONSIEUR L***.

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 21 fructidor an 11. (8 septembre 1803.)

Prix, 1 liv. 4 sous.

A PARIS.

Chez Madame MASSON, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XII. — 1803.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRYSOGON, viel oculiste retiré à la campagne	M. CHAPELLE.
SOPHIE, sa fille	Mlle. DESMARES.
DERVAL, ancien ami de Chrysogon.	M. VERTPRÉ.
DERVAL fils, sous le nom de *Valcourt*, supposé aveugle. .	M. HENRY.
LAFLEUR, valet de Derval fils, supposé son oncle.	M. LENOBLE.
BABET, servante de Chrysogon.	Mde. BLOSSEVILLE
GLAUDIN, jardinier mi-niais. .	M. EDOUARD.

La scène se passe à la campagne, dans la maison de Chrysogon.

L'AVEUGLE SUPPOSÉ,

COMEDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un appartement agréable ; sur le côté, un cabinet, au-dessus de la porte duquel est une ouverture pour regarder dans l'appartement. Sur une table, plusieurs fioles et bouteilles.

SCENE PREMIERE.

BABET, CLAUDIN.

BABET, *avec humeur.*

LAISSE-MOI, te dis-je, ta jalousie m'est insupportable.

CLAUDIN.

Moi ! de la jalousie ; parce que j'craignons que vous n'plaisiez â quelqu'un, et que qu'euqu'un n'vous plaise !

BABET.

Tout te met martel en tête : il n'y a pas jusqu'à c'jeune aveugle, qui, depuis quinze jours, est dans cette maison....

CLAUDIN.

Jarni, pourquoi non ? vot gentillesse, vot tournure m'ont bien affolé ; elles sont capables d'en affoler d'autres.

Air *du petit Matelot.*

Pour ne pas vous aimer de même,
Il ne faudrait jamais vous voir.

BABET.

Et tu veux que c'taveugle m'aime ?
Lui qui ne peut m'apercevoir.

CLAUDIN.

L'saveugles n'y voient pas sans doute.
Mais j'ons remarqué bien des fois,
Qu'ces gens que l'on dit n'y voir goutte,
Ont tout leurs yeux au bout de leurs doigts.

Et ce matin encore, n'ai-je t'y pas vu celui-ci qui vous serrait la main.....d'une manière.....là..... comme qui dirait..... Aussi n'êtes-vous joyeuse que quand vous êtes avec lui.

BABET.

Air *du vaudeville d'Alcibiade.*

Quoi donc ? puis-je lui refuser
Les secours qu'il a droit d'attendre ?

CLAUDIN.

Mon Dieu, j'svons, pour obliger,
Combien un'femme a le cœur tendre.
Mais n'peut-on payer vos secours
Par un remerciment modeste ?

En paroles seulement, et rien de plus, entendez-vous ?

BABET.

Mon ami, que s'rait le discours,
Si l'on n'y joignait pas le geste ?

CLAUDIN.

Ainsi, vous êtes incorrigible ? En ce cas, Mam'zel; c'est fini.... vous épousera qui voudra.... j'vons chercher une autre femme.... et j'dis un jeune homme d'mon espèce est fait pour n'en pas manquer... Vous me r'gretterez : y n's'ra pu tems.

BABET.

La belle perte que j'ferai là ! un bourru qui ne voudrait pas qu'on fût honnête avec sa femme !

CLAUDIN.

Une coquette à qui des paroles ne suffisent pas !...

SCENE II.

CHRYSOGON, BABET, CLAUDIN.

CHRYSOGON, *une lettre à la main.*

QUEST-CE donc ?... Eh bien ! on se dispute, on se boude ? La paix, mes enfans, la paix ; il faut l'apporter en ménge ; heureux encore quand elle y reste

BABET.

Air : *J'avais à peine quatorze ans.*

Ah ! mon Dieu, c'est qu'il est jaloux,
Mais je dis jusqu'à la folie ;
Et c'jeune aveugle qu'est chez vous,
Si vous le croyez, m'fait les yeux doux ;
Moi, que c'te passion contrarie,
J'lui jur'qui n's'ra pas mon époux ;
Vous, Monsieur, qu'avez du génie,
Ayez pitié d'lui, j'vous en prie,
Son mal n'est pas l'moins grand de tous.
Vous avez fait plus d'une cure ;
Mais la plus bell', j'vous assure,
S'rait d'ouvrir (*bis*) les yeux d'un jaloux.

CLAUDIN.

Ça ferait la réputation d'un oculiste.

CHRYSOGON.

Air *du vaudeville des deux Veuves.*

Mon pauvre Claudin, quoi ! d'honneur,
Avant l'hymen, a l'esprit troublé ?

CLAUDIN.

Ne s'rait-ce pas un plus grand malheur,
Si par après j'y voyous double ?
Ouvrir l's'yeux d'un amant jaloux,
Ça s'rait, dit-elle, un bel ouvrage.

J'conviens d'ça.....

Mais l'art d'aveugler les époux,
Vous rapporterait davantage.

CHRYSOGON.

Allons, qu'ça finisse, et qu'on m'écoute. Je donne à dîner aujourd'hui.

BABET.

Cela ne vous arrive pas souvent.

CHRYSOGON.

Un de mes bons amis vient ici ce matin, pour une affaire importante ; l'oncle de ce jeune homme, confié à mes soins, viendra peut-être aussi ; je l'invite lui-même ; il ne m'en coûtera pas davantage, et cela me fera honneur. Claudin, vous mettrez votre habit quand on sera prêt à servir. Vous, Babet, allez dire à ma fille de descendre, ensuite, vous m'amènerez mon malade.

BABET.

Espérez-vous le guérir bientôt ?

CHRYSOGON.

Ce ne sont point là vos affaires. (*à part*) Le guérir bientôt! un malade qui paie une forte pension, et d'avance !

CLAUDIN.

Vous le croyez donc aveugle tout-à-fait ?

CHRYSOGON.

Que t'importe ? puisqu'il dit n'y voir point, il faut bien que cela soit...Il prend mes remèdes, je reçois son argent. Quand j'ai fait ce que je dois, s'il ne guérit point, ce n'est pas ma faute. A ne payer un médecin que lorsqu'il guérit, sais-tu beaucoup de docteurs qui eussent de quoi vivre ?

SCENE III.

CHRYSOGON, *relisant sa lettre.*

Oui, je ferai une excellente affaire. Marier ma fille que j'aime, la marier au fils d'un ancien ami, et la marier sans dot! j'en pleure de joie et d'admiration. Si j'étais riche comme lui... je ferais peut-être de même. Une bonne femme est si bonne! mais l'argent a bien aussi son prix.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

On m'accuse d'aimer l'argent ;
Pourquoi faut-il qu'on s'en étonne ?
On ne peut haïr décemment
Ce qui ne déplait à personne.
Nos biens, fruits de travaux constans,
Aimons-les, puisqu'ils sont les nôtres.
Dans tous les tems, combien de gens, (*bis.*)
Ont aimé jusqu'au bien des autres.

SCENE IV.

CHRYSOGON, SOPHIE.

CHRYSOGON.

Te voilà, mon enfant ? Cet empressement à te rendre près de moi, est vraiment d'un bon augure. Voyons... ce cœur ne bat-il pas un peu ?

SOPHIE.

Je ne vous comprends pas ; mon père.

CHRYSOGON.

Je vais me faire mieux entendre. Serais-tu fâchée qu'un jeune homme, d'une famille honnête, te recherchât aujourd'hui, et que, favorable à ses vœux?...

SOPHIE.

Qui ? moi, mon père, et pourquoi vouloir que je vous quitte ? je suis si bine auprès de vous,

CHRYSOGON.

Cela empêche-t-il qu'on ne puisse être mieux auprès d'un autre ? Pour te procurer ce mieux-là, je te donne un mari jeune, aimable, riche sur-tout.

SOPHIE.

Riche !... et voilà ce qui vous décide ?

CHRYSOGON.

Un parti convenable se présente ; dois-je le laisser échapper ? Tu ne connais point ce jeune homme ; mais lui ne te connaît pas davantage. Mon ami Derval assure que vous êtes faits l'un pour l'autre ; il arrive aujourd'hui pour te le persuader ; quant à moi, il m'a donné des raisons qui, déjà, me persuadent.... Crois-moi Sopie, ... tu seras heureuse.

SOPHIE.

Air *du vaudeville de Colombine philosophe.*

Ah ! pour être heureuse en ménage,
Qu'il faut choisir bien son époux !
Une ame honnête, un esprit sage,
Un caractère simple et doux,
La confiance la plus grande,
Un cœur tendre comme le mien ;
Voilà ce qu'on lui demande.

CHRYSOGON.

Mais lui ne me demande rien.

Ce n'est pas que s'il eut fallu absolument..... Certainement, je suis bon père.... et le bonheur de ma fille.... Mais, chut, j'entends Babet qui nous amène le jeune Valcourt... Sophie, le secret sur le mariage, jusqu'à l'instant où il se concluera : cela nous attirerait des complimens, des visites, ... nous causerait de l'ennnui et de la dépense.

SOPHIE.

Ah ! Valcourt, pourquoi vous ai-je connu ?

SCENE V.

CHRYSOGON, SOPHIE, BABET, VALCOURT, (un bandeau sur les yeux.)

CHRYSOGON.

Eh bien! mon enfant, comment vous trouvez-vous... les douleurs?

VALCOURT.

Moins vives à présent.

CHRYSOGON.

Allons, bannissez toute inquiétude..... Vous êtes en bonnes mains. (*Sophie conduit Valcourt, et le place dans un fauteuil.*)

VALCOURT, *pressant la main de Sophie.*

Oui, je la sens, et c'est ce qui me console.

CHRYSOGON.

Mettez-vous ici que je lève cet appareil. Babet, la petite fiole. (*Il soulève le bandeau.*)

SOPHIE.

Des yeux si brillans, privés de la lumière!

CHRYSOGON, *mettant ses lunettes en l'examinant.*

On ne le croirait pas, ... et moi, qui, sans vanité, ai de l'expérience,...je n'ai jamais vu...

VALCOURT, *vivement.*

Vous avez raison, mon mal n'est point ordinaire. Au reste, l'espérance me soutient, et le mieux que j'éprouve depuis que mon oncle m'a confié à vos soins....

CHRYSOGON.

Tenez-vous, ... doucement,... cette eau, toute à-la-fois balsamique et détersive.

QUATUOR.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air, *du C. Wicht.*

CHRYSOGON.

Que voyez-vous? hé bien !

VALCOURT.

Hélas ! je ne vois rien.

SOPHIE, BABET.

Il ne voit rien.

VALCOURT.

Non rien,

CHRYSOGON.

De ce côté ?

VALCOURT.

Pas davantage.
Mes yeux sont couverts d'un nuage ;
C'est comme une sombre vapeur.
(*Chrysogon s'éloigne.*)
Un moment....elle se dégage.

TOUS.

Un moment, elle se dégage.

SOPHIE, VALCOURT.

Ah ! l'espoir renaît dans mon cœur !

CHRYSOGON.

Mon cher ami, prenez courage.

BABET, SOPHIE.

Prenez courage.
Eh bien ! cette sombre vapeur ?

VALCOURT.

Elle s'éloigne.

CHRYSOGON.

Bon courage.

VALCOURT.

Je crois apercevoir.

CHRYSOGON, *se mettant entre Valcourt et Sophie.*

Eh bien !

VALCOURT.

Hélas ! je n'aperçois plus rien.
Il revient, le sombre nuage.

SOPHIE.

S'il regardait de ce côté...

BABET, CHRYSOGON, *le faisant tourner du côté de Sophie.*

Oui, regardez de ce côté.
Que devient le sombre nuage.

VALCOURT.

Il est moins fort de ce côté.
Laissez... une faible clarté...
Oui, je crois y voir davantage,
Est-ce donc une erreur.
(*Serrant la main de Sophie par degré.*)
Ah! je sens palpiter mon cœur.

CHRYSOGON *les sépare.*

C'est assez pour le moment..... Une émotion trop vive, des efforts trop violens, nuiraient à votre guérison. Je dois ménager votre faiblesse, et avoir plus de raison que vous... Cette cure me fera honneur.

VALCOURT.

Hâtez donc le moment où délivré de ce fatal bandeau....

CHRYSOGON.

Hâtez donc! hâtez donc! voilà bien le langage de tous les malades.

VALCOURT.

Hélas! si vous étiez à ma place....

SOPHIE, *avec sentiment.*

Pauvre jeune homme! c'est l'ennui qui vous tue.

VALCOURT, *du ton le plus affectueux.*

L'ennui!... Quand je suis seul; mais quand votre père me console, quand vous daignez causer avec moi, et que touchée de mon sort, vous m'accordez une pitié....que je mérite.....sur-tout, quand accueillant mes faibles talens, vous me permettez d'accompagner quelques-uns de ces morceaux que vous chantez si bien; alors, je me sens un nouvel être... je me trouve...non pas heureux encore, mais moins infortuné... moins à plaindre...Il semble qu'auprès d'une personne aussi jolie....

SOPHIE, *surprise.*

Jolie! Eh! comment pourriez-vous le savoir?

VALCOURT, *se reprenant.*

Air : *Tout sera bientôt débité.* (Réné Lesage.)

Pour juger au défaut des yeux,
N'ai-je pas une ame sensible!
Graces à vos soins généreux,
Vous apprécier m'est impossible :
Oui, vous avez de la beauté,
Femme qui, comme vous, possède
Tant de talent, tant de bonté,
Ne saurait jamais être laide.
En possédant tant de bonté,
On ne peut jamais être laide.

SOPHIE.

Vous êtes trop flateur.

CHRYSOGON.

Tout cela est fort bien; mais à présent je vais vous reconduire à votre chambre. Vous avez besoin d'un peu de repos, et j'ai quelques affaires à terminer. Cependant, la leçon de musique aura lieu. Vous avez, m'a-t-on dit, une romance que nous ne connaissons point; j'aime cela moi... ça vous a certain... Viens, ma fille... Babet, si quelqu'un m'apportait de l'argent, vous feriez attendre, je ne tarderai pas à revenir.

(*Il sort avec sa fille et Valcourt.*)

SCENE VI.

BABET, *seule.*

Qu'est-ce donc! si je ne me trompe, il y avait dans la politesse de ce jeune homme, plus que de la civilité... son ton, son air avec Mademoiselle...

Air *nouveau.*

Du coin de l'œil, sans pouvoir m'en défendre;
Pour savoir tout, j'épiais finement.
Pareils secrets, faciles à surprendre,
Du coin de l'œil s'attrapent promptement.

J'ai vu par fois soupirer ma maîtresse ;
Du coin de l'œil, j'ai vu son embarras ;
Et j'ai bien vu Valcourt, avec adresse,
Prendre une main qui ne résistait pas.

Si c'tamour que je soupçonne, existe réellement, la journée ne s'passera pas sans que j'm'en assure..... A propos, il faut mettre Claudin dans ma confidence; il m'aidera. Ce pauvre Claudin, je viens de le renvoyer si brusquement : il doit m'en vouloir ; il faut le consoler. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

LAFLEUR, *seul.*

PERSONNE en ce salon. ; tant mieux, respirons un peu. L'habit et le personnage d'oncle de M. de Valcourt, pèsent un peu sur le dos de Lafleur, et je ne suis pas au bout de mon rôle. Cependant nos affaires marchent assez bien. M. Derval, père de mon maître, instruit et rassuré sur la prétendue maladie de son fils, nous permet de filer encore quelques jours. Le tendre intérêt que la fille du vieux Chrysogon prend à notre jeune aveugle, nous promet une occasion favorable de nous déclarer ; ainsi, point de gaucherie Lafleur, et soyez oncle autant que vous pourrez. On vient : c'est Babet : à notre rôle.

SCENE VIII.

BABET, LAFLEUR.

LAFLEUR, (*d'un ton moitié maître, moitié valet.*

BONJOUR la fille. Eh bien ! comment va-t-on ici ? Mon neveu, ton maître, tout le monde est-il guéri ? Près de l'être, s'ennuie-t-il de ne pas me voir ? Que veux-tu ? les plaisirs, les affaires.....Cependant je n'oublie jamais ce qui m'intéresse. J'avais donné ma

parole pour aujourd'hui, et j'arrive..... mais toi, tu ne me réponds rien.

BABET, *d'un ton gai et aussi vîte.*

J'attends qu'il vous plaise de m'entendre. Tout le monde se porte bien ; votre neveu vous desire ; il n'est point guéri ; mais on a de l'espoir..... Mon maître comptait sur vous, et si vous l'avez pour agréable, vous dînerez ensemble aujourd'hui.

LAFLEUR.

J'accepte, s'il me le propose, parce que je te verrai plus long-tems ; c'est qu'on n'est pas plus jolie que cela,...parole d'honneur, je m'y connais.....Cette bouche...ces yeux...rester ici, c'est un vol fait à la société. Ecoute, Babet, quitte ce village ; viens à Paris, et je me charge de te conduire à la fortune.

BABET.

En vérité ! pas plus de façon que ça pour être heureuse ! et que dirait-on de moi, quand on me verrait tout d'un coup ? ...

LAFLEUR.

Ces métamorphoses-là sont si communes, qu'elles n'étonnent plus personne.

BABET.

Tenez, j'vous le disons franchement.

Air : *Quand on a la paix du cœur.*

C'bonheur dont vous m'tracez l'image,
Ne m'tente pas en vérité ;
J'craindrions de laisser au village,
Et le plaisir et la santé.
C'double trésor,
Vaut bien votre or.
Laissez Babet, pour les champs elle est faite.
Vous avez tort
D'vouloir encore
Forcer Babet d'échanger ainsi son sort.
J'aim'mieux l'refrein d'la chansonnette,
Qui dit : l'argent n'donne pas l'bonheur ;
Et quand on a la paix du cœur,
Fotre fortune est faite.

LAFLEUR,

Charmante, sur ma parole ! On ne moralise pas avec plus de grace. Tu me convertirais, mon enfant, si tu voulais en prendre la peine.

BABET.

C'a serait, je crois, bien difficile.... Heureusement que votre neveu n'vous ressemble pas.

LAFLEUR.

C'est un Caton...Et puis, ces yeux !... Les miens sont bons, et près de toi; j'en sens tout le prix.

BABET.

Finissez, ou je me fâche.

LAFLEUR.

Je ne finirai point, et tu ne sera pas fâchée.

(*Il l'embrasse.*)

SCENE IX.

LAFLEUR, BABET, CLAUDIN.

CLAUDIN.

MORGUÉ ! que ce n'soit pas moi qui vous dérange.. V'la que j'm'en vas, si j'vous gène...N'y a t'y pas de honte ?

Air : *Trouver le bonheur en famille.*

Vous jouez un fort joli jeu...
Malgré l'chagrin qui me dévore,
J'avais pardonné le neveu :
Faut-il vous passer l'oncle encore ?
Jarni, c'est dommage entre nous,
Que l'jeune homme n'ait pas son père:
Aujourd'hui même à vos genoux,
J'aurions vu la famille entière.

LAFLEUR, *ironiquement.*

A qui donc en veut ce garçon ?

CLAUDIN.

Qui ? nous, à personne. Vous êtes ben l'maître, et c'que j'en dis, c'nest pas qu'j'en parle. Trompez-là tout à votre aise....y a long-tems que je ne l'aime plus.

LAFLEUR.

Comment ! c'était là ton amoureux. Que je suis dédésolé....

CLAUDIN.

N'faut pas qu'ça vous afflige... c'est fini.

BABET.

Mais Claudin, je t'assure...

CLAUDIN.

N'assurez rien, Mam'zel..... j'vous croyons, sans qu'vous juriez.

LAFLEUR.

Allons, Claudin, pour un badinage...

CLAUDIN.

Ben innocent, n'est-ce pas ?.....Mamzel..... est d'une innocence !...

BABET.

Et toi, d'une bétise.

CLAUDIN.

Au revoir ; Monsieur est ben là, qu'il s'y tienne, quand il l'y plaira de passer chez son neveu, vous l'y conduirez.

LAFLEUR, *avec hauteur.*

Non, Claudin, ce sera vous...Allons, mon ami, point d'humeur, cela vous fait tort en vérité ; adieu Babet, réfléchis sur mes conseils.

CLAUDIN.

Suivez-les sur-tout ; y vous mèneront loin.

(*Ils sortent*)

SCENE X.

BABET, *seule.*

Il a raison, cet oncle me paraît d'un caractère... d'une audace !.....il n'y aurait qu'à le croire ou le laisser faire... C'pendant me voilà brouillée avec ce pauvre Claudin...Brouillée ! non, non, avec un peu d'adresse, je puis tout réparer.

Air

Air *du partage de la richesse.* (de Fanchon).

Contre l'objet qui sait nous plaire,
Le caprice irrite un amant,
Un rien excite sa colère,
Un rien l'appaise en un moment.
Avec un regard on l'amorce;
Un mot le met à nos genoux:
Ces hommes si fiers de leur force,
Sont encore plus faibles que nous.

Oui, plus faibles, et c'est bien notre faute, quand nous ne menons pas ces messieurs-là.....Bon Dieu ! voici le bourgeois qui rentre, quelqu'un l'accompagne...Son ami, sans doute....Et vite ! vîte !.... notre dîner. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

CHRYSOGON, DERVAL.

CHRYSOGON.

Mon bon ami, quel plaisir de vous posséder chez moi ! de pouvoir vous y témoigner toute ma gratitude.

DERVAL.

Que dites-vous donc, mon vieil ami ? C'est mon fils et moi qui vous devons de la reconnaissance. Oui, je vous le répète, ce projet de mariage était depuis longtems dans ma tête, et je n'en ai cependant jamais parlé à mon fils: je voulais qu'il terminât ses voyages sans que nulle idée pût le distraire.

CHRYSOGON.

Ne m'aviez-vous pas écrit que vous l'ameniez avec vous.

DERVAL.

Je le croyais, mais mon étourdi que j'attendais il y a deux jours, ne s'avise-t-il pas d'être malade à Paris ? Je dis malade....indisposé. Son valet en qui

j'ai confiance, m'a mandé qu'il n'y avait pas le moindre danger ; sans cela j'aurais été moi-même....

CHRYSOGON.

Puisqu'il n'y a rien à craindre, vous faites bien d'épargner les frais du voyage.

DERVAL.

Toujours le même? ménager à l'excès ? mais dites-moi, ne pourrais-je voir l'aimable Sophie ?

CHRYSOGON.

Quand vous voudrez, mon ami ?

DERVAL.

Obligé de partir de bonne heure pour des affaires indispensables....

CHRYSOGON.

Oui ; je sais... vous avez une place... Tant mieux! j'aime à voir que l'on choisisse bien.... et cela vous rapporte ?

DERVAL.

Beaucoup... Le plaisir d'être utile, et l'estime des honnêtes gens.

CHRYSOGON.

Sans compter les injures des sots, et la méchanceté des envieux.

DERVAL.

Eh! mon ami, n'y est-on pas accoutumé.

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Dans tous les lieux, dans tous les tems,
Contre l'homme en place on murmure ;
Sur lui les jaloux, les méchans,
Versent à l'envi l'imposture.
Jadis, si j'entendais crier
Ces vils artisans de Satyre...
Eh ! Messieurs, leur disais-je...
Pourquoi vouloir calomnier,
Quand vous avez tant à médire ?

SCENE XII.

CHRYSOGON, DERVAL, BABET.

BABET.

Vous êtes occupé, je vais lui dire que c'est impossible!

CHRYSOGON.

Commment! impossible.

BABET.

Eh! oui,... la leçon de musique.

CHRYSOGON, *bas.*

Paix.

DERVAL.

Quelle leçon veut-elle dire, mon ami, que je n'empêche rien. La bonne, priez le maître d'entrer ici; je serai moi-même charmé de l'entendre.

BABET.

De l'entendre.... comme si ce maître-là chantait devant tout le monde.

CHRYSOGON, *bas.*

Te tairas-tu, maudite bavarde? (*Haut à Derval*) Je vois bien qu'il faut vous instruire. J'ai, depuis quelque tems, un jeune pensionnaire, privé de la vue, ou du moins y voyant si peu qu'on pourrait le croire aveugle. Comme il sait fort bien la musique, Sophie profite de ses leçons.

DERVAL.

Vous piquez ma curiosité, et je ne quitte point la place qu'elle ne soit satisfaite.

CHRYSOGON.

Impossible, mon ami. Ce jeune homme exigea pour condition principale que je ne l'exposerais jamais à des yeux étrangers... Il paye une assez jolie pension, et vous nevoudriez pas... Je vous dirai plus; lorsqu'il saura que vous êtes ici, renfermé dans sa chambre, il n'en sortira qu'après votre départ,

pour vous dédommager. Je vous donne la compagnie de son oncle, bon égrillard ma foi ! sans façons, et avec qui vous serez ravi de faire connaissance.

DERVAL.

Fort bien, mais je tiens à la leçon.

BABET.

Est-ce donc si difficile ; cachez Monsieur dans ce cabinet, pour un concert, il ne faut que des oreilles, et Monsieur se contentera d'entendre.

Elle montre le dessus de la porte, et lui en indique l'ouverture.

DERVAL.

Elle a raison... Mais toi-même sois discrette.

Il lui donne une bourse.

BABET.

Vous m'otez la parole.... J'entends Mademoiselle ; Eh ! vite, dans le cabinet.

(*Elle sort*)

SCENE XIII.

CHRYSOGON, DERVAL dans le cabinet ; SOPHIE, VALCOUR

VALCOUR. (*conduit par Sophie.*)

Mon oncle n'est point encore ici ?

CHRYSOGON.

Non, mais il m'a promis de revenir.

VALCOURT.

En l'attendant, si vous le permettez, nous essayerons cette romance que j'appris autrefois, et qui n'est point étrangère à ma situation. Ce sont les plaintes d'un aveugle de naissance ; vous sentez combien d'expression elle exige. Je vais chanter le premier couplet pour vous donner l'intention.

Air *nouveau.*

(*Pendant cette romance, Derval met la tête à la fenêtre du cabinet, et exprime sa surprise de la manière la moins équivoque.*)

Dès le berceau, privé de la lumière,
Ai-je perdu tout espoir de bonheur;
Las, exilé de la nature entière,
Sans que j'existe, et le sens à mon cœur,
Comme avec force, il palpite, il soupire
A l'approche de la beauté;
Ne voyant pas si je suis tant agité,
Dieux! voyant bien quel serait mon délire.

Quand douce main que tendrement je presse,
Par le toucher vient attaquer mon cœur,
Quand voix aimable à son tour le caresse;
Et par ses chants ajoute à mon ardeur;
Quand m'enivrant de l'air qu'elle respire,
Je devine ainsi la beauté.
Ne voyant pas si suis tant agité,
Dieux! la voyant.... quelle serait mon délire.

Ils m'ont vanté la muette éloquence
D'un doux regard, interprète d'amour;
N'ont pu mes yeux, condamnés au silence,
Interroger d'autres yeux à leur tour,
Voudrais parler; Sur mes lèvres expire
Tendre aveu long-tems médité.
Si je l'osais; s'il était écouté,
Dieux! le sens bien, mourrais de mon délire.

SCENE XIV.

LES MEMES, CLAUDIN.

CLAUDIN, *apercevant Derval dans le cabinet.*

Not bourgeois!... Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu!

CHRYSOGON.

Eh bien! qu'est-ce que tu veux dire?

CLAUDIN.

Je l'ai vu not bourgeois... vu de mes yeux... la ..comme je vous vois...

VALCOURT.

CHRYSOGON, *le menaçant.*

Il est fou!....Bourreau! si tu parles....

CLAUDIN.

Je suis fou!...c'est possible;...mais il est cependant vrai que j'ons vu!..... que j'ons cru voir au moins... au-dessus de cette porte...

CHRYSOGON.

Viens ça maraut, que je te prouve ta sottise..... S'imaginer que dans ce cabinet...Tu me le paieras.

(*Il le pousse dans le cabinet.*)

VALCOURT.

Je ne sais ce qu'il veut dire...MaisSophie, écoutez une prière que je n'osai vous faire encore : Ce soir, dans ce salon, en présence de mon oncle...

CHRYSOGON, *sortant du cabinet, en serrant la main de Claudin.*

Es-tu désabusé? Ce phantôme, cette tête...Conduis Monsieur au jardin, et viens m'avertir quand son oncle sera de retour...Si tu dis un mot...

(*Il sort avec Valcourt.*)

SCENE XV.

CHRYSOGON, DERVAL, SOPHIE.

CHRYSOGON, *à Derval, qui sort du cabinet.*

Vous voyez à quoi m'expose ma complaisance.... Il faut que j'empêche cet imbécile de parler. Sophie, je te laisse avec mon ami Derval. (*Il sort.*)

SOPHIE.

Derval! ô ciel! et il a été témoin...

SCENE XVI.

DERVAL, CHRYSOGON.

DERVAL.

Vous paraissez embarrassée, Mademoiselle, j'ai cependant besoin de toute votre confiance; et le sujet qui m'amène....

SOPHIE.

Ne m'est point inconnu. Mon père, ce matin, en m'annonçant votre visite...

DERVAL.

Vous a causé moins de plaisir que je ne l'eusse désiré. J'ignorais que ce jeune homme !... Vous voulez en vain me le cacher.

Air : *Quand il est auprès de Sophie.*

Pendant que vous chantiez, Sophie,
Le plaisir brillait dans vos yeux.

SOPHIE.

Le charme de la mélodie
Le chant est si délicieux !
N'allez point le dire à mon père.
Chaque jour, je ne sais pourquoi; non, non, je ne sais pourquoi,
Là, là quelque chose malgré moi,
Oui, malgré moi,
Me rend sa voix encor plus chère.

DERVAL.

Il faut un peu flatter l'oreille,
Pour aller au cœur, je le crois:
Mon fils aussi chante à merveille;
J'ai cru même entendre sa voix.

SOPHIE.

Vous parlez en père.
Mais bientôt...

DERVAL.

Vous riez, ma chère.

SOPHIE.

Je ne sais pourquoi,
Non, non, je ne sais pourquoi,
Là, là, quelque chose, là, quelque chose, malgré moi,
Oui, malgré moi,
Me dit qu'il ne pourra me plaire.

DERVAL.

Quelque chose vous dit cela ? Je ne puis donc que plaindre Derval, et admirer le bonheur de Valcourt... Je suis discret. Sophie, avouez-moi que vous aimez ce jeune homme ; que vous en êtes aimé, j'entends

votre silence.... Mais répondez à une autre question: Vous ne refuseriez donc pas sa main, malgré le malheur qu'il éprouve ?... Un mari aveugle ?

SOPHIE.

Air : *Lorsque vous verrez un amant.*

Voyant bien, m'aimerait-il mieux ?

DERVAL.

Quoi ! des attraits comme les vôtres !

SOPHIE.

Celui qui pour nous a des yeux,
Peut en avoir aussi pour d'autres:
Ah ! qu'on le trouve un peu moins beau ;
Qu'il n'en trouve pas de plus belles;
De l'Amour qu'il ait le bandeau,
Pourvu qu'il n'en ait pas les aîles.

DERVAL, *à part.*

Fille charmante ! (*Haut*) Et vous vous condamneriez à vivre sans cesse auprès de lui ?

SOPHIE.

Le consoler, diriger ses pas incertains, ce serait pour moi le plus doux plaisir.

DERVAL.

Air *Du vaudeville d'Arlequin tout seul.*

On dit que jadis la Folie,
Conduisait l'Amour par la main.
A votre époux, belle Sophie,
Vous voulez montrer le chemin.
Dans ce tableau que je me trace,
Je vois que le tendre Valcourt
Ainsi conduit par une Grace,
Serait plus heureux que l'Amour.

Mais savez-vous bien qui est ce Valcourt ?.... J'ai quelqu'idée de le connaître.

SOPHIE.

Vous ! Monsieur

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BABET, LAFLEUR.

BABET *fuyant Lafleur.*

MADEMOISELLE, faites-le donc finir... Je n'ai jamais vu d'oncle aussi peu raisonnable.

LAFLEUR, *interdit.*

Ciel! (*à part*) M. Derval!

DERVAL, *jouant la surprise, et d'un ton affectueux.*

Quoi! mon ami, mon bon ami, c'est vous qui tourmentez ainsi les jeunes filles; je ne m'attendais pas à une pareille rencontre...

LAFLEUR, *intrigué.*

Ni moi non plus; je vous assure..... Je suis confondu

DERVAL.

De cette bagatelle?.... Eh! ne vous connaissais-je pas? Voilà comme il fut toujours. Une femme aimable lui tourne la tête. Ne sois donc pas comme cela.....Rougir aujourd'hui, je t'en félicite, c'est peut-être la première fois que cela t'arrive.... Viens donc m'embrasser.

(*Il l'embrasse, et lui serre la main d'une manière significative.*)

LAFLEUR.

C'est qu'en vérité... on n'est pas surpris...

SOPHIE.

Plus agréablement...

LAFLEUR.

C'est ce que j'allais dire.

DERVAL.

Et ton neveu est ici;....je l'ai vu ton neveu.... Pauvre jeune homme, il ne sait pas qui je suis dans cette maison. Mademoiselle, Babet qu'il l'ignore encore

quelque tems... Nous avons votre père à ménager... ce sont quelquefois de terribles gens que les pères ; n'est-ce pas mon ami ?

LAFLEUR.

Oui, oui .... (*A part*) Comment cela finira-t-il ?

DERVAL.

Les oncles ! oh ! les oncles sont plus indulgens... Toi, sur-tout, je te connais un fond de bonté, de faiblesse même ; j'ai là-dessus quelques confidences à te faire.

SOPHIE.

Nous allons vous laisser seuls.

DERVAL, *bas.*

Il s'agira de vous.

BABET.

Songez que votre neveu vous fait demander un entretien dans cette salle, et que Mademoiselle doit s'y trouver.

DERVAL.

Eh bien ! amène-le dans quelques instans. Jusques-là, le plus profond silence... Tu sais que je suis reconnaissant.

BABET.

Vous verrez que je suis discrette. (*A part*) Il y a là quelques mystères.

SCENE XVIII.

DERVAL, LAFLEUR.

LAFLEUR, *à part.*

Ouf ! voici le moment de la crise.

DERVAL.

Serviteur à M. Lafleur.

LAFLEUR.

Vous me faites beaucoup d'honneur,
En vérité, beaucoup d'honneur.

Mon cher maître, je vais tout vous dire. Les appa-

rences sont contre moi ; mais au fond, comme vous le dites, je ne suis coupable que d'un excès de faiblesse.

DERVAL.

Ah ! monsieur le fourbe ! voilà donc comme mon fils est malade à Paris ?

LAFLEUR.

Le lieu n'y fait rien. Pour malade, il l'est, je vous assure. La fatalité qui nous a conduit ici.....

DERVAL.

La fatalité !

LAFLEUR.

Oui, sans doute, il était écrit que nous passerions dans ce village, que votre fils y verrait une fille charmante ; que cette fille serait celle de votre ancien ami ; que vous viendriez dans cette maison, quand nous y serions nous-mêmes ; que, sensible à la tendresse mutuelle de ces jeunes amans, vous les uniriez, et que tout cela se terminerait par un généreux pardon accordé à votre serviteur.

DERVAL.

Et monsieur le fataliste, était-il aussi écrit que, par un aveuglement supposé, mon fils tromperait un honnête homme ?

LAFLEUR,

Probablement, puisque cela fut ainsi.

AIR.

Dans ces lieux, pour être reçus,
Nous ne savions pas comment faire.
Sans trop effaroucher l'argus,
A la fille nous voulions plaire.

Vous pensez bien que j'ai bataillé long-tems ; mais comment résister à un amant désespéré, qui vous répète d'une voix languissante : Je meurs, si tu n'as pitié de moi.

Pour qu'il ne périt point d'amour,
Je dus céder à sa prière ;
Et pour lui conserver le jour,
Je le privai de la lumière.

Un bandeau, de l'argent, une histoire peu vraisemblable, mais débitée avec ce ton vrai, que vous me connoissez... Il n'en n'a point fallu d'avantage pour séduire le bon homme.

DERVAL.

Silence... je crois entendre mon fils; je veux savoir ce qu'il a à te dire. Si tu desires que je te pardonne, garde-toi qu'un mot, qu'un seul geste.....

(Il se retire dans le cabinet, dont il entrouvre la porte... Babet amène Valcourt jusqu'au fond du théâtre, le remet dans les mains de Lafleur et s'éloigne.

SCENE XIX.

DERVAL, VALCOURT, LAFLEUR.

VALCOURT.

Mon oncle est-il seul ?

LAFLEUR, *l'amenant en scène.*

Absolument seul.

VALCOURT, *voulant ôter son bandeau.*

Ainsi, je puis ôter ce bandeau.

LAFLEUR.

Gardez-vous bien, si quelqu'un venait ici...

VALCOURT.

Tu as raison; Et Sophie n'est point arrivée encore? Ecoute, Lafleur : depuis deux jours, mon irrésolution est dissipée. Sûr d'être aimé de Sophie, je me reproche la ruse à laquelle je dois mon bonheur ; je me reproche sur-tout ma réserve avec mon père. Rester ici long-tems, c'est augmenter son inquiétude, c'est mériter qu'il ne me pardonne pas.

(Derval sort du cabinet, et s'approche doucement.

AIR.

VALCOURT.

Ce billet lui fera connaître
Et mes torts et mon repentir ;
Il y découvrira peut-être
Autant d'espoir que de desir.
Quand il aura lu cette lettre,
Son cœur sensible me plaindra.
Mais songe bien à la remettre.

(*Derval la reçoit et la lit.*)

LAFLEUR.

C'est comme s'il l'avait déjà.

VALCOURT, *vivement.*

Rends-toi près de lui....demain....ce soir.... Dix lieues sont peu de choses, et je jugerai de ton attachement par la diligence que tu vas faire. Aujourd'hui même, j'instruis Sophie ; je me découvre à son père ; je les appaise l'un et l'autre, et bientôt je vole sur tes pas.

Air : *Oh ! c'en est fait, je me marie.*

Oui, c'en est fait, près de mon père,
Je cours assurer mon bonheur.
Dans ses yeux sera la colère,
Le pardon sera dans son cœur. (*bis deux fois*)
En voyant Sophie,
Aimable et jolie,
Son ame ravie,
Tout bas jouira,
Touché de ses larmes,
Plaignant nos allarmes,
Il s'attendrira. (*bis quatre fois.*)
Oui, c'en est fait, etc.
Par la douce image,
D'un joli ménage,
J'enchante, je gage,
Ses sens attendris ;
Et pour sa vieillesse,
Ma vive tendresse,
Lui fait la promesse (*bis.*)
De nouveaux appuis. (*bis à la fin.*)
Oui, c'en est fait, etc.

Valcourt tombe aux genoux de Derval, croyant parler à Lafleur qui se tient derrière lui.

Quand il me verra tomber à ses genoux, mouiller ses mains de mes larmes, ... je connois sa bonté, il ne tiendra point à mes prières. Ses bras s'ouvriront pour me recevoir, et à l'instant je m'y précipite.

(*Lafleur ôte le bandeau sur ces mots :* Je m'y précipite. *Derval recule de surprise.*)

O ciel ! mon père !

DERVAL, *les bras étendus.*

Eh quoi! te voilà tout tremblant,
Toi, qui connais si bien ton père ?
Tu le peignais doux, indulgent ;
A-t-il changé de caractère ?
Je cours me jeter dans ses bras,
Disais-tu ; *j'aurai ce courage.*
Ne peux-tu faire quelques pas,
Quand il t'épargne un long voyage.

VALCOURT, *se jetant sur sa main.*

Pardon, vous savez tout..... Vous avez vu Sophie..... vous connaissez son père....

DERVAL.

Insensé, je venais le solliciter pour toi.

VALCOURT.

Pour moi ! Ah ! mon père, je suis donc plus heureux que sage.

DERVAL.

C'est fort bien ; mais tu as manqué de confiance en moi.

SCENE XX.

LES PRÉCEDENS, CLAUDIN, une serviette sur le bras.

AH ! mon Dieu ! mon Dieu !..... C'est y possible ? mademoiselle Sopie ! not bourgeois ! mademoiselle Sophie !

VALCOURT, *courant à lui.*

Tais-toi donc, malheureux.

CLAUDIN, *émerveillé.*

Comment là.... C'est bien vous ? c'est bien not bourgeois ?... Mam'zelle Sophie ?... jarni ! qu'eu satisfaction d'pouvoir annoncer le premier, c'te nouvelle. (*Il s'enfuit.*)

SCENE XXII.

DERVAL, VALCOURT, LAFLEUR.

DERVAL.

Vous voilà découvert :... que pensera mon ancien ami ? que va dire Sophie ?

LAFLEUR.

J'ai fait le mal, je le répare.... N'allez point me désavouer. Je me charge du vieillard. Quant à votre maîtresse, le motif vous servira d'excuse.

SCENE XIII.

DERVAL, VALCOURT, LAFLEUR, CHRYSOGON, CLAUDIN, SOPHIE, BABET.

CHRYSOGON.

Que vient donc me conter cet imbécile, avec son prodige, son aveugle qui ne l'est pas ?... Eh ! mais ! plait-il ?... Que signifie ?...

DERVAL.

Voici mon fils que je vous présente.

SOPHIE.

Votre fils !....

(*Valcourt lui parle bas, et à l'air de l'instruire.*)

CHRYSOGON.

Et vous me disiez tantôt...

LAFLEUR.

Ce que nous étions convenus de vous dire ; à pré-

sent nous n'avons plus que des excuses à vous faire ; et le mot de l'énigme à vous donner.

CHRYSOGON.

Le mot de l'énigme, il est facile à trouver : C'est que vous vous êtes moqué de moi... que, sans aucun motif...

LAFLEUR, *avec dignité.*

Des motifs ! nous en avions, et que vous ne sauriez désapprouver. Monsieur son père lui destinait la main de Mademoiselle ; ne cessait de faire son éloge. Nous savons à présent qu'il n'en disait point assez, nous pensâmes alors qu'il en disait beaucoup trop. On se marie pour être heureux ;... au moins en a-t-on le desir : nous n'avons pas cru au bonheur d'une union formée sans se connaître ; et munis de son consentement...

DERVAL, *vivement.*

De mon consentement!

LAFLEUR, *avec adresse, et lui serrant la main.*

A la vérité, nous ne l'avons point obtenu sans peine ; mais enfin vous avez promis de ne point nous démentir ; nous avons donc supposé cet aveuglement, que vous avez cru véritable. Quinze jours ont suffi pour nous convaincre du mérite de la demoiselle...Et graces à cette épreuve, qui ne doit plus vous surprendre, leur bonheur est aujourd'hui certain.

CHRYSOGON.

C'est fort bien ; mais ma réputation compromise... Un homme comme vous, qui paraissait de si bonne-foi!... (*A Derval.*) Vous ne m'aviez jamais parlé de ce frère-là... Votre fils en hérite..... (*Derval lui serre la main.*)... A-t-on servi Claudin ?

CLAUDIN.

Oui, not bourgeois.

CHRYSOGON.

Air : *Le carillon de la Samaritaine.*

Allons, allons nous mettre à table,
Père, beau-père, oncle, neveu.

VALCOURT.

Quoi, mon oncle ? il est fort aimable ;
Mais ce titre n'était qu'un jeu.
C'est mon valet.

CHRYSOGON.

Hé quoi ! ce traître ?
Babet, ôtez vîte un couvert.

LAFLEUR, *à Valcourt.*

Hélas ! pour me faire connaître,
Que n'attendiez-vous au dessert !

CLAUDIN, *sautant de joie.*

Que je suis content ; .... je l'avais deviné, ... je l'avais deviné !... oui, je l'avais deviné. Il était trop insolent, pour que je le crussions dans son état naturel. Ah ça ! mam'zel Babet, vous ne m'en voulez plus ; raccommodons-nous.

BABET.

C'est bon, nous verrons ça.

CHRYSOGON.

Dans tout cela j'ai été sans doute le plus aveugle ; mais tant d'autres me ressemblent, qu'au moins cette idée me console.

VAUDEVILLE.

Air : *Chaque nuit mon ame abusée.*

Sur leurs devoirs, sur les affaires,
Combien de gens ferment les yeux !
Combien d'aveugles volontaires,
Prodigues, vains, ambitieux !
A l'enrichi son opulence
Cause un aveuglement nouveau ;
Et je ne vois que l'indigence.
Qui ne porte pas de bandeau.

DERVAL.

Quand, laissant pencher la balance;
Thémis trahit vos intérêts;
Pauvres plaideurs, quand l'espérance,
Chez vous a fait place aux regrets,
A la déesse, peu propice,
Pardonnez ce faux pas nouveau,
Et remarquez que la Justice
A les yeux couverts d'un bandeau.

BABET.

L'amant, dans l'objet qui l'enflamme,
Voit toujours des charmes plus beaux;
Pourquoi donc l'époux à sa femme
Ne trouve-t-il que des défauts?
On dit que l'Amour n'y voit guerre:
Eh bien! par un accord nouveau,
Ce Dieu, devrait, comme un bon frère
A l'Hymen passer son bandeau.

VALCOURT.

Depuis long-tems, sur notre route,
Nous avons trouvé les malheurs,
Et nous savons ce qu'il en coûte,
Pour suivre des guides trompeurs.
Quand la Raison jointe au Génie,
Fait luire à nos yeux son flambeau,
Espérons que la Perfidie,
N'y remettra plus son bandeau.

SOPHIE, *au public.*

Père faible, selon l'usage,
L'auteur, en faisant de son mieux,
Sur les défauts de son ouvrage,
Bien souvent a fermé les yeux.
De la critique trop sévère,
Eloignez un peu le flambeau:
L'auteur redoute la lumière;
Ah! n'arrachez point son bandeau.

FIN.

Nota. S'adresser pour la partition des airs de cette pièce, ainsi que pour toutes celles données à ce théâtre, à Monsieur Weich, chef de l'orchestre.

URBAIN ET JOSÉPHINE,

VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Par M. RABOTEAU; Pierre Paul

Représenté. pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 brumaire an XI.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XII. (1803.)

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DULIS.		M. *Lenoble.*
JOSÉPHINE, sa fille.	âgés de 12 à 14 ans.	Mlle *Minette.*
URBAIN, son neveu.		Mlle *Caroline.*
PIERRE.	paysans.	M. *Hypolite.*
ANTOINE.		M. *Mazilly.*
JUSTIN, fils de Pierre.		M. *Sevestre.*
LUCETTE, fille d'Antoine.		Mlle *Arsène.*
Mad. DUMONT, gouvernante.		Mlle *Bodin.*

La scène est dans la vallée de Montmorency, chez Dulis.

URBAIN
ET JOSÉPHINE.

Le théâtre représente un petit salon de campagne.

SCENE PREMIERE.

DULIS, *seul, en robe-de-chambre : il regarde à sa montre en entrant.*

COMMENT ! déjà neuf heures ! je ne m'en serais pas douté. La belle matinée !... Je ne pouvais mieux commencer mon année champêtre dans la vallée de Montmorency. Le ciel le plus pur ! une aurore... superbe !... une fraîcheur ravissante !... A Paris pourtant, je n'aurais rien eu de tout cela.

Air : *du vaudeville de Lasthenie.*

Combien nous y perdons de pas
Pour chercher l'air et la lumière !
L'aurore ne s'y montre pas,
Le soleil ne s'y montre guère.
Le soir, le matin, suivant moi,
S'y confondent, quoique l'on fasse ;
Il faut quitter Paris, ma foi,
Pour les retrouver à leur place. } *bis.*

(*Très-gaiement.*) Et mes jeunes gens !... tout matinal que je suis, ils étaient levés bien avant moi. Ils sont allés visiter avec le jardinier leur propriété particulière... Trois arpens ! qui renferment tous les genres de culture !... Il y a vraiment de quoi perdre la tête. Enfans aimables !... voilà déjà deux ans que je leur ai fait ce cadeau. C'était m'y prendre de bonne heure... et tant mieux.

Air : *De la piété filiale.*

De l'arbrisseau qu'eux-mêmes ont planté.
Un jour ils goûteront l'ombrage :
Ils vont sourire à son premier feuillage ;
Et je jouis de leur félicité.
Oui, je crois à leur âme pure,
Offrir le secret du bonheur,
En occupant leur esprit et leur cœur
Des simples goûts de la nature. *bis.*

(*En riant.*) On les prendrait par fois pour de grands propriétaires... Ils se disputent, se querellent même ; mais c'est ordinairement pour mieux s'entendre et pour s'aimer davantage. La tête est si vive, et le cœur si bon !...

SCENE II.

DULIS, Mad. DUMONT.

Mad. DUMONT.

Ah ! vous voilà déjà rentré, monsieur !

DULIS.

Mais oui, madame ; et ce n'est pas sans avoir fait quelque chemin. Je ne m'en plains point au reste.

Mad. DUMONT.

Urbain et Joséphine ne sont donc pas allés avec vous ?

DULIS.

Oh ! que non, ils étaient encore plus pressés que moi... (*en riant.*) Les trois arpens !

Mad. DUMONT.

Nos petits propriétaires seront satisfaits. La campagne promet beaucoup. Ah ! monsieur, vous ne pouviez les rendre plus contens.

DULIS.

J'use de tous les moyens que me permet la modicité de ma fortune, pour leur faire connaître les douceurs de la vie, en les accoutumant à cette simplicité qui en est le premier charme.

Mad. DUMONT.

Oh ! vous l'entendez à merveille.

DULIS.

Il faut bien que je rende à ma fille, à cet intéressant orphelin, devenu mon fils, tout le bonheur qu'ils me donnent; et je ne néglige rien pour acquitter ma dette... Les voici, je pense.

Mad. DUMONT.

Ce sont eux.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, URBAIN, JOSÉPHINE.

(*Les enfans entrent en sautant et vont se jeter au cou de Dulis.*)

Ensemble.

JOSÉPHINE.

Mon bon papa!

URBAIN.

Mon cher oncle!

DULIS, *les embrassant tendrement.*

Bonjour, mes amis... Eh bien? comment avez-vous passé la nuit?

URBAIN.

A merveille... Mais parlons de la matinée.

JOSÉPHINE.

Oh! oui, de la matinée.

DULIS, *souriant.*

Je ne demande pas d'où vous venez. Combien de fois avez-vous déjà fait le tour de votre domaine?

URBAIN, *gravement.*

Vous plaisantez, mon oncle, mais je serais vraiment fatigué... si l'on pouvait se fatiguer dans ses terres.

DULIS.

Tout va bien, n'est-ce pas?

JOSÉPHINE.

Oh! papa, mon joli bosquet!

URBAIN, *d'un air d'importance.*

Et mes vignes!

JOSÉPHINE.

Et nos bleds!

URBAIN.

Et nos arbres à fruit! nos pommiers, nos cerisiers!... oh! c'est charmant! c'est charment!...

Air : *De l'Enfantine.*

Sous l'œil d'un propriétaire,
Tout s'embellit, tout prospère;
C'est un charme, sur ma foi,
De voir sa terre autour de soi.
Ah! dans son bien
Comme on est bien!

JOSÉPHINE.

Tout y sourit:
Comme on jouit!

URBAIN.

Là, tous les jours
Semblent trop courts.

JOSÉPHINE.

Et chaque instant
Rend plus content.

URBAIN.

Oh! vive un propriétaire!
Moi, je n'en fais pas mystère;
Il faut l'être un peu, d'honneur,
Pour bien juger de son bonheur.
Au printems
Les boutons naissans...

JOSÉPHINE.

Tout s'épanouit.

URBAIN.

Le fruit s'arrondit.

JOSÉPHINE.

Suivant les saisons

URBAIN.

Viennent les moissons.

JOSÉPHINE.

Des épis dorés,

URBAIN.

Des raisins bien colorés.

ENSEMBLE.

Sous l'œil d'un propriétaire,
Tout s'embellit, tout prospère;
C'est un charme, sur ma foi,
De voir sa terre autour de soi.

Mad. DUMONT.

Quelquefois cependant...

URBAIN.

Oh ! je sais ; nous avons la grêle, les gelées... mais tout cela se répare.

DULIS.

Et tu régleras bientôt tes comptes?

URBAIN.

Oh ! oui, mon oncle. J'ai déjà vu mes gens... Jacques, Bastien, ce sont de bons enfans : je suis fort content d'eux.

DULIS.

Cela te regarde au moins. J'ai voulu, mes amis, que vous fissiez valoir par vous-mêmes ; et c'est dans ce but que j'ai formellement excepté de ma ferme le terrain que je vous ai donné. Je dis donné : il est bien à vous ; et quelque usage que vous en veuillez faire, je n'ai plus le droit de m'y opposer.

URBAIN.

Oh ! je promets bien de ne jamais le vendre.

DULIS.

Même dans le cas où vous en auriez la fantaisie, je m'engage à remplir pour vous toutes les formes qui pourraient être nécessaires.

JOSÉPHINE.

Faire valoir ses terres soi-même ! c'est un plaisir de plus, mon bon papa.

URBAIN.

Oh ! oui, sans doute.

Air : *Vaud. de l'Aveugle supposé.*

De nos champs, j'aime la parure ;
Mais combien je suis égayé,
En pensant que dans leur culture,
Le pauvre n'est pas oublié !

JOSÉPHINE.

Nous serons, on le sent, je gage,
Heureux d'y voir les moissonneurs ;
Mais nous comptons pour davantage
Le plaisir d'y voir les glaneurs. *bis.*

DULIS, *l'embrassant.*

Bien, ma fille !

URBAIN, *avec transport.*

Ils sont tous si bonnes gens dans cette belle vallée !

DULIS.

Oh! oui, la vallée est heureuse en habitans; et vous apprécirez mieux encore un jour l'intérêt des souvenirs qui la remplissent.

Air : *Du parlement.*

Ici d'un sage ou d'un héros
Par-tout respire la mémoire.
Ici, dans le sein du repos
Cincinnat semblait fuir la gloire.
Mais de nos cœurs reconnaissans
Qui ne devinerait l'hommage,
En voyant jouer nos enfans
Sous les bosquets de l'*hermitage.* *bis.*

JOSÉPHINE.

Oh! oui, l'hermitage!... je l'aime bien.

URBAIN.

Et moi aussi, mon oncle. Mais je songe que je n'ai pas encore vu Justin... Je vais chez lui.

JOSÉPHINE.

Moi, je vais voir mes oiseaux et mes fleurs.

DULIS.

Vous oubliez le déjeûner?

URBAIN.

Oh! que non, mon oncle.

JOSÉPHINE.

Il s'est fait en route.

DULIS.

Voilà ce qui s'appelle songer à tout.

URBAIN.

Vous nous avez si souvent dit que la prévoyance était la vertu des propriétaires!... Au revoir, mon oncle.

JOSÉPHINE.

Adieu, papa.

(*ils sortent gaiement et se séparent dans le fond.*)

SCENE IV.

Mad. DUMONT, DULIS.

DULIS.

Il va trouver Justin, son principal homme d'affaires...

Mais, j'y songe... comment Justin n'était-il pas hier parmi tous ces bons paysans qui vinrent fêter notre retour?

Mad. DUMONT.

Son mariage avec la fille d'Antoine doit bientôt se conclure.

DULIS

Ah! vous avez raison, c'est cela; d'autant mieux que Lucette y manquait aussi. Rien n'est plus naturel; ils pensent à eux.

Mad. DUMONT.

Ils ne vous oublient pourtant pas: car voilà Lucette avec son bouquet.

DULIS.

La pauvre petite!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LUCETTE.

(*Elle entre avec timidité et fait plusieurs révérences.*)

DULIS.

Bonjour, bonjour, Lucette..

LUCETTE, *l'air fort triste.*

Vot' servante, M. Dulis.

DULIS.

Eh bien! qu'est-ce?

LUCETTE, *lui présentant des fleurs.*

V'là c'que c'est, M. Dulis... et puis encore, c'est qu'j'e vous aimons toujours... c'est qu'si je n'vous avons pas vu hier avec les aut', je n'vous en aimions pas moins.

DULIS.

Oh! j'en suis persuadé... Je conçois qu'on est occupé... lorsqu'on se marie... (*gaîment.*) car on se marie dans ce pays-ci.

LUCETTE, *avec un gros soupir.*

Ah! M. Dulis.

DULIS.

Comment donc? quel air de tristesse!

Mad. DUMONT.

Mais je crois qu'elle pleure.

LUCETTE, *voulant retenir ses larmes.*

Moi, ben du contraire... C'est que j'avons tant d'plaîsir.. tant d'joie... d'vous voir...

DULIS.

On ne me trompe pas, mon enfant... vous avez quelque peine : qu'est-ce donc ?

LUCETTE, *toujours de même.*

Mon dieu, M. Dulis, pardon, excuse !

Air : *Ce n'est pas sa faute.*

Quand vous arrivez ici,
Chacun est sans faute,
Ben joyeux... croyez qu'aussi
Mon cœur n'y fait faute.
Croyez, qu'dans mes yeux, enfin,
Si vous voyez du chagrin,
C'est la faute à mon parrain,
Ce n'est pas ma faute.

DULIS.

Votre parrain !... comment maître Pierre !... le père du prétendu !

LUCETTE, *pleurant tout-à-fait.*

Oh ! gn'i a pus d'prétendu.

Mad. DUMONT.

Comment ?

DULIS.

Eh que me dites-vous-là ? je croyais tout arrangé.

LUCETTE.

C'est ben vrai, M. Dulis... mais tout s'dérange à présent.

Air : *Dans ma cabane obscure.*

Pour notre mariage
Tout était preparé ;
Pour not' petit ménage,
Tout allait à not' gré :
Mais v'là-t-i pas qu'a st'heure
On n'en veut plus finir,
I faut ben que je pleure...
(*une révérence.*)
Sauf votre bon plaisir.

DULIS.

Mais non, je n'aime pas du tout qu'on pleure, moi. Dites-nous donc par quel accident...

LUCETTE.

C'est l'père d'Justin qu'est l'accident, M. Dulis.

DULIS.

Comment ! il s'opposerait... Et quelles peuvent être ses raisons ?

LUCETTE.

Oh ! v'là justement c'que mon père n'a jamais voulu m'dire.

DULIS.

Et depuis quand ont-ils changé de résolution ?

LUCETTE.

Oh ! y a déjà ben long-tems... v'là deux jours.

Mad. DUMONT.

Que tout est rompu ?

LUCETTE.

Qu'on m'a défendu d'parler à Justin.

DULIS.

Madame Dumont, vous irez dans quelques momens chez maître Pierre, et le prierez de venir dans la journée.

Mad. DUMONT.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

LUCETTE.

Air : *Des coquillss.*

Mamsell' Dumont, vous qu'êt' si bonne,
Si vous voyais mon p'tit Justin,
Dit'li qu's'il faut qu'i m'abandonne
J'en mourrai bentôt de chagrin.
Dit'-li ben que toujours je l'aime ;
Dit'-li de n'pas se désoler,
Et qu'si j'ne l'dis pas à li même,
C'est qu'on m'défend de li parler.

DULIS.

C'est bien. J'ai quelques affaires dans le village voisin, mais dans deux heures je serai de retour... Au revoir, Lucette. (*il sort.*)

SCENE VI.

Mad. DUMONT, LUCETTE.

Mad. DUMONT.

Et l'on ne peut pas deviner les raisons de maître Pierre ?

LUCETTE.

Oh ! dam' voyais-vous, madame Dumont, je n'savons d'viner les choses que quand on nous les dit. Eh ben ! t'nais, v'là-t'i pas mon père qui m'charche ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE.

ANTOINE.

Ah ! sarviteur, madame Dumont.

Mad. DUMONT.

Bonjour, M. Antoine.

ANTOINE, *d'un ton ferme, mais sans dureté.*

Eh ben Lucette, c' bouquet doit êt' donné ? allons, vîte à la maison.

Mad. DUMONT.

Oh ! ne la grondez pas.

LUCETTE.

V'là qu' j'y allons, mon père.

ANTOINE, *à part.*

J'somm' sûr qu'all' n'rencontrera pas Justin. (*haut.*) M. Dulis est sorti ?

Mad. DUMONT.

Aviez-vous à lui parler, M. Antoine ?

ANTOINE.

Oh ! pas du tout. (*à sa fille.*) Eh ben, tu n'es pas partie ?

LUCETTE.

Mais v'là qu' j'm'en vas.

Mad. DUMONT.

Reposez-vous, M. Antoine. Causons un peu.

(*Lucette sort lentement : son père la suit des yeux.*)

ANTOINE.

Vous êt' trop bonne, madame Dumont.

SCENE VIII.

Mad. DUMONT, ANTOINE.

Mad. DUMONT, *à part.*

Je ne voudrais pas demander ; mais je voudrais bien savoir.

ANTOINE.

Eh ben, madame Dumont ! vous v'là donc des nôtres ?

Mad. DUMONT.

Oui, M. Antoine, et je m'en félicite.

ANTOINE.

J'nous en félicitons itou. Vous êtes eun' si brav' dame !

Mad. DUMONT.

Et vous êtes tous de si bonnes gens !

ANTOINE.

Ah ! tous !... oui... comm'ça.

Mad. DUMONT.

Vous vivez en si bonne intelligence.

ANTOINE.

Oui... Cahin, caha !

Mad. DUMONT, *à part.*

Je vais tout apprendre.

ANTOINE, *de même.*

J'gage qu'not' fille aura déjà jasé... Dam ! c'est naturel.

Mad. DUMONT.

La bonne intelligence ! c'est charmant. Il n'en est pas tout-à-fait de même à Paris.

Air : *Bouton de Rose.*

Comme à la ville
Chacun se donne du tourment !
On se fache, on est difficile.

ANTOINE.

Eh ! mais, j'faisons ici, voir'ment,
Comme à la ville. *bis.*

Mad. DUMONT.

Ah ! vous m'étonnez.

ANTOINE.

Bon ! queul étonnement !... Conv'nais qu'vous, savais déjà...

Mad. DUMONT.

Quoi donc ?

ANTOINE.

Qu'vous savais... c'que vous savais... Lucette n'sort pas d'ici pour rien.

Mad. DUMONT.

Ah ! oui, j'ai bien entendu dire que son mariage était rompu... Mais je n'ai pas voulu le croire.

ANTOINE.

Oh ! morgué ! vous pouvez croire : c'est vrai, vlà tout.

Mad. DUMONT.

Et ce n'est sûrement pas de vous que cela vient ?

ANTOINE.

Oh ! pour ça... non... Mais t'nais, ne m'demandais rien, j'finirions par tout vous dire ; et j'sommes conv'nus d'n'en pas parler.

Mad. DUMONT.

Je respecte vos secrets.

ANTOINE.

Oh ! gn'i a pas d'respect qui tienne. N'v'z'aviaais pas d'êt'curieuse, ça s'ra pus sûr ; car, franch'ment, ça m'pèse avec vous.

Mad. DUMONT, *vivement.*

Pourrais-je vous être utile à quelque chose ?

ANTOINE.

Oh ! voir'ment non ; car si j'parlions, ça s'rait sous condition que vous n'parleriais pas... sur-tout à M. Dulis ; il en voudrait trop à Pierre, et c'est ben assez d'êt'brouillé avec li, sans l'brouiller encore avec d'autres.

Mad. DUMONT.

C'est bien penser M. Antoine ; mais vraiment on n'y comprend rien.

ANTOINE.

Oh ! ventregué ! je n'l'comprenons que trop.

Air : *Et puis je bois pour chanter.*

J'étions tous en train de rire,
Et v'là tout l'mond' désolé ;
Déjà partout j'entends dire
Que le diabl' s'en est mêlé.
C'discours n'est qu'trop raisonnable ;
J'en conv'nons en enrageant.
Il est ben vrai qu'c'est le diable,
Pisque, morgué ! c'est l'argent. *bis.*

Mad. DUMONT.

Ah ! ah ! l'intérêt !

ANTOINE.

Même air.

J'aimons mieux la paix qu'la guerre ;
Et sans y fair' de façons,
Hier encor au voisin Pierre
J'voulions donner...des raisons.
Des raisons ! bon, queu sottise !
I rit ; et moi, j'vas songeant :
A-t-i raison, quoiqu'i dise,
Sti-là qui n'a pas d'argent ? *bis.*

Mad. DUMONT.

Pas souvent à la vérité, quoiqu'il n'ait pas toujours tort... Mais enfin, comment maître Pierre, connu pour un honnête homme, manque-t il à sa parole ? car tout était convenu. (*on entend Urbain et Joséphine qui se disputent dans la coulisse.*) Mais qu'est cela ?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, URBAIN, JOSÉPHINE.

URBAIN, *avec chaleur.*

Non, mademoiselle, cela ne sera pas.

JOSÉPHINE, *avec un peu plus de modération, mais d'un ton de vivacité.*

Mais vraiment, c'est bientôt dit.

URBAIN.

Ce sera du bled l'année prochaine.

JOSÉPHINE.

Il faudra du moins consulter papa là-dessus.

URBAIN, *se rengorgeant.*

Vous savez bien qu'il s'en rapporte à moi.

JOSÉPHINE.

Mais quand tu es seul de ton avis ?

Mad. DUMONT.

Qu'est-ce donc, mes enfans ? il me semble qu'on se querelle.

ANTOINE, *riant.*

Oui, morgué, g'ni a du micmac.

URBAIN, *montrant Joséphine.*

Si l'on se querelle, c'est bien sa faute ; que ne pense-t-elle comme moi ?

JOSÉPHINE, *ironiquement.*

C'est tout simple.

URBAIN.

Air : *Du pré Saint-Gervais.*

Joséphine croit peut-être
Qu'elle ne se trompe en rien.

JOSÉPHINE.

Pourvu que tu sois le maître,
Ce qu'on veut, tu le veux bien.

URBAIN.

Toujours du taisonnement !

JOSÉPHINE.

Toujours de l'entêtement !

URBAIN.

C'est charmant !

JOSÉPHINE.

C'est galant !

ENSEMBLE.

Je t'en fais sincèrement
Mon compliment. *bis.*

ANTOINE, *riant.*

Ah ! ah ! les drôl'd'enfans !

Mad. DUMONT.

Ce n'est peut-être que faute de s'entendre bien ?

URBAIN, *toujours emporté.*

Sans doute, c'est qu'elle ne veut pas m'entêndre. Je veux faire semer pour l'année prochaine, du blëd jusqu'à mon cerisier... Vous savez bien ?

JOSÉPHINE, *avec plus de vivacité.*

Son cerisier ! vous l'entendez... Pourquoi pas le nôtre

Mad. DUMONT.

Bon ! autre difficulté !

URBAIN.

Oh ! pour cela, mademoiselle...

JOSÉPHINE.

Tout n'est-il pas à nous deux ?

URBAIN.

Oui, le terrain... Mais pour cet arbre, que j'ai planté, que j'ai soigné moi-même... Vous savez bien que nous sommes convenus, que j'en ferais seul la cueillette..., quitte à vous en faire part, si bon me semblait.

JOSÉPHINE.

Toi seul est convenu de cela, mon cousin ; ou j'ai mauvaise mémoire.

URBAIN, *avec prétention.*

Ce n'est pas cela, ma chère cousine... mauvaise tête.

JOSÉPHINE.

Vraiment, j'aurais besoin de la tienne.

URBAIN.

C'est vrai... mais je la garde : elle servira pour deux. Voyez cette petite étourdie !

JOSÉPHINE.

Oh ! le petit obstiné !

Mad. DUMONT.

Comment ! des iujures !

Air : *de Florine.*

Eh ! mais, Urbain et Joséphine,
Je ne vons reconnais pas là.

URBAIN.

Moi, je reconnais ma cousine.

JOSÉPHINE.

Mon cousin est comme cela.

ANTOINE, *à part.*

Tout en s'fâchant, i sont aimables ;
I sont voir'ment curieux :
Car, morgué, des gens raisonnables
Ne se querelleriont pas mieux.
Non, morgué, etc.

URBAIN.

N'est-ce pas, Antoine, qu'on a bien tort de ne pas vouloir nous en croire, nous autres hommes ? Lorsqu'il s'agit d'affaires, nous nous y entendons un peu.

ANTOINE.

Oh ! morgué ! l'entendement ne vous manque pas.

JOSÉPHINE.

Je suis bien sûre que si Antoine écoutait mes raisons...

ANTOINE.

Oh ! vos raisons sont itou charmantes.

JOSÉPHINE.

Quant à l'histoire du cerisier...

URBAIN, *avec impatience.*

Joséphine, vous me fâcherez tout de bon.

JOSÉPHINE, *avec beaucoup d'humeur.*

Moi, monsieur, je suis déjà fâchée.

Mad. DUMONT.

Oh ! cela passe le jeu.

ANTOINE.

Oui, ventergué, ça devient sérieux.

JOSÉPHINE, *avec dépit.*

Et si papa m'en croit, il nous partagera notre terrain. Il vaut mieux être bons voisins que mauvais associés.

URBAIN, *de même.*

Je n'aurais pas osé le dire ; mais c'est à quoi je pensais.

JOSÉPHINE.

C'est dit.

URBAIN.

C'est conclu. Mon oncle ne s'y refusera pas...N'est-ce pas madame Dumont ?

Mad. DUMONT.

Je ne le pense pas du moins ; mais il aimerait mieux, à ce que j'imagine, vous voir en bonne intelligence.

JOSÉPHINE.

Ce n'est pas ma faute.

URBAIN.

Ni la mienne. Je lui ai proposé de faire à ma fantaisie.

Mad. DUMONT, *riant.*

Oh ! d'après cela, il est certain qu'on n'a rien à se reprocher.

URBAIN.

Je retourne chez Justin que je n'ai pas trouvé : j'arrangerai tout cela ; et si mademoiselle persiste, nous parlerons de suite à mon oncle.

JOSÉPHINE.

Oh ! je lui parlerai peut-être avant toi.

URBAIN, *sortant bien fâché.*

Tu es la maîtresse.

ANTOINE.

J'sortons itou, madame Dumont. Au revoir.

Mad. DUMONT.

Mais il me semble, M. Antoine, que vous aviez encore quelque chose à me dire.

ANTOINE, *s'enfuyant*

Oh ! vraiment, j'n'en avons qu'trop dit. Sarviteur.

SCENE X.

JOSÉPHINE, Mad. DUMONT.

JOSÉPHINE, *avec beaucoup d'humeur.*

La journée n'est pas heureuse.

Mad. DUMONT.

Calmez-vous donc, Joséphine.

JOSÉPHINE.

Mais vraiment, ma bonne, vous en parlez bien à votre aise. Vous ne savez pas tout?... Il était tems que j'arrivasse.

Mad. DUMONT.

Comment cela?

JOSÉPHINE.

Mademoiselle Lucette qui avait si bien ma confiance!

Mad. DUMONT.

Eh bien?

JOSÉPHINE.

Eh bien, depuis deux jours elle n'avait pas arrosé mes fleurs; et mes oiseaux manquaient absolument de grain et d'eau.

Mad. DUMONT.

Ah! Joséphine, il faut l'excuser.

JOSÉPHINE.

Toujours excuser! à merveille... Il est bien dur pourtant, quand on s'en rapporte à quelqu'un, que l'on paie encore...

Mad. DUMONT.

Mais écoutez.

JOSÉPHINE.

Oh! j'en veux tout-à-fait à Lucette, vous avez beau dire.

Mad. DUMONT.

Air: *Dans ce salon* ou *du Poussin.*

A Lucette pour en vouloir,
Oubliez-vous comme elle est bonne?

JOSÉPHINE.

Joséphine, on doit le savoir
Aime à n'en vouloir à personne.
Mais fiez-vous à l'amitié!
Si j'avais tardé davantage,
Mes pauvres fleurs séchaient sur pié;
Mes serins mouraient dans leur cage. } *bis.*

Mad. DUMONT.

Mais encore une fois, Joséphine, il faudrait entendre Lucette.

JOSÉPHINE.

Oh! je l'ai déjà rencontrée.

Mad. DUMONT.

Et grondée?

JOSÉPHINE.

D'importance. Elle avait l'air bien triste, et il y avait de quoi. Je lui ai reproché sa négligence... Elle pleurait... J'ai

même trouvé qu'elle pleurait un peu fort... Elle allait me répondre ; mais elle s'est enfuie, en voyant de loin maître Pierre... C'est sans doute un prétexte... Oh ! ne m'en parlez plus.

Mad. DUMONT, *à part.*

L'instant n'est pas favorable. (*haut.*) Il est tems que j'aille faire une commission pour M. Dulis. Trouvez-vous à mon retour sur la terrasse : j'aurai quelque chose à vous conter.

(*Elle sort.*)

JOSÉPHINE, *restée seule.*

Elle conte volontiers, ma bonne !... peine inutile !

SCENE XI.

JOSÉPHINE, URBAIN, JUSTIN.

(*Urbain entre, écrivant sur des tablettes avec un crayon. Justin le suit avec l'air fort triste. Ils n'apperçoivent pas Joséphine.*)

URBAIN, *très-préoccupé.*

Tu dis donc, Justin ?...

JUSTIN.

J'dis, monsieur Urbain... Où en étions-je ?

JOSÉPHINE, *à part, se rangeant dans un coin de la scène.*

Voilà déjà monsieur Urbain qui calcule.

URBAIN.

Aux trois journées du petit Jacques.

JOSÉPHINE, *à part.*

Oh ! vraiment, il aime bien à calculer... Ne l'interrompons pas.

JUSTIN.

Cinquante sols... et vingt sols d'plus. (*Urbain écrit.*)

JOSÉPHINE, *avec impatience.*

Allons attendre ma bonne sur la terrasse. (*Elle sort sans être apperçue.*)

SCENE XII.

URBAIN, JUSTIN.

URBAIN, *en soupirant.*

Pauvre garçon !

JUSTIN, *à part.*

Comme il est triste !... la bonn'p'tite ame !

URBAIN, *voulant reprendre courage.*

Continuons, Justin.

JUSTIN.

Mais, M. Urbain, n'vous affligeais donc pas comm'ça. J'nous r'pentirions d'vous avoir tout dit...

URBAIN.

Oh ! ne te repens pas, Justin.

JUSTIN.

Je n'l'ons dit qu'à vous, au moins. Je n'voulons pas qu'ça fasse du bruit dans l'village.

URBAIN.

Allons, allons, voyons notre affaire.

JUSTIN.

C'est ça, M. Urbain... Voyons toujours.

URBAIN, *regardant ses tablettes.*

Ah! mon dieu!

JUSTIN.

Air : *Qu'un acteur froid et grimacier.* (de Frosine.)

Je disions donc qu'pour enn' journée...

URBAIN, *troublé*

Je veux compter et je ne puis...

JUSTIN.

Vous voyais ben que d'l'aut'année...

URBAIN, *à part.*

Vraiment... je ne sais ou j'en suis. *bis.*

(*il veut écrire.*)

JUSTIN.

Monsieur Urbain ! comm'vot'main tremble ;
Remettais-vous...

URBAIN. *n'y tenant plus.*

Mon cher Justin !
De toi causons encore ensemble ;
(*Il remet ses tablettes dans sa poche.*)
Nous compterons demain matin. *bis.*

JUSTIN.

Oh ! c'est aussi trop d'bonté, voyais-vous ! Ça n'vous r'gard' pas, M. Urbain.

URBAIN, *avec sentiment.*

Comment, cela te désespère !... et tu ne veux pas que cela me regarde !

JUSTIN.

Tout c'que j'vous d'mandons, c'est d'n'en rien dire à M. Dulis: ça n'se saura qu'trop tôt.

URBAIN, *rêvant.*

Oh ! je n'ai pas besoin de le dire à mon oncle.

JUSTIN.

J'avons troublé vot' joie... Mon dieu ! que j'somm' malheureux !

URBAIN.

Air : *Ça n'se peut pas.*

N'li pus parler, c'est ben pénible ;
Mais voyais-vous, c'n'est pas là-tout.
N'y pus penser, c'est impossible ;
Et j'n'en viendrons jamais à bout.
Quand i vous faudra prendre femme,
Vous sentirais, comm' nous, hélas !
Que quand c'est bien logé dans l'ame,
Ça n's'en va pas, ça n's'en va pas. *bis.*

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LUCETTE, Mad. DUMONT.

(*Les deux femmes entrent par la porte du fond, sans voir d'abord Urbain et Justin qui sont sur le devant de la scène.*)

Mad. DUMONT.

Eh ! venez, venez, ma petite Lucette, puisque maître Antoine vous le permet... Nous passerons ensemble la journée... Cela vous distraira.

LUCETTE.

Mon dieu ! je n'd'mandons pas mieux, madame Dumont.

URBAIN, *sans les voir.*

Ne te décourage pourtant pas, Justin, cela peut changer.

JUSTIN, *tristement.*

Impossible, M. Urbain.

LUCETTE, *appercevant Justin et s'arrêtant tout court.*

Ah ! madame Dumont !

Mad. DUMONT.

C'est Justin ! je ne m'y attendais pas.

JUSTIN, *appercevant Lucette.*

Ah ! v'là Lucette !... sortons, M. Urbain, je n'pourrions pus y tenir. (*il s'avance sur le bord de la scène.*)

URBAIN.

Allons, sortons, je le veux bien.

Mad. DUMONT, *voulant emmener Lucette.*

Venez-vous, Lucette ?

LUCETTE, *répétant le jeu de Justin.*

Oh ! oui, madame Dumont, allons-nous en ben vite.

Mad. DUMONT, *à part.*

Ces pauvres enfans !

LUCETTE, *à mad. Dumont, sans s'approcher de Justin, mais le regardant toujours.*

Air : *Je ne croyais pas vous déplaire.*

Comme i doit plaindre sa Lucette !

JUSTIN, *même jeu auprès d'Urbain.*

Comme all' doit plaindre son Justin !

LUCETTE.

N'sait-i pas comben je l'regrette ?

JUSTIN.

De l'aimer on n'm'empêch'ra brin.

Mad. DUMONT, *à Lucette.*

Soyez ranquille ;
Soyez sur-tout docile :
Pent être l'on fera
Que tout s'arrangera.

LUCETTE, *regardant toujours Justin.*

Pour obéir à mon père,
Je n'voulons pas li parler ;
Mais... mais...
Dit'li de n'pas s'en aller. *bis.*

ENSEMBLE, *avec Justin.*

Pour obéir à mon père, etc.

Mad. DUMONT, *emmenant Lucette.*

Allons, allons, venez... et comptez sur M. Dulis.

(*Lucette se laisse emmener sans perdre Justin de vue.*)

URBAIN, *poussant Justin de l'autre côté.*

Va, mon pauvre Justin ; et ne te désespere pas.

JUSTIN, *en sortant et à part, regardant toujours dans la coulisse opposée.*

All' s'en va. (*haut.*) Allons, vous avais raison, je n'pouvons pas rester. Au revoir, M. Urbain.

SCENE XIV.

URBAIN, *seul.*

Un mariage rompu !... il me semble que cela doit être terrible... Oh ! oui, c'est terrible... Prenons notre parti.

SCENE XV.

DULIS, *habillé*, URBAIN.

DULIS, *en entrant.*

Pierre ne tardera pas sans doute à venir, et j'ai dit à Antoine de me suivre. Ah ! voilà mon neveu ! Quel air grave !

URBAIN *est plongé dans la rêverie, et fait quelques tours sans voir son oncle.*

Non, cela ne vaudrait rien.

DULIS.

Il ne me voit pas.

URBAIN, *se croyant toujours seul.*

Ma foi, j'essaierai... Nous verrons.

DULIS.

Il parle seul.

URBAIN, *toujours de même.*

Si je ne réussis pas... Eh bien ! nous verrons encore... (*il apperçoit Dulis.*) Ah !

DULIS.

Qu'est-ce donc, mon cher ? Joséphine m'a parlé de brouillerie, de partage...

URBAIN, *embarrassé.*

Elle vous a déjà parlé, mon oncle ?

DULIS.

Mais, oui, sans doute... Et j'attends que tu me confirmes cette espèce de rupture... (*à part.*) qui ne m'épouvante pas.

URBAIN, *à part.*

Allons, décidons-nous.

DULIS.

J'excuse d'ailleurs ta préoccupation.

Air : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Il est permis, quand on a mainte affaire,
De réfléchir, de paraître rêveur :
C'est naturel chez un propriétaire ;
Et mon neveu de ce titre a l'honneur.

URBAIN.

J'y pensais bien, c'est la vérité pure ;
Et si par vous Urbain est écouté,
Il n'a jamais mieux senti, je vous jure,
Tout le bonheur de la propriété.

DULIS.

Ah ! ah ! quelques nouveaux projets? Voyons : je n'ai pas renoncé au droit de te donner des conseils... si tu me les demandes.

URBAIN, *hésitant.*

Mon oncle... Ce n'est pas tout-à-fait cela.

DULIS.

Diantre ! tu veux agir seul ! Eh bien, j'ai promis de de m'en rapporter à ta sagesse. Tu veux donc décidément le partage ?

URBAIN.

Oh ! mon oncle... c'est encore autre chose. (*à part.*) Comment m'y prendre ?

DULIS.

Quelque spéculation ?

URBAIN.

Mais oui... non... je crois qu'oui...

DULIS, *étonné.*

Explique-toi.

URBAIN, *à part.*

Allons, courage !

Air : *Je n'ai pas l'emploie magnifique.*

De ce terrain que je partage
Grace à votre bonne amitié,
J'aimais bien...

DULIS.

Quel est ce langage ?

URBAIN.

Que ma cousine eût la moitié.
Mais je ne dois ici rien taire...

DULIS.

Comment ?

URBAIN.

J'aimerais encor mieux
En être seul propriétaire,
Que de le posséder à deux. *bis.*

DULIS, *très-surpris.*

Mais Urbain ! tu m'étonnes un peu... Quoi, tu voudrais dépouiller ta cousine ?

URBAIN.

Oh ! mon oncle, pouvez-vous le croire ?

DULIS.

Où veux-tu donc en venir ?

URBAIN.

Je voudrais.., lui faire une proposition.

DULIS.

Et quelle proposition ?

URBAIN.

De me céder sa part.. pour le prix que vous y mettriez vous-même.

DULIS.

Ah ! voici du nouveau... Eh ! de quelle manière pourrais-tu l'indemniser ? Aurais-tu par hasard assez d'argent?

URBAIN.

Vous savez bien que non, mon oncle ; mais il n'y a que cette difficulté. Et si vous vouliez...

DULIS.

Quoi ?

URBAIN.

Me prêter...

DULIS.

Y pensez-vous, Urbain ?

URBAIN, *reprenant courage.*

Parfaitement, mon oncle. Vous savez que je dois commencer à travailler l'année prochaine chez M. Dorimon, ce banquier de vos amis, qui trouve que je n'écris pas trop mal, que je calcule assez bien, et qui vous a promis que, dès en commençant, je gagnerais chez lui... quelque chose?

DULIS.

Fort bien ; je n'ai pas même oublié ma promesse de laisser à ton entière disposition le premier fruit de tes travaux. Mais enfin...

URBAIN, *sautant de joie.*

Eh ! bien, mon oncle, tout est arrangé.

DULIS.

Pas tout-à-fait encore.

URBAIN, *s'arrêtant avec timidité.*

Mais il me semble que si, mon oncle...

DULIS, *à part.*

Voyons jusqu'au bout.

URBAIN.

Air : *C'est encor mon enfant prodigue.*

Je pairai tous les intérêts.

DULIS.

As-tu consulté la prudence ?
Te priveras-tu sans regrets

D'un argent employé d'avance? *bis.*

URBAIN.

Que cela ne vous gêne plus;
J'ai prévu tout...

DULIS.

Qu'il t'en souvienne.

URBAIN, *le caressant.*

Tout... excepté votre refus
Qui me ferait bien de la peine.

Je ne refuserais pas de te donner cette marque de ma confiance; mais Joséphine...

URBAIN.

Oh! mon oncle, vous la déterminerez; car c'est vous que je charge de la négociation.

DULIS, *riant.*

A ce qu'il me paraît, tu n'as pas mal compté sur moi.

URBAIN, *avec sentiment.*

Vous m'y avez si bien accoutumé!

DULIS, *avec bonté.*

Allons, je veux bien parler à Joséphine; et dans quelques jours...

URBAIN.

Oh! tout de suite, mon cher oncle, je vous en prie, tout de suite.

DULIS, *à part.*

Je n'y comprends rien. (*haut.*) C'est donc bien pressé?

URBAIN.

Très-pressé.

Air : *L'amour ainsi qu'la nature.* (de Fanchon.)

Rendez-vous à ma prière :
Terminez vite l'affaire.
Si je manquais ce marché,
Comme je serais fâché!
Vous savez trop combien j'aime
A suivre en tout vos leçons...
Et vous me direz vous-même
Si j'ai bien placé mes fonds. *bis.*

SCENE XVI.

DULIS, *seul.*

Que dois-je soupçonner de la commission qu'il me donne? Acquittons-nous en cependant... Son heureux naturel m'en

fait un devoir. Je ne puis croire que ce soit ici la suite de la querelle de tantôt. Tout s'expliquera sans doute ; et je suis bien trompé si l'explication n'est pas satisfaisante. Mais c'est déjà maître Antoine.

SCENE XVII.

DULIS, ANTOINE.

DULIS.

Vous voilà ; tant mieux. Pierre viendra bientôt, et nous verrons un peu...

ANTOINE.

Oh ! M. Dulis, tout est vu, sauf vot'respect.

DULIS.

Ne pouvez-vous, en attendant, me confier ce qui vous brouille avec lui ?

ANTOINE.

Vous savais trop, M. Dulis, que j'vous dirions tout bien volontiers ; mais c'est que...

DULIS.

Qu'est-ce qui vous arrête ? vous n'ignorez pas combien j'aime la paix et le bien-être de mes voisins ?

ANTOINE.

C'est just'ment ça, voyais-vous ; v'z'en voudrais trop à Pierre.

DULIS.

Il m'est difficile d'en vouloir à quelqu'un. Au reste, cette délicatesse vous fait honneur ; et si c'est un secret que je doive respecter...

ANTOINE.

Oh ! jarni, M. Dulis... I faut vouloir tout c'que vous voulais. (*mystérieusement, après avoir regardé si personne n'écoute.*) Dans le p'tit bien que j'devions donner à not' fille, i s'trouve aujourd'hui trois arpens d'moins que dans stila qu'i donne à son fils. (*jeu muet de Dulis.*) Un chien d'procès que j'devions gagner, m'ôte ça, parce que j'l'ons pardu.

DULIS.

Ah ! oui, votre procès ! mais la cause était si bonne !

ANTOINE.

Gn'i a pas d'bonté... L'argent s'est mêlé d'ça, voyais-vous,

DULIS.

Ah ! l'argent !

ANTOINE.

Eh ! oui, l'argent ; toujours l'argent ! C'est cheux nous comme à la ville. Oh ! dam ! j'nous donnons des airs.

DULIS.

Et Pierre que je croyais raisonnable, rompt tout à cause de cela ?

ANTOINE.

Comm' vous dites.

DULIS.

Air : *De la croisée.*

Pierre est-il donc avare ?

ANTOINE.

Eh ! mais,
Jusqu'ici je n'm'en doutions guère.

DULIS.

Et le plaisir d'avoir la paix ?

ANTOINE.

Jusqu'ici paraissait li plaire.

DULIS.

Et le bonheur de vos enfans ?

ANTOINE.

Bon ! à c'point-là si peu que j'touche
Il a toujours ses trois arpens
Pour me farmer la bouche. *bis.*

DULIS.

Mais peut-être reviendra-t-il ?

ANTOINE.

Li ! franch'ment, j'craignons ben qu'non.

(*Joséphine entre.*)

SCENE XVIII.

DULIS, ANTOINE, JOSÉPHINE, *dans le fond.*

ANTOINE, *poursuivant avec chaleur.*

Et v'là pourtant deux familles en grippe, et deux jeunesses à fair' pitié... pour trois arpens qui m'manquont.

JOSÉPHINE, *s'écriant.*

Trois arpens !

DULIS, *se retournant avec surprise.*

Quoi ! c'est vous, Joséphine !

ANTOINE.

T'nais, morgué, j'n'étions pas seuls.

DULIS.

Comment! mais cela n'est pas bien.

JOSÉPHINE.

Papa, je n'écoutais pas, j'arrivais.

DULIS.

Au reste, Joséphine est bonne fille : elle n'abusera de rien.

JOSÉPHINE.

Soyez tranquille, M. Antoine. (*à part.*) Cette pauvre Lucette! comme je l'ai traitée!

DULIS, *observant, à part.*

Voilà Joséphine qui rêve. (*haut.*) Antoine, j'ai à parler à ma fille. Allez faire un tour dans le jardin: je vous y ferai avertir.

ANTOINE, *sortant.*

C'est dit, M. Dulis; aussi ben, v'là M. Urbain qui vous charche. (*Urbain entre.*)

SCENE XIX.

DULIS, JOSÉPHINE, URBAIN.

URBAIN, *dès son entrée.*

Est-ce fait, mon oncle?

DULIS.

Mais, mon cher neveu, vous êtes pressant.

JOSÉPHINE.

Monsieur voudrait déjà que le partage fût fait.

DULIS.

Oh! vraiment le partage!... Il s'agit bien de partage!

JOSÉPHINE.

Mais de quoi s'agit-il donc?

DULIS.

Le voici tout bonnement. Urbain voudrait avoir les trois arpens à lui seul.

JOSÉPHINE.

A lui seul?

URBAIN, *d'un ton sec.*

Non, ce n'est que cela.

DULIS.

Et il propose de t'acheter ta part.

URBAIN.

Oui, mademoiselle, voilà ce que je propose.

JOSÉPHINE.

Acheter !

DULIS.

Oui, nous avons pris des arrangemens, sauf les tiens pourtant; car tu es toujours la maîtresse de refuser si la proposition ne te convient pas.

JOSÉPHINE, *avec joie.*

Je suis la maîtresse ?

DULIS.

Sans doute.

Air : *Du vaudeville du Procès.*

L'offre qu'on te fait aujourd'hui
A bien quelque droit de surprendre.

JOSÉPHINE.

Le cher cousin!... Il pense à lui.

DULIS.

Décide... A quoi doit-il s'attendre ?

JOSÉPHINE.

Mais vraiment, il est singulier !...
Ma propriété m'est trop chère.
(caressant Dulis.)
L'argent peut-il jamais payer
Ce que l'on tient d'un bon père? *bis.*

DULIS.

Ainsi, tu refuses ?

JOSÉPHINE.

Oui, mon papa.

DULIS.

Tu l'entends, Urbain ! et tu es sûrement trop raisonnable pour ne pas approuver son motif. A demain le partage.

JOSÉPHINE.

Le partage, soit.

DULIS, *à part.*

Laissons-les libres maintenant. Il y a là-dessous quelque chose. (*haut.*) Ah, ça, mes enfans, sans rancune.

URBAIN.

Sans rancune... mais le partage au moins.

JOSÉPHINE.

Oh ! sûrement.

SCENE XX.

URBAIN, JOSÉPHINE.

URBAIN, *ironiquement*

Je te dois des remercîmens, Joséphine.

JOSÉPHINE, *de même.*

Mais, vraiment, Urbain, c'est à moi de t'en faire !

URBAIN.

Une fille entendue !

JOSÉPHINE.

Un garçon prévoyant !

URBAIN.

Et qui a raison !

JOSÉPHINE.

Qui ne peut pas avoir tort.

URBAIN.

Air : *de danse de Chimène.*

Il ne faut pas s'oublier, cousine.

JOSÉPHINE.

Entre nous, tu le prouves, cousin.

URBAIN.

Moi, je veux imiter Joséphine.

JOSÉPHINE.

Mon guide est en chemin,
Urbain.

URBAIN.

De son bien Joséphine maîtresse,
Au besoin sait maintenir ses droits.

JOSÉPHINE.

Mon cousin, toujours plein de sagesse,
Des moyens sait m'indiquer le choix.

URBAIN.

Il ne faut pas s'oublier, etc.

URBAIN, *à part.*

Au reste, c'est bon.

JOSÉPHINE, *à part.*

Enfin, je sais à quoi m'en tenir... et du moins...

SCENE XXI.

URBAIN, PIERRE, JOSEPHINE.

JOSÉPHINE, *à part.*

Voilà justement maître Pierre... Oh ! quelle mine ! allons, allons, un peu de courage.

URBAIN, *à part.*

Il n'a pas l'air trop agréable... mais c'est égal.

PIERRE, *saluant avec un air d'humeur.*

Bonjour les biaux enfans.

LES ENFANS, *ensemble.*

Bonjour, maître Pierre.

PIERRE.

M. Dulis est-i de r'tour à la maison ?

JOSÉPHINE, *à part.*

Si je pouvais lui parler seule !

URBAIN, *de même.*

Tâchons d'éloigner Joséphine.

PIERRE.

Y est-i ? n'y est-i pas ?

JOSÉPHINE.

Je le crois dans le jardin... Mon cousin, ne vas-tu pas l'avertir?

URBAIN.

Mais, cousin, si tu y allais toi-même ?

JOSÉPHINE, *ironiquement.*

Il est obligeant !

URBAIN, *de même.*

Elle est aimable !

JOSÉPHINE.

Air : *du vaudeville d'Arlequin seul.*

Aujourd'hui ta sagesse brille
A n'être pas de mon avis.

URBAIN, *avec finesse,*

On voit souvent une vétille
Séparer les meilleurs amis.

PIERRE, *à part.*

Dans not' jardin c'est une pierre ;
N's'auraient-i point c'dont i s'agit ?

URBAIN,

Que dit là-dessus maître Pierre?

PIERRE, *ôtant son chapeau.*

Qu'ous avais, morgué, ben d'l'esprit.

JOSÉPHINE.

Que dit là-dessus maître Pierre ?

PIERRE.

Qu'ous avais, morgué, ben d'l'esprit.

URBAIN, *avec une gaîté affectée.*

De l'esprit ! oh ! je n'y pense pas. J'aime mieux sauter, courir, danser. Et je danserai bientôt, j'espère, aux noces de Lucette et de Justin.

Urbain et Joséphine.

PIERRE, *à part.*

Bon ! i n'savont rien.

JOSÉPHINE, *tristement.*

Aux noces de Lucette !... C'est bien dit si Lucette se marie.

PIERRE, *à part.*

Diantre ! i savont tout !

URBAIN, *affectant de la surprise.*

Comment si !

PIERRE.

Oh ! j'voyons ben qu'vous voulais nous en donner en garder.

JOSÉPHINE, *à part.*

Urbain serait-il instruit ?

PIERRE.

Mais puisqu'vous l'savais, j'voulons ben vous l'apprendre. Les noces ne se f'ront pas.

URBAIN.

Ah ! c'est singulier. Et pourquoi ?

PIERRE.

Oh ! pourquoi ! pourquoi ? (*à part.*) I'n'savont pas du moins l'pourquoi.

JOSÉPHINE, *d'un air piqué.*

Vois-tu, mon cousin, que j'avais deviné ?

URBAIN.

Je ne danserai donc pas... ça me dérange.

PIERRE.

Mais enfin, parlerons-je à M. Dulis ?... J'allons l'trouver.

JOSÉPHINE, *l'arrêtant.*

Un moment, maître Pierre... (*à part.*) Ce méchant cousin ne veut pas s'en aller... Prenons notre parti. (*haut.*) Maître Pierre, j'ai quelque chose à vous dire. (*Elle le mène à un coin du théâtre.*)

URBAIN.

Ah ! des secrets !

JOSÉPHINE.

C'est de la part de mon papa, monsieur.

URBAIN, *à part.*

Laissons-la faire, j'aurai mon tour.

JOSÉPHINE, *très-bas à Pierre.*

Je sais bien, moi, pourquoi la noce est rompue.

PIERRE, *à demi-voix.*

Vous l'savais ! eh ben, tout est dit.

JOSÉPHINE.

Parlons bien bas, je vous prie. Mon cousin ne sait rien, lui.

PIERRE, *bas.*

Vous n'êtes donc pas jaseuse !

JOSÉPHINE, *bas.*

Du tout... Ecoutez-moi.

URBAIN, *à part, d'un air piqué.*

Cette conversation finira... j'aurai la mienne.

JOSÉPHINE, *bas.*

Air : *de Calpigi.*

Antoine, il est vrai, n'est pas riche ;
Mais il ne faut pas être chiche.
Pour marier vos deux enfans,
Vous lui demandez trois arpens. *bis.*
Trois arpens ! ce n'est pas merveille ;
Mais dites-le moi... dans l'oreille :
Le débat sera-t-il fini,
S'il offre un arpent et demi ? *bis.*

PIERRE, *bas.*

Quoiqu'ça signifie ? et où l'prendrait-il ?

JOSÉPHINE, *bas.*

Que cela ne vous embarrasse pas.

PIERRE, *bas.*

Oh ! morgué ! que d'billevesées !

URBAIN, *venant chercher Pierre par la main.*

C'est à mon tour de parler à maître Pierre.

JOSÉPHINE, *avec chagrin et voulant le retenir.*

Nous n'avons pas fini.

URBAIN.

Oh ! vous finirez après : c'est aussi une commission de mon oncle, mademoiselle.

PIERRE, *se laissant emmener de l'autre côté de la scène.*

Quoiqu'tout ça veut dire ?

JOSÉPHINE, *à part.*

Que peut-il lui vouloir ?

URBAIN, *très-bas à Pierre.*

Même air.

Je sais ce qu'il faut que j'en pense :
Trois arpens font la différence.

PIERRE, *tout bas, à part.*

L'y v'là, ventregué !

URBAIN, *continuant.*

Je vous réponds qu'en son pouvoir
Antoine voudrait les avoir. *bis.*

PIERRE, *bas.*

Oh ! pour ça, je l'crois.

URBAIN, *continuant.*

Trois arpens ! c'est bien quelque chose.
Mais, parlez-moi bas... et pour cause :
Tout serait-il rapatrié,
S'il vous en offrait la moitié ? *bis.*

PIERRE, *haut.*

Allons, allons, morgué, vous vous entendais.

JOSÉPHINE, *vivement.*

Oh ! nous ne vous entendons pas du tout.

URBAIN, *de même.*

Du tout, je vous assure.

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, DULIS, *amenant Antoine et Justin dans le fond, et les faisant passer dans la coulisse à gauche.*

DULIS.

Voilà Pierre avec mes enfans. Cachez-vous là, et ne paraissez que lorsque je vous appellerai.

PIERRE.

Ah ! v'là M. Dulis.

DULIS.

Bonjour, maître Pierre. Je vous ai fait mander.

PIERRE.

A vos ordres.

DULIS, *avec bonté.*

Retirez-vous, mes petits amis.

PIERRE.

Oh ! M. Dulis, c'est morgué ben inutile. I savont tout, voyez-vous.

JOSÉPHINE et URBAIN, *à part.*

Comment ?

DULIS.

Et que savent-ils ?

PIERRE.

C'que j'voulions vous cacher... Mais vous l's'auriais bentôt. Qu'voulais-vous ? chacun ses affaires. Trois arpens, ça n'est pas sans conséquence. Les amoureux n'y voyont pas clair. Faut y voir pour eux, vous savais ça.

JOSÉPHINE, *à part.*

Mais je ne comprends pas.

URBAIN, *de même.*

Je m'y perds.

PIERRE.

Antoine voudrait à présent partager l'différend... I'm'fait faire par chacun d'ces deux biaux enfans la même proposition.

DULIS, *énchanté.*

Par mes enfans ! (*à part.*) J'avais deviné.

URBAIN, *s'écriant.*

La même proposition ! (*se jettant au cou de Joséphine.*) ma cousine !

JOSÉPHINE, *transportée.*

Urbain !

PIERRE.

Ah !... dit'donc à présent qu'vous n'vous entendiais pas.

JOSÉPHINE.

Oh ! si fait, nous nous entendions... bon papa !

URBAIN.

Mon oncle !

DULIS.

Embrassez-moi, d'abord... Maintenant expliquons-nous.

URBAIN, *avec feu.*

M. Pierre ! un arpent et demi pour moi.

JOSÉPHINE, *de même.*

Autant pour moi, M. Pierre.

DULIS, *plein de joie.*

Mais cela fait trois.. le compte est bon, mon voisin.

(*Les deux enfans se jettent encore au cou de Dulis qui les presse contre son cœur.*)

PIERRE, *confus.*

C'est morgué vrai, le compte est juste.

URBAIN.

Air : *Voyage !*

Qu'avec plaisir je me rappelle
La récolte de l'an dernier !

JOSÉPHINE.

Comme on vit jouer de plus belle
Et la faucille et le panier !
Nos bleds, nos champs, nos arbres...

URBAIN.

La petite vinée
Tout selon nos desirs, tout fut au mieux.

JOSÉPHINE.

Une moisson plus fortunée
Peut cette fois combler nos vœux.

URBAIN.

Si serrant leurs nœuds,
Nos amis joyeux,
Par nous sont heureux...

JOSÉPHINE.

S'ils sont sous nos yeux,
Joyeux.
URBAIN.
Heureux. } *bis.*

JOSÉPHINE.

L'année *bis.*
Vaudra bien encor mieux.

ENSEMBLE.

L'année, etc.

DULIS, *criant du milieu de la scène.*

Antoine ! Justin ! madame Dumont.

SCENE XXIII ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

ANTOINE, *amenant Justin.*

Nous v'là, nous v'là.

Mad. DUMONT, *amenant Lucette.*

Venez, venez, Lucette, je gage qu'il y a de bonnes nouvelles.

PIERRE, *à part.*

Les v'là tous ; me v'là seul.

DULIS.

Allons, maître Pierre, c'est fini.

JUSTIN, *à Lucette.*

C'est fini !

PIERRE.

Non, ventregué, ça n'est pas fini.

URBAIN et JOSÉPHINE, *avec inquiétude.*

Comment ?

PIERRE, *à part.*

Oh ! que j'somm' honteux ! (*haut.*) En conscience, M. Dulis ; pouvons-je accepter ?..

DULIS, *avec gaieté.*

Mais cela dépend de vous.

PIERRE, *cherchant à cacher son attendrissement.*

Non, morgué ! je n'acceptons pas.

URBAIN, JOSÉPHINE, *allant se placer auprès de Pierre.*

Que dites-vous ?
Ah ! maître Pierre !

ANTOINE.

Les bons enfans !

JUSTIN.

M. Urbain !

LUCETTE.

Mademoiselle Joséphine !

Mad. DUMONT, *à part, avec sentiment.*

Je les reconnais.

PIERRE, *d'un ton ferme.*

Non, morgué, je n'voulons pas des trois arpens.

JUSTIN et LUCETTE.

Oh ! mon dieu !

PIERRE.

Rassurez-vous, mes enfans, et mariez-vous toujours. (*il va chercher brusquement Justin, et l'unit à Lucette.*)

ANTOINE.

Ah ! c'est ça.

URBAIN et JOSÉPHINE.

Comment !

DULIS.

Fort bien, maître Pierre ; mais prenons, là-dessus, l'avis d'Urbain et de Joséphine.

URBAIN, *gaiement.*

Si ma cousine m'en croit...

JOSÉPHINE, *de même.*

Si Urbain est de mon avis...

URBAIN.

Nous ne nous en dédirons pas ; et ce sera le présent de noce.

JOSÉPHINE.

Va, le présent de noce.

DULIS.

Doucement, j'ai mes droits là-dessus et je les réclame. Au reste, nous arrangerons tout pour le mieux ; et les noces se feront chez moi.

JUSTIN et LUCETTE.

M. Dulis, M. Urbain, mademoiselle Joséphine !

DULIS.

Ma fille, et toi que j'aime à nommer mon fils, n'oubliez jamais le plaisir que vous venez de goûter.

URBAIN et JOSÉPHINE.

Oh ! jamais, jamais.

ANTOINE.

Et nous rev'là joyeux ! Viv'Urbain et Joséphine !

VAUDEVILLE.

Air : *de Wicht.*

DULIS.

Mes chers enfans, cette journ e
Par vous a comblé mon espoir ;
Le sentiment l'a couronnée :
Combien j'aime à vous la devoir !
Chérir le bien, savoir le faire
Sans que rien puisse nous coûter,
Ah ! c'est connaître et mériter
Le bonheur du propriétaire.

2

PIERRE.

Voisin, oublions la querelle
Que j't'faisions mal-à-propos.

ANTOINE.

Nos jeun'gens sont joyeux d'pus belle
Et nous v'là tretous en repos.

PIERRE.

Gentis enfans ben deign' du père,
En un clin-d'œil ont tout fini,

TOUS DEUX, *en montrant* Dulis.

Avoir ces enfans-là, jarni !
C'est êt'heureux propriétaire.

3

Mad. DUMONT.

A posséder quelque richesse
A-t-on enfin su parvenir,
Faut-il donc disputer sans cesse
Sur le moyen d'en bien jouir ?
Ah ! le guide qui nous éclaire,
C'est le langage des bons cœurs ;
On ne doit pas chercher ailleurs
La leçon du propriétaire.

4

LUCETTE.

Comben pour un jour de tristesse.
J'allons avoir de jours heureux !

JUSTIN.

Ah ! jarnigoi, viv'la tendresse !
J'étions tous seul et nous v'là deux.

LUCETTE.

L'travail écarte la misère.

JUSTIN.

T'as mon amour.

LUCETTE.

J't'e baill' ma foi.

ENSEMBLE.

Lucette, } mon cœur est à toi :
Cher Justin, }
Tu s'ras toujours propriétaire.

5

URBAIN, *au public.*

Souvent par un arrêt funeste
Un auteur privé de son bien,
En calculant ce qui lui reste,
Trouve qu'il ne lui reste rien.

JOS[illegible]

Messieurs [illegible] vous
Lui pro[illegible]
Faites a[illegible]
Il suit le

LE
POETE SATYRIQUE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN VERS;

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le Mercredi 8 Frimaire an XII (30 Novembre 1803).

Par M. Desprès.

Prix, 1 franc 20 centimes.

A PARIS;

CHEZ Mme. MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, No. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XII. (1803.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ORMOND,	*Mr. Julien.*
MAD. DERCILLAC,	*Mlle. Delille.*
MADELINETTE, nièce de Mad. Dercillac,	*Mlle. Desmares.*

La Scène est à Paris.

Le fond de cette petite Pièce appartient à l'abbé de VOISENON ; on a placé quelques couplets dans les scènes, et refait une partie du dialogue.

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LE
POËTE SATYRIQUE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon. Madelinette entre, portant plusieurs brochures : elle les pose sur une table.

SCÈNE PREMIERE.

MADELINETTE, *seule, en servante.*

AH!... Je suis bien impatiente
D'apprendre quels motifs secrets
M'ont fait prescrire, par ma tante,
L'humble déguisement sous lequel je parais.
C'est pour cacher, dit-on, mes trop faibles attraits;
Mais on se moque; on m'humilie.
Pour oser s'enlaidir, il faut être jolie.

Air : *De Monsieur Doche.*

Je m'en rapporte à sa bonté,
Sur un but que j'ignore :
L'habit sied peu ; la vanité
M'irait plus mal encore.
Obéissons ; je suis sans bien,
Ce parti seul me reste ;
Puisqu'enfin, c'est quand on n'a rien,
Qu'il faut être modeste.

J'entends du bruit dans cet appartement....
Est-ce ma tante? Justement.

SCÈNE II.

MADELINETTE, MAD. DERCILLAC.

MADELINETTE.

EH bien! ma tante!..

Mad. DERCILLAC.

Encor! qu'elle imprudente!
Eh! songe donc, qu'en m'appelant ma *tante*,
Tu nuis à mes projets, déjà très-avancés.

MADELINETTE.

Pardonnez : mais ce nom est cher à ma tendresse.

Mad. DERCILLAC.

Tu n'as plus que trois jours à n'être pas nièce;
L'hymen en est le prix, si vous obéissez;
Oui, mon enfant, je te marie.

MADELINETTE.

Me marier! moi!... le moyen?
Sans fortune.....

Mad. DERCILLAC.

Et notre patrie?
Va, ta dot est mon industrie :
Quand on est de Nérac, on n'a besoin de rien.

Air : *De Monsieur Doche.*

Cet hymen conclu dans ma tête,
Et préparé pour ton bonheur,
Bientôt te livrant ta conquête,
A ton sort, unit un auteur.

MADELINETTE.

Est-il bien possible?

Mad. DERCILLAC.

Oui, te dis-je;
Un poëte, un homme à talent;
Et c'est un auteur opulent,
Pour que rien ne manque au prodige.

MADELINETTE.

Ah! dites.... dites donc!

Mad. DERCILLAC.

Parle-moi, je te prie,

Sans détour. Tu connais le satyrique Ormond ?
Qu'en dis-tu ?

MADELINETTE.

Mais.... j'en ai meilleure opinion,
Qu'il n'aime à la donner : indifférent, par ton,
Caustique, par humeur, peut-être par manie,
Qui ne le connaîtrait que d'après son jargon,
Accuserait son cœur, des torts de son génie....
Quand il se dit méchant, Ormond se calomnie;
Quoiqu'il en dise, il est né bon.

Mad. DERCILLAC.

Ainsi, tu crois qu'un jour, sa muse humanisée,
Pourrait nous pardonner; que peut être, son cœur...

MADELINETTE.

L'entreprise est brillante.

Mad. DERCILLAC.

Et n'est pas mal-aisée.
Je te guide. Essayons de fléchir sa rigueur :
Voilà pourquoi mon art t'a métamorphosée.

MADELINETTE.

Quoi! tout de bon ?

Mad. DERCILLAC.

Puisque j'ai commencé,
Tu sauras ce qui s'est passé.
Cet insensible Ormond faisait la guerre aux dames,
Fier de l'indifférence où son cœur reposait,
Et croyait haïr les femmes,
Parce qu'il en médisait.
Je m'apperçus qu'il s'abusait.
Il fallait un minois à ce flegme intraitable :
Le tien est.... drôle, et j'y pensai.
Tu n'as rien; il est riche et désintéressé :
Cet hymen me parut sortable.
Je lui parlai.

MADELINETTE.

Bon !

Mad. DERCILLAC.

Mais, avec aigreur,
Et presque avec impolitesse,
A tout net, et l'hymen et ma nièce.

MADELINETTE.

Aie! Aie!

Mad. DERCILLAC.

Attends !... J'eus de l'humeur :
Chez mon frère, ton oncle, (il est son imprimeur),
Je te plaçai, comme un humble orpheline,
Qu'à servir, le malheur destine.
Ormond te vit : Ormond ne te connaissait pas.
Tu n'as point d'accent, chose rare :
Ce costume heureux et bizarre,
Tout à-la-fois, cache et sert tes appas ;
Ils ont déjà, d'Ormond, fléchi l'antipathie.

MADELINETTE.

Je le croirais, ma tante. Il nous hait, et pourtant,
Il me regarde.

Mad. DERCILLAC.

Et toi, sans doute, en cet instant,
Tu baisses les yeux?

MADELINETTE.

Non.

Mad. DERCILLAC.

Comment?

MADELINETTE.

Je m'étudie
A les rendre plus vifs, pour être plus jolie.

Mad. DERCILLAC.

Eh! non!.. le maintien simple et même un peu naïf;
On n'a point de mari, quand on a l'air si vif.

MADELINETTE.

La peur me prend : jamais, je ne pourrai...

Mad. DERCILLAC.

Folie!

MADELINETTE.

Ma chère tante, en vérité,
Le projet que, pour moi, votre cœur vous suggère,
Demande trop d'habileté;
Oui, j'en sens la difficulté....

Mad. DERCILLAC.

Ta défiance l'exagère.
Cet homme, contre nous, ardent à déclamer,
N'est qu'un poltron qui craint d'aimer.

Air de M. Doche.

La résistance est impossible ;
D'Ormond, le flegme est en défaut.
Quand il promit d'être insensible,
Ce n'était pas son dernier mot.
Par l'orgueil, attisons sa flamme,
Si son cœur encor se défend ;
Un philosophe, mon enfant,
Cela se prend comme une femme.

MADELINETTE.

Mais, de sa part, qui peut nous attirer
Cette haine incroyable, étrange ?

Mad. DERCILLAC.

Il croirait se déshonorer,
En nous donnant un extrait de louange ;
Et c'est un forcené qui ne peut prospérer,
Si quelque femme ne le change.

MADELINETTE.

Allons ! Aidez-moi donc.

Mad. DERCILLAC.

Pour mieux sympathiser,
Pour m'emparer d'Ormond, je suis bien médisante ;
Sur ce triste plaisir, je prétends le blâser.

MADELINETTE.

Cela s'appelle être méchante,
Par bonté.

Mad. DERCILLAC.

Le voici : tiens-toi là, dans ce coin,
Toute prête à jaser, quand j'en aurai besoin.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ORMOND.

ORMOND.

MADAME Dercillac déjà prête ! il me semble
Qu'il est de bien bonne heure.

Mad. DERCILLAC.

Oui, le fait est certain ;
Je dors peu...

ORMOND.

Quel bonheur d'être liés ensemble!
Nous médisons dès le matin.

Mad. DERCILLAC.

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous l'en corrigerons. Mais, sur cette matière,
Il faut, autant qu'on peut, ne pas perdre un moment.

ORMOND.

J'y fais attention, et c'est-là ma manière :
Aussi, j'agis conséquemment.

Air : *De la Rosière.*

Oh! rien ne m'échappe;
Hardiment je frappe,
J'attaque et je drappe,
Vices et travers :
Le sot hypocrite
Dont l'aspect m'irrite,
Comme il le mérite,
Est traité dans mes vers.
Je l'ai punie,
Cette manie,
Qui du génie
Brise les élans,
Et l'insolence
De l'opulence,
Dans sa balance,
Pésant les talens.
Vertu qui calcule,
Fripon qui spécule,
Beauté qui circule
Verront leurs portraits;
Fourbe protégée,
Morale outragée,
Faillite arrangée,
Sont en butte à mes traits:
Je t'ai pincée,
Muse glacée,
Qui du lycée
Dictes les travaux,
Et les bluettes
De cent poëtes,
Dont les fleurettes
Sont de froids pavots!
La littérature,
Loin de la nature,

Marche à l'aventure,
Tout est confondu;
La prose est lyrique,
Le tragique,
Epique,
Le comique,
Etique,
Et mon siècle est perdu.

MADELINETTE, *à part.*

Je ne hais pas ce caractère.

ORMOND, *avec un peu d'émotion.*

Ah, ah!.. Cet enfant est ici?

Mad. DERCILLAC.

Vous la connaissez?

ORMOND.

Oui....

Mad. DERCILLAC.

C'est juste; chez mon frère,
Vous la voyez.

ORMOND.

Pourquoi la faire attendre ainsi?

Mad. DERCILLAC.

Qu'a-t-elle donc de mieux à faire?
Elle venait m'offrir des nouveautés.

ORMOND.

Oui, des riens, des futilités!

MADELINETTE, *s'avançant.*

Ces futilités-là sont d'un débit commode;
Le philosophe en rit; mais tout Paris y court.

ORMOND.

Un libraire, aujourd'hui, n'est qu'un marchand de mode,
Le lendemain vieillit la nouveauté du jour.
(*A madame Dercillac.*)
Elle est piquante!

Mad. DERCILLAC.

Et sur-tout paresseuse!

ORMOND.

Paix donc! vous la rendez-honteuse!

Mad. DERCILLAC.

Le grand malheur!... Allons, sortez.

ORMOND.

De grace, avant,
Examinons ce qu'elle vend.
(*A part.*)
Elle a je ne sais quoi, qui séduit, qui m'enivre!

Mad DERCILLAC, *bas, à Madelinette.*

Je te réponds, à présent, de son cœur.

ORMOND, *accepte, en la regardant, une brochure qu'elle lui présente et lit :*

Essai sur l'art d'écrire. Au style de l'auteur,
On croirait, sur ma foi, qu'il n'a pas lu son livre.

MADELINETTE.

Amanach des Gourmands. Il réussit par-tout.

ORMOND.

Passe pour celui-ci; c'est un homme de goût.

Mad. DERCILLAC, *lisant.*

Epître aux Muses, par Léonce.

ORMOND.

Je le défierais bien de montrer la réponse.

MADELINETTE.

Air de M. Doche.

De plus, j'ai-là plusieurs romans.

ORMOND.

Il en parait, à tous momens.

MADELINETTE.

Il est aisé de les écrire.

ORMOND.

Ah! beaucoup plus que de les lire!

MADELINETTE.

Celui-ci, dit-on, est charmant,
S'amuser de tout est d'un sage;
Il n'est pas d'un prix allarmant,
Le papier seul vaut davantage....

ORMOND.

Oh! je le crois.... S'il était blanc!

MADELINETTE.

Je retourne chez mon libraire;
Vous êtes difficile, à ce que je puis voir :
Une autre fois, j'espère avoir
Le bonheur de vous satisfaire.
(*Elle sort : Ormond la suit des yeux.*)

SCÈNE IV.

MAD. DERCILLAC, ORMOND.

ORMOND.

MADAME, c'en est fait. Cessez de m'estimer.

Mad. DERCILLAC.

Pourquoi donc?

ORMOND.

Je suis près d'aimer!

Mad. DERCILLAC.

Juste ciel!

ORMOND.

Cet enfant dont.... le malheur.... et l'âge
M'ont plus ému d'abord.... que son joli visage;
Madelinette, enfin, puisqu'il faut la nommer....

Mad. DERCILLAC.

Eh bien!

ORMOND.

Eh bien! elle a changé mon caractère.

Mad. DERCILLAC.

Voyez.

ORMOND.

Mon esprit change aussi;
Et c'est depuis qu'elle est ici,
Que ma satyre est moins amère.

Air : *De Monsieur Doche.*

Ces traits que la malice aiguise,
Déjà, semblent m'abandonner;
Au ridicule, à la sotise,
Je me sens prêts à pardonner.
Ma plume obéit à ma flamme,
Et d'un seul objet, trop épris,
Si je médite une épigramme,
C'est un madrigal que j'écris.

Je suis perdu!

Mad. DERCILLAC.

Mais! qui ne serait surpris?
Moi, j'en reste toute étourdie!
Cette petite est bien hardie,

D'adoucir votre humeur, pour gâter vos écrits!
Eh! vous deviendrez bon, si vous n'y prenez garde!
Il faut la renvoyer.

ORMOND.

Point du tout! qu'on la garde.

Mad. DERCILLAC.

Air : *De Monsieur Doche.*

J'ai tort ; ce germe de tendresse
Ne doit pas beaucoup m'effrayer ;
Mon frère et moi, qu'elle intéresse,
Nous cherchons à la marier ;
Mais d'abord il fallait connaître
Un époux, au joug réservé...

ORMOND.

Un sot?

Mad. DERCILLAC.

Non, pas un sot ; un fou, peut-être,
Et, nous croyons l'avoir trouvé.

ORMOND.

La marier! la rendre malheureuse!

Mad. DERCILLAC.

Ormond, cette pitié peut être dangereuse.
Votre esprit perd tout son ressort,
Et je lui dois, du mien, communiquer les flammes.

ORMOND.

Vous me ranimerez, en prenant votre essor.

Mad. DERCILLAC.

Oui, je déchirerai les hommes : vous, les femmes.

ORMOND.

Air : *De monsieur Doche.*

Ce que j'éprouve, en ce moment,
Contre ce sexe encor m'irrite :
Boileau m'a dit que faiblement,
Tout ce qu'en effet il mérite.
Moi, je peindrai, sans fard,
Des femmes, le manège et l'art :
Car, j'en sais des traits incroyables.

Mad. DERCILLAC.

Et les hommes donc!
Ah! mon cher Ormond,
Ils m'ont joué des tours pendables!

ORMOND.

Nous pourrons le leur rendre.

Mad. DERCILLAC.

Et libéralement.

ORMOND.

Ce commerce sera charmant;
Car vous êtes aussi méchante
Que moi; j'en ai de bons témoins.

Mad. DERCILLAC.

Vous me flattez, Ormond; je crains de l'être moins.

ORMOND.

Toujours modeste!

Mad. DERCILLAC.

Enfin, ce projet-là m'enchante!
Vous connaissez mon zèle, il ne languira pas;
Vous supplérez, d'ailleurs, à mon insuffisance.
Je m'en vais faire, de ce pas,
Ma récolte de médisance.
J'ai nombre d'amis complaisans,
Et qui, pour peu qu'on les éveille,
Nous fourniront de traits plaisans,
D'historiettes de la veille,
Et de scandales amusans.
Comptez sur moi; je m'y prends à merveille.
Pour vous, soyez sage, et tâchez
D'étouffer, sans retour, un sentiment funeste;
Tendre, une fois, je vous déteste,
Et nous rompons, si vous vous attachez.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ORMOND, *seul.*

ME trompai-je? à l'amour, c'est moi qui sacrifie!
Où suis-je? et quel enchantement
Renverse ma philosophie!
Lâche Ormond, est-ce ainsi que ton cœur se dément?
Fuyons!... oui, fuyons. J'ai la preuve
Que l'absence dissipe un prestige, une erreur.

SCENE VI.

ORMOND, MADELINETTE.

MADELINETTE.

De la part de votre imprimeur,
Je vous apporte cette épreuve.

ORMOND, *troublé.*

De la part... de mon.... imprimeur!

MADELINETTE.

Oui monsieur. (*A part.*) Il a l'air farouche.

ORMOND, *à part.*

La voilà : ce n'est pas ma faute.

MADELINETTE, *à part.*

Il me fait peur.

ORMOND.

Je vois-là quelques vers qu'il faut que je retouche;
Asseyez-vous; vous attendrez :
Je vais lire la feuille, et vous la reprendrez.
Asseyez-vous.

MADELINETTE.

Oh! je ne suis pas lasse.

ORMOND.

Par complaisance.

(*Madelinette, s'assied près du piano. Ormond, à part.*)

Elle a beaucoup... beaucoup de grâce!

(*Madelinette pose sa main négligemment sur le piano, et fait quelques notes : Ormond s'est placé de l'autre côté, près d'une table, pour revoir les épreuves.*)

Eh quoi! possédez-vous cet art?

MADELINETTE.

Oh non!. ce sont mes doigts.. qui courent au hasard..

ORMOND, *à part.*

Elle a des talens, je le gage :
Cet attrait manque au piège où ma raison s'engage.

(*Il reprend son travail.*)

(*Madelinette chante à demi-voix.*)

Air : *Il faut parler d'amour, etc.*

Il faut braver l'amour,
Pour être heureux et sage;
Il faut braver l'amour,
Jusqu'à son dernier jour.
Dans son ile sauvage,
Circé versait, dit-on,
Un horrible breuvage
Qui troublait la raison :
Ainsi, l'amour éclipse la raison;
Il est l'écueil de la raison.
Il faut, etc. etc.

Du pouvoir des amours,
Sauvons nos faibles âmes :
Eh quoi! les seuls amours
Donnent-ils de beaux jours?
Sentiment dont les femmes
Goûtent peu la douceur,
Pure amitié, tes flammes
Ont une autre chaleur!
Ah! sois pour moi la source du bonheur!
Toujours! toujours! fais mon bonheur!
Il faut, etc. etc.

(*Ormond se lève, se place sans bruit derrière la chaise de Madelinette, et l'écoute : Madelinette a suivi de l'œil tous ces mouvemens, et joue la frayeur en voyant Ormond près d'elle.*)

O ciel! je vous distrais! pardon!

ORMOND.

Vous m'enchantez;
Madelinette... Ah! vous chantez!

MADELINETTE.

Mon maître est amateur : le goût qu'il a, m'invite
A cultiver ma voix : je n'ai pas le moyen
D'en supporter les frais; son cœur me les évite;
Et comme il ne m'en coûte rien,
Je vais peut-être un peu plus vîte.
Monsieur ne daigne pas être musicien?

ORMOND.

Pardonnez-moi.

MADELINETTE.

Cela m'étonne,

Car, vous passez pour bien méchant,
Et quand on n'épargne personne,
On n'a pas grand goût pour le chant.

ORMOND.

Ah ! si je suis méchant, à présent, je l'oublie.

MADELINETTE.

Ce serait très-bien fait.

ORMOND.

Chantez, je vous supplie;
Le son de votre voix doit être bien touchant!

MADELINETTE.

Votre complaisance à m'entendre....

ORMOND.

Je ne désire que cela.

MADELINETTE.

Que chanterai-je ?

ORMOND.

Un air bien tendre.

MADELINETTE.

Je ne sais point de ces airs là.

(*Madelinette, sans s'accompagner.*)

Air : *De Monsieur Doche.*

C'est à nous qu'appartient l'empire ;
Sexe orgueilleux, il est à nous.
Joli minois n'a qu'à sourire,
Notre maître est à nos genoux.
Nous commandons par la tendresse ;
C'est un droit qu'amour nous donna :
Le premier qui dit *ma maîtresse*,
Fut celui qui nous couronna.

L'homme eut regret à cet hommage,
Et jaloux qu'il lui fut rendu,
Crut qu'en nous en laissant l'image,
Notre orgueil n'aurait rien perdu ;
Il paraît soumis, il caresse,
Lorsqu'il rougit de nous céder :
Il nous dit encor *ma maîtresse ;*
Mais, c'est pour mieux nous commande

ORMOND.

Ah! votre voix touche, émeut et captive

MADELINETTE.

Mon talent est assez commun.

ORMOND.

Elle va droit au cœur !

MADELINETTE.

Vous en avez donc un ?

ORMOND.

La question est un peu vive.
Vous me croyez un monstre ?

MADELINETTE.

Eh mais.

ORMOND.

Sortez d'erreur ;
Si j'ai le style amer, c'est par bonté de cœur.

MADELINETTE.

Eh bien ! monsieur le très-bon homme,
(Qu'autrement Paris entier nomme.)

DUO.

Air : *Lisette un jour allait aux champs.*

Daignez corriger à l'instant,
Ces vers malins, cet écrit qu'on attend.
On est toujours pressé de lire,
Une critique, une satyre.
à part. Sa mine } se trouble fort et se noircit :
Sa mine }
Il me regarde et s'adoucit.

ORMOND, *à part.*

A la revoir, quel plaisir j'ai !
(*Haut*) L'imprimeur m'a fort négligé.
Oui, cette épreuve est détestable !
(*à part*) Est-il un minois plus aimable !
(*haut.*) J'en suis outré ! j'en suis honteux !
(*à part*) Qu'elle a d'agrément dans les yeux !

MADELINETTE. Daignez corriger, etc.

ORMOND. A la revoir, etc.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MAD. DERCILLAC.

Mad. DERCILLAC.

JE vous apporte des trésors ;
Préparez vos pinceaux près des traits vifs et forts :
Mes anecdotes sont certaines.

Le succès a payé mon travail assidu,
Je suis contente, et depuis trois semaines,
Le ridicule a bien rendu.

ORMOND.

Je perds, de jour en jour, mon goût pour la satyre.

Mad. DERCILLAC.

Petite fille, allons, qu'on se retire.

MADELINETTE.

Je ne suis pas ici pour mon plaisir.

Mad. DERCILLAC.

Décampez pour le mien.

MADELINETTE.

De tout mon cœur, madame.

(*Elle sort, en emportant l'épreuve.*)

SCÈNE VIII.

MAD. DERCILLAC, ORMOND.

ORMOND.

Vous la traitez trop mal.

Mad. DERCILLAC.

Et vous, trop bien. Votre ame
Se dégrade ; et l'amour est prêt à la saisir ;
Je vous croyais du caractère.
S'il ne faut qu'un peu d'art et d'esprit pour vous plaire,
Toute femme a ce droit ; ainsi, j'aurai mon tour ;
Eh donc !.. J'attends l'aveu de votre amour.

ORMOND.

Croyez...

Mad. DERCILLAC.

J'en tremble.

ORMOND.

Non ; soyez bien rassurée.

Mad. DERCILLAC.

Je préfère une haine et franche et déclarée ;
J'aimerais mieux enfin vous épouser,
Que de voir, sous mes yeux, l'amour vous maitriser.

ORMOND.

Le remède est bien vif.

Mad. DERCILLAC.

Oui, je me sacrifie.
Mais, faites mieux; suivez l'honorable chemin
Qui conduit à la gloire, au travers des épines;
Ormond, continuez, dans vos veilles chagrines,
A maltraiter le genre humain.

Air : *L'amour ainsi qu'la nature, etc.*

Quoique les sots puissent dire,
Rien n'est tel que de médire,
D'affliger ses ennemis,
Et même un peu ses amis!
Tel répond à la brochure;
Tel pleure, un autre en mourra.
Le cœur, l'amour, la nature,
Valent-ils ces plaisirs-là?

On n'est pas chers, sans doute,
Mais, par-tout on nous redoute.
Dans un pamphlet bien mordant,
Chacun craint un coup de dent.
Paraissons-nous, d'aventure?
Ah! c'est à qui s'enfuira!
Le cœur, l'amour, la nature,
Valent-ils ces plaisirs-là?

ORMOND.

Ce tableau me ferait hair en vérité
Les plus brillans succès de la malignité.

Mad. DERCILLAC, *a part.*

C'est mon espoir. (*Haut.*) Eh bien! arborez la houlette,
Contre tout l'Univers, cessez d'être en courroux,
Et chantez de petits vers doux,
En l'honneur de Madelinette.

ORMOND.

Oui, raillez-moi, raillez; par amitié,
Ridiculisez-moi; traitez-moi sans pitié,
Rendez-moi bien honteux d'un penchant haïssable
Que mon cœur ne peut renfermer,
Et sauvez-moi l'affront d'aimer
Ce que j'ai vu de plus aimable.

Mad. DERCILLAC.

Ce remord généreux me plaît infiniment.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MADELINETTE.

MADELINETTE.

MONSIEUR, je vous raporte encore votre épreuve.

Mad. DERCILLAC.

Voilà le digne objet de votre attachement;
La conquête est flatteuse et neuve ;
Vous vous mésalliez philosophiquement.

ORMOND.

Madelinette, ici, qui vous a ramenée?

MADELINETTE.

Mon maître dit, monsieur, que depuis un moment,
Votre tête est un peu tournée.

ORMOND.

Votre maître est léger, dans ses expressions.
J'ai revu son épreuve.

MADELINETTE.

Il faut, à ce qu'il trouve
Corriger les corrections.

ORMOND.

Il faut... il faut qu'il me le prouve!

Mad. DERCILLAC, *s'emparant de l'épreuve.*

Vraiment, tout est rempli de contradictions!

TRIO. *Elle lit.*

Air de M. Doche.

» Contre Macé, vieille coquette,
» Satyre, écrite sans aigreur. «

ORMOND.

Vous allez voir que je la traite
Avec réserve, avec douceur.

Mad. DERCILLAC.

» Ses traits, du tems offrent la trace,
» Dans les sillons qu'il a creusés....
» Elle a beaucoup.... beaucoup de grace....

ORMOND.

J'ai dit cela?

Mad. DERCILLAC.

Lisez, lisez.

Mad. DERCILLAC et MADELINETTE.
Contre Macé, vieille coquette,
Oui, sa critique sans aigreur:
Très-poliment, Ormond la traite;
C'est un senseur, plein de douceur!

ORMOND, *à part.*
Je regardais Madelinette;
Elle était là... pour mon malheur;
J'écrivais d'une main distraite,
Tout ce que ressentait mon cœur.

Mad. DERCILLAC, *continuant de lire.*

» Est-il un mimis plus aimable?
» O vieillesse! ô déclin affreux!
» Macé! quel regard effroyable!
» Qu'elle a d'agrément dans les yeux!

(*Il prend le papier pour s'en assurer.*)

Mad. DERCIL. et MADEL.
Contre Macé, etc.

ORMOND.
Je regardais, etc.

Mad. DERCILLAC.

N'imprimez pas ceci, cher Ormond, et pour cause;
Vous paraîtriez insensé,
Et cet aveu n'est pas pressé,
Quoi qu'il en soit bien quelque chose.
Je vois s'évanouir mes glorieux desseins,
N'est-ce pas?.. Adieu donc. (*à Madelinette, bas.*)
Restez. (*à Ormond, en s'en allant.*) Je vous plains!

SCÈNE X.

ORMOND, MADELINETTE.

MADELINETTE, *après un silence.*

Pour une erreur, une méprise,
Vous voilà stupéfait, confus!
Monsieur, à l'imprimeur, que faut-il que je dise?
Ne m'entendez-vous pas, ou ne parlez-vous plus?

ORMOND.

Oui, je me suis trompé; mais ce n'est pas ma faute.

MADELINETTE.

C'est peut-être la mienne?

ORMOND, *brusquement.*

Eh! sans doute.

MADELINETTE.

Et comment?

ORMOND.

Je vous considérais... et très-certainement,
C'est la sottise la plus haute.....

MADELINETTE.

Il est bien dur pour moi, de m'entendre gronder:
Si je fais tant de peur, pourquoi me regarder?

ORMOND.

Oui, vous avez raison ; pourquoi vous ai-je vue?
Mais, est-on à l'abri d'une atteinte imprévue?
J'étais heureux... Elle paraît...

MADELINETTE.

Vous vous moquez de moi. Bon! c'est encore un trait!

ORMOND.

Non, c'est un sentiment profond et tyrannique,
Et que je hais. Pardon, je ne suis pas galant.....

MADELINETTE.

Mais non ; pas trop.

ORMOND.

Croyez du moins que je suis franc.

MADELINETTE.

C'est le moindre défaut d'un auteur satyrique.

ORMOND.

Dans quel piége suis-je arrêté?
Quel est donc l'attrait qui m'enchante?
Je n'imagine point que ce soit la beauté.....

MADELINETTE.

Mais, la remarque est obligeante.

ORMOND.

Ah! retenons un amour imprudent!
On s'en amuse; on rit de ma faiblesse!

MADELINETTE.

Ormond, ce reproche me blesse;
On ne rit pas d'un accident.

ORMOND, *avec emportement.*

Ingrate!

MADELINETTE.

Quoi! serait-il bien possible
Qu'un bel esprit mordant, un railleur insensible...

ORMOND.

Oui, cent fois, oui mon cœur s'est laissé désarmer!

MADELINETTE.

Lui, qui pour nous haïr, a des raisons fondées!

ORMOND.

J'en ai; j'y tiens encore et je puis vous aimer,
Sans renoncer à mes idées:

Tout dépend de l'objet que mon cœur a choisi ;
Vous ne ressemblez pas aux autres femmes.

MADELINETTE.

Si !

Duetto de M. Doche.

MADELINETTE.

J'ai tous leurs défauts ; je m'en pique.

ORMOND.

On ne saurait parler plus net.

MADELINETTE.

Vous autres gens de cabinet,
Vous péchez tous par la pratique.

ORMOND.

Vous vous trompez.

MADELINETTE.

Eh non ! eh non !

ORMOND.

Je vous connais.

MADELINETTE.

Eh non ! eh non !

ORMOND.

Vous êtes douce, égale ?

MADELINETTE.

Oh ! non.
Je suis altière, impérieuse,
Et j'ai l'humeur capricieuse.

ORMOND.

Vous faites cas de la raison ?

MADELINETTE.

De la raison ?...
Comme ça.

ORMOND.

Vous êtes vertueuse ?

MADELINETTE.

Sans doute.

ORMOND.

Il m'a paru certain
Que vous étiez franche et naïve.

MADELINETTE.

Oui, quelquefois cela m'arrive ;
Mais ce n'est jamais sans dessein.

ORMOND. MADELINETTE.

Dans ce sexe attrayant et fin, Il se débat; mais c'est en vain,
Tout est ruse, calcul, adresse. Madelinette l'intéresse.

MADELINETTE, *à part.*

Sortons.

ORMOND.

Restez! j'en ai trop dit.
Je ne suis plus à moi.

MADELINETTE.

J'en ai peur.

ORMOND.

Ah! traitresse!
Vous vous félicitez en voyant ma tendresse,
Et votre orgueil s'en applaudit.

MADELINETTE.

Oui... J'ai bien raison d'être vaine!
Je l'ai rendu si doux! mon triomphe est brillant!
Ecoutez donc, monsieur. Votre muse inhumaine
Est cent fois plus aimable, en nous calomniant;
Par la malice, au moins, vous égayez la haine,
Mais l'amour en fureur n'est pas fort attrayant.

ORMOND.

Puis-je être de sang-froid, dominé par ce charme?...
Car, j'ai beau résister; il a séduit mon cœur:
L'hymen même... Voyez jusqu'où va mon malheur,
L'hymen... n'a plus rien qui m'alarme.

MADELINETTE.

Et moi! j'épouserais un orgueilleux censeur,
Qui fait des vers contre les Dames!
C'est un genre odieux, et, noirceur pour noirceur,
J'aimerais mieux qu'il fit des drames.

ORMOND.

Air de M. Doche.

Dès ce moment, je me soumets
A briser mes traits satyriques:
J'abjure et déteste à jamais,
Nos hostilités poétiques;
Et, pour ne rien faire à demi,
Tenez, déchirez.
(*Il lui donne l'épreuve de la satyre.*)
Je n'ai garde;
Je m'en empare; il faut qu'on garde
Un drapeau pris sur l'ennemi.

Vous voilà donc vaincu?

ORMOND.

Souffrez que je m'en vante.

MADELINETTE.

Or, maintenant que vous m'intéressez,
Je vous dois un conseil. Votre amour m'épouvante;
Ouvrez les yeux. La main d'une simple suivante...

ORMOND.

N'achevez pas; vous m'offensez!
Des préjugés, à moi! biens, dignités, noblesse,
Vous avez tout. Eh! qui pourrait,
Dans un choix qui m'honore, accuser ma faiblesse?
Regardez-la, dirais-je, et l'orgueil se tairait.

TRIO.

Air : *Dans mon cœur c'est v'nu tout d'suite.*
(D'orgon dans la lune.),

MADELINETTE.

Refuser un tel hommage,
Serait un effort bien grand!

ORMOND.

D'un cœur tendre, c'est l'hommage.

MADELINETTE.

Quel dommage,
Que vous fussiez resté méchant!

ORMOND.

Je vous dois un plus doux penchant.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, MAD. DERCILLAC.

Mad. DERCILLAC.

ME trompais-je?... non, non :
C'est Ormond,
Qu'on a mis à la raison!

ORMOND.	MADELINETTE.	Mad. DERCILLAC, *à part.*
Que mon âme est contente!	Que mon âme est contente!	Que mon âme, etc.
L'amour comble mon attente!	L'amour comble mon attente!	L'amour comble, etc.
Il a su changer mon cœur,	Je n'aurai changé son cœur,	Il rend notre auteur, meilleur,
Pour ma gloire et mon bonheur.	Que pour le rendre au bonheur.	Pour sa gloire et son bonheur.

Mad. DERCILLAC, *s'avançant.*
Le croirai-je ? est-il possible ?
A l'amour, inaccessible ;
Fier Ormond, sage insensible,
Voilà donc votre serment !

MADELINETTE et ORMOND.
Oui, madame,
Ormond se rend :
Le sentiment
Qui l'enflamme,
Est plus fort que son serment.

Mad. DERCILLAC.
Voilà donc votre serment !

ORMOND.	MADELINETTE.	Mad. DERCILLAC.
Que mon âme, etc.	Que mon âme, etc.	Que mon âme, etc.
L'amour, etc.	L'amour, etc.	L'amour, etc.
Trop long-tems, j'ai résisté.	Ah ! mon cœur en est flatté	Mon orgueil en est flatté,
Trop long-tems, j'ai résisté.	Bien plus que ma vanité.	Mon cœur en est enchanté.

Mad. DERCILLAC.
Apprenez-moi, de grâce, où tout ceci nous mène?

ORMOND.
Quoiqu'en vous déplaisant, je l'avouerai sans peine,
Je l'épouse.

Mad. DERCILLAC.
Et ma nièce ?

ORMOND.
A ses loix asservi,
Voilà ma femme, mon amante !

Mad. DERCILLAC.
Madelinette !... hé donc !... je suis sa tante.

ORMOND.
Sa tante ! ah ! quel bonheur ! je suis comblé ! ravi !
Mais, par quel art ? comment...

Mad. DERCILLAC.
Comment ! par mon adresse !

MADELINETTE.
Remercions-la bien d'un artifice heureux !

Mad. DERCILLAC.
Voilà comme un sage, amoureux,
Se prend au piége qu'on lui dresse.

Air :

A mon tour, moi, j'ai transformé,
Mon esprit et mon caractère ;
J'ai joué l'âme atrabilaire
Et votre cœur s'est réformé.
J'étais méchante, pour vous plaire ;
Devenez bon, pour être aimé.

MADELINETTE.

Plus de satyre, plus d'offenses.

ORMOND.

Je ne ferai que des romances.

Mad. DERCILLAC.

Beau moyen pour nous égayer !
Il a commencé par médire,
Il finira par ennuyer,
Et peut-être c'est encore pire.

MADELINETTE.

Dissiper votre erreur, est ce que je désire ;
Je préviendrai vos vœux, j'étudierai vos goûts ;
Et vous serez forcé de dire,
Qu'il n'est point de bonheur sans nous.

ORMOND.

Ah! je le dis d'avance, et mon sort est trop doux.

VAUDEVILLE.

Air de M. Doche.

Mad. DERCILLAC.

L'amour est un grand médecin ;
Pas à pas, il suit la nature ;
Sans ordonnance et sans latin,
Son succès est toujours certain.
Jouir en paix des biens qu'il nous procure,
C'est le régime et la loi qu'il prescrit ;
Deux jolis yeux feront la cure ;
C'est le cœur qui guérit
L'esprit.

ORMOND.

Je craignais un sexe charmant,
Je m'abusais ; l'amour m'éclaire :
L'amour me change en un moment ;
Madelinette sait comment.

Auteurs chagrins, dont j'eus l'humeur colère,
L'indifférence est un mal qui l'aigrit:
Pour être mieux, cherchez à plaire;
C'est le cœur qui guérit
L'esprit.

MADELINETTE.

D'un sexe, à vaincre accoutumé,
Tout reconnaît la loi suprême;
Le philosophe est enflammé.
Le satyrique est désarmé.
Ce fier Ormond, n'est déjà plus le même,
Il se repent, il pardonne, il sourit:
On en vaut mieux, quand on nous aime:
C'est le cœur qui guérit
L'esprit.

FIN.

On trouve, chez le même Libraire, un assortiment de Pièces de Théâtres, tant anciennes que modernes, ainsi que tout ce qui concerne la librairie; on abonne à tous les journaux, ainsi qu'au mois et au volume pour la lecture; on fait aussi des Envois dans les départemens.

De l'Impr. de MB. Devrogne, rue S. Denis, N°. 155.

Barre, Pierre Yves

CASSANDRE-AGAMEMNON

ET

COLOMBINE-CASSANDRE,

PARODIE D'AGAMEMNON,

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. BARRÉ, RADET, DESFONTAINES
et ARMAND-GOUFFÉ.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le Samedi 11 *Frimaire an XII* (2 *Décembre* 1803.)

Prix, 1 franc 20 centimes.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, No. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XII. (1804.)

PERSONAGES.	ACTEURS.
CASSANDRE-AGAMEMNON.	*Chapelle.*
ARLEQUIN-PRINCIPE.	*Delaporte.*
GILLES-PROBUS.	*Carpentier.*
COURTE-HALEINE.	*Fichet, Carles.*
TROTAS.	*Buisson.*
MADAME TRIMESTRE.	*Mad. Delisle.*
COLOMBINE-CASSANDRE.	*Mad. Dorsan.*
MODESTE.	*Mad. Minette.*

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

S'adresser pour les airs avec accompagnemens, au cit. Wicht, chef d'orchestre, au Théâtre du Vaudeville.

CASSANDRE-AGAMEMNON

ET

COLOMBINE-CASSANDRE.

SCÈNE PREMIERE.

ARLEQUIN-PRINCIPE, COURTE-HALEINE.

ARLEQUIN.

Tendre ami d'Arlequin, dis-moi, cher Courte-Haleine,
» Le succès de tes soins, de ta course lointaine,
» Du retour de Cassandre, a-t-on semé le bruit?

C.-HALEINE.

Non, l'on n'a rien semé.

ARLEQUIN.

Cassandre est donc couché dans l'éternelle nuit.

C.-HALEINE.

Je ne l'y crois pas couché.

ARLEQUIN.

Tu n'as donc rien à m'apprendre?

C.-HALEINE.

Pardonnez-moi.

Air : *Du petit marmot.*

Ayant perdu ma peine.
Sur les bords de la Seine,
J'ai couru dans Vincenne,
Et dans plus d'un canton.
J'ai visité Nanterre,
Saint-Mande, Chenevière,
Neuilly, Pantin, Asnière,
Montmartre et Charenton:
J'ai consulté Sarcelle,
Interrogé Courcelle,
Le moulin de Javelle,
Ruelle,
Bagatelle,
Saint-Malo,
Et Saint-Lô,
Ivetot,
Et Chaillot,
Pas la moindre nouvelle,
C'est leur dernier mot.

ARLEQUIN.

Dernier mot qui ne signifie rien. Au surplus, voilà cinq ans que monsieur Cassandre, directeur de comédie, a quitté son théâtre de Paris, et madame Trimestre, sa femme, pour aller jouer les rois en pays étrangers; qu'il revienne, ou qu'il ne revienne, je suis décidé à garder sa femme, et à m'emparer du théâtre.

C. - HALEINE.

D'un projet si hardi, tu ne rougirais pas ?

ARLEQUIN.

Arlequin, rougir !... Jamais.

C. - HALEINE.

Mais songe donc que Cassandre et toi, vous êtes parens.

ARLEQUIN.

Malheureusement, c'est bien la plus vilaine parenté qu'il y ait au monde: chacun sait l'épouvantable inimitié qui règne entre la branche des Cassandres et des Arlequins: ceux qui ne le savent pas, n'ont qu'à lire l'histoire.

C. - HALEINE.

C'est donc pour cela, que tu t'ès introduit dans la maison, sous le nom de Principe?

ARLEQUIN.

Oui, mais ce nom me fatigue.

C. - HALEINE.

Je le crois bien, le nom de principe te va mal.

ARLEQUIN.

Vois-tu cette batte ?.... C'est un présent de mon père.... Je la réserve à Cassandre.

C. - HALEINE.

Joli cadeau.

ARLEQUIN.

Air : *Aussi-tôt que la lumière.*

Que ce roi de tragédie
Ose rentrer en ces lieux,
Et cette batte hardie,
Soudain, l'immole à tes yeux.
Longtems, on m'a cru malade;
Je sors de mes longs ennuis:
Il est tems qu'une parade
Révèle, enfin, qui je suis.

C. - HALEINE.

» Ainsi donc tes destins sont inconnus encore ?

ARLQUIN.

» Trimestre les connaît, la troupe les ignore.

C. - HALEINE.

» Mon cher, Trimestre est femme...

ARLEQUIN.

Je le sais.

C. - HALE-INE.

» A son cœur indiscret,
» Fallait-il confier ton nom et ton secret?

ARLEQUIN.

Mon ami, je lui devais ça.

C. - HALEINE.

Tu l'aimes donc beaucoup?

ARLEQUIN.

Que tu ès simple! Courte-Haleine!

Air: *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

A cet objet sensible, aimant,
Lorsqu'en ces lieux je rends les armes,
On croit que trop au vulgaire amant,
Je n'envisage que ses charmes;
Je vois, avec réflexion,
Dans les beaux yeux de ma princesse,
La caisse et la direction,
La direction et la caisse.

C. - HALEINE.

Tu vises au solide, c'est bien, et tu n'auras pas de peine à réussir, car tu as tourné la tête à cette femme-là.

ARLEQUIN.

Il est vrai; cependant....

C. - HALEINE.

Des craintes?

ARLEQUIN.

Air: *Du pauvre monde.*

Elle a le cœur ombrageux et jaloux,
L'esprit actif, l'ame orageuse,
Et, sans égards, pour monsieur son époux
Elle est de moi très-amoureuse.
Pour prouver chaque jour,
L'excès de son amour,
Elle est, mon cher, en ressources féconde:
Cette conduite-là me plaît;
Mais une chose me déplaît,
C'est qu'elle s'en vante à tout le monde.

C. - HALEINE.

Eh! bien, ça te sauve l'indiscrétion.

ARLEQUIN.

Mais, pas l'inquiétude.

C. - HALEINE.

Tu as raison, car si Cassandre allait revenir, et que quelqu'un de la troupe ayant reconnu Arlequin...

ARLEQUIN.

Aucun ne me soupçonne... pas même le précepteur du petit modeste, *ce Gilles Probus*, qui ne peut pas me souffrir, et que je ne dois pas aimer.... à propos, t'ai-je conté mon rêve ?

C. - HALEINE.

Non.

ARLEQUIN.

Eh ! bien, tu vas l'entendre.

Air : *Toujours debout, toujours en route.*

Mon ami, je n'y voyais goute,
J'ai vu l'enfer m'ouvrir sa route,
J'ai vû des tombeaux,
Des lambeaux ;
J'ai vu des fantômes livides
Danser avec les Euménides ;
J'ai vu des torches, des flambeaux,
Des souterrains et des caveaux ;
J'ai vu mille monstres risibles,
Horribles,
Terribles,
Nuisibles.
J'ai vu, du milieu des damnés,
Tysiphone me rire au nez ;
J'ai vu le père des Atrides,
Boire au tonneau des Danaïdes.
Dans sa barque, j'ai vu Caron
Pêcher au bord de l'Achéron.
De Thiesto, j'ai vu la coupe,
Où Cerbère mangeait la soupe :
J'ai vu des débris dispersés,
Des plats rompus, des pots cassés ;
Enfin, dans ces lieux effroyables,
J'ai vu, sous la griffe des diables,
Des macaronis renversés.....
Je crois que c'est t'en dire assez.

C. HALEINE.

Bien assez.

ARLEQUIN.

De tant d'objets divers quel est donc le présage ?

C. HALEINE.

Je n'en sais rien.

ARLEQUIN.

Au surplus.

Air : *La plus belle promenade.*

N'est-ce pas un bien beau rêve,
Que le rêve que j'ai fait ?

C. HALEINE.

Ma foi, non, c'est bien le rêve
Le plus vilain qu'on ait fait :
Mais, console-toi, ce rêve,
D'autres, avant toi, l'ont fait,
Ainsi mon ami, ton rêve,
Tu rêves que tu l'as fait.

ARLEQUIN.

Paix, voici Gilles Probus.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, GILLESPROBUS.

ARLEQUIN.

COMME il vient vite, comme il a l'air content !

GILLES P.

Je ne m'en cache pas.

Air : *Nanon dormait.*

Ah ! l'heureux bruit
Qui vient de se répandre !
Chacun se dit
Qu'on va revoir Cassandre,
Et même, avant la nuit.

ARLEQUIN.

Quel bruit ! quel bruit !
Sortons, interrogeons ce bruit..
(*Il sort avec Court-Haleine.*)

SCENE III.

GILLES PROBUS, MAD. TRIMESTRE.

GILLES.

VA, va, et que le diable t'emporte, maudit Principe... Et nous, entrons chez la directrice... Mais, la voici.

Mad. TRIMESTRE.

Je te cherchais, précepteur de mon fils, j'aime à causer avec les vieux.

GILLES.

Grande nouvelle, madame Trimestre ; monsieur Cassandre n'est pas loin.

Mad. TRIMESTRE.

Il arrive ! comment ? par où ?

GILLES.

Par le coche d'eau.

Mad. TRIMESTRE.

Ah! mon dieu! qui est-ce donc qui peut dire cela?

GILLES.

Air : *Du ballet des Pierrots.*

Ce Grec qui s'élève avec gloire,
Jusquau plus haut du firmament,
Ce Grec qui, de l'Observatoire,
Lit dans les cieux tout couramment,
Ce Grec dont la vue est sans borne,
Ce Grec qui distingue, d'ici,
Et Vénus et le Capricorne,
Vient d'appercevoir ton mari.

Mad. TRIMESTRE.

Il l'a vu?

GILLES.

Il l'a distingué près de Corbeille, sur le tillac du coche de sens.

Mad. TRIMESTRE.

Hélas!

GILLES.

Te voilà bien contente?

Mad. TRIMESTRE.

Enchantée..... Combien te faut-il, pour ta bonne nouvelle?

GILLES.

Tu ne la trouves pas bonne.... Ma foi, j'ai cru te faire plaisir. Après les brillans succès qu'il a obtenus dans la capitale de la Champagne, où il a si long-tems joué les rois en chef, et sans partage.

Mad. TRIMESTRE.

Hé! qu'est-ce que ça me fait à moi?

GILLES.

Quoi! lorsqu'avec sa troupe, il revient plein de joie,
Glorieux et chargé des dépouilles de Troye!...

Mad. TRIMESTRE.

Ah! je me souviendrai long-tems de ce maudit voyage; il m'a coûté ma pauvre fille.

GILLES.

Ne pense plus à ce couvent.

Mad. TRIMESTRE.

Air : *du Vaudeville de Florian.*

Hé! quand il arrive aujourd'hui,
Puis-je oublier sa perfidie!
Puis-je oublier que j'ai par lui,
Perdu ma fille Virginie!
Elle venait, avec succès,
De débuter dans les Coquettes,
Et saisi d'un pieux accès,
Monsieur la campe aux Récollètes.

GILLES.

Le destin l'ordonait. Tu sais bien que s'étant fait dire sa bonne aventure, le sorcier Cocasse lui prédit que pour réussir à Troye, il fallait sacrifier sa fille.

Mad. TRIMESTRE.

Oui, et pour revenir heureusement, il a, sans doute, fait vœu de mettre mon fils Modeste, aux Minimes; mais je suis-là.

GILLES.

Voilà un mari qui sera bien reçu, bien fêté.... Je vois d'où vient tout ceci... c'est le fruit des conseils...

Mad. TRIMESTRE.

Quel soupçon, ah dissipe.

GILLES.

Je ne dissipe rien, et j'accuse Principe.

Mad. TRIMESTRE.

Principe !.. Est-ce que tu te douterais de quelque chose?

GILLES.

Pardi! ça n'est pas difficile; tu ne te gênes pas.

Mad. TRIMESTRE.

Eh! pourquoi me gênerais-je ?

Air : *C'est bien la faute du guet.*

Mon mari s'en va, me fuit,
Ce n'est pas ma faute,
Un jeune amant me poursuit,
Il devient mon hôte :
Il est loin, le vieux mari,
Et le jeune homme est ici ;
C'est la faute du mari,
Ce n'est pas ma faute.

GILLES.

Et tu ôses faire un pareil aveu !

Mad. TRIMESTRE.

Pourquoi pas!

GILLES.

Air : *Des rigueurs du cloître.*

Ah! quel scandale abominable,
Quel déshonneur....

Mad. TRIMESTRE, *l'interrompant.*

Insolent !

Air : *D'aignez m'épargner le reste.*

Toi qui fais ici le docteur,
C'est mon fils que tu dois reprendre,
C'est pour être son précepteur,
Que t'a choisi monsieur Cassandre,

Tu peux donc corriger l'enfant,
Si l'enfant est répréhensible ;
Mais, la mère, c'est différent.

GILLES.

Très-différent, j'en suis garant,
Car je la crois incorrigible.

Mad. TRIMESTRE.

Tu te trompes, pédant, car tel que tu me vois, je suis peut-être sur le point de me corriger.

GILLES.

Ah! tant mieux.

Mad. TRIMESTRE.

Mon mari est sur le coche, les eaux sont basses, il fait du vent...

GILLES.

Et tu crains ?....

Mad. TRIMESTRE.

Air : *Appelé par le dieu d'amour.*

Si le ciel au gré de mes vœux,
De Cassandre me débarrasse,
Avec mon bon ami, je veux,
De mes torts effacer la trace ·
A Principe, donnant ma main,
Je ne craindrai plus qu'on me blâme,
Ainsi, tu vois que dès demain,
Je puis être une honnête femme.

GILLES.

C'est ce que je te souhaite. (*Il sort*)

SCÈNE IV.

MAD. TRIMESTRE, *et ensuite* ARLEQUIN, TROTAS.

Mad. TRIMESTRE.

Avec ça, j'ai de l'inquiétude, et beaucoup. Je ne suis pas née heureuse !.... Cassandre peut arriver à bon port.... Ah! c'est toi, Principe, j'ai à te parler.

ARLEQUIN.

Parle d'abord à ce confident que ton mari t'envoie du Port-à-l'Anglais.

Mad. TRIMESTRE.

C'est Trotas !

TROTAS.

Lui-même, enchanté de te revoir, madame Trimestre, et de te confirmer l'arrivée de ton mari.

Mad. TRIMESTRE.

Il n'y a donc plus de doute?

TROTAS.

Pas le moindre.

Mad. TRIMESTRE.

Bien obligé.

TROTAS.

Air : *Mon père était pot.*

Quand du retour de ton époux,
J'apporte la nouvelle,
Dans tes regards chastes et doux,
Le plaisir étincelle,
Ta fidelle ardeur...

Mad. TRIMESTRE.

Ma fidele ardeur!

TROTAS.

Déjà remplit ton ame.
Ta prompte rougeur,
Ta noble pudeur.

Mad. TRIMESTRE, *fièrement.*

Monsieur, point d'épigramme.

Laisse-nous, et va te rafraîchir.

TROTAS.

Avec plaisir, mais auparavant, il est important que je te prévienne que ton mari revient avec une demoiselle..

Mad. TRIMESTRE.

Une demoiselle!

TROTAS.

Très-demoiselle, car elle n'a jamais été mariée.

Mad. TRIMESTRE.

Et vous la nommez?

TROTAS.

Colombine-Cassandre, fille du directeur du petit théâtre de Troye, que le grand talent de ton mari a fait tomber. On l'appelle Colombine-Cassandre, à cause de son mérite.

Mad. TRIMESTRE.

Quel est donc ce mérite?

TROTAS.

Air : *Paris est au Roi.*

C'est une beauté,
Pleine de fierté,
Chacun est enchanté
De sa majesté,
Elle a de grands bras,
Et marche à grands pas,

Pousse de grands hélas ;
Fait un grand fracas.
Elle avance
En silence,
Et puis, à tort, à travers,
Elle cause,
Et pour cause ;
Prédit en grands vers,
De très-grands revers.

Enfin, madame ;

C'est une beauté,
Pleine de fierté,
Chacun est enchanté,
De sa majesté,
Elle a de grands bras
Et marche à grands pas,
Pousse de grands hélas,
Qu'on n'écoute pas.

Mad. TRIMESTRE.

C'est bon, quand vous verrez nos acteurs rassemblés,
Et Cassandre avec eux, qu'on m'avertisse. Allez.

TROTAS.

Tiens ! qu'on m'avertisse ; allez.... Je la tutoie, et elle ne me tutoie pas !... C'est égal. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

MAD. TRIMESTRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Que dit donc Trimestre ?

Mad. TRIMESTRE.

» Ah ! de crainte glacée,
» Cent projets différens, occupent ma pensée,
» Le trouble de ce cœur, qui ne se connait plus,
» Pousse, arrête, confond mes vœux irrésolus.

ARLEQUIN.

Pousse, arrête, confond !... qu'est-ce que tu veux dire ?

Mad. TRIMESTRE.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Mon époux va paraître,
Cher amant, son retour,
Pour lui, devrait peut-être,
Réveiller mon amour.

ARLEQUIN.

Votre amour ! dites-vous ?
Vous me la donnez belle,
Voilà bien, madame, entre nous,
De votre amour pour votre époux,
La première nouvelle.

Mad. TRIMESTRE.

Mais tu entends bien, mon ami, que la décence.... la bienséance...

ARLEQUIN.

» Eh ! crois-tu que mon âme eût épousé la tienne,
» Si ta colère alors n'eût épousé la mienne ?

Mad. TRIMESTRE.

Air : *Mes enfans nous avions résolu.*

Faut-il donc qu'un amant si chéri,
Contre moi se fâche d'avance,
Quand je veux avoir pour mon mari,
De petits égards sans conséquence ?
Je fais ce qu'ici je me doi,
Ce que fait toute honnête femme.

ARLEQUIN.

Je sais que vous l'êtes, madame,
Et chacun le sait comme moi.

Mad. TRIMESTRE.

Mon cher, va te cacher, l'honneur t'en fait la loi.

ARLEQUIN.

Air : *Guillot Guillot.*

Moi ! me cacher ! moi dont la noble audace,
Depuis long-tems, brûle de se venger.
Moi, me cacher ! moi qui toujours menace,
Qui cours toujours au devant du danger !
Moi ! me cacher ! moi, quand l'honneur m'oblige,
De mettre ici le comble à mes forfaits !
Moi ! me cacher !...

Mad. TRIMESTRE.

Va te cacher, te dis-je.

ARLEQUIN.

Moi ! me cacher !... Eh bien, morbleu ! j'y vais.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MAD. TRIMESTRE, GILLES PROBUS.

Mad. TRIMESTRE.

Il le fait comme il le dit, et il fait bien, car voilà quelqu'un.

GILLES.

Quoi ! femme d'Agamemnon....

Mad. TRIMESTRE.

De Cassandre.

GILLES.

C'est ce que je voulais dire.
» Quand mille cris de joie allant frapper les cieux,
» Annoncent que ses pas approchent de ces lieux.

Mad. TRIMESTRE.

Des cris allant, des pas qui approchent.... Explique-toi.

GILLES.

Air : *De la Catacoua.*

Lorsqu'ici ton époux arrive,
Pardonne à mon sage conseil,
Tu n'es pas encor sur la rive,
Pourquoi donc un retard pareil ?
Nous sommes tous sur le qui-vive,
Prêts à le serrer dans nos bras.
C'est un fracas,
Un embarras,
Du port saint Paul, au port saint Nicolas.
Chacun se montre
A sa rencontre
Et sur ces pas,
Tu ne vas
Pas !

Mad. TRIMESTRE.

Est-ce qu'il est bien nécessaire que j'aille au devant de lui ?

GILLES.

Ça ne serait pas plus mal : mais ce n'est pas la peine, j'entends arrêter une voiture, c'est ton mari.

(*Ici l'orchestre joue une marche.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CASSANDRE, MODESTE, COLOMBINE, *Troupe de Cassandre.*

CASSANDRE, *pleurant de joie.*

Air : *Du port Mahon.*

Salut, murs du théâtre,
Orchestre, loges, amphithéâtre,
Et vous que j'idolâtre,
Parterre et paradis,
Bon jour tous mes amis,
Bons amis,
Chers amis.
Mes vieux yeux attendris,
De larmes sont remplis.

CHŒUR.

Salut, murs, etc.

TOUS.

Bon jour, monsieur Cassandre, bon jour.

MODESTE.

Bon jour, papa.

CASSANDRE.

Bon jour, mon petit Modeste, mon cher enfant... mais, ma chère femme, tu ne me dis rien !.. pourquoi ce silence?

Mad. TRIMESTRE.

Ah ! mon ami, le plaisir, la joie...

CASSANDRE.

C'est tout simple. En ce cas, prépare nous un bon soupé, un grand soupé, dans le grand foyer, je régale tout le monde.

GILLES, *à Cassandre.*

Cher directeur, veux-tu permettre que ton fidèle sujet ?..

CASSANDRE.

Veux-tu ? que ton ?... Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ?

GILLES.

Celui que nous avons pris en ton absence, nous nous tutoyons tous comme de vrais Grecs... ta femme aussi.

CASSANDRE.

Ma femme aussi ! eh bien ! je n'aime pas ça.

Air : *de Joconde.*

Probus, cet usage peut naître,
De l'amour ou de l'amitié,
Mais il ne convient pas qu'un maître
Par son sujet soit tutoyé.
Ce ton-là, pour cause me blesse,
Tâchons entre nous, mes amis,
De joindre aux vertus de la Grèce,
La politesse de Paris.

GILLES.

Nous tâcherons d'y revenir.

CASSANDRE.

Et vous ferez bien.

MODESTE.

Ah ! mon petit papa, je n'ôse pas vous embrasser, mais avant de souper, j'ai bien envie de baiser votre costume.

CASSANDRE.

Quelle idée !

GILLES.

Laissez-le faire; je lui ai donné de l'esprit.

MODESTE.

Air : *Jupiter en jour en fureur.*

De Priam je vois le bandeau,
Et la cuirasse de Pompée,
D'Achille voilà bien l'épée,
D'Auguste voici le manteau,

Ainsi, dans ma pieuse ivresse,
En toi, cher papa, je le vois,
Je puis baiser tous les rois,
Oui, tous les rois, à la fois,
De Rome et de la Grèce.

GILLES.

Eh bien, vous l'entendez, vous ai-je volé votre argent?

CASSANDRE.

Mon ami, j'en pleure de joie.

MODESTE.

Ah! mon papa! si j'étais aussi vieux que toi....

CASSANDRE.

Cela viendra... Il est charmant. (*Il le baise.*)

Air : *Bouton de rose.*

Fils de Cassandre,
On voit bien, à ce peu de mots,
De quel père tu peux descendre.
Un jour, tu feras un héros
Comme Cassandre.

Mad. TRIMESTRE.

Mais, monsieur mon époux, vous nous parlez de politesse et vous laissez-là, dans un coin, cette demoiselle... vous ne lui offrez pas seulement une chaise.

CASSANDRE.

Ma foi, je l'avais oubliée.

Mad. TRIMESTRE.

Approchez, mademoiselle, approchez : quoique vous arriviez ici d'une manière assez équivoque, soyez sûre que vous trouverez chez nous, tous les égards dûs à la fille d'un directeur ruiné. (*Colombine la fixe avec effroi.*) Mais, pourquoi me regarde-t-elle comme ça?

CASSANDRE.

C'est qu'elle est phisionomiste..... C'est une élève de *Lavater.*

Mad. TRIMESTRE.

En vérité!

CASSANDRE.

Rien qu'en vous voyant, elle devine qui vous êtes.

Mad. TRIMESTRE.

Bah!

COLOMBINE.

Cette femme-là... Hum...

Mad. TRIMESTRE.

Qu'est-ce que c'est que... hum...

CASSANDRE.

Auriez-vous, mademoiselle, quelque chose à prédire?

COLOMBINE.

Toujours.... toujours, mais c'est comme si je ne parlais pas.

GILLES.

En ce cas-là, pourquoi parlez-vous?

COLOMBINE, *d'un ton d'imprécation.*

Air : *De la Forêt noire.*

J'ai prédit qu'on ferait beaucoup
De folles tragédies;
Qu'on verrait tomber, coup sur coup,
Drames et comédies;
J'ai dit, que mille traducteurs
Imitateurs,
Dépouillant nos anciens auteurs,
Voleraient leur esprit, sans atteindre à leur gloire,
Et jamais, non, jamais on n'a voulu me croire.

GILLES.

C'est incroyable.

CASSANDRE, *à Gilles.*

Chut! ça n'est pas fini.

COLOMBINE.

Même air.

J'ai prédit que l'on verrait trop
De théâtres en France,
Et qu'on les verrait tous, bientôt,
Tomber en décadance.
J'ai prédit que les allumeurs
Et les tailleurs,
Décorateurs
Et fournisseurs,
En vain, aux directeurs
Porteraient leur mémoire,
Et jamais, non, jamais, on n'a voulu me croire!

Même air.

J'ai prédit que plus d'un mari....

Mad. TRIMESTRE, *l'interrompant.*

Arrêtez, mademoiselle, en voilà bien assez pour une fois.

CASSANDRE.

Elle devient folle... Gilles-Probus, donnez-lui la main et conduisez-là dans sa loge; moi, je vais donner des ordres pour le souper.

(*Gilles donne la main à Colombine et l'emmène sans rien dire; tous sortent, excepté madame Trimestre.*)

SCENE VIII.

MAD. TRIMESTRE, *seule.*

LE voilà donc arrivé, ce mari que nous n'attendions plus.. Que vais-je faire d'Arlequin? que deviendra mon faux Principe !... Cassandre sera toujours sur nos talons.

Air : *Vaudeville de oui et non.*

Pour lui dérober notre amour,
Quel embaras sera le nôtre !
Mentir deux ou trois fois par jour
Je le pourrais tout comme une autre ;
Mais à manquer de loyauté,
Me voir sans cesse condamnée !
Ah ! j'aime trop la vérité
Pour mentir toute la journée.

SCENE IX.

MAD. TRIMESTRE, GILLES-PROBUS.

MAD. TRIMESTRE.

TE voilà ! dis-moi bien vîte si le jeune homme en question est en sûreté !

GILLES.

Très-en sûreté, car ton mari vient de l'enfermer dans le magasin.

MAD. TRIMESTRE.

Dans le magasin ! c'est toi qui m'as trahie.

GILLES.

Moi ! te trahir ! moi ! brouiller ton ménage !... Ah !

» j'ai, comme dit cet autre, outre mes beaux discours,
» Toujours à ton service, un reste de vieux jours.

MAD. TRIMESTRE.

Eh ! garde tes vieux jours, et dis-moi ce que mon mari va faire de son prisonnier?

GILLES.

Il va l'interroger.

MAD. TRIMESTRE.

Il a donc des soupçons ?

GILLES.

Dame ! un homme qui se cache....

MAD. TRIMESTRE.

C'est vrai ; voici Cassandre, je me sauve.

» Toi, de leur entretien, tu m'apprendras l issue,
» Si Cassandre se fâche, et si ma flamme est sue.

(*Elle sort.*)

GILLES.

Si sa flamme est sue !...

SCENE X.

CASSANDRE, GILLES-PROBUS.

CASSANDRE.

Enfin, nous sommes seuls, et tu vas me parler à cœur ouvert.

GILLES.

Pourquoi ?

CASSANDRE.

Ma femme m'a reçu bien froidement.

GILLES.

Ça ne me regarde pas.

CASSANDRE.

Sais-tu quel est cet étranger qui se cachait dans le magasin, où j'ai si bien fait de l'enfermer ; est-il de la troupe ?

GILLES.

Non, c'est un amateur.

CASSANDRE.

Pourquoi n'est-il pas venu au devant de moi ?

GILLES.

Il tenait compagnie à ta femme.

CASSADRE.

Ah ! ah !... ça me fait penser à une chose.

Air : *Que le sultan Saladin.*

Ma femme, avant mon départ,
N'a pas fait le moindre écart :
Mais pendant ma longue absence,
Réponds-tu de sa constance ?

GILLES.

Moi, je ne réponds de rien,

CASSANDRE.

De rien !

GILLES.

De rien.

CASSANDRE.

C'est une femme de bien...

GILLES.

Et qui jamais ne s'émancipe
Qu'avec principe.

CASSANDRE.

Quel est ce Principe ?

GILLES.

C'est ce jeune homme en question, qui s'appelle comme ça... On vous l'amène.

CASSANDRE.

Sur quoi vais-je l'interroger ?

GILLES.

Parbleu ! sur ce que vous voudrez... Asseyez-vous-là, vous serez plus à votre aise.

(*Il lui présente un fauteuil.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, *conduit par deux garçons de théâtres.*

CASSANDRE, *assis.*

APPROCHE, et n'aie pas peur ; comment t'appelles-tu ?

ARLEQUIN.

Principe.

CASSANDRE.

Tu n'as pas d'autre nom ?

ARLEQUIN.

Non.

CASSANDRE.

Quel est ton état ?

ARLEQUIN.

Le tien.

CASSANDRE.

Ton pays quel est-il ?

ARLEQUIN.

L'Europe est ma patrie,
Mes frères m'ont chassé du théâtre de Brie,
Ta femme a bien voulu me recevoir chez toi,
Et n'a pas craint d'avoir quelques bontés pour moi.

Tu sais tout.

CASSANDRE.

Est-ce bien vrai, ce que tu dis-là ?

ARLEQUIN.

Très-vrai.

CASSANDRE.

Tant mieux, car je n'aime pas les menteurs... Monsieur, je vous demande bien pardon de toutes mes questions ; mais puisque vous êtes du métier, vous savez qu'un directeur de spectacle a des précautions à prendre...

ARLEQUIN.

As-tu d'autres questions à me faire ?

CASSANDRE.

Ma foi non.

GILLES.

Mais, monsieur l'étranger, quand on n'a pas de mauvais dessein, on ne se cache pas.

CASSANDRE.

C'est vrai.

GILLES.

On ne change pas de visage, on n'a pas cette pâleur..

CASSANDRE.

C'est encore vrai.

GILLES.

On ne parait pas devant son juge, avec des armes.

CASSANDRE.

Non, jamais.

ARLEQUIN.

Pourquoi me les a-t-on laissées ?

CASSANDRE.

En effet ! pourquoi les lui a-t-on laissées ?

ARLEQUIN.

Ah ! je n'y tiens pas... pour l'usage que j'en veux faire...

GILLES.

Rends.

ARLEQUIN.

Prends.

CASSANDRE, *saisissant la batte.*

» Ciel un sabre de bois ! c'est ce sabre odieux,
» Dont jadis Dominique a frapé mes ayeux,

C'est Arlequin.

ARLEQUIN.

Qui !

CASSANDRE.

Toi.

GILLES.

Lui !

CASSANDRE.

Air : *Mon cousin l'allure.*

Corbleu ! c'est Arlequin,
Mon cousin,
Voilà bien son armure.

ARLEQUIN.

Oui, tu vois Arlequin,
Ton cousin,
C'est assez d'imposture,
Mon cousin,
Tu vois Arlequin,

Taquin,
Lutin,
Mutin,
C'est de ton cousin
L'allure.

CASSANDRE.

Et tu comptes rester ici?

ARLEQUIN.

Je m'en flatte.

CASSANDRE.

As-tu donc oublié les crimes des Arlequins envers les Cassandres?

ARLEQUIN.

Oh! les crimes...

CASSANDRE.

Regarde... ils sont écrits sur toutes nos coulisses.

(*Il montre le côté d'Arlequin Afficheur.*)

C'est-là que pour monter chez une demoiselle,
Un Maudit Arlequin m'a fait tenir l'échelle.

(*Le côté de Colombine Mannequin.*)

C'est en ces lieux, c'est-là qu'un perfide Arlequin,
M'a fait causer une heure avec un mannequin.

(*Le milieu de la Scène.*)

Pour entendre un concert dont on fesait l'éloge,
C'est-là que me donnant un paravent pour loge,
Un infâme Arlequin, m'a, j'en frémis d'effroi,
Conduit à l'opéra, sans sortir de chez moi.

GILLES.

Ah! mon dieu oui. J'ai vu tout ça.

CASSANDRE.

» Jamais crimes suivis de tels amas d'horreurs,
» Ont-ils mieux signalé les humaines fureurs.

GILLES.

Je ne le crois pas.

ARLEQUIN.

Mais, moi, quels sont mes torts?

CASSANDRE.

Ta naissance; tous les Arlequins sont des traîtres.

ARLEQUIN.

Tous les Cassandres sont des imbéciles.

CASSANDRE.

Là, vous l'entendez... mais, je ne souffrirai pas...

ARLEQUIN.

Qu'ordonne ta vengeance?

CASSANDRE.

Que tu t'en ailles.

ARLEQUIN.

Où?

CASSANDRE.

Ça m'est égal.

ARLEQUIN.

Quand ?

CASSANDRE.

» Demain, loin du théâtre, il faut porter tes pas,

ARLEQUIN.

» Quand tu seras couché, tu ne m'y verras pas.

CASSANDRE.

A la bonne heure... sans adieu. (*Il sort.*) Gilles, allons souper.

ARLEQUIN, *dès qu'ils sont sortis.*

Qu'il est donc bête de me donner jusqu'à demain ?

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, MAD. TRIMESTRE.

Mad. TRIMESTRE.

EH ! bien, l'interrogatoire a été long.

ARLEQUIN.

Nos affaires vont mal.

Mad. TRIMESTRE.

Que t'a dit mon mari ?

ARLEQUIN.

Des sottises.

Mad. TRIMESTRE.

Et tu lui as répondu ?

ARLEQUIN.

Des injures.

Mad. TRIMESTRE.

Eh ! puis ?

ARLEQUIN.

Adieu.

Mad. TRIMESTRE.

Adieu !

ARLEQUIN.

Il me chasse, je pars.

Mad. TRIMESTRE.

Et moi, je te suis.

ARLEQUIN.

Tu me suis... et qu'en dira-t-on ?

Mad. TRIMETRE.

Il y a long-tems que je moque du qu'en dira-t-on, cela tient de famille, et si tu m'aimes véritablement...

ARLEQUIN.

Air : *Servantes quittez.*

Tu sais bien que de tes appas,
Mon cœur est idolâtre.
Mad. TRIMESTRE.
Eh ! bien donc, à suivre tes pas
Le mien s'opiniâtre.
ARLEQUIN.
Allons, je cède à tes souhaits,
Et je t'emmène pour jamais,
Si tu peux, avec tes attraits,
Emporter le théâtre.

Mad. TRIMESTRE.

Que ne le puis-je ?

ARLEQUIN.

Sans cela, que ferais-je de toi ? je n'ai pas le sou.

Mad. TRIMESTRE.

C'est vrai... mais n'y aurait-il pas quelque moyen de nous soustraire ?...

ARLEQUIN.

Il n'en est qu'un.

Mad. TRIMESTRE.

Lequel ?

ARLEQUIN.

Effrayant.

Mad. TRIMESTRE.

Parle.

ARLEQUIN.

Horrible.

Mad. TRIMESTRE.

Et certain ?

ARLEQUIN.

Trop certain.

Mad. TRIMESTRE.

C'est bon.

ARLEQUIN.

Frémis.

Mad. TRIMESTRE.

Je frémis, après.

ARLEQUIN.

Air : *D'une abeille toujours chérie.*

De Cassandre, j'aurais envie,
D'être, en tout point, le successeur :
Tu sais que par un bail à vie,
Du théâtre il est possesseur :
Son vain titre pour ma furie,
N'est pas un grand épouvantail,
Je veux bien lui laisser la vie,
Mais je veux lui prendre son bail.

Mad. TRIMESTRE.

Juste ciel ! le voler !

ARLEQUIN.

Eh ! bien, ne le vole pas, attens qu'il ait découvert notre amour, qu'il ait divorcé avec toi, pour épouser cette Colombine-Cassandre, qu'il n'a enlevée que pour la mettre à ta place.

Mad. TRIMESTRE.

A ma place ! quelle lumière affreuse !

Air : *L'Amour veut que l'on soit téméraire.*

Ainsi donc, suivi d'une étrangère,
Il vient en ces lieux
Et sous mes yeux
Le téméraire !
Pour donner a cette aventurière,
Les droits et le nom,
De maitresse de la maison,
Et j'aurais assez peu de courage,
Pour voir, froidement,
Paisiblement,
Un tel outrage !
Je verrais prendre, dans mon ménage,
Un ton que la loi,
Défend à tout autre que moi !
Ah ! plutôt,
Au gré de ma colère,
Plutôt, s'il le faut,
Que de la haut,
Notre tonnerre,
Détruisant et loges et parterre,
Nous écrase tous,
Oui tous,
Et toi-même avec nous.

ARLEQUIN.

Eh ! bien, il faut nous débarasser de Cassandre.

Mad. TRIMESTRE.

Comment ?

ARLEQUIN.

En l'envoyant...

Mad. TRIMESTRE.

Où ?

ARLEQUIN.

Aux Champs-Elysées.

Mad. TRIMESTRE.

Ah ! dieux !

ARLEQUIN.

Finir ses jours dans ta petite maison de l'Allée des Veuves.

Mad. TRIMESTRE.

Ah! bon cela.

ARLEQUIN.

Mais, avant tout, il faut s'emparer du bail de cette salle : ce papier, où le tient-il?

Mad. TRIMESTRE.

Dans son porte-feuille.

ARLEQUIN.

Et le porte-feuille?

Mad. TRIMESTRE.

Le jour, dans sa poche, et la nuit, sous son chevet.

ARLEQUIN.

Eh! bien, cette nuit même...

Mad. TRIMESTRE.

Et quelle main?...

ARLEQUIN.

La mienne... ou la tienne.

Mad. TRIMESTRE.

C'est dit... on vient, va encore te cacher.

ARLEQUIN.

J'y songeais. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

MAD. TRIMESTRE, CASSANDRE.

Mad. TRIMESTRE.

TIENS! c'est mon mari... il vient toujours au bon moment.

CASSANDRE.

Pourquoi donc, ma bonne amie, n'es-tu pas venue souper? Un peu de migraine? bah! j'aurais bu à ta santé, tu aurais bu à la mienne, nous aurions chanté la petite chanson.

Mad. TRIMESTRE, *à part.*

Qu'il est bon homme! j'ai envie de me repentir.

CASSANDRE.

Je suis si content, quand je trinque avec toi.

Mad. TRIMESTRE.

Tu ne sais pas, il faut que je me jette à tes genoux!

CASSANDRE.

Pourquoi donc?

Mad. TRIMESTRE, *s'y mettant.*

Pour te dire...

CASSANDRE.

Lève-toi... dis moi ça debout.

Mad. TRIMESTRE.

C'est que tu sauras, mon bon ami...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, COLOMBINE, MODESTE, GILLES.

COLOMBINE.

Qui me demande en ces lieux ?

Mad. TRIMESTRE.

Personne. Sans cette bavarde-là, nous allions nous raccommoder.

CASSANDRE.

Que venez-vous faire ici ?

COLOMBINE.

Des prédictions.

CASSANDRE.

Je n'en veux point.

COLOMBINE.

Et moi, j'en veux faire.

CASSANDRE.

Faites donc, puisque ça vous amuse...

COLOMBINE.

Air : *Jardinier ne vois-tu pas.*

Cassandre ne vois tu pas
Que ta femme...

Mad. TRIMESTRE.

Tais-toi, mauvaise langue...

CASSANDRE.

Elle est toujours folle.

COLOMBINE.

Air : *Du vaudeville de la Belle Fermière.*

Je te parle pour ton bien,
Et tu me crois dans le délire,
Mais puisque tu ne vois rien,
Tu me forces de tout prédire.
Ce qu'on voit dans ta maison,
Me rappelle Agamemnon,
Femme trompeuse, amant fripon,
Mari sans énergie,
Tout comme dans la tragédie,
On joue ici la comédie.

CASSANDRE.

Que veut-elle dire ?

GILLES.

Je m'en doute.

COLOMBINE, *à Cassandre.*

Air : *Monsieur l'abbé où allez-vous ?*

Votre femme a beaucoup d'appas,
Pourtant, Cassandre, n'allez pas,
Auprès de cette belle....

CASSANDRE.

Eh bien !

COLOMBINE.

Cette nuit sans chandelle...
Vous m'entendez bien.

Mad. TRIMESTRE.

J'espère que non.

CASSANDRE.

Sûrement, mais j'aimerais autant qu'elle parlât d'autre chose.

Mad. TRIMESTRE.

Je vais l'emmener. Allons, mademoiselle, il se fait tard, il est tems de vous retirer dans votre chambre.

COLOMBINE, *à Cassandre.*

Tout ce que je dis est donc inutile ?

CASSANDRE.

Très-inutile.

COLOMBINE, *lui touchant le front.*

Tu ès bien digne de ce qui t'arrive.

Mad. TRIMESTRE, *l'emmenant.*

Allons, allons. (*elles sortent.*)

SCÈNE XV.

CASSANDRE, MODESTE, GILLES.

MODESTE.

ELLE est drôle, cette demoiselle Colombine-Cassandre.

(*Ici l'on fait la nuit.*)

CASSANDRE.

Dis-moi donc, Gilles-Probus, toi qui ès un garçon d'esprit, que penses-tu de toutes ces prédictions-là ?

GILLES.

Ma foi ! ta femme, ou votre femme est une bien honnête femme ; mais je crois qu'à ta place, où à votre place, je ne serais pas tranquille.

CASSANDRE.

Et moi, je le suis.

GILLES.

Cet Arlequin déguisé...

CASSANDRE.

Il part demain...

GILLES.

Oui, mais d'ici à demain...

MODESTE.

Est-ce que quelqu'un veut te chagriner, mon petit papa !

CASSANDRE.

Non, mon ami, ce cher enfant! comme il est gentil, pour son âge! aussi va...

Air : *Vaudevile du printems.*

Mon cher Modeste, pour t'instruire
Je ne perdrai pas un moment :
C'est moi qui vais t'apprendre à lire,
Je remplacerai ta maman.
Sur moi seul, il faut que tu comptes,
Nuit et jour, je te soignerai :
Le jour, je te ferai des contes,
Et la nuit, je t'endormirai.

MODESTE, *baillant.*

Eh bien, tout de suite, papa.

CASSANDRE.

Soit.

Air : *O ma tendre musette !*

Plus d'un autre, à ma place,
N'irait pas se coucher,
Mais rien, quoique l'on fasse,
Ne peut m'en empêcher,
Pour moi, c'est une fête,
Après un lustre entier,
De reposer ma tête
Sur mon propre oreiller.

GILLES.

Quoi! sérieusement, vous allez vous coucher ?

CASSANDRE.

Oui.

GILLES.

Tout seul ?

CASSANDRE.

Tout seul.

GILLES.

Tout seul!

CASSANDRE.

O mon dieu! tout seul... moi, dans ma chambre, et mon fils dans son cabinet.

MODESTE.

Bon soir, Gilles.

GILLES.

Bon soir... Celui-là, est-il assez Cassandre?

SCÈNE XVI.

GILLES-PROBUS, MAD. TRIMESTRE.

GILLES, *allant à madame Trimestre.*

MADAME...

Mad. TRIMESTRE.

Que me veux-tu? va, sors, laisse-moi.

GILLES.

Je te laisse, et je vais aussi me coucher. (*il sort.*)

SCENE XVII.

MAD. TRIMESTRE, *seule.*

ME voilà seule... et l'autre ne revient pas m'encourager!.. Je n'en serais pas étonné; il n'est pas plus brave qu'il ne faut... il parle beaucoup, il parle bien, mais, il n'agit pas... Si je savais qu'il voulut me laisser-là, j'irais trouver mon mari... ma foi, oui; allons... mais, la peur me prend.

Air : *En jupon court.*

Voyez donc quel est ma bêtise,
Je n'ôse aborder son chevet,
Et cependant, je m'étais mise
En jupon court, en blanc corset.

Mais qui marche dans l'ombre!.. Si j'en crois mon oreille, c'est Arlequin.

SCENE XVIII.

MAD. TRIMESTRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

OUI, c'est moi... As-tu le bail?

Mad. TRIMESTRE.

Pas encore, je t'attends...

ARLEQUIN.

Nous étions pourtant convenus...

Mad. TRIMESTRE.

Oui, mais j'ai réfléchi; il vaut mieux que ce soit toi.

ARLEQUIN.

Moi! ah bien oui.

Air : *Vaudeville de l'île des femmes.*

Si j'allais être, par malheur,
Entendu de monsieur Cassandre !
Il me prendrait pour un voleur.

Mad. TRIMESTRE.

Sois sûr qu'il ne pourra t'entendre :
Dès qu'il commence à sommeiller,
Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
Rien ne saurait le réveiller,
Je sais cela mieux que personne.

ARLEQUIN.

Tu sais ce que tu fais ; mais, moi, je sais que je n'irai pas.

Mad. TRIMESTRE.

Quoi ! tu veux absolument ?...

ARLEQUIN.

Oui, je le veux, et je ne conçois pas pourquoi tu balances.

Mad. TRIMESTRE.

Tu ne le conçois pas !

ARLEQUIN.

Du tout.

Mad. TRIMESTRE.

Air : *Quand Vénus sortit de l'onde.*

Dieu ! quelle femme perfide,
Prenant le diable pour guide,
Pourrait abuser ainsi
Du sommeil de son mari !
Une femme être parjure,
Et parjure à ce point-là !
L'amour ainsi QU'LA NATURE
Ne l'ont pas faite pour ça.

ARLEQUIN, *faisant un pas pour s'en aller.*

Allons, il faut encore que je me recache.

Mad. TRIMESTRE.

Attends donc... tu ne songes qu'à te cacher.

ARLEQUIN.

Tant que tu n'auras pas le bail du théâtre...

Mad. TRIMESTRE.

Mais, dame, c'est que...

ARLEQUIN.

Allons, ma bonne amie, un peu de complaisance.

Air : *Tandis que tout sommeille.*

Moi, j'ai la main trop lourde
La tienne vaudra mieux :
Le tems est précieux,
Prends ma lanterne sourde ;

COLOMBINE.

Vivez heureux, moi, de ce pas
Je retourne dans ma famille,
Et si l'on ne m'épouse pas
Je prédis que je mourrai fille.

ARLEQUIN.

Ne mourez pas, voilà ma main,
Avec plaisir je vous la donne :
Croyez que jamais Arlequin
N'a voulu la mort de personne.

CHŒUR.

Croyez, etc.

Mad. TRIMESTRE.

Quand deux actrices font plaisir,
Censeurs, quel débat est le vôtre,
Entre les deux, pourquoi choisir ?
Vouloir immoler l'une à l'autre,
Moi, j'aime à les voir chaque jour,
Du goût, disputer la couronne,
Je les applaudis tour-à-tour,
Je ne veux la mort de personne.

CHŒUR.

Je les applaudis, etc.

ARLEQUIN, *au Public.*

Nous voudrions, et pour raison,
Voir vivre notre parodie,
Mais de tuer Agamemnon,
Nous n'avons pas la folle envie.
Le Vaudeville est né mordant,
Et dans les couplets qu'il fredonne
Il pince, il pique, et cependant
Il ne veut la mort de personne.

CHŒUR.

Il pince, etc.

FIN.

On trouve, chez le même Libraire, un assortiment de Pièces de Théâtres, tant anciennes que modernes, ainsi que tout ce qui concerne la librairie ; on abonne à tous les journaux, ainsi qu'au mois et au volume pour la lecture ; on fait aussi des Envois dans les départemens.

*De l'*Impr. de MB. DEVERGNE, rue S. Denis, N°. 155.

Chazet, Antoine René [illegible]

LA REVUE DE L'AN ONZE,

OU

QUEL EST LE PLUS MALHEUREUX?

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Par M. CHAZET.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, ~~au mois de Nivôse~~ le 11 an 12.

Prix, 1 franc 25 centimes.

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH-BARBA, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XII. — (1804.)

PERSONNAGES.

FÉLICITÉ.	Mlle. *Arsène.*
DUVAL.	*Carpentier.*
DUPONT.	*Lenoble.*

La scène se passe à Paris, dans un salon de Dupont.

LA REVUE DE L'AN ONZE,

OU

QUEL EST LE PLUS MALHEUREUX?

SCÈNE PREMIERE.

FÉLICITÉ, DUVAL.

FÉLICITÉ.

Je marierai ma fille à l'homme qui aura été le plus malheureux de cette année.

DUVAL.

Je l'ai bien entendu... Mais pourquoi l'an onze plutôt qu'un autre?

FÉLICITÉ.

Je ne sais.

DUVAL.

Air : *C'est le meilleur homme du monde.*

Je ne comprends rien à ce choix ;
Ton père, puisqu'il nous sépare,
Pouvait en l'an deux, en l'an trois,
Concevoir ce projet bizarre.

FÉLICITÉ.

Que dis-tu! dans ces tems affreux,
J'aurais eu, cherchant à la ronde,
Pour prendre le plus malheureux,
A choisir parmi trop de monde.

DUVAL.

Ta sœur fut mariée au plus heureux.

FÉLICITÉ.

Qui était ton frère; tu as les mêmes talens, les mêmes moyens.

DUVAL.

Oui, mais la question est bien différente.

FÉLICITÉ.

Tant mieux, nous aurons d'autres résultats : j'entends mon père.

SCENE II.

DUVAL, FÉLICITÉ, DUPONT.

DUPONT.

Eh bien, mon cher Duval, as-tu réfléchi à ce que je t'ai dit?

DUVAL.

Quoi, monsieur, vous persistez!

DUPONT.

Oui ? mon ami ; quoique tu aies fait depuis long-tems prospérer mon magasin de draps, quoique tu sois mon premier commis, je persiste dans mes projets.

DUVAL.

Et c'est au plus malheureux que vous destinez votre fille ?

DUPONT.

Oui sans doute, pour qu'il ne le soit plus.

DUVAL.

Et vous avez publié votre résolution.

DUPONT.

Dans toutes les feuilles.

DUVAL.

Vous allez donc voir accourir chez vous tous les infortunés, ou qui prétendront l'être.

DUPONT.

Loin que ce spectacle m'effraye, il me plait d'avance. Si les malheurs de ceux qui viendront sont reels, je les partagerai ; s'ils sont imaginaires, ma foi, j'en rirai.

DUVAL.

Mais, monsieur, songez-vous au danger auquel vous exposez votre fille ?

DUPONT.

Air : *Le maître d'école.*

Pour le bonheur de ma famille,
A celui qui fut plus heureux,
En l'an six, j'ai donné ma fille,
Mais mon choix fut long-tems douteux.
De cet exemple, on le soupçonne,
Ici je veux te préserver :
Au plus malheureux je te donne ;
C'est bien plus facile à trouver.

DUVAL.

Vous êtes donc bien décidé ; à moins d'avoir eu un malheur constant l'année derniere, on ne peut prétendre à la main de mademoiselle.

DUPONT.

Oui, et c'est le dernier jour ; aussi dès aujourd'hui le concours est ouvert.

FÉLICITÉ.

Dès aujourd'hui !

DUPONT.

Air : *De la Chimene.* (Contredanse).

C'est bientôt que la lutte commence,
Les rivaux vont tous être en présence,

Leur malheur est leur seule espérance,
Ils feront valoir, je crois,
Leurs droits.
Sur les rangs va te placer de même.

DUVAL.

Non, non, tout s'oppose à mes vœux.
Quand on voit souvent celle qu'on aime,
Peut-on se dire malheureux !

DUPONT. C'est bientôt. DUVAL. FELICITE.

Dieu d'amour, j'implore ta puissance,
Dans mon cœur ranime l'espérance,
Seul tu peux, en prenant la balance,
Faire triompher, je crois,
Nos droits.

DUVAL.

De mon sort que ne suis-je le maître.

DUPONT.

N'est pas malheureux qui veut.

DUVAL.

Si du moins je pouvais le paraître.

FELICITE.

Quand on le désire, on le peut.

DUPONT. C'est bientôt, etc. DUVAL, FELICITE. Dieu d'amour, etc.

SCENE III.

DUPONT, FÉLICITÉ.

DUPONT.

Eh bien ! tu le vois sortir sans te désespérer. Il te quitte à jamais, et tu n'es pas plus émue.

FÉLICITÉ.

Je serais tentée d'en rire.

DUPONT.

Quoi ! tu penserais que ma résolution ?

FÉLICITÉ.

N'est qu'un jeu : vous reprochez à Duval d'être un peu optimiste, et vous voulez prouver qu'il existe des malheureux qui méritent qu'on s'en occupe, et qui, par la pitié qu'ils inspirent, peuvent porter ombrage aux plus heureux : ce projet est louable, et s'il le faut, je vous seconderai.

DUPONT.

Elle ma deviné.... Non, mademoiselle, ce n'est pas un jeu.

Air : *Je fais payer :*

La fortune me favorise,
Je n'ai qu'à me louer du sort ;
Faire du bien est ma devise,
Un malheureux n'a jamais tort :
Avec plaisir je lui propose
Ta main, ton cœur et mon argent.
Le bonheur est la seule chose
Que l'on double en la partageant.

FÉLICITÉ.

J'entends du bruit, ma présence vous gênerait, je me retire.

DUPONT.

Je te rappellerai.

SCÈNE IV.

DUPONT, DUVAL.

DUVAL.

Bonjour, signor.

DUPONT.

Pardon; je ne vous entends pas.

DUVAL.

Je vous dis bonjour.

DUPONT.

Ne pourriez-vous pas parler un peu plus haut?

DUVAL.

Je vais faire mes efforts, mais cela m'est difficile, je suis fort enrhumé, je vous dirai *perché*.

DUPONT.

Seriez-vous?

DUVAL.

Le plus malheureux du monde.

DUPONT.

J'entends, vous voulez épouser ma fille!

DUVAL.

E vero.

DUPONT.

Mais, vous n'êtes pas français!

DUVAL.

Je suis né sous le beau ciel de l'Italie, dans le berceau de la littérature.

DUPONT.

Air: *Dans ce salon, où du Poussin.*

C'est de votre pays vanté
Que nous vient l'épigramme folle.

DUVAL.

L'antithèse au trait brillanté.

DUPONT.

La pointe et son clinquant frivole;
Mais aujourd'hui vos concettis
Se sont fondus avec les nôtres,
Et l'on en fait tant à Paris,
Que l'on n'a plus besoin des vôtres.

DUVAL.

C'est possible, mais vous savez qu'un nom en I est d'une grande ressource pour obtenir la préférence.

DUPONT.

Un nom!

DUVAL.

Air : *En quatre mots.*

Le nom, Signor, fait beaucoup à Paris:
Aux noms on attache du prix,
N'en soyez pas surpris;
Sur-tout de ceux d'Italie,
Le nombre se multiplie
A l'infini.
Camparelli,
Garchi,
Ruggieri,
Velloni,
Tortoni,
Tivoli,
Frascati;
Pour briller en ce pays-ci,
Vivent les noms en I.

DUPONT.

Mais le théâtre de l'opéra Buffa n'est pas un nom en I.

DUVAL.

Il ne lui manque que cela pour réussir.

DUPONT.

Il lui faudrait bien encore quelque chose.

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

A ce théâtre l'harmonie
Nous ravit par ses doux accens;
Si la musique a du génie,
Les paroles ont peu de sens:
Notre esprit, comme notre oreille,
Est le jouet d'un double effort,
Et le poëme nous endort
Quand la musique nous éveille.

DUVAL.

Vous avez beau dire, nul n'est prophète en son pays, rien de plus heureux que certains noms.

DUPONT.

En ce cas le vôtre est un bonheur, et un titre d'exclusion.

DUVAL.

Par combien d'accidens n'ai-je pas racheté cet avantage? ô providença, tu aurais dû créer un élément pour moi, car aucun de ceux qui existent, ne me convient.

DUPONT.

Que me dites vous là? aucun élément!

DUVAL.

Ni lou feu, ni l'eau, ni l'air, ni la terre.

DUPONT.

Quoi la terre!

DUVAL.

Je ne saurais m'y tenir : un ascendant irrésistible me porte toujours vers le firmament : j'ai la manie des enlèvemens.

DUPONT.

Je tremble pour ma fille.

DUVAL.

Je suis aéronaute.

DUPONT.

Ah ! ah ! ah !

DUVAL.

Vous riez des aéronautes...

Air : *On compterait les diamans.*

C'est à bon droit qu'ils sont cités,
Puisque dans leur vol téméraire,
En moins de rien ils sont portés
Jusques au séjour du tonnerre ;
Dans les plaines du firmament,
Affranchis des communes règles,
Ils fixent le soleil...

DUPONT.

Pourtant,
Quelques-uns ne sont pas des aigles.

DUVAL.

Tous les journaux ont parlé de mon voyage aérien.

DUPONT.

Racontez-le moi, je vous prie, car les détails m'ont échappé.

DUVAL.

Volontiers : depuis quinze jours j'avais annoncé une expérience nouvelle.....

Air : *Ah que je sens d'impatience.*

Enfin, brûlant d'impatience
Du public je remplis le vœu ;
Près de la lune je m'élance,
Et je la vois couleur de feu.
Au plus haut de l'espace,
Un froid mortel me glace,
Je tombe sans efforts,
Et je m'endors.
Bientôt je crois dans un nuage,
Entendre éclater un grand bruit,
Tremblant, interdit,
Je sors de mon lit,
Je crois être en l'air,
Je suis dans la mer ;
Je jette mon lest,
Je monte vers l'est,
Je me crois bien là,
Mais malgré cela.....

Bientôt je retombe dans l'eau.

DUPONT.

Pourquoi vous étiez-vous élevé ?

DUVAL.

Signor, il le fallait. J'avais déjà remis trois fois mon ascension. Le public m'attendait, je me suis donc immolé, mais je disais dans ce moment :

Voyage, voyage (bis),
Dans les airs qui voudra.

DUPONT.

Avez-vous remarqué quelque phénomène ?

DUVAL.

Un très-grand, c'est que j'en suis réchappé.

DUPONT.

Voilà de ces aventures peu communes, mais ma foi, un homme qui a tant d'élémens contraires, devrait craindre le mariage.

DUVAL.

Ah ! signor ! c'est de tous les élémens, le plus pacifique.

DUPONT.

Oui, mais votre femme, mais ma fille ?

DUVAL.

Air : *Ballet des Pierrots.*

Votre frayeur est naturelle,
Mais je saurai l'en préserver :
Tant que vous voudrez avec elle,
Moi, je saurai vous enlever ;
Entre la terre et le ciel, comme,
Moi, j'occupe un juste milieu,
Elle épousera plus qu'un homme.

DUPONT.

Elle n'est pas digne d'un dieu.

DUVAL.

Signor la riverisco. (*Il salue, fait une fausse sortie, puis il revient,*) Ah ! signor ! ecco un morceau del ballon qui m'a été si funeste, veuillez le presenter à la signora votre fille, ce sera son présent de noces. (*Il sort.*)

SCENE V.

DUPONT, *seul.*

Monsieur, monsieur, remportez votre échantillon ; vous voulez que je le garde, eh non, c'est inutile. Il est déjà bien loin : quelle imprudence à cet homme de me laisser des preuves de sa folie : les ballons sont comme nos passions, ils ne seraient bons, que si on pouvait les gouverner.

SCENE VI.

DUPONT, DUVAL *en crocheteur ivre.*

DUVAL.

N'est-ce pas ici le gard meuble?

DUPONT.

Il veut dire le magasin.

DUVAL.

Garde-meuble, ou magasin, qu'est-ce que çà fait, pourvu que ce soit monsieur Dupont.

DUPONT.

C'est moi, que lui veux-tu, mon ami?

DUVAL, *lui remettant une lettre.*

Dupont mon ami, voilà ce que je lui veux.

DUPONT.

Lisons. « Sur l'avis que vous avez fait publier, trois » frères infortunés qui prétendent à la main de votre fille, » ont imaginé, pour fixer sur l'un d'eux votre choix, de vous » envoyer les preuves de leur malheur en l'an onze : le por- » teur, garçon intelligent, vous donnera tous les renseigne- » mens que vous désirerez ».

DUVAL.

C'est moi qui suis le garçon intelligent.

DUPONT.

Où sont ces preuves?

DUVAL.

Dans cette boîte.

DUPONT.

Comment une boîte!

DUVAL.

Elle a suffi, çà vous étonne?

DUPONT.

Ah! bon dieu comme elle est pleine!

DUVAL.

Et joliment garnie : D'abord le tableau d'un peintre qui a consumé six mois de veilles à travailler pour l'exposition de l'an onze : elle n'a pas eu lieu.

DUPONT.

C'est un malheur, mais si son tableau est bon, il n'a pas besoin d'exposition.

DUVAL.

C'est çà papa, à bon vin, point d'enseigne : voici un paquet de modes passées de mode, restées en magasin.

DUPONT.

Un chapeau à la russe.

DUVAL.

N'est-ce pas que cela va bien?

DUPONT.

Quelle caricature ?

DUVAL.

Que voulez-vous ?

DUPONT.

Ensuite.

DUVAL.

Voici le rudiment d'une langue française inventée dans l'an onze, et que son auteur voudrait rendre universelle.

DUPONT.

Encore une langue morte.

DUVAL.

Air : *De la Croisée.*

De termes nouveaux, mais peu clairs,
L'auteur composant sa harangue,
Veut que bientôt dans l'univers,
Tout le monde parle sa langue.

DUPONT.

Bon, mais avant de se mêler
D'enseigner la sienne à la ronde,
Il devrait apprendre à parler
Celle de tout le monde.

DUVAL.

Ça viendra peuz-à-peuz. Extrait de la Mégalantropogénésie, autrement l'art de faire des grands hommes.

DUPONT.

En france, ce n'est point l'art, c'est la nature qui les fait, et l'exemple qui les reproduit.

DUVAL.

La correspondance des énigmes.

DUPONT.

Le prix n'en est jamais le mot.

DUVAL.

La critique du poëme des Géorgiques.

DUPONT.

Ah ! bon dieu !

DUVAL.

Dissertation sur les pierres que l'on dit tombées de la lune.

DUPONT.

Est-ce que la lune ne se lasse pas d'en envoyer ?

DUVAL.

Air : *Voilà bien ces lâches Mortels.* (De Sterne.)

Mais c'est un miracle, je crois,

DUPONT.

Non, non, ce n'est point un prestige,

A Caen, pour la première fois,
On dit qu'on a vu ce prodige.

DUVAL.

Quoi ! chez les Normands on l'a vu,
Ah ! ce mot seul me persuade,
Car sans cela, moi j'aurais cru
Que c'était une gasconnade.

DUPONT.

Ce serait possible.
Tous les écrivains de Paris
Sur la lune peuvent écrire,
Car les écrivains du pays
Ne viendront pas les contredire ;
Et puis dès long-tems parmi nous,
Nous voyons des gens peu sévères,
Faire à la lune tant de trous,
Qu'il peut bien en tomber des pierres.
Après ?

DUVAL.

Enfin l'entrepreneur des comédiens de bois, vous envoie un membre de sa troupe.

DUPONT.

Ah ! ah ! les automates de la Société Olympique.

DUVAL.

Précisément. Dans ce spectacle là on ne craignait pas les relaches par indisposition.

DUPONT.

On dit pourtant que ces comédiens n'ont pu achever leur première représentation.

DUVAL.

Effet de cabale.

Air : *Mon père était pot.*

Le directeur, par ses efforts
Et son zèle sincère,
A fait jouer mille ressorts,
Pour charmer le parterre ;
Mais tout a manqué,
Le public choqué
Contre ces bons apôtres,
Voulut par malheur
Saisir un acteur
Pour rosser tous les autres.

DUPONT.

C'eût été facheux ;... Mais c'est la boîte de Pandore que cette boîte-là.

DUVAL.

Vous dites cela, parcequ'il y a au fond le poëme de l'espérance.

DUPONT.

Je ne sais pour qui me décider.

DUVAL.

Allons, beau père, choisissez votre gendre dans tout çà; voyez que de malheureux.

DUPONT.

Par leur faute: dites que je ferai réponse. Savez-vous votre chemin ?

DUVAL.

C'est égal.

Air : *Du pas redoublé.*

Aux richesses du directeur
On voulut faire brèche,
Mais il saura, sur mon honneur,
De quel bois faire flèche;
Il ressuscitera, je crois,
Et Paris doit s'attendre
A voir les comédiens de bois
Renaître de leur cendre.

SCENE VII.

DUPONT, DUVAL, *en Financier.*

DUPONT.

Ah ! voici quelqu'un dont l'extérieur n'annonce pas un malheureux.

DUVAL.

Que l'on m'attende à ma voiture.

DUPONT.

Monsieur vient pour des emplettes ; il sera content.

Air : *Nous nous marirons Dimanche.*

J'ai du drap d'Elbœuf,
Du goût le plus neuf.
DUVAL.
Monsieur, je vous remercie.
DUPONT.
J'ai du beau Pagnon,
Vous en faut-il ?
DUVAL.
Non.
DUPONT.
J'ai du drap de Silésie,
Casimirs gris,
Et pour le prix,
Passables;
Draps de Sédan,
Fins, cependant,
Durables.
DUVAL.
Non, bien obligé.
DUPONT.
Enfin, monsieur, j'ai
Jusque aux draps imperméables.
DUVAL.
Il ne s'agit pas de cela du tout.

DUPONT.

Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite ?

DUVAL.

Laissons l'honneur, je cherche un ami.

DUPONT.

Je le suis de tous les malheureux.

DUVAL.

Vous serez le mien.

DUPONT.

Comment, monsieur, vous êtes malheureux !

DUVAL.

Horriblement.

DUPONT.

Ah ! mon dieu ! monsieur. Auriez-vous à regretter la perte de quelque parent ?

DUVAL.

On ne meurt pas dans ma famille, je suis le plus malade.

DUPONT.

Vous êtes marié et votre femme....

DUVAL.

Je suis garçon.

DUPONT.

Vous occupez peut-être quelque place importante ?

DUVAL.

Je dispose de plusieurs, et n'en occupe point.

DUPONT.

Ah ! je vois ce que c'est, vous êtes riche, et vous craignez une banqueroute.

DUVAL.

J'ai cent mille francs de rente au soleil, qui ne doivent pas un sou à qui que ce soit.

DUPONT.

Air : *Contredanse de l'Enfantine.*

En deux mots, alors dites-moi
La cause de votre infortune.

DUVAL

Ah ! j'en ai mille pour une.

DUPONT

Une suffira, je crois.

DUVAL

Quand je puis jouir de tout,
Tout m'inspire le dégoût ;
Envain ma vue incertaine
De tous côtés se promène,
Rien n'a pour moi des appas,
En un mot, de tout je suis las.

DUPONT

Mais le jeu...

DUVAL

M'amuse fort peu ;

DUPONT

Mais les opéras...

DUVAL

Ne m'amusent pas.

DUPONT

Mais au moins le bal....

DUVAL

Je danse très-mal.

DUPONT

La société..

DUVAL

N'a plus bon ton, ni gaîté.

DUPONT.

Vous ne devriez pas être malheureux, aujourd'hui que l'on achète tant de choses.

Air : *Il ne met point de différence* (Fanchon).

On achète de l'importance,
Et l'on achète du crédit ;
On achète de la science,
Et l'on achète de l'esprit.
On achète aussi l'industrie,
On achète jusqu'aux plaisirs.

DUVAL

Monsieur, dites-moi, je vous prie,
Où l'on achète les désirs.

DUPONT.

Je n'en sais rien, mais pour bien des gens, l'or est la clef du bonheur.

DUVAL.

Eh bien, monsieur, chez moi, cette clef là n'ouvre pas.

DUPONT.

C'est peut-être votre faute.

DUVAL.

Au milieu de mes biens, je pense à la mort.

DUPONT.

Pensez à vivre.

DUVAL.

Cette crainte m'empêche de jouir du présent.

DUPONT.

Monsieur est-il philosophe ?

DUVAL.

Et non, monsieur, je suis financier.

DUPONT.

C'est différent.

DUVAL.

J'ai un hotel, des chevaux, des meubles d'un grand prix, un bon cuisinier.

DUPONT.

Beaucoup d'amis !

DUVAL.

Et même des maîtresses, et n'en suis que plus malheureux.

DUPONT.

Lisez.

DUVAL.

Cela ne m'a pas réussi.

Air : *Vaudeville de l'Asthénie.*

De journaux j'avais fait un choix,
Je croyais en avoir l'élite.
J'ai voulu lire tout le mois,
Et j'ai dormi huit jours de suite.

DUPONT.

Lire tout le Mois, quel plaisir !
Mais vous deviez être malade ;
On est déjà sûr de dormir,
Quand on lit toute la Décade.

Tachez de vous distraire autrement.

DUVAL.

J'y renonce.

DUPONT.

Allez quelquefois à la comedie.

DUVAL.

Qu'y verrai-je ?

Air : *De la Fille en Loterie*

Molé n'a-t-il pas disparu !
En vain sur la scène on espère
Revoir encor l'Amant bourru,
Le Méchant, le Célibataire.

DUPONT.

Il a pourtant un successeur,
Qui plait dans bien des personnages;
Enfin un Conciliateur,
Qui réunit tous les suffrages.

DUVAL.

C'est fort bien, mais la comédie ne m'amuse pas.

DUPONT.

Et la tragédie.

DUVAL.

Pourrait m'amuser davantage, mais je n'y vais pas.

Air : *Celui dont la main récompense.*

Clairon, cette actrice sublime,
Qui plaisait toujours sans effort ;

Du trépas devient la victime,
Les arts doivent pleurer sa mort:
Elle lègue aux Français son buste;

DUPONT.

Elle a fait un legs plus brillant,
A Duchesnois un public juste
Dit qu'elle a légué son talent.

DUVAL.

C'est possible, mais je n'en suis pas plus heureux.

DUPONT.

Tentez un autre moyen.

Air : *Il n'en est pas de généreux.* (De Claudine.)

Faites-vous un cercle enchanté
De docteurs sans pédanterie,
De nouveaux riches sans fierté,
De poëtes sans jalousie :
Que les talens y soient admis,
Et que chaque femme y soit bonne ;
N'y voyez que de vrais amis.

DUVAL.

Fort bien, je n'y verrai personne.

DUPONT.

Oh ! c'est trop dire.

DUVAL.

Non, non, je ne vois qu'un remède à mes maux, c'est la société d'une femme aimable et jolie.

DUPONT.

Vous pouvez choisir, vous êtes assez riche.

DUVAL.

Je choisis votre fille.

DUPONT.

Vous n'êtes pas assez malheureux.

DUVAL.

Je le suis trop, et ne veux plus l'être.

DUPONT.

Vous croyez qu'une femme vous rendra au bonheur.

DUVAL.

On en voit des exemples.

Air : *De Richelieu.*

Ah ! sans le vouloir,
Sans le savoir,
De l'amour éprouvant les flammes,
Ne voyons-nous pas souvent des femmes,
Sur nos ames
Le pouvoir.
Leurs soins généreux,
Leurs tendres feux,
Leurs touchans aveux,
Comblent nos vœux.

Le maître des dieux,
Aux jeunes, aux vieux,
Dit en tous lieux :
Pour être heureux,
Formez des nœuds.

DUPONT, DUVAL.

Ah! sans le vouloir, etc.

DUVAL.

Etre seul! ah! quel destin funeste!
L'ame est vide, on ne jouit de rien;
Ici bas, oui, tout me l'atteste,
Etre deux est le suprême bien.

DUPONT.

Ah! sans le vouloir, etc.

DUVAL.

Eh bien, monsieur Dupont...

DUPONT.

Repassez et nous verrons.

DUVAL.

Je vous en prie, ne m'oubliez pas.

SCENE VIII.

DUPONT, *seul.*

Monsieur, votre serviteur très-humble, prenez la rampe. Son carrose est à la porte; quel superbe équipage! deux domestiques... (*Revenant.*) Malheureux avec cent mille francs de rente. Oh! ma foi, celui-là est incurable. Inscrivons-le sur mon registre; qu'il m'en vienne beaucoup comme çà, et je serai fort embarrassé.

SCENE IX.

DUPONT, DUVAL.

DUVAL.

Je voudrais parler à M. Dupont.

DUPONT.

Monsieur, c'est moi: mais puis-je savoir ce qui vous amène?

DUVAL.

Le malheur..... et l'espoir de vous appartenir.

DUPONT.

Vous pouvez parler, je vous écoute.

DUVAL.

Vous voyez en moi un homme de lettres.

DUPONT.

Un homme de lettres.

DUVAL.

A la suite.

DUPONT.

Pardon de ne l'avoir pas deviné : monsieur passe sa vie à inventer, concevoir, imaginer !

DUVAL.

Non, monsieur; je vous dis que je suis à la suite; je n'invente, ne conçois ni n'imagine rien; mais je refais ce que les autres ont inventé, conçu, imaginé.

DUPONT.

Oh ! oh ! quel est donc ce genre d'ouvrage ?

DUVAL.

Un abrégé de mes travaux littéraires de l'an XI vous le fera connaître... J'ai refait la meilleure pièce d'un de nos meilleurs poëtes tragiques.

DUPONT.

Elles peuvent s'en passer.

DUVAL.

Air : *On voit toujours la même chose*, (de Marcelin).

Elle avait quelques traits heureux,
Mais la mode qui nous gouverne,
Me fit sentir qu'il vaudrait mieux,
La rhabiller à la moderne;
J'y fis des changemens divers.

DUPONT.

J'entends, vous l'avez mise en prose.

DUVAL.

Non, mais j'ai refait tous les vers.

DUPONT.

Hé ! n'est-ce pas la même chose ?

DUVAL.

Vous êtes trop honnête.

Air : *De Sophie.*

Chacun de nous a son mérite,
Racine en a sans contredit;
Mais mon ouvrage que l'on cite,
A plus de grace et plus d'esprit.

DUPONT.

Racine en avait plus qu'un autre,
En fait d'esprit, on le sait bien.....
Si vous avez perdu le vôtre
Vous n'avez pas trouvé le sien.

DUVAL.

Enfin j'ai fait des changemens.

DUPONT.

Qui sont peut-être à changer.

DUVAL.

J'ai refait le plan, les scènes, les caractères, le dialogue.

DUPONT.

Peut-être que tout est encore à refaire.

DUVAL.

C'est ce qu'on dit les critiques ; j'ai eu beau alléguer que Voltaire avait refait Crébillon.

DUPONT.

On ne vous a pas cru un Voltaire.

DUVAL.

Voyant que je ne pouvais lutter contre les morts, j'ai tenté de faire un petit commerce avec les vivans. J'ai couru tous les spectacles, j'ai tâché d'étudier la maniere de chacun des auteurs en réputation, et je me suis réglé sur eux.

DUPONT.

Ah ! je vous vois réussir.

DUVAL.

Pas encore. Je remarque qu'un certain auteur fonde tous ses succès sur la bienfaisance ; que fais-je ?

Air : *Arlequin afficheur.*

Pour cueillir le même laurier,
Je mets, d'après sa règle exacte,
Un bienfait dans l'acte premier,
Un bienfait dans le second acte ;
Pour que le dernier soit parfait,
J'y mets bienfaits de toute espèce :
Dans la pièce tout est bienfait.

DUVAL.

Tout, excepté la pièce.

DUVAL.

Je l'ai présentée.

DUPONT.

On l'a reçue ?

DUVAL.

Vous allez voir.

Air : *De la Bonaparte*. (Contredanse).

Après bien des délais fâcheux,
On m'indique un jour de lecture ;
Je m'y rends : que vois-je, grands dieux !
Les auditeurs n'étaient que deux.
Je veux partir, on m'assure
Que les autres vont venir.
Ils viennent, je les conjure
De ménager un martyr.
Dans un grand fauteuil je me mets,
Ainsi que le veut la coutume :
Je commence à lire, mais
Tout s'oppose a mes grands projets.
En efforts je me consume,
Pour produire de l'effet ;
Par malheur, un maudit rhume
Me fait parler en fausset ;

De mon auditoire malin,
Voyant le rire qui s'empare,
Je passe tout un acte, afin
D'arriver plutôt à la fin.
Aussitôt on se sépare;
Je reste seul un moment,
Puis je reviens à la barre,
Ecouter mon jugement.
Monsieur, me dit le régisseur,
De votre pièce je pense
Qu'on ne peut dire, en honneur,
Quel endroit est le meilleur.
On prévoit si bien d'avance
Le plus petit incident,
Que quand l'ouvrage commence,
On se croit au dénouement.
Chacun de nous est enchanté,
Et la réponse
Que j'annonce,
C'est, de la part du comité,
Refus à l'unanimité.

DUPONT.

C'est jouer de malheur.

DUVAL.

Quand j'ai vu qu'on ne voulait pas de mes pièces, je me suis mis à siffler celles des autres.

DUPONT.

Vous avez raison de dire que vous n'inventez rien.

DUVAL.

Mais j'ai trouvé un nouveau genre.

Air : *La Montférine.* (Au couplet qui plait).

Le sifflet,
Me plait,
Mais en sifflant trop on s'expose;
On est remarqué,
On est critiqué,
Suffoqué.
Garder prudemment
Les lois que la décence impose,
Et siffler, pourtant,
C'est un secret, c'est mon talent.
L'instrument discord,
Par un ressort,
Tient à l'épaule,
Me sert pour mon rôle,
Et fait un sifflet
En soufflet.
Des mains, j'applaudis,
Et je dis
A bas la cabale;
Mes bras inhumains
Défont l'ouvrage de mes mains.
Vous voyez qu'on est,

Par ce secret,
Que rien n'égale,
En criant bravo,
Sûr de siffler incognito.

DUPONT.

C'est charmant.

Air : *Petit Matelot.*

Cette invention vraiment neuve,
Doit produire beaucoup d'effet.

DUVAL.

Si l'on en avait vu l'épreuve,
J'aurais obtenu mon brevet.
Permettez que je me hasarde
D'essayer ce sifflet nouveau.

DUPONT.

Oui, mais de grace, prenez garde,
Car notre salle a de l'écho.

DUVAL.

Eh bien croiriez-vous que cela ne m'a pas mieux réussi ; mon sifflet est tombé ; j'ai été mis à la porte.

DUPONT.

Cela a dû vous dégoûter du théâtre ?

DUVAL.

Oui, mais alors j'ai fait des romans.

DUPONT.

Vous avez fait !

DUVAL.

J'ai parodié des romans : Quand j'ai vu monsieur Botte, j'ai fait une madame Botte.

DUPONT.

Ah! ah !

DUVAL.

On a fait l'histoire d'un chien, j'ai fait l'histoire d'une chienne.

DUPONT.

Qui n'a pas eu le même succès que la premiere.

DUVAL.

On a fait l'almanach des gourmands : J'ai fait celui des pauvres diables.

DUPONT.

Vous avez réussi.

DUVAL.

Non, ceux qui voulaient me lire, n'avaient pas de quoi l'acheter.

DUPONT.

Cela est facheux.

DUVAL.

Après tant de revers, puis-je prétendre !...

DUPONT.

A la main de ma fille ! oh ! vous êtes sur les rangs..

DUVAL.

Une fois votre gendre, je pourrais vous intéresser dans mes opérations : j'ai pour un nouveau théâtre l'entreprise des suites ; la suite de madame Angot, la suite etc.

DUPONT.

Nous verrons.

DUVAL.

Air : *Des bourgeois de Châtre.*

Mais vous pouvez, je pense,
Tirer parti de moi,
J'ai de l'expérience,
Vous le voyez, je croi ;
Et si vous composez, fidèle à mon système,
Moi, je vous interprèterai,
Et de plus, je vous referai.

DUPONT.

Commencez par vous-même.

Mais voyez donc un peu de quoi il s'avise de se mêler de littérature avec aussi peu de moyens. Que ne prend-il un état utile ?... Boileau l'a dit :

Soyez plutôt maçon si c'est votre métier,
Oh ! ma foi, celui-là ne m'inspire guère de pitié.

SCENE X.

DUPONT, DUVAL.

DUVAL.

N'êtes-vous pas M. Dupont?

DUPONT.

Oui, monsieur.

DUVAL.

N'avez-vous pas promis votre fille.....

DUPONT.

Au plus malheureux de l'an XI.

DUVAL.

Pardon je sors et reviens à l'instant

DUPONT.

Où allez-vous donc ?

DUVAL.

Chercher le notaire.

DUPONT.

Pourquoi faire ?

DUVAL.

Pour dresser le contrat entre votre fille et moi.

DUPONT.

Oh ! oh ! vous êtes donc ?

DUVAL.

Le plus malheureux, je m'en vante.

Air : *Cinquieme édition.*

Ma naissance fut un malheur,
Car j'ignore quel fut mon père :
Dès mon enfance, mon malheur
M'a fait quitter ma tendre mère ;
Depuis ce tems-là le malheur,
Chaque jour ajoute à ma peine ;
Enfin, dans l'Enfant du Malheur,
C'est moi que l'on a mis en scène.

DUPONT.

Vous devriez tenter quelque moyen....

DUVAL.

Même air.

Non rien ne me réussirait,
Et quelque métier que je prisse,
Bientôt le destin me rendrait
Le jouet d'un nouveau caprice.
Il se plaît à m'humilier ;
Et comme l'a dit un poëte ;
Si le sort m'eût fait chapelier,
Il eût fait les hommes sans tête.

DUPONT.

Qui a dit cela ?

DUVAL.

Un de mes pays, sandis, M. de *St.-Péravi*

DUPONT.

Il ne faut pas vous desespérer.

DUVAL.

Jamais, mais pour tout autre que moi, il y aurait de quoi se désespérer... Vous connaissez le jardin des Capucines ?

DUPONT.

Entre le boulevard et la place Vendôme.

DUVAL.

Vous voyez en moi un intéressé dans plusieurs établissemens de ce jardin.

DUPONT.

Vous avez dû être heureux l'année dernière ?

DUVAL.

J'étais fait pour çà, mais le guignon s'en est mêlé.

DUPONT.

Vous aviez pourtant

Air : *Dans ce sallon où du Poussin.*

Les Panoramas,
DUVAL
Dieu ! quel bien,
Que des villes sur la muraille !
DUPONT
Franconi.,
DUVAL
Chacun le sait bien,
Sa troupe est toujours sur la paille.
DUPONT
Vous aviez le poisson géant,
DUVAL
N'est-il pas parti pour l'Ecosse !
DUPONT
Enfin vous aviez l'éléphant,
DUVAL
N'est-il pas parti pour la noce !

DUPONT.

Air : *Vaudeville des deux Veuves.*

Mais vous aviez encor, je crois,
La grande fantasmagorie :
DUVAL.
Mais Robertson, depuis deux mois,
De ses morts va vivre en Russie :
DUPONT.
Le bal champêtre tient toujours.
DUVAL.
C'est là ce qui finit mes rêves,
Il est maintenant rue aux Ours,
DUPONT.
Dans le quartier de ses élèves.

DUVAL.

A la vérité j'avais encore d'autres ressources ; le charriot traîné par des puces : le jardin d'Apollon, où j'avais quelques animaux ; des arbres fruitiers, des mouches qui se battent à l'épée : presque tout m'a manqué à-la-fois, et je suis resté avec mes puces.

DUPONT.

Faible ressource.

DUVAL.

Pas tant, on venait pour mes puces.

DUPONT.

Cela a-t-il duré ?

DUVAL.

Non, l'hyver est venu, et il a detruit mes équipages.

DUPONT.

Vous trouverez à vous remplacer.

DUVAL.

En attendant j'en suis dans le deuil : Autre accident : un cheval superbe qui m'avait fait gagner vingt paris...

DUPONT.

Eh bien !

DUVAL.

S'est laissé tomber de deux cents pieds de haut.

DUPONT.

Un cheval ! c'est donc celui qu'on enleva dans un ballon?

DUVAL.

Non, c'est celui qui a monté sur les tours de Notre-Dame.

DUPONT.

Sont-ce-là tous vos malheurs?

DUVAL.

Un bien plus grand encor : j'étais à l'entreprise générale des bacs sur la Seine, à Paris, et je suis coulé à fond.

DUPONT.

Comment cela ?

DUVAL.

Les nouveaux ponts.

DUPONT.

C'est juste.

DUVAL.

Sans le pont du Louvre, j'aurais gagné 50,000 fr. de plus.

DUPONT.

C'est possible, mais l'utilité publique, la facilité du passage, et le vœu général le rendaient indispensable.

DUVAL.

C'est vrai, mais il y en a beaucoup.

Air : *Tout le long, le long.*

En ponts, moi, j'en vois près de neuf :
Le Pont au Change et le Pont Neuf,
Le Pont Rouge ; et puis je découvre,
Pont de l'Hôtel-Dieu, Pont du Louvre,
Pont Saint-Bernard, Pont Saint-Michel;
Enfin le goût des Ponts est tel,
Que tout Paris bientôt en verra faire
Tout le long, le long de la rivière.

DUPONT.

Cela ferait un joli coup d'œil.

DUVAL.

Enfin, monsieur, vous voyez tous mes malheurs, et j'espère que j'ai des droits...

DUPONT.

Oui sans doute, mais permettez-moi de consulter ma fille.

SCÈNE DERNIERE.

FÉLICITÉ, DUPONT, DUVAL.

FÉLICITÉ.

Mon père...

DUPONT.

Ma foi, de tous les malheureux qui se sont présentés, c'est encore Duval que je préfère.

DUVAL.

Moi !...

DUPONT

Ah drôle! c'est donc ainsi que tu te déguises? Oh ! je vois tout maintenant ; pour être sûr de mon choix, tu as joué un rôle.

DUVAL.

J'en ai joué cinq.

DUPONT.

Tu t'es bien mal adressé : la ruse ne peut rien sur moi.

DUVAL.

Vous voulez donc m'ôter l'espérance?

DUPONT.

A jamais.

DUVAL.

Vous me la rendez.

DUPONT.

Ah ! c'est trop fort.

DUVAL.

Je vous en fais juge, il n'y a pas de moyens que je n'aie employés pour remplir votre but.

Air : *Trouverez-vous un Parlement.*

Entrepreneur, auteur, porteur,
Financier, même aëronaute,
Je n'ai pu fléchir votre cœur,
Et sans doute, hélas ! c'est ma faute ;
Mes efforts sont infructueux,
Pour vaincre votre résistance ;
Je suis donc le plus malheureux!....

DUPONT

Non, car voilà ta récompense.

FÉLICITÉ.

Ah ! mon père...

DUVAL.

Vous avez raison, maintenant me voilà le plus heureux des hommes.